Digitized by Google

GALLIÆ
HELENÆ
AVGVSTÆ
DVCISSÆ
AN. DM
EX LIBRIS
MCMV

BIBLIOTECA
S.A.R.
DVCHESSA HÉLÈNE D'AOSTA
CAPODIMONTE

D
XVI
33

H o

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

PENSÉES

SUR DIVERS SUJETS

DE RELIGION ET DE MORALE

Digitized by Google

8767 — IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris

Digitized by Google

550135

PENSÉES

SUR DIVERS SUJETS

DE RELIGION ET DE MORALE

PAR

BOURDALOUE

PRÉCÉDÉES D'UNE INTRODUCTION

PAR

M. SILVESTRE DE SACY

de l'Académie française

TOME SECOND

PARIS

LÉON TECHENER FILS, LIBRAIRE

RUE DE L'ARBBE-SEC, 52

M DCCC LXIX

PENSÉES

SUR DIVERS SUJETS

DE RELIGION

ET DE MORALE.

DE LA PRIÈRE.

—

PRÉCEPTE DE LA PRIÈRE.

SAINT Augustin s'étonnoit que Dieu nous eût fait un commandement de l'aimer, puisque de lui-même il est souverainement aimable, et qu'indépendamment de toute loi, tout nous porte à ce divin amour et tout nous l'inspire. Conformément à cette pensée du S. docteur, n'y a-t-il pas lieu de nous étonner aussi nous-mêmes, que Dieu nous ait fait un commandement de

prier, puisque tout nous y engage, et que d'abandonner la prière, c'est abandonner tous nos intérêts, qui en dépendent.

Commandement certain et indispensable; et sans insister sur tous les autres motifs qui regardent Dieu plus immédiatement, et le culte de religion que nous devons à cette Majesté souveraine, commandement fondé, par une raison spéciale, sur la charité que nous nous devons à nous-mêmes. Car à quoi nous oblige étroitement et incontestablement cette charité propre? à prendre tous les moyens que nous jugeons nécessaires pour nous soutenir au milieu de tant de périls qui nous environnent, et pour échapper à tant d'écueils, où sans cesse nous pouvons échouer et nous perdre. Or entre ces moyens il n'en est point de plus efficace ni de plus absolument requis, que la prière; comment cela? parce que dans l'impuissance naturelle et l'extrême foiblesse où nous sommes, nous ne pouvons nous suffire à nous-mêmes; c'est-à-dire, que nous ne pouvons pas nous-mêmes résister à toutes les tentations, nous préserver de tous les dangers, fournir à tous les besoins, qui dans le cours des choses humaines se succèdent sans interruption les uns aux autres; d'où il s'ensuit qu'il nous faut donc du secours, et un secours prompt, et un secours puissant, et un secours continuel, qui est le

secours de Dieu et de sa grâce. Mais ce secours par où l'obtiendrons-nous? par la prière. C'est ainsi que le Fils de Dieu nous l'a déclaré, et qu'il s'en est expliqué dans les termes les plus formels : *Si vous demandez quelque chose à mon Père, et que vous le demandiez en mon nom, il vous le donnera*[1]. Ce qui nous fait entendre, par une règle toute contraire, que si nous ne demandons pas, Dieu ne nous donnera pas. Or si Dieu ne nous donne pas, nous manquerons de secours; si nous manquons de secours, nous ne nous soutiendrons pas, nous succomberons; si nous succombons, nous périrons et nous périrons par notre faute, puisqu'il ne tenoit qu'à nous de prier, et par conséquent de ne pas périr. Dieu donc qui ne veut pas qu'aucun périsse, et qui par la loi de la charité que nous ne pouvons sans crime nous refuser à nous-mêmes, nous ordonne de n'omettre aucun moyen nécessaire pour éviter notre perte, veut que nous ayons recours à la prière, et nous en fait un précepte.

Précepte qui nous marque deux choses les plus dignes de notre étonnement : l'une de la part de Dieu, l'autre de la part de l'homme. Quelle providence dans Dieu, quelle bonté, quel excès de miséricorde et de libéralité nous

1. Jean, ch. XIV, v. 13.

fait voir ce commandement? Tout ce que nous pouvons attendre des maîtres de la terre, et en quoi consiste auprès d'eux notre plus haute faveur, c'est que par une affection particulière et qui ne s'étend qu'à un petit nombre de favoris, ils soient disposés à écouter nos demandes et à nous les accorder. Mais ils s'en tiennent là, et ils ne nous font point une obligation étroite de leur demander quoi que ce soit: ils nous laissent là-dessus dans une liberté entière. Vous, mon Dieu, Père tout-puissant et tout bon, vous ne vous contentez pas d'une telle disposition de votre cœur à notre égard. C'est trop peu pour vous; et vous ne nous dites pas seulement, *demandez et vous recevrez* [1] : mais vous nous ordonnez de demander, mais vous nous faites un devoir de demander; mais vous nous reprochez comme un crime et un crime capital, de ne pas demander. Hé! que vous importent, Seigneur, tous les vœux que nous formons et que nous vous adressons? Que dis-je, ô mon Dieu? vous nous aimez, et cela suffit. Votre amour veut se satisfaire; il veut s'exercer, et que nous nous mettions en état d'attirer sur nous vos dons et d'en profiter. Point d'autre intérêt qui vous touche que le nôtre.

D'ailleurs, ce que nous découvre dans l'hom-

1. Jean, ch. XVI, v. 2.

me ce même précepte de la prière, n'est pas moins surprenant. C'est l'aveuglement le plus prodigieux, et la plus mortelle insensibilité pour nous-mêmes. Quoi? nous avons continuellement besoin du secours de Dieu; sans cette assistance et ce secours d'en haut nous ne pouvons rien; qu'il vienne un moment à nous manquer, nous sommes perdus : et cependant pour exciter notre zéle et notre vigilance à l'implorer, ce secours du Ciel, dont nous ne pouvons nous passer, Dieu a jugé qu'il falloit un commandement exprès! D'où nous devons conclure combien sur cela il nous a donc connus aveugles et insensibles. Or une telle insensibilité, un tel aveuglement ne tient-il pas du prodige?

Oui sans doute, c'est un prodige; mais toute prodigieuse qu'est la chose, voici néanmoins, j'ose le dire, un autre prodige plus inconcevable : et quoi? C'est qu'après même et malgré le commandement de Dieu, nous recourions encore si peu à la prière, et nous en fassions si peu d'usage.

S'il nous survient quelque affaire fâcheuse; si nous craignons quelque disgrâce temporelle dont nous sommes menacés; si nous avons quelque intérêt à ménager dans le monde et quelque avantage à obtenir, que faisons-nous d'abord et quelle est notre ressource? On pen-

se à tous les moyens que peut suggérer l'industrie, l'intrigue, la prudence du siècle; on cherche des patrons en qui l'on met sa confiance, et dont on tâche de s'appuyer; on intéresse, autant qu'il est possible, les hommes en sa faveur : mais de s'adresser à Dieu avant toutes choses; de lui recommander les desseins qu'on a formés afin qu'il les bénisse; de lui représenter dans une fervente prière les dangers où l'on se trouve, et les calamités dont on est affligé, c'est ce qui ne vient pas à l'esprit, et à quoi l'on ne fait nulle attention : comme si Dieu n'entroit point dans tous les événemens humains; comme s'il n'y avoit aucune part, et qu'il n'étendît pas jusque-là sa providence; comme si nos soins indépendamment de lui pouvoient nous suffire, et qu'il y eût moins à compter sur les secours qu'il nous a promis, que sur ceux qu'on attend d'un ami, ou de quelque autre personne que ce soit, qui veut bien s'employer pour nous. Outrage dont Dieu se tient, et doit se tenir grièvement offensé.

De là qu'arrive-t-il? Le S. Esprit nous l'apprend : *Malheur à celui qui se confie dans la créature aux dépens du Créateur, et qui prend pour son soutien un bras de chair*[1]. Dieu per-

1. Jérém., ch. XVII, v. 5.

met que nos projets échouent, que nos mesures deviennent inutiles, que nos espérances soient trompées; que tous les maux dont on vouloit se garantir, viennent fondre sur nous; que des parens, des amis, de prétendus protecteurs manquent, ou de pouvoir pour nous soutenir, ou de bonne volonté pour y travailler. Dieu, dis-je, le permet; et c'est alors que forcés par une dure nécessité, et n'ayant plus d'autre refuge, nous commençons à lever les mains vers lui, et à réclamer son assistance.

Or en de pareilles conjonctures qu'auroit-il droit de nous répondre? s'il pensoit et s'il agissoit en homme, il nous rejetteroit de sa présence, il refuseroit de nous écouter, il nous renverroit à ces faux dieux que nous lui avons préférés, il nous abandonneroit à nous-mêmes, il insulteroit à notre misère et il s'en feroit un triomphe, bien loin d'y compatir en aucune sorte et de la soulager. Mais c'est ici le miracle et le comble de sa miséricorde. Miracle que nous ne pouvons assez admirer, et qui mérite toute notre reconnoissance. Quoiqu'il soit le dernier à qui nous allions, et que nous n'allions, même à lui que par une espèce de contrainte, il veut bien néanmoins encore nous entendre. Il veut bien nous ouvrir son sein, et prêter l'oreille à nos prières. Il veut bien y condescendre, et devenir notre appui, notre consola-

teur, notre restaurateur. Il veut bien pour nous rétablir et nous relever, nous tendre les bras et répandre sur nous ses dons. Voilà ce qui n'appartient qu'à une bonté souveraine. C'est être miséricordieux et bienfaisant en Dieu.

SÉCHERESSES ET ARIDITÉS DANS LA PRIÈRE. ESPRIT DE PRIÈRE.

QUELLE misère, mon Dieu, quelle contradiction! vous êtes pour moi la source de tous les biens : dans l'éternité vous serez toute ma béatitude; et dès cette vie je ne puis prétendre de plus solide bonheur, que d'approcher de vous, que d'être en votre présence et devant vous, que de converser et de m'entretenir avec vous : je le sais, j'en suis instruit, la foi me l'enseigne, la raison me le donne à connoître, l'expérience me l'apprend et me le fait sentir. Toutefois, Seigneur, comment est-ce que je vais à la prière, où je dois vous parler, vous écouter, vous répondre? Comment est-ce que je vais et que je demeure à l'oraison, qui ne doit être autre chose qu'un commerce intime entre vous et moi? Je dis entre vous, tout grand que vous êtes, ô souverain Maître de l'univers; et moi tout méprisable, tout néant que je suis, vile et abjecte créature.

A peine ai-je plié le genou, à peine suis-je resté quelques momens au pied d'un oratoire pour vous offrir mes hommages, que je pense

à me retirer. Mon esprit volage et sans arrêt, m'abandonne, et se porte partout ailleurs. Mon cœur, comme une terre sans eau, ou comme une herbe fanée et sans sue, n'a ni goût, ni sentiment, ni mouvement. D'où il arrive que je tombe dans une indifférence et une langueur, qui me rend un des plus saints exercices insipide et onéreux. J'en devrois faire mon plaisir le plus doux, mais il me devient un fardeau et une peine.

Voilà, Seigneur, le triste état où je me vois, et dont j'ai bien sujet de m'humilier. Quoi, mon Dieu, vous daignez me recevoir auprès de vous; vous me permettez de vous exposer humblement et avec une espèce de familiarité mes pensées; vous trouvez bon que je vous adresse mes vœux; vous prêtez l'oreille pour m'entendre; et mon âme stérile et aride ne m'inspire rien, ne produit rien, ne vous dit rien? Si c'étoit par une crainte respectueuse, qui tout à coup me saisit, à la vue de vos Grandeurs, et qui m'interdit; si c'étoit par un principe de religion, par une vive impression de votre adorable Majesté, je ne laisserois pas de vous honorer alors et mon silence même vous parleroit. Mais je dois à ma condamnation et à ma honte, le confesser : c'est par une froideur mortelle, c'est par une lenteur oisive et paresseuse, c'est par un assoupissement que rien ne réveille.

Ah! Seigneur, ne finira-t-il point? Il y a longtemps que je me le reproche, et que je souhaite d'en sortir : mais ce ne sera qu'avec votre grâce, et de moi-même je ne le puis. Or cette grâce, je vous la demande. Je viens à vous pour cela, j'ai recours à vous; et dans la prière que je vous fais, tout le fruit que je me propose, est d'obtenir de vous l'esprit de prière.

Don précieux, que votre Prophète nous a promis de votre part et en votre nom. C'est par sa bouche que vous avez dit, *je répandrai sur Jérusalem un esprit de prière*[1]; et c'est-à-dire, que vous répandrez sur l'âme fidèle un esprit d'intelligence, un esprit de recueillement, un esprit de piété. Un esprit de lumière et d'intelligence, qui dans la prière lui découvrira vos éternelles vérités, les lui fera creuser et approfondir, jusqu'à ce qu'elle en soit remplie et toute pénétrée. Un esprit de recueillement, qui pendant la prière effacera de son souvenir toute idée du monde, la dégagera de toute vue humaine, la détournera de tout objet étranger et profane, en sorte que des yeux de la foi elle ne voye que vous, et que toutes ses puissances intérieures ne soient occupées que de vous. Un esprit de piété, qui lui donnera un attrait particulier à la prière,

1. Zach. ch. XII.

qui l'y affectionnera, qui lui en facilitera la pratique; tellement qu'elle en fasse sa nourriture, son repos, sa joie, ses plus chères délices.

Tel étoit l'esprit qui animoit vos Saints dans ces longues et ferventes oraisons, ou descendoient sur eux les plus purs rayons de votre clarté céleste; où vous les éleviez aux plus hautes connoissances de vos adorables et innombrables perfections; où ils vous contemploient comme face à face; où ils s'abîmoient et se perdoient amoureusement en vous; où leurs cœurs s'embrasoient du feu le plus ardent, et où ils goûtoient des douceurs ineffables. Aussi avec quel empressement alloient-ils à la prière, avec quel zèle et quelle assiduité! C'étoit leur entretien le plus ordinaire; c'étoit, pour ainsi parler, leur pain de tous les jours, et leur délassement le plus agréable dans les fonctions laborieuses qui les occupoient.

Par votre grâce, ô mon Dieu, cet esprit de prière ne s'est point retiré du christianisme. Il y est encore, et il agit parmi ce petit nombre de justes que vous vous êtes réservés sur la terre. C'est lui qui, selon le langage de votre apôtre, *soutient leur infirmité.*[1] C'est lui qui prie dans eux et pour eux, *avec des gé-*

1. Rom., ch. VIII, v. 26.

missemens qui ne se peuvent exprimer : et vous, Seigneur, qui sondez le fond des cœurs, *vous savez ce qu'il leur inspire.* Vous voyez leurs larmes, vous entendez leurs soupirs, vous êtes témoin de leurs secrets élancemens vers vous, de leurs désirs enflammés, de leurs saints transports. Hélas! malgré toute mon indignité, voilà où je pourrois aspirer et parvenir moi-même, si j'apportois à la prière plus de soin, plus de préparation; et si j'apprenois à me faire plus de violence pour recueillir mes sens, pour fixer l'attention de mon esprit, et pour exciter les affections de mon cœur.

Car, quoiqu'il soit vrai, que sans égard aux dispositions d'une âme, quelque bien préparée qu'elle puisse être, vous l'éprouvez quelquefois par des sécheresses où sa volonté n'a point de part; il est certain néanmoins, suivant l'ordre commun de votre providence, qu'à proportion des efforts que nous faisons pour vous chercher dans l'oraison, nous vous y trouvons; et que c'est aux âmes les plus vigilantes, les plus attentives sur elles-mêmes, que vous vous communiquez avec plus d'abondance. De là donc, aussi négligent et aussi lâche que je le suis et que je me connois, dois-je m'étonner que tout le temps de ma prière se passe en des tiédeurs et des égaremens continuels;

et n'est-ce pas à ma lâcheté et à mon extrême négligence que je dois les imputer?

Du moins, mon Dieu, n'ai-je point encore perdu l'estime de la prière. Du moins, ai-je encore cet avantage d'en comprendre l'excellence, l'utilité, la nécessité. C'est une ressource pour en allumer tout de nouveau dans moi l'esprit, et pour le ressusciter. Je vois quel besoin nous avons tous de ce secours, et quel besoin j'en puis avoir plus que les autres. Je n'ignore pas ce que les disciples de votre Fils bien-aimé lui disoient : *A qui irons-nous, Seigneur, si ce n'est à vous? vous avez les paroles de la vie éternelle*[1]. Et je sais de plus que pour aller à vous, il n'y a point de voie plus droite que la prière. Je sais que la prière est cette mystérieuse échelle que vit votre serviteur Jacob, laquelle touchoit de la terre au ciel, et par où vos anges montoient et descendoient, pour nous marquer comment l'oraison porte vers vous nos vœux, et attire sur nous vos dons. Je suis persuadé de tout cela, et dans cette persuasion, je regarde comme un des malheurs pour moi le plus funeste, et comme la ruine entière de mon âme, si, rebuté de la prière, je venois à l'abandonner. Vous ne l'avez point encore permis, et vous

1. Joan, ch. VI, v. 68.

ne le permettrez point. Quelque éloignement que j'en puisse avoir par mon indolence naturelle et par ma faute, je ne l'ai point après tout quittée jusques à présent, et je ne la veux point quitter. Vous bénirez ma résolution, et vous aurez égard à ma persévérance. Vous m'aiderez à vaincre cette lenteur habituelle qui m'appesantit, et qui rend ma prière si languissante. Vous m'inspirerez vous-même, et vous m'animerez.

Je n'attends pas toutefois, Seigneur, que d'abord vous me traitiez comme tant d'âmes vertueuses, ni que vous me favorisiez des mêmes communications. Ce sont des grâces qu'il faut mériter, et dont vous récompensez notre fidélité et notre constance. Mais du reste, ayez pitié, mon Dieu, de ma foiblesse; et pour seconder mes efforts, faites au moins couler sur moi de temps en temps quelques gouttes de cette rosée qui s'insinue dans les cœurs les plus endurcis, et qui les amollit. Sans cette onction divine, je me défie de ma fermeté et de mon courage. Cependant, qu'il en soit ainsi que vous l'ordonnerez : ce sera toujours le mieux, et pour votre gloire et pour mon bien. A quelques épreuves qu'il vous plaise de me mettre, je les accepte. Vous ne m'y délaisserez pas; mais vous me soutiendrez, afin que je puisse les soutenir.

Car je l'ai dit, mon Dieu, et souffrez que je m'explique encore devant vous sur un sujet dont il m'est si important de me bien convaincre. Il est vrai, que les dégoûts de la prière où nous tombons à certains temps, que ces langueurs sensibles et ces désolations qui nous abattent et semblent nous faire perdre tout courage, sont quelquefois de simples épreuves dont se sert votre providence, pour purifier vos élus et les perfectiouner. Vous vous éloignez d'eux en apparence, lors même qu'ils vous cherchent avec l'intention la plus pure et le zèle le plus sincère. Ils vous parlent, et vous ne leur répondez point. Ils vous réclament, et vous êtes comme insensible à leurs vœux. Ils s'écrient sans cesse, et vous disent comme cet aveugle de l'Évangile, *Seigneur, faites que je voye*[1]; mais vous les laissez en d'épaisses ténèbres et dans une nuit obscure qu'ils ne peuvent percer : à peine leur reste-t-il quelque lueur pour se conduire. Situation affligeante et presque accablante : il n'y a que ceux qui passent ou qui ont passé par ce désert, qui puissent bien connoître ce qu'il en coûte pour y marcher. Vous avez en cela, mon Dieu, vos desseins toujours adorables et toujours favorables, quoique rigoureux. Vous

1. Luc, ch. I, v. 8, 41.

voulez exercer vos élus par de rudes combats, afin de multiplier leurs couronnes, par les victoires qu'ils remporteront. Vous voulez leur apprendre à vous servir pour vous-même, et par un pur esprit de foi et d'amour, et non point pour les consolations intérieures, ni toutes les douceurs spirituelles qui pourroient les attirer à vous et les y attacher. Vous voulez leur fournir de quoi vous prouver leur fidélité et leur constance, et par-là même leur fournir des sujets de sanctification et de mérite. Voilà vos vues, toutes salutaires et toutes miséricordieuses; et dès qu'une âme y est bien entrée, qu'elle est bien instruite et bien persuadée de cette vérité, c'est un appui qui la soutient dans ses langueurs involontaires et ses attiédissemens.

Que dis-je, mon Dieu, et n'ai-je pas toujours lieu de me confondre là-dessus et de m'humilier? Ces délaissemens apparens et ces aridités dans la prière, j'en conviens, ce sont souvent des épreuves où vous mettez les âmes les plus fidèles; mais il n'est pas moins ordinaire que ce soient de justes châtimens dont vous punissez les âmes négligentes. Vous ne les écoutez point, ou vous semblez ne les point écouter, parce qu'en mille choses elles vous refusent ce que vous demandez d'elles, et qu'elles résistent à vos divines volontés.

Vous ne vous communiquez point à elles, parce qu'elles vont à vous sans préparation, et qu'elles demeurent auprès de vous sans réflexion et sans attention. Vous leur fermez votre sein, parce qu'elles ne se sont pas fait la moindre violence pour se recueillir en vous, et pour se rappeler à elles-mêmes. Or n'est-ce pas là mon état, et de quoi pourrois-je me plaindre, quand je ne puis m'en prendre qu'à moi du peu de goût que je sens à la prière, et du peu de fruit que j'en retire? Mais, Seigneur, c'est déjà une heureuse disposition pour guérir le mal, que d'en connoître le principe. Il s'agit d'y apporter le remède, et c'est pourquoi j'implore votre secours. Les apôtres demandoient autrefois à votre Fils, leur Maître et le nôtre, qu'il leur enseignât à prier : voilà ce que je ne cesserai point de vous demander moi-même. Il y faut de ma part plus de soin, plus de vigilance, plus d'efforts pour fixer mon esprit et pour exciter mon cœur ; il y faut plus de ferveur et plus d'assiduité à remplir tous mes devoirs : mais sans vous tous mes soins seroient inutiles. Jetez un regard sur moi du plus haut des cieux. Faites luire sur votre serviteur un rayon de votre lumière. Parlez-lui au cœur, et par cette parole intérieure que vous lui ferez entendre, daignez le former vous-même à converser utilement et saintement avec vous.

RECOURS A LA PRIÈRE DANS LES AFFLICTIONS DE LA VIE.

Dans l'affliction où j'étois, je me suis souvenu de Dieu, et j'ai senti la joie se répandre dans mon cœur[1]. C'est ce qu'éprouvoit le prophète royal, et c'est le témoignage qu'il en rend lui-même. Le sceptre ni la couronne qu'il portoit, ne l'exemptoient pas de peines; ou plutôt, n'est-ce pas ce qui l'exposoit aux plus grandes peines? Quoi qu'il en soit, à quoi dans toutes ses peines avoit-il recours? à la prière. Il y trouvoit son soutien, son repos, sa consolation. Ressource des âmes affligées, et ressource immanquable. Il faut en avoir fait l'expérience pour le connoître.

En effet, ce n'est jamais en vain qu'une âme s'adresse à Dieu dans la douleur qui la presse. Souvent elle ne sait pas, ni ne peut savoir par où Dieu la consolera. Souvent même, à n'en croire que les sens et que la raison humaine, il lui semble que son mal est sans remède, tant elle en est possédée et ac-

1. Psalm. LXXVI.

cablée. Mais qu'elle ne s'écoute point elle-même; qu'elle se fasse violence pour surmonter un certain dégoût qui l'éloigne de la prière (car le chagrin dégoûte de tout). Que dans un esprit de foi et de confiance elle aille à Dieu, elle se prosterne aux pieds de Dieu, elle se jette dans le sein de Dieu. Qu'elle lui dise comme David : Vous êtes, Seigneur, souverainement équitable dans vos jugemens; mais vous n'êtes pas moins compatissant à nos maux ni moins charitable. Vous exercez sur moi votre justice en m'affligeant; exercez encore sur moi-même votre miséricorde en me consolant. Qu'elle agisse et qu'elle parle de la sorte, Dieu se laissera toucher à cette prière : il y prêtera l'oreille, et elle opérera dans le temps.

Je dis dans le temps marqué de Dieu. Il a ses momens, et ce n'est pas toujours sur l'heure, ni dès le jour même qu'il calme la tempête, et qu'il remet une âme dans sa première tranquillité. Mais au bout de quelques heures, de quelques jours, ou extérieurement il la console par quelque événement auquel elle ne s'attendoit pas, et qui lui présente une scène toute nouvelle et plus agréable; ou il la fortifie intérieurement, par quelque réflexion qui lui fait envisager les choses sous des idées moins tristes et moins fâcheuses. Car comme

la plupart de nos chagrins ne viennent que d'une imagination blessée, il ne faut assez communément qu'une vue, qu'une réflexion, pour dissiper le nuage qui enveloppoit l'esprit et qui le plongeoit dans une noire mélancolie. Dans un instant on ne se reconnoît plus ; on n'est plus le même ; ce qui sembloit un monstre, ne paroît plus qu'un vain fantôme ; on a honte de sa foiblesse passée, et de l'abattement où l'on est tombé ; on se relève, et on rentre dans la paix. Qui fait tout cela ? c'est qu'on n'a pas oublié Dieu, et qu'on s'est tourné vers Dieu. De là cet important avis de l'apôtre saint Jacques : *Si quelqu'un est dans la tristesse, qu'il prie*[1]. Peut-être Dieu tardera-t-il un peu à venir et à ramener la sérénité : mais ne cessons point de prier. La prière, comme la parole de Dieu, *produit son fruit dans la patience*[2].

C'est de quoi nous avons, sinon un exemple, du moins une figure, dans la personne de Jésus-Christ. Ce divin sauveur, se voyant à la veille de cette sanglante passion, où la justice de son père l'avoit condamné, et sentant le trouble et les agitations de son âme, ne cherche point ailleurs de soulagement à sa peine, que dans la prière. S'il eût suivi l'attrait et le

1. Jac., ch. v, v. 12.
2. *Fructum afferunt in patientia.* Luc, ch. VIII.

sentiment naturel, il se fût arrêté avec ses apôtres, il leur eût déchargé son cœur, il leur eût représenté l'extrémité des maux qui lui pendoient sur la tête, et la rigueur du supplice qu'il alloit subir. C'eût été pour lui une espèce d'adoucissement, de les entretenir, de les écouter, de recevoir les témoignages de leur zèle, de leur attachement à sa personne, de leur compassion. Mais il connoissoit trop combien il y a peu de fonds à faire sur les hommes, et combien peu l'on en peut attendre de solide secours dans les adversités de la vie. Il l'éprouvoit même sur l'heure : à peine ses apôtres faisoient-ils quelque attention à ce qu'il leur disoit, à peine l'écoutoient-ils; ils demeuroient plongés dans le sommeil, et ne lui répondoient pas une parole.

Que lui restoit-il donc? la prière : mais une prière humble et soumise, mais une prière continue et prolongée pendant les heures entières, mais une prière fréquente et réitérée jusques à trois fois sur le même sujet et dans la même conjoncture. Et en quoi consistoit-elle, cette prière, à quoi se réduisoit-elle? Elle ne consistoit point en de longs discours; mais selon le rapport des évangélistes, elle se réduisoit à quelques mots entrecoupés qu'il prononçoit, et qu'il répétoit de temps en temps. Du reste, il se tenoit prosterné devant son

père, il se soumettoit à ses ordres, il acceptoit ses arrêts, il attendoit dans le silence que ce père tout-puissant et tout miséricordieux jetât sur lui un regard favorable, qu'il le rassurât, qu'il le fortifiât, qu'il lui rendît la tranquillité et le calme.

Chose admirable, et merveilleux effet de la prière! Il sembloit que le ciel fût insensible aux gémissemens et aux vœux redoublés de ce Dieu sauveur. Il prioit, il se remettoit à prier, et sans se rebuter, il recommençoit encore tout de nouveau; mais ses inquiétudes, ses alarmes, ses ennuis, ses combats intérieurs, bien loin de lui donner quelque relâche, croissoient au contraire jusqu'à le faire tomber en défaillance, et à lui causer une sueur de sang. Tout cela est vrai; mais tout cela n'étoit point une preuve de l'inutilité de sa prière. Elle devoit agir dans peu, et le moment approchoit où il en devoit sentir l'efficace. Il vint, ce moment : la prière, ou, pour mieux dire, la grâce d'en haut, fruit ordinaire de la prière, eut bientôt dissipé ses frayeurs, relevé son courage, et fait succéder dans son âme aux plus violens orages, la sérénité la plus parfaite. Quelle heureuse et quelle subite révolution dans les sentimens et les dispositions de son cœur! Avant que de prier, et jusque dans l'exercice de la prière il étoit tout interdit,

tout abattu, tout désolé : mais sa prière finie ce fut tout à coup, pour ainsi dire, comme un autre homme. Plus rien qui l'étonnât, plus rien qui le déconcertât, plus rien qui pût altérer sa fermeté désormais inébranlable, et cette nouvelle force dont il se trouva revêtu.

D'où nous pouvons juger, quelle est l'illusion non-seulement de tant de mondains, mais de tant de chrétiens mêmes et de personnes pieuses, qui par l'aveuglement le plus déplorable quittent le remède lorsqu'ils en ont un besoin plus pressant; je veux dire, qui dans l'affliction se retirent de la prière, et la négligent, lorsque la prière leur est plus nécessaire et qu'ils en peuvent tirer plus d'avantage. Car voilà l'erreur : on est rempli d'amertume, on a dans l'esprit mille pensées qui l'attristent et qui le tourmentent, on a dans le cœur mille mouvemens qui le saisissent, qui l'irritent, qui le soulèvent. Que faire en cette situation pénible et douloureuse? on se persuade pouvoir alors se distraire avec plus de liberté; on se croit en droit de s'émanciper, et de laisser ainsi pendant quelque temps mûrir la plaie et se fermer; on retranche de ses pratiques journalières; on abrége ses prières les plus communes, bien loin d'en ajouter de nouvelles : c'est-à-dire qu'on se prive de la plus sûre, et même de l'unique ressource qu'on puisse avoir, et que par un éga-

rement pitoyable on cherche sa consolation où elle n'est pas, sans la chercher où elle est, et où tant d'autres l'on trouvée avant nous. On la trouveroit à un autel, on la trouveroit à un oratoire et aux pieds du Crucifix, on la trouveroit dans une méditation, dans une communion; on la trouveroit partout dès que l'âme s'élèveroit à Dieu, et la réclameroit en implorant son assistance.

On me dira : mais le moyen de prier, lorsqu'on est sans cesse obsédé du sujet qui nous chagrine, et qu'on ne peut presque penser à autre chose, ni être touché d'autre chose? Dans ce renversement et ce bouleversement de l'âme, pour s'exprimer de la sorte, est-on maître de recueillir son esprit, et est-on maître d'affectionner son cœur. Ah! j'en conviens, et telle est notre misère : il y a de ces temps orageux, où l'on n'est proprement maître, ni de son esprit par rapport à l'attention que demande la prière, ni de son cœur par rapport à une certaine affection. Mais prions au moins comme nous le pouvons : or nous le pouvons toujours, puisqu'au moins nous sommes toujours maîtres d'aller nous présenter devant Dieu, et de nous tenir auprès de Dieu. Cette seule présence parlera pour nous, et dira confusément tout ce que nous ne pourrons dire distinctement et en détail. Ainsi le

prophète Jérémie dans une posture de suppliant et prosterné aux pieds du Seigneur, se contentoit de lui représenter sa peine : *Voyez, mon Dieu, considérez en quelle affliction je me trouve*[1]. Ce langage se fait entendre à Dieu : il en démêle tout le sens, et il est très-disposé à y répondre.

Mais j'ai prié, et je n'éprouve point que j'en sois mieux. Peut-être n'en êtes-vous pas mieux actuellement, ou peut-être avez-vous quelque lieu de le croire, parce que votre sensibilité est toujours la même : mais retournez à la prière, persévérez dans la prière, demeurez-y et attendez le Seigneur. S'il diffère, il saura bien vous dédommager de ce délai. On ne perd rien avec lui, et il ne faut qu'un instant pour former le plus beau jour dans la plus épaisse nuit, et pour faire succéder la joie la plus pure aux plus amères douleurs. D'autres que vous en ont fait l'épreuve, et ils en ont tous rendu le même témoignage. Croyez-les, et mettez-vous en état de pouvoir bientôt vous-même en servir comme eux de témoin.

Mais je me sens bien : le chagrin qui me poursuit est plus fort que moi ; je n'en reviendrai jamais. Jamais ! Hé, qui êtes-vous, homme de peu de foi, pour mettre des bornes à la

1. Thren., ch. II, v. 91.

vertu de la grâce et à la douceur de son onction? Est-il un cœur si serré qu'elle ne puisse ouvrir, et où elle ne puisse pénétrer ; et partout où elle s'insinue et elle pénètre, est-il une blessure si profonde, si envenimée, si cuisante, dont elle ne puisse amortir le sentiment? Vous avez mille voies, Seigneur, pour la répandre, cette onction sainte. Ces voies nous sont inconnues, mais c'est assez que vous les connoissiez. Votre esprit souffle où il veut, quand il veut, de la manière qu'il veut. Nous ne savons où il va, ni comment il y va, mais enfin il y va lorsqu'on a pris soin de l'y appeler, et il y porte l'abondance de la paix. O! qu'il est doux, cet esprit du Seigneur, et selon la parole de votre prophète, qu'il est doux, mon Dieu, pour ceux qui vous craignent : qu'est-ce donc, pour ceux qui espèrent en vous, qui vous aiment, et qui vous invoquent ?

PRIÈRE MENTALE OU PRATIQUE DE LA MÉDITATION. SON IMPORTANCE A L'ÉGARD DES GENS DU MONDE.

DANS le dernier entretien que nous eûmes il y a quelque temps, je me hasardai à vous parler de la méditation; mais vous en parûtes surpris, et vous me répondîtes d'un ton assez décisif, que cela ne convenoit guère à un homme du monde, surtout à un homme aussi occupé que vous l'êtes, et qu'il falloit renvoyer ces sortes d'exercices aux solitaires, aux religieux, à un petit nombre de personnes dévotes, qui passent leurs jours dans la retraite. Voilà votre pensée; mais permettez-moi de vous déclarer ici plus expressément la mienne, et d'insister tout de nouveau sur la proposition que je vous ai faite.

A vous en croire, une courte méditation chaque jour, n'est point une pratique qui vous soit propre dans votre état : mais pour vous détromper de cette erreur, je vais vous faire quelques questions qui vous sembleront fort étranges, et qui ne seront pas néanmoins hors de propos. Car quand vous me dites : me convient-il de m'adonner à la méditation? je vous

dis moi, et je vous demande : vous convient-il de vous sauver? Vous convient-il de conserver votre âme nette de tout péché capable de la perdre éternellement et de la damner? Vous convient-il au milieu de tant de piéges, de tant d'écueils où votre condition vous expose par rapport à la conscience, de les découvrir tous et de les bien connoître, pour y prendre garde et pour les éviter? Vous convient-il de savoir où vous en êtes avec Dieu, ce que vous devez à Dieu, comment vous vous en acquittez devant Dieu, si dans toute la conduite de votre vie vous agissez selon les principes de l'Évangile et de la loi de Dieu? Vous convient-il d'apprendre la religion que vous professez, d'en pénétrer les grandes vérités, et de vous en remplir; de n'oublier jamais les hautes espérances qu'elle vous donne, et les terribles menaces qu'elle vous fait; de vous prémunir ainsi contre mille occasions, mille tentations, d'autant plus dangereuses qu'elles sont plus subtiles, et que peut-être vous ne les remarquez pas? Tout cela dis-je, et le reste vous convient-il dans le monde? Sans doute, qu'étant chrétien comme vous prétendez l'être, vous n'hésiterez pas à reconnoître qu'il n'est rien de plus important pour vous, ni rien par conséquent de plus convenable, que tout ce que je viens de vous marquer. Or tout ce que je viens de vous marquer dépend

de la méditation ; et par une suite incontestable, rien donc, en quelque état que vous soyez, ne vous convient mieux que la méditation.

Sans une sérieuse méditation sur le salut, comment travaillerez-vous solidement et efficacement à une affaire, où les illusions sont si fréquentes et les égaremens si communs? Comment vous maintiendrez-vous dans l'innocence chrétienne, si vous n'avez la crainte du péché dans le cœur; et comment vous imprimerez-vous dans l'âme cette crainte du péché, si vous ne vous appliquez souvent à considérer les puissans motifs qui vous en doivent inspirer de l'horreur? Comment, assailli de tant de passions également impétueuses et artificieuses, les réprimerez-vous et apercevrez-vous leurs déguisemens et leurs surprises, si par d'utiles retours sur vous-même, vous ne vous étudiez à démêler tous vos sentimens, et à rectifier toutes vos intentions? Le moyen que dans l'embarras et la diversité d'occupations qui vous répandent au dehors, vous ayez toujours présente la vue de vos devoirs, et que dans vos délibérations, dans vos résolutions, vous ne vous écartiez jamais des voies de la justice ou de la charité, à moins que vous ne preniez sans cesse la balance du sanctuaire pour peser chaque chose devant Dieu, et pour examiner ce qu'il y a de bon et ce qu'il y a de défectueux?

Le moyen qu'au milieu de tant de précipices dont vous êtes environné de toutes parts, n'ouvrant jamais les yeux pour mesurer vos démarches et vous laissant aller au hasard, vous ne fassiez pas de tristes et de funestes chutes; que ne repassant jamais dans votre esprit la loi du Seigneur, vous en soyez assez instruit pour la pratiquer fidèlement et pleinement; que ne vous retraçant jamais le souvenir des grandes vérités de la foi, des jugemens de Dieu, de ses châtimens et de ses miséricordes, de votre fin dernière, d'une souveraine béatitude, d'un enfer, vous puissiez sans être appuyé et comme armé de ces considérations, résister aux attaques de vos ennemis invisibles, et repousser leurs traits empoisonnés? Qu'en sera-t-il donc de vous? ce qu'il en est d'une multitude infinie de mondains, qui, manque de réflexion, vivent dans des ignorances criminelles, commettent des fautes très-grièves, négligent les plus essentielles obligations, portent le nom de chrétien et n'ont presque nulle teinture, nulle idée du christianisme, se font des règles et une morale à leur mode, les suivent sans scrupule, et courent à la perdition avec aussi peu d'inquiétude, que s'ils étoient dans le chemin le plus sûr et le plus droit.

En vérité l'on ne vous comprend pas, vous autres gens du monde; et quoiqu'éclairés d'ail-

leurs, vous êtes, au regard du salut, bien aveugles dans vos raisonnemens. Vous tombez en des contradictions monstrueuses. Vous êtes les premiers à dire que le salut est une affaire capitale; et vous ne voulez pas vous donner le loisir d'y penser. Vous dites que c'est une affaire difficile et incertaine, et vous ne voulez faire nulle attention aux moyens d'y réussir et de l'assurer. Vous dites que c'est une affaire indispensable et d'une nécessité absolue; et vous vous croyez dispensés des exercices qu'on y juge les plus propres, et qui peuvent le plus y contribuer. Ainsi de tous les autres points que je pourrois parcourir, où vous supposez dans la spéculation les mêmes principes que nous, et vous tirez néanmoins dans la pratique des conclusions toutes contraires.

Vous faites plus; et pour ne point sortir du sujet dont il s'agit entre nous, vous vous prévalez contre l'usage de la méditation, de cela même qui doit être pour vous une raison plus pressante et plus particulière de vous y rendre assidu. Car vous alléguez le bruit, le tumulte, les soins, les engagemens, les agitations du monde : tout votre temps, dites-vous, s'y consume, et à peine pouvez-vous vous reconnoître. Or voilà justement pourquoi vous avez plus besoin d'une solide méditation : afin que ce tumulte et ce bruit du monde ne vous jette point

dans un oubli entier de Dieu, et de ce qui lui est dû; afin que ces soins du monde, comme des épines, n'étouffent point dans vous le bon grain de la parole de Dieu, et qu'ils ne vous détournent point du soin de votre âme et de sa perfection; afin que ces engagemens du monde ne deviennent point pour vous des engagemens d'iniquité, et que ce ne soient point des pierres de scandale où votre vertu se démente; afin que ces agitations du monde ne vous troublent point, et, si j'ose m'exprimer de la sorte, ne vous étourdissent point, jusqu'à vous endurcir le cœur, et à vous ôter tout sentiment de piété: car c'est ce qui arrive communément.

Le dirai-je; et quelle peine aurois-je à le dire, puisque ce n'est point un paradoxe, mais une vérité certaine et indubitable? Un solitaire, un religieux, une personne de piété et séparée du monde, quoique vivant dans le monde, pourroient plus aisément se passer de la méditation; et la preuve en est très-naturelle : parce que dans le silence du désert, dans l'obscurité du cloître, dans le repos d'une vie pieuse et retirée, il y a beaucoup moins d'objets qui les puissent distraire; et qu'après tout, au défaut de la méditation, ils ont bien d'autres observances qui les attachent à Dieu, qui leur en renouvellent à toute heure la pensée, qui en cent manières différentes leur re-

mettent devant les yeux les maximes éternelles, et qui par là leur servent de préservatifs contre la dissipation de l'esprit, et tous les relâchemens où elle seroit capable de les porter. Mais dans le train de vie où vous êtes, et dans la situation où il vous met, si vous rejetez la sainte méthode que je vous prescris, et si vous refusez de vous y assujettir, que vous restera-t-il pour y suppléer ?

Peut-être est-ce le terme de méditation qui vous choque : car la foiblesse du mondain va quelquefois jusques-là. On est prévenu contre tout ce qui a quelque apparence de vie dévote; et c'est assez d'entendre nommer certaines pratiques, pour en concevoir du dégoût, et pour traiter ceux qui nous les proposent, d'esprits simples et de gens qui ne savent pas le monde. Eh bien, si le nom ne vous plaît pas, laissez-le, j'y consens; mais retenez la chose; il importe peu du reste comment vous l'appellerez. Et ne me dites pas que vous ne savez point méditer, et que vous n'en avez nul usage : car je dis moi, au contraire, qu'il n'est rien dont nous ayons plus d'usage que de la méditation, et que sans étude nous savons méditer sur tout. Nous savons méditer sur une affaire temporelle, sur un intérêt de fortune; méditer sur un procès ou à poursuivre, ou à soutenir, ou à décider; méditer sur une en-

treprise, sur un emploi, sur un parti, sur un établissement, sur un mariage; méditer sur une intrigue politique, sur une négociation, sur un traité, sur un commerce; méditer sur un ouvrage d'esprit, sur un point de doctrine, sur une question, une opinion de l'école; et s'il faut l'ajouter, méditer même sur un crime que nous projetons : c'est-à-dire, que sur tout cela et sur tout le reste, dont le détail seroit infini, nous savons réfléchir, raisonner, chercher des moyens, prendre des précautions, démêler le bien et le mal, le vrai et le faux, ce qui convient et ce qui ne convient pas, ce qui peut profiter et ce qui peut nuire. C'est-à-dire, que nous savons sur tout cela délibérer, examiner, peser les raisons, prévoir les obstacles, faire des arrangemens, former des résolutions. C'est-à-dire, que nous savons penser à tout cela, en tous lieux, en tous temps, le matin, le soir, le jour, la nuit, et y penser sans ennui, sans distraction, avec l'attention la plus infatigable et la plus constante. Comment n'y aura-t-il que les choses de Dieu et que le salut, à quoi nous ne puissions appliquer notre esprit, ni arrêter nos pensées? Comment sera-ce l'unique sujet, sur quoi la méditation nous devienne, ou nous semble impraticable? En deux mots, *veillez*, suivant l'importante leçon du Sauveur des

hommes, *et priez*. Veillez et observez attentivement tous vos pas, pourquoi ? parce que vous marchez dans un pays ennemi, et qu'à tout moment vous pouvez être surpris. Priez et implorez humblement la grâce d'en-haut, pourquoi ? parce que vous êtes foible, et que sans l'assistance divine vous ne pouvez vous défendre. Veillez, et votre vigilance rendra votre prière plus efficace auprès de Dieu : priez, et votre prière secondera votre vigilance par les secours qu'elle vous attirera de la part de Dieu. Or pour l'un et pour l'autre, le même Sauveur vous donne encore cet avis, qui est de vous retirer à l'écart, et de rentrer en vous-même ; examinant devant Dieu toute votre conduite, vous demandant compte de toutes vos actions, supputant et vos progrès et vos pertes, prenant des mesures pour réparer le passé et pour réformer l'avenir, vous excitant, vous encourageant, vous adressant au Ciel et l'intéressant en votre faveur. Il n'est point question d'y employer beaucoup de temps, mais d'être exact et régulier à y donner tous les jours quelque temps. Vous saurez bien le ménager, ce temps, et le trouver, dès que vous le voudrez ; et vous le voudrez, dès que vous comprendrez bien le prix de votre âme, et combien il vous importe de la sauver.

Mais c'est ce que vous n'avez point encore compris comme il faut; et de ce que vous ne le comprenez pas, voilà pourquoi vous y pensez si peu. Vous pensez à toute autre chose; vous vous occupez de toute autre chose : hé! ne penserez-vous jamais à vous-même? jamais ne vous occuperez-vous de vous-même? Car ce que j'appelle vous-même, ce ne sont point ces biens, ces plaisirs, ces honneurs mondains qui passent si vite, et à quoi vous êtes néanmoins si attentif. Ce ne sont point toutes ces affaires, ou domestiques, ou étrangères qui ne regardent que des intérêts temporels, et dont vous avez sans cesse la tête remplie. Tout cela n'est point vous-même, puisque tout cela peut être séparé de vous, et qu'indépendamment de tout cela vous pouvez subsister, et être ou éternellement heureux, ou éternellement malheureux. Mais vous-même, vous dis-je, c'est cette âme immortelle qui fait la plus noble partie de votre être, et que Dieu vous a confiée; cette âme dont la perte seroit pour vous le souverain malheur, quand vous pourriez posséder tout le reste; et dont le salut au contraire doit être votre souveraine béatitude, quand il ne vous resteroit rien d'ailleurs, et que tout vous seroit enlevé. Voilà encore une fois, et à proprement parler ce que vous êtes, et voilà par conséquent ce qui demande toutes

vos réflexions. Or ces réflexions ne se font que par la méditation, et de là vous jugez avec quelle raison on vous recommande une pratique si salutaire.

Digitized by Google

USAGE DES ORAISONS JACULATOIRES, OU DES FRÉQUENTES ASPIRATIONS VERS DIEU.

On demande assez communément des pratiques pour se recueillir au dedans de soi-même, dans les différentes occupations de la vie. On se plaint du peu de loisir qu'on a pour vaquer à la prière et pour se réveiller souvent et se renouveler en esprit par ce saint exercice. D'où il arrive que malgré toutes les résolutions qu'on a prises à certains temps, une multitude d'affaires qui se succèdent les unes aux autres, nous fait perdre le souvenir de Dieu; et que dans cet oubli de Dieu, on se dissipe, on se relâche, on devient tout languissant, ou du moins qu'on agit d'une façon toute humaine et sans mérite. Or le remède le plus aisé, le plus prompt, comme aussi le plus efficace et le plus puissant, c'est ce qu'on appelle selon le langage ordinaire, prières jaculatoires et dévotes élévations de l'âme à Dieu.

Ce sont certaines paroles, vives et affectueuses, par où l'âme s'élance vers Dieu, tantôt pour lui marquer sa confiance, tantôt pour

le remercier de ses dons, tantôt pour exalter ses grandeurs, tantôt pour s'anéantir devant ses yeux, quelquefois pour fléchir sa colère et pour implorer sa miséricorde, toujours pour lui adresser d'humbles demandes, et pour réclamer son secours. Ces prières sont courtes, et ne consistent qu'en quelques mots ; mais ce sont des mots pleins d'énergie, et si je l'ose dire, pleins de substance. De là vient qu'on les nomme prières jaculatoires, parce que ce sont comme des traits enflammés qui tout à coup partent de l'âme, et percent le cœur de Dieu.

L'Écriture et surtout les Psaumes, nous fournissent une infinité de ces aspirations, et c'est là particulièrement qu'on les peut choisir. Telle est, par exemple, celle-ci : *Vous êtes le Dieu de mon cœur*[1] ; ou cette autre, *O mon Dieu et ma miséricorde*[2] ; ou cette autre, *Qui me donnera des ailes comme à la colombe, pour aller à vous, Seigneur, et me reposer en vous*[3] ? ou mille autres que je passe, et dont le détail seroit trop long. Il y en a pareillement un très-grand nombre que Dieu avoit inspirées aux saints et qu'ils s'étoient rendues familières : comme celle de saint Augustin, *Beauté si an-*

1. Ps. LXXII, v. 26.
2. Ps. LVIII, v. 18.
3. Ps. LIV, v. 7.

cienne et toujours nouvelle, je vous ai aimée trop tard; ou celle de saint François d'Assise, *Mon Dieu et mon tout;* ou celle de sainte Thérèse, *Souffrir ou mourir;* ou celle de saint Ignace de Loyola, *Que la terre est peu de chose pour moi, Seigneur, quand je regarde le ciel!*

Quoique ces prières, quelles qu'elles soient, et quelques sentimens de piété qu'elles expriment, puissent être propres à tout le monde, dès là qu'elles nous élèvent et qu'elles nous portent à Dieu, il est vrai néanmoins qu'il y en a qui conviennent plus aux uns qu'aux autres. Car comme dans l'ordre de la nature les qualités et les talens sont différens; ainsi dans l'ordre de la grâce les dons du ciel ne sont pas les mêmes, mais chacun a son attrait particulier qui le touche davantage, et qui fait sur son cœur une plus forte impression. Celui-là est plus susceptible d'une humilité et d'une crainte religieuse; et celui-ci, d'un amour tendre et d'une confiance filiale. Or, c'est à nous dans cette diversité, de prendre ce qui se trouve plus conforme à notre goût et à nos dispositions intérieures. L'expérience et la connoissance que nous avons de nous-mêmes, doit nous le faire connoître.

Et il n'y a point à craindre que la continuité du même sentiment, et une ferventc répétition des mêmes paroles ne nous causc

du dégoût, et ne nous devienne ennuyeuse. Cela peut arriver et n'arrive en effet que trop dans les sentimens humains. Ils perdent, par l'habitude, toute leur pointe : ils se ralentissent, et n'ayant plus de quoi piquer une âme, ils viennent enfin à s'amortir tout à fait et à s'éteindre. De là ces vicissitudes et ces changemens si ordinaires dans les amitiés et les sociétés du monde. Ce ne sont que ruptures et réconciliations perpétuelles, parce que le même objet ne plaît pas toujours également, et que d'un jour à l'autre le cœur prend de nouvelles vues et de nouvelles affections. Mais selon la remarque de saint Grégoire, il y a dans les choses de Dieu cet avantage inestimable, que plus on les pratique, plus on les goûte; de même aussi que par une suite bien naturelle, plus on les goûte, plus on les veut pratiquer. En sorte que le sentiment qu'ils ont une fois inspiré, au lieu de diminuer par l'usage, croît au contraire et n'en a que plus d'onction.

Il n'est donc pas besoin de les interrompre ni de les varier : le même exercice peut suffire dans tous les temps, et il n'y faut point d'autre assaisonnement que celui que la grâce y attache. A quoi se réduisoit toute la prière de ce pieux solitaire dont il est rapporté qu'il passoit les journées et les nuits presque entiè-

res à dire seulement : *Béni soit le Seigneur, mon Dieu.* Il le répétoit sans cesse, et après l'avoir dit mille fois, il se sentoit encore plus excité à le redire. Car en ce peu de mots il trouvoit un fonds inépuisable de douceurs et de délices spirituelles. Il en étoit saintement ému et attendri; il en étoit ravi, et comme transporté hors de lui-même. Ce n'est pas qu'il fût fort versé dans les méthodes d'oraison, ni qu'il en connût les règles : le mouvement de son cœur, joint à l'inspiration divine, voilà l'unique et la grande règle qu'il suivoit. Avec cela le sujet le plus simple étoit pour lui la plus abondante matière et une source intarissable.

Il est vrai néanmoins qu'il y a des esprits à qui la variété plaît dans les pratiques mêmes de piété, et à qui elle est en effet nécessaire pour les soutenir, et pour les retirer de la langueur où autrement ils ne manquent point de tomber. Il est encore vrai que c'est là l'état le plus commun : mais du reste si c'est le nôtre, nous avons là-dessus de quoi pleinement nous satisfaire, par l'infinie multitude de ces prières dont nous parlons, et qui sont répandues dans tous les livres saints. Est-on assailli de la tentation, et dans un danger prochain de succomber? on peut dire alors comme les apôtres attaqués d'une rude tempête, et battus

violemment de l'orage : *Sauvez-nous, Seigneur; sans vous nous allons périr*[1]. Est-on dans le désordre du péché, et pense-t-on à en sortir? on peut dire, ou avec David pénitent : *Tirez mon âme du fond de l'abîme, ô mon Dieu, et souvenez-vous que c'est mon unique*[2]; ou avec le même prophète : *Seigneur, vous ne mépriserez point un cœur contrit et humilié*[3], ou avec le publicain prosterné à la porte du temple, *Soyez-moi propice, mon Dieu : je suis un pécheur*[4]; ou avec l'enfant prodigue, *Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous*[5]. Est-on dans l'affliction et dans la peine? on peut dire, soit en reconnoissant la volonté de Dieu qui nous éprouve, *Tout vient de vous, Seigneur, et vous êtes le maître;* soit en se résignant et en acceptant, *Vous le voulez, mon Dieu, et parce que vous le voulez, je le veux;* soit en offrant à Dieu ses souffrances, *Vous voyez, Seigneur, ce que je souffre et pour qui je souffre;* soit en cherchant auprès de Dieu du secours et du soulagement : *Il vous a plu de m'affliger, Seigneur, et il ne tient qu'à vous de me consoler.* Si nous sentons notre foi

1. Matth., ch. VIII.
2. Ps. XXI, v. 21.
3. Ps. L, v. 19.
4. Luc, ch. XVIII, v. 13.
5. Luc, ch. XV, v. 18.

s'affoiblir et chanceler, disons : *Je crois, mon Dieu, mais fortifiez, augmentez ma foi*[1]. Si nous sommes dans le découragement, et que nous manquions de confiance, disons : *Qu'ai-je à craindre, Seigneur, et tant que vous serez avec moi, que peut tout l'univers contre moi*[2] ? ou, *je puis tout en celui et avec celui qui me soutient*[3]. Si notre amour commence à se refroidir, et qu'il n'ait plus la même vivacité ni la même ardeur, disons : *Embrâsez mon cœur de votre amour, ô mon Dieu, et si je ne vous aime point assez, faites que je vous aime encore plus.* Dans la vue des bienfaits de Dieu nous nous écrierons : *Qu'est-ce que l'homme, Seigneur, et par où ai-je mérité tant de grâces*[4] ? Dans le souvenir et le désir de l'éternelle béatitude où Dieu nous appelle, nous dirons : *Quand viendra le moment, et quand sera-ce que j'entrerai dans la joie de mon Seigneur et de mon Dieu*[5] ? Dans la sainte résolution de nous attacher plus étroitement à Dieu, et de le servir avec plus de zèle que jamais, nous lui ferons la même protestation que le roi prophète : *Je l'ai dit, Seigneur, c'est main-*

1. Matth., ch. IX, v. 23.
2. Ps. III, v. 7.
3. Phil., ch. IV, v. 13.
4. Job, ch. VII, v. 17.
5. Matth., ch. XXV, v. 21.

tenant que je vais commencer[1], et nous ajouterons : cet heureux renouvellement, *ô mon Dieu, ce sera l'ouvrage de votre droite.* Enfin selon les conjonctures, les temps, et selon que nous nous trouverons touchés intérieurement et diversement affectionnés, nous userons de ces prières et de tant d'autres que je ne marque pas, mais qu'il nous est aisé de recueillir conformément à notre dévotion, et d'avoir toujours présentes à la mémoire.

Peut-être comptera-t-on pour peu des prières ainsi faites, et peut-être à raison de leur brièveté, se persuadera-t-on qu'elles ne doivent pas être d'un grand poids devant Dieu. Mais le Sauveur des hommes nous a formellement avertis que le royaume de Dieu ne consiste point dans l'abondance des paroles. La droiture de l'intention, la force et l'ardeur du sentiment, voilà à quoi Dieu se rend attentif, voilà à quoi il se laisse fléchir, et c'est en ce sens qu'on peut prendre ce qu'a dit le Sage, *qu'une courte prière pénètre les cieux.* David dans un même péché avoit commis un double crime, et le pardon de l'un et de l'autre, ne devoit être, ce semble, accordé qu'à de puissantes intercessions, longtemps et souvent réitérées : mais dès qu'aux reproches que lui fait

1. Ps. LXXVI, v. 11.

le prophète, il s'est écrié, *J'ai péché contre le Seigneur*[1], cette seule confession que le repentir lui met dans la bouche, suffit pour apaiser sur l'heure la colère de Dieu. Bornons-nous à cet exemple, et ne parlons point de bien d'autres, non moins connus ni moins convaincans. On ne traite avec les grands du monde que par de fréquentes entrevues et de longues délibérations; mais avec Dieu tout peut se terminer dans un instant.

De tout ceci concluons combien nous sommes inexcusables, lorsque nous négligeons une manière de prier, qui nous doit coûter si peu et qui nous peut être si salutaire. Car il n'est point ici question de profondes méditations, et il ne s'agit point d'employer des heures entières à l'oraison. Quand on le demanderoit de nous, nous n'aurions communément pour nous en dispenser, que de vains prétextes et de fausses raisons : mais ces raisons après tout, quoique frivoles et mal fondées, ne laisseroient pas d'être spécieuses et d'avoir quelque apparence. Nous pourrions dire, et c'est en effet ce qu'on dit tous les jours, que nous manquons de temps, que nous sommes chargés de soins qui nous appellent ailleurs; que notre esprit naturellement volage, nous échappe, et que

1. II Reg., ch. XII, v. 13.

nous avons peine à l'arrêter; que mille distractions viennent nous assaillir en foule et nous troubler, dès que nous nous mettons à l'oratoire, et que nous voulons rentrer en nous-mêmes; que d'avoir sans cesse à combattre pour les rejeter, c'est une étude, un travail, une espèce de tourment; en un mot, que nous ne sommes point faits à ces sortes d'exercices si relevés et si spirituels, et qu'ils ne nous conviennent en aucune façon.

Voilà, dis-je, de quelles excuses nous pourrions nous prévaloir, quoiqu'avec assez peu de sujet : mais de tout cela que pouvons-nous alléguer, par rapport à ces dévotes aspirations qui nous devroient être si habituelles? Sont-ce nos occupations qui nous détournent de cette sainte pratique, et qui nous ôtent le temps d'y vaquer? mais il n'y faut que quelques momens. Craignons-nous que cet exercice ne nous devienne ennuyeux? mais quel ennui nous peut causer un instant qui coule si vite, et qui se fait à peine sentir? Dirons-nous que nous sommes trop distraits? mais pour un simple mouvement du cœur, et pour quelques paroles que la bouche prononce, il ne faut pas une grande contention d'esprit, et il n'est guères à croire qu'on n'y puisse pas donner l'attention suffisaute. Tout est terminé avant qu'aucun autre objet ait pu s'offrir à l'imagination, et la

porter ailleurs. Enfin, nous retrancherons-nous sur le peu de commodité par rapport aux occasions, aux heures, aux lieux convenables? mais en toute rencontre, à toute heure, partout, et en quelque lieu que ce soit, il n'est rien qui nous empêche de rappeler le souvenir de Dieu, de nous tourner intérieurement vers lui, et de lui adresser nos vœux. Il n'est point besoin de préparation pour cela; il n'est point nécessaire de se retirer à l'écart, d'être au pied d'un autel, de quitter un travail dont on est actuellement occupé, ni d'interrompre une conversation, où la bienséance nous a engagés et où elle nous retient.

Qu'avons-nous donc encore une fois à opposer, et quel obstacle réel et véritable peut servir à notre justification? Reconnoissons-le de bonne foi : la source du mal, c'est notre indifférence pour Dieu, et pour tout ce qui regarde la perfection et la sanctification de notre âme. Si nous aimions Dieu, je dis si nous l'aimions bien, notre cœur aidé de la grâce et entraîné par le poids de son amour, se porteroit de lui-même à Dieu. Il ne faudroit point alors nous inspirer les sentimens que nous aurions à prendre, ni les chercher ailleurs que dans le fond de notre âme : et comme la bouche parle de l'abondance du cœur, il ne faudroit point nous suggérer des termes, pour exprimer ce

que nous sentons. Ces expressions viendroient assez; et sans recherche, sans étude, elles naîtroient, si je l'ose dire, sur nos lèvres. Nous en pourrions juger par une comparaison, si elle étoit convenable à une matière aussi sainte que celle-ci. Qu'un homme soit possédé d'un fol amour, et qu'il soit épris d'un objet profane et mortel, faut-il l'exhorter beaucoup et le solliciter de penser à la personne dont il est épris? Que dis-je : peut-il même n'y penser pas et l'oublier? Toute absente qu'elle est, il ne la perd en quelque manière jamais de vue, et elle lui est toujours présente. Hélas! à quoi tient-il que nous ne soyons ainsi nous-mêmes dans une présence continuelle de Dieu, mais dans une présence toute sainte et toute sanctifiante?

Cette présence de Dieu est un des exercices que tous les maîtres de la vie chrétienne et dévote uous ont le plus recommandé. Ils nous en ont tracé diverses méthodes, toutes bonnes, toutes utiles : mais de toutes les méthodes je ne fais point difficulté d'avancer, qu'il n'en est aucune, ni plus solide, ni plus à la portée de tout le monde, que de s'accoutumer, ainsi que je viens de l'expliquer et que je l'entends, à parler à Dieu de temps en temps dans le cours de chaque journée. La plupart des autres méthodes consistent en des efforts d'imagination, qu'il est difficile de soutenir, et dont les effets

peuvent être nuisibles : au lieu que celle-ci se présente comme d'elle-même, et ne demande aucune violence.

Elle a encore cet avantage, que sans nous détourner des affaires dont nous sommes chargés, ni des fonctions auxquelles nous sommes indispensablement obligés de nous employer selon notre profession, elle nous met en état de pratiquer presque à la lettre cette importante leçon du Sauveur du monde, *qu'il faut toujours prier, et ne point cesser :* car n'est-ce pas une prière continuelle? Depuis le réveil du matin jusqu'au sommeil de la nuit, d'heure en heure, ou même plus souvent, on pense à Dieu, on dit quelque chose à Dieu, on se tient étroitement et habituellement uni à Dieu. Ce n'est pas sans retour de la part de Dieu, ni même sans le retour quelquefois le plus sensible. Dieu ne manque guère de répondre, et de faire entendre secrètement sa voix. On l'écoute, et on se sent tout animé, tout excité, tout pénétré. Il y a même des momens où l'on se connoît à peine soi-même; et c'est bien là que se vérifie ce que nous lisons dans l'excellent livre de l'Imitation de Jésus-Christ : *Le Seigneur se plaît à visiter souvent un homme intérieur; il s'entretient doucement avec lui, il le comble de consolation et de paix, et il en vient même à une familiarité qui va au delà de tout ce que*

nous en pouvons comprendre[1]. Heureuse une âme qui sans bien comprendre ce mystère de la grâce, se trouve toujours en disposition de l'éprouver.

1. Imit. Christ.

ORAISON DOMINICALE.

COMMENT ELLE NOUS CONDAMNE DE LA MANIÈRE QUE NOUS LA RÉCITONS, ET DANS QUEL ESPRIT NOUS LA DEVONS RÉCITER.

Qu'est-ce que l'oraison dominicale? c'est le précis de toutes les demandes que nous devons faire à Dieu. Nous les lui faisons en effet chaque jour; nous récitons chaque jour cette sainte prière. Ce sont, dans les vues de Jésus-Christ, des demandes salutaires pour nous; mais dans la pratique et selon les dispositions de notre cœur, ce sont autant de condamnations que nous prononçons contre nous, et voici comment.

Nous demandons à Dieu *que son nom soit sanctifié*[1], qu'il soit connu, béni, adoré par toute la terre; et ce nom adorable du Seigneur, nous le profanons, nous le blasphémons. Ce souverain Maître, ce Créateur de toutes choses, que nous reconnoissons digne des hommages de tout l'univers, nous le déshonorons par les

1. *Sanctificetur nomen tuum.*

désordres de notre vie ; nous l'insultons jusques au pied de ses autels par nos scandales et nos irrévérences. Bien loin de nous employer à étendre sa gloire dans toutes les contrées du monde, nous ne prenons pas seulement soin de le faire servir et glorifier dans l'étroite enceinte d'une maison soumise à notre conduite ; nous ne l'y glorifions, ni ne l'y servons pas nous-mêmes : première condamnation.

Nous demandons à Dieu *que son règne arrive*[1] : c'est-à-dire, que dès cette vie il règne dans nous par sa grâce, et qu'en l'autre nous régnions avec lui par la possession de son royaume céleste. Mais ce règne de Dieu dans nous par la grâce, nous le détruisons par le péché. Sous l'empire de qui vivons-nous et voulons-nous vivre ? Sous l'empire du monde corrompu, sous celui de nos habitudes vicieuses, de nos passions déréglées. Voilà les maîtres qui nous gouvernent, et dont nous aimons la domination, toute honteuse et toute injuste qu'elle est. Tellement qu'au lieu de soumettre notre cœur à Dieu, nous en bannissons Dieu pour y établir en sa place ses plus déclarés ennemis. De là nous ne pensons guères à ce royaume du ciel où Dieu nous appelle, et où il nous promet de nous faire régner éternellement

1. *Adveniat regnum tuum.*

avec lui et avec ses saints. Comme de vils animaux, nous avons toujours les yeux tournés vers la terre. Nous ne sommes occupés que de la vie présente; et c'est à cette vie terrestre et sensuelle que nous rapportons toutes nos vues, tous nos désirs, tous nos intérêts : seconde condamnation.

Nous demandons à Dieu, *que sa volonté se fasse sur la terre comme dans le ciel*[1]; que toute sa loi soit observée, tous ses préceptes fidèlement gardés. Que nous ayons là-dessus, la même exactitude, la même diligence, la même pureté d'intention, la même ferveur et la même confiance, qu'ont ces esprits bienheureux dont il a fait ses anges et ses ministres. Que de quelque manière qu'il lui plaise disposer de nous en ce monde, il nous trouve toujours dociles, patiens, résignés, et dans une parfaite conformité de cœur aux desseins de sa providence. C'est pour tous les hommes en général, mais spécialement pour chacun de nous en particulier, que nous lui faisons cette prière. Or de bonne foi comment pouvons-nous la faire, quand nous transgressons ses commandemens avec tant de liberté et tant de facilité; quand nous résistons avec tant d'obstination à tous les mouvemens intérieurs, à

1. *Fiat voluntas tua sicut in cœlo et in terra.*

toutes les inspirations qu'il nous donne, et où il nous déclare ce qu'il veut de nous ; quand nous n'accomplissons au moins qu'en partie et qu'avec des réserves et des négligences extrêmes, ce qu'il nous prescrit et ce que nous savons lui être agréable; quand à la moindre disgrâce qui nous arrive, au moindre événement qui nous chagrine et qui nous mortifie, nous nous troublons, nous nous révoltons, nous éclatons en plaintes et en murmures ? Allons après cela lui faire des protestations d'obéissance, et d'un sincère attachement à son bon plaisir; toute notre conduite, tous nos sentimens démentent nos paroles : troisième condamnation.

Nous demandons à Dieu *qu'il nous donne notre pain de chaque jour*[1], et qu'il nous le donne *dans le jour et pour le jour présent :* rien davantage. Par où nous lui témoignons que nous nous contentons du nécessaire; que nous ne voulons que le pain, et que notre pain; que nous ne prétendons point avoir le pain d'autrui, mais celui seulement qu'il nous a promis et qui nous appartient comme un don de sa bonté paternelle; que nous ne le voulons même qu'autant qu'il peut suffire dans le cours de la journée à notre subsistance et

1. *Panem nostrum quotidianum da nobis hodie.*

à nos besoins. Cette demande prise dans son vrai sens, est sans contredit une des plus raisonnables et des plus modérées. Mais en effet, nous bornons-nous à ce nécessaire? Avons-nous jamais assez pour remplir l'insatiable convoitise qui nous dévore? Fussions-nous dans l'état le plus opulent, nous voulons toujours acquérir, toujours amasser, toujours accumuler biens sur biens. Non contens que Dieu nous fournisse l'aliment et le pain, nous portons bien au delà nos prétentions. Il faut que nous ayons de quoi soutenir d'excessives dépenses en logemens, en ameublemens, en équipages, en jeux, en parties de plaisir. Il faut que nous ayons de quoi satisfaire tous nos sens, de quoi leur procurer toutes leurs commodités et toutes leurs aises, de quoi mener une vie molle et délicieuse. Il faut que nous soyons dans le faste, l'éclat, la splendeur. Il le faut, dis-je, selon nos désirs désordonnés; et si les revenus dont on jouit, ne sont pas assez amples pour cela, à quelles injustices a-t-on recours? Quelles voies prend-on, tantôt de violence ouverte, tantôt d'adresse et d'industrie, pour enlever aux autres le pain qu'ils ont reçu de Dieu et pour se l'approprier? Épargne-t-on le pauvre, l'orphelin, la veuve? Et jusqu'où n'étend-on point ses vues dans l'avenir? Il semble que nous nous croyions

immortels, et que nous devions au moins passer de plusieurs siècles cet aujourd'hui, que le Fils de Dieu nous a toutefois marqué comme l'unique objet de nos soins, et où il veut que nous les renfermions : quatrième condamnation.

Nous demandons à Dieu *qu'il nous remette nos offenses ; et qu'il nous pardonne, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés*[1]. Terrible condition, *comme nous pardonnons !* car nous ne pardonnons rien, ni ne voulons rien pardonner : ou, si peut-être après bien des difficultés et de longues négociations, nous consentons à quelque accommodement, du moins attendons-nous qu'on fasse toutes les avances. Et comment encore pardonnons-nous alors ? nous ne pardonnons que de bouche et qu'en apparence, sans pardonner de cœur. Nous ne pardonnons qu'à demi, voulant bien nous relâcher jusqu'à certain point, mais sans aller plus loin. De sorte que malgré nos retours affectés et imparfaits, il nous reste toujours dans le fond un venin secret et une indisposition habituelle, qui ne se produit que trop dans les rencontres, et ne se fait que trop sentir. D'où s'ensuivent les plus affreuses conséquences, savoir, qu'en demandant à Dieu

1. *Dimitte nobis debita nostra, sicut et nos dimittimus debitoribus nostris.*

qu'il nous remette nos offenses, comme nous remettons celles qui nous ont été faites, nous lui demandons qu'il ne nous en remette aucune, puisque de toutes celles que nous pouvons recevoir, il n'y en a pas une que nous voulions remettre. Nous lui demandons que, s'il se trouve en quelque manière disposé à se réconcilier avec nous, il nous laisse faire vers lui toutes les démarches, sans nous prévenir et sans nous rechercher par sa grâce : ce qui nous rendroit cette réconciliation absolument impossible. Nous lui demandons que s'il daigne se rapprocher de nous, ce soit seulement une réunion apparente, et que son cœur à notre égard demeure toujours dans le même éloignement et le même ressentiment. Nous lui demandons, que si, par l'entremise de ses ministres, il veut bien nous donner l'absolution de nos péchés, ce ne soit qu'une demi-absolution, qu'une absolution limitée, laquelle ne l'empêche point d'agir contre nous à toute occasion, et de travailler secrètement à notre ruine. Quelles prières et quelles demandes? Qui n'en doit pas être effrayé, pour peu qu'on y pense? Mais elles sont toutes néanmoins comprises dans cette règle, *pardonnez-nous comme nous pardonnons*; et c'est la cinquième condamnation.

Nous demandons à Dieu *qu'il ne nous expose*

point à la tentation[1], surtout à certaines tentations que nous savons être plus dangereuses pour nous, et où notre foiblesse est plus en péril de succomber. Car quoique Dieu permette quelquefois que la tentation nous attaque malgré nous, et quoique nous devions alors en soutenir l'effort avec patience et avec courage, il veut du reste que nous la fuyions, autant qu'il dépend de nous, et il trouve bon que nous lui adressions nos vœux pour en être délivrés. Mais voici l'énorme contradiction, où nous tombons, et qui nous rend inexcusables. C'est que nous nous exposons aux tentations les plus violentes. On a cent fois éprouvé le danger prochain de telle ou telle occasion; et cependant on y demeure toujours. On ne peut ignorer combien cette liaison, combien ces conversations, ces entrevues font d'impression sur le cœur, et à quels désordres elles sont capables de conduire, et cependant on n'y veut pas renoncer. On sait que le monde est plein de piéges et d'écueils; on a l'exemple de mille autres qu'on y a vus, et qu'on y voit sans cesse échouer malheureusement; on a l'exemple de ses propres chutes, dont peut-être on ne s'est encore jamais bien relevé; et cependant on veut être du monde, et d'un certain monde :

1. *Et ne nos inducas in tentationem.*

c'est-à-dire, d'un monde particulier qui plaît davantage, et dont on se sent plus touché; d'un monde qui excite plus nos passions, qui flatte plus nos inclinations; d'un monde où l'innocence des plus grands saints eût fait un triste naufrage, et où la vertu des anges seroit à peine en sûreté. On veut vivre dans ce monde, parmi ce monde, avec ce monde. On veut avoir part à ses divertissemens, à ses assemblées, à ses entretiens, sans égard à tous les risques qu'il y a à courir, et sans profiter de la connoissance qu'on a de son extrême fragilité. Il en est de même d'une infinité d'autres engagemens, où l'on se jette en aveugle, quoique d'une volonté pleine et délibérée : engagemens de professions et d'états, engagemens d'emplois et de commissions, engagemens d'affaires et d'intérêts. N'avons-nous pas bonne grâce alors de dire à Dieu : Seigneur, détournez de nous les tentations où nous pourrions nous perdre, et ne nous y abandonnez pas? Et Dieu n'a-t-il pas droit de nous répondre : pourquoi donc y restez-vous habituellement? pourquoi donc ne prenez-vous aucune des mesures que je vous inspire pour vous en défendre? Avec cela ne comptez ni sur moi ni sur vous-mêmes : sixième condamnation.

Nous demandons enfin à Dieu, *qu'il nous*

délivre du mal[1]. Le plus grand mal qu'il y ait à craindre sur la terre, c'est sans doute le péché; et de tous les maux, le plus grand que nous ayons à éviter dans l'autre vie, c'est la damnation éternelle, où le péché conduit comme la cause à son effet. C'est donc particulièrement de l'un et de l'autre que nous demandons d'être préservés. Mais voulons-nous, si j'ose parler de la sorte, nous jouer de Dieu? Prétendons-nous l'outrager en le priant, et lui faire insulte? Seigneur, lui disons-nous, que votre grâce nous garde du péché: mais ce péché, nous l'aimons; mais ce péché, nous l'entretenons dans nous et nous l'y nourrissons; mais ce péché, nous en faisons le principe de toutes nos actions, le ressort de toutes nos entreprises, l'âme de tous nos plaisirs, la douceur et l'agrément de toute notre vie. Je dis plus; nous en faisons notre idole et notre divinité, nous le favorisons ce péché, nous nous familiarisons avec lui, nous prenons sa défense, et, si l'on veut nous en donner de l'horreur, c'est contre ceux mêmes qui travaillent à nous en détacher, que nous tournons toute notre haine. Ainsi nous laissons-nous entraîner dans cet abîme de malheurs qui en est le terme, et où nous ressentirons éternel-

1. *Sed libera nos a malo.*

lement les coups de la vengeance divine. C'est là, c'est dans cette fatale éternité, qu'il n'y aura plus à demander que Dieu nous délivre de ce lieu de tourmens, où l'arrêt de sa justice nous aura précipités. Il falloit le demander plutôt, et le bien demander. Nous l'aurons demandé pendant la vie, il est vrai : mais nous l'aurons demandé comme ne le demandant pas. Car c'est ne le pas demander, que d'y apporter, en le demandant, des obstacles invincibles ; et Dieu pourra toujours nous reprocher que nous ne l'aurons pas voulu, ou bien voulu ; septième et dernière condamnation.

Où donc en sommes-nous, et que ne sera pas capable de corrompre la malice de notre cœur, quand elle peut de la sorte pervertir la prière même, et la plus excellente de toutes les prières ? Je ne dis pas, à Dieu ne plaise, la pervertir en elle-même ; c'est une prière toute divine, et qui garde partout son caractère de divinité : mais je dis la pervertir par rapport à nous, et au fruit que nous en devons retirer. Le dessein du Fils de Dieu, en nous la traçant, a été que ce fût pour tous les fidèles une source de grâces et de bénédictions : mais par l'abus qu'en font la plupart des chrétiens en la récitant, elle ne peut qu'irriter le ciel, et qu'attirer sur nous ses anathèmes et ses malédictions. Faut-il pour cela nous l'interdire ab-

solument, et ne la prononcer jamais? Autre malheur non moins funeste, ni moins terrible. Ce seroit nous excommunier nous-mêmes; ce seroit nous retrancher du nombre des enfans de Dieu, en ne l'honorant plus comme notre Père; ce seroit en quelque manière nous séparer du corps de l'Église, en ne priant plus avec elle ni comme elle. Nous ne pouvons donc trop user d'une prière qui nous a été si expressément recommandée par Jésus-Christ. Si nous sommes justes, cette prière dite avec une foi vive et une humble confiance, servira à notre avancement et à notre perfection. Si nous sommes pécheurs, cette prière accompagnée d'un sentiment de pénitence, servira à fléchir le cœur de Dieu et à nous remettre en grâce auprès de lui par une sincère conversion. Si même nous ne nous sentons point encore touchés d'un repentir assez vif, cette prière jointe à un vrai désir d'être plus fortement attirés, servira à nous obtenir une grâce de contrition. Mais adressons-nous, pour en profiter, au divin Sauveur qui nous l'a enseignée; et demandons-lui que, comme il en est l'auteur et qu'il nous l'a mise dans la bouche, il en soit, en nous animant de son esprit, le sanctificateur et le médiateur.

Il sera l'un et l'autre, quand nous prierons selon les intentions que cet adorable Maître

s'est proposées en nous apprenant lui-même à prier. Étudions-les, méditons-les, pénétrons-les; et pour y bien entrer, appliquons-nous chacun en particulier chaque demande, et disons à Dieu :

I. *Notre Père qui êtes dans les cieux, que votre nom soit sanctifié.* Dieu de Majesté, Roi des rois et Seigneur des seigneurs, grand Dieu, ce ne sont point tous ces titres et tant d'autres que j'emploie pour vous intéresser en ma faveur, et pour trouver accès auprès de vous. Vous êtes mon Père : cela me suffit. Oui, vous l'êtes, Seigneur, et tout ce que j'ai reçu de vous, me le donne bien à connoître. Vous êtes le Père de tous les hommes; mais j'ose dire que vous êtes encore plus particulièrement le mien, que celui d'une infinité d'autres hommes, puisqu'il y a une multitude innombrable d'hommes et des peuples entiers que vous n'avez jamais prévenus des mêmes grâces que moi, ni favorisés des mêmes dons.

Cependant, mon Dieu, ce titre de Père qui m'est si cher, et qui m'annonce vos miséricordes, ne me fait point oublier votre pouvoir suprême et votre souveraine grandeur; et s'il excite toute ma confiance, il ne m'inspire pas moins de respect et de vénération. Car vous êtes dans les cieux, ô Père Tout-Puissant, et

dans le plus haut des cieux. C'est là que vous avez établi le trône de votre gloire, là que vous faites briller toute votre splendeur, là que vous exercez votre empire au milieu de vos anges et de vos élus. Et quoique la lumière où vous habitez, soit inaccessible, c'est là même néanmoins que vous nous ordonnez d'élever nos esprits, de porter nos cœurs, d'adresser nos vœux. Recevez les miens, Seigneur : je vous les adresse. Ils sont sincères, et ils sont tels que vous le voulez. Par où puis-je mieux commencer que par vous-même ; et de toutes les demandes que j'ai à vous faire, quelle est la plus naturelle et la plus juste, si ce n'est que votre nom soit sanctifié ?

Ce nom adorable, c'est votre essence divine, puisque vous vous appelez *celui qui est ;* ce sont vos infinies perfections ; c'est tout ce que vous êtes. Or que tout ce que vous êtes, ô mon Dieu, soit honoré, comme il le doit être, je veux dire, du culte le plus pur, le plus religieux, le plus saint. Que tout l'univers vous connoisse, vous glorifie, vous adore. Que tout ce qui est capable d'aimer, s'attache inviolablement à vous, et ne s'attache qu'à vous. Tel est le désir le plus affectueux de mon cœur et le plus vif. Mais en vous le témoignant, touché d'une pieuse émulation que vous ne condamnerez point, Seigneur, j'ose ajouter que je

voudrois, s'il étoit possible, moi seul vous aimer et vous glorifier autant que vous glorifient toutes vos créatures, et que vous aiment tous les esprits bienheureux et toutes les âmes justes.

Que dis-je, mon Dieu? ce ne sont là que des souhaits, toujours bons, puisque vous en êtes le principe, l'objet, et la fin; mais au lieu de m'en tenir à des souhaits vagues et indéterminés, ce que je dois surtout vous demander, et ce que je vous demande très-instamment, c'est qu'autant qu'il dépend de moi, selon ma disposition et mes forces présentes, je vous glorifie dans mon état; c'est que sur cela je ne me borne point à des paroles, mais que je passe à la pratique et aux effets; c'est que par l'innocence de mon cœur, que par la ferveur de ma piété, que par la sainteté de mes œuvres, que par l'édification de mes mœurs, je vous présente chaque jour un sacrifice de louanges, et je vous rende jusques à la mort un hommage perpétuel.

II. *Que votre règne arrive.* Ah! Seigneur, qu'il arrive dans moi, ce règne si favorable et si désirable pour moi. Et comment n'y est-il point encore arrivé? comment, dis-je, ô mon Dieu, n'avez-vous pas plutôt régné sur toutes les puissances de mon âme, sur tous mes sens,

soit intérieurs, soit extérieurs, sur tout moi-même? Car qu'y a-t-il en moi qui ne soit à vous, et qui par la juste conséquence, et l'obligation la plus essentielle ne vous doive être soumis?

Il est vrai, vous régnez dans moi et sur moi nécessairement, et par la souveraineté inséparable de votre être. Vous êtes mon Dieu; et puisque vous êtes mon Dieu, vous êtes mon Seigneur : et parce qu'il ne dépend point de moi que vous soyez mon Dieu, ou que vous ne le soyez pas, il ne dépend point non plus de moi que vous soyez, ou ne soyez pas mon Seigneur. Mais comme je ne contribue en rien à ce règne de nécessité, dès qu'il est indépendant de ma volonté, il ne sert aussi qu'à relever votre gloire, et ne contribue en rien à ma perfection et à mon mérite. Ce n'est donc point là le règne que je vous demande. Je ne vous prie point qu'il s'établisse, puisqu'il est déjà tout établi. Mais, Seigneur, il y a un règne de grâce, auquel je puis coopérer, et que vous avez fait dépendre de mon consentement et de mon choix. Je veux dire qu'il y a un règne tout spirituel, où votre grâce prévient une âme, et où l'âme prévenue de cette grâce intérieure, obéit volontairement et librement à toutes vos inspirations, se conforme en toutes choses et sans réserve à votre bon plaisir, exécute

avec une pleine fidélité tous vos ordres, et n'a point d'autre règle de conduite que vos divins commandemens et votre loi. Je veux dire qu'il y a un règne d'amour, où le cœur se donne lui-même à vous, et se met, pour ainsi parler, dans vos mains, afin que vous le possédiez tout entier, afin que vous le gouverniez selon votre gré, afin que vous lui imprimiez tel sentiment qu'il vous plaît, afin que vous le dégagiez de toute affection terrestre, de toute attache humaine, de tout objet qui n'est point vous ou qui ne le porte pas vers vous; afin que vous le changiez en vous et qu'il ne soit qu'un avec vous. Or voilà l'heureux et saint règne, après lequel je soupire. Qu'il vienne, et qu'il détruise en moi le règne du péché, le règne du monde, le règne de l'amour-propre et de la cupidité, le règne de tous les désirs sensuels, et de toutes les passions.

Je n'ai que trop longtemps vécu sous l'empire de ces injustes maîtres, et sous leur tyrannique domination. Je n'ai que trop longtemps gémi sous leur joug également honteux et pesant. En quel esclavage m'ont-ils réduit, et en quel abîme devoient-ils un jour me précipiter? Béni soit le moment où vous daignez m'éclairer, Seigneur, et où je commence à ouvrir les yeux pour me reconnoître. En rétablissant votre règne au dedans de moi et en

me conduisant, vous me remettrez dans la voie de ce royaume céleste, où vous m'avez préparé un trône de gloire, et une couronne d'immortalité. C'est là que vous régnez sur tous les cœurs des anges, et sur tous vos élus, que vous avez rassemblés dans votre sein pour être leur éternelle et souveraine béatitude. C'est là que vous m'attendez, c'est dans ce séjour bienheureux, et quand y entrerai-je?

Hélas ! mon Dieu, malgré la vue que la foi me donne de cette sainte patrie où je dois sans cesse aspirer, je sens néanmoins toujours le poids de la misère humaine, qui me retient, qui m'appesantit, qui m'attache à ce monde visible et à mon exil, qui me fait craindre la mort, et aimer la vie présente. Mais, Seigneur, ce sont les sentimens d'une nature foible et aveugle que je désavoue. Qu'elle y répugne ou qu'elle y consente, tous mes vœux s'élèvent vers le ciel. Que votre règne arrive. Que mon âme dégagée des liens de cette chair corruptible qui l'arrête, puisse elle-même arriver bientôt à la terre des vivans. Car ce n'est ici que la région des morts, et je serois bien ennemi de moi-même, si pour une vie périssable et sujette à tant de calamités, je voulois prolonger mon bannissement, et retarder la jouissance de mon unique et suprême bonheur.

III. *Que votre volonté se fasse sur la terre comme dans le ciel.* Ainsi soit-il, ô mon Dieu ; et est-il rien, Seigneur, de plus conforme à la droite raison et à la justice ? est-il rien de meilleur pour moi, que l'accomplissement de vos adorables volontés ? Être des êtres et Créateur du monde, c'est par votre volonté que tout subsiste, et par votre volonté que tout doit agir. Y contrevenir en quelque sujet que ce puisse être, c'est un attentat contre l'autorité la plus légitime, et contre les droits les plus inviolables.

Or voilà les désordres dont je dois néanmoins m'accuser devant vous et me confondre. Vous m'avez donné votre loi, et tant de fois je l'ai violée. Vous m'avez assujetti aux ordonnances de votre Église, et tant de fois je les ai transgressées. Vous m'avez pressé intérieurement par les saintes inspirations de votre Esprit, et tant de fois j'y ai résisté. Vous m'avez exhorté par la voix de vos ministres, vous m'avez sollicité par leurs avertissemens et leurs instructions, et tant de fois j'ai refusé de les entendre. Si pour fléchir mon cœur rebelle, et pour me faire rentrer dans le devoir d'une obéissance filiale, vous m'avez châtié par des adversités et des souffrances, bien loin de me rendre, je n'ai cherché qu'à repousser vos coups ; et si vous me les avez fait sentir

malgré moi, ils n'ont point eu d'autre effet que d'exciter mes impatiences et mes plaintes.

Voilà, mon Dieu, comment j'ai passé toute ma vie dans une indocilité et une rébellion continuelle. J'en rougis, je m'en humilie en votre présence, je vous en témoigne mes regrets : mais ce n'est pas assez. Il faut, Seigneur, qu'une soumission entière et sans réserve répare toutes mes résistances et toutes mes révoltes. Parlez, mon cœur est ouvert pour vous écouter. Ordonnez, me voici prêt par votre grâce, à tout entreprendre et à tout exécuter. Vous plaît-il de m'abaisser ou de m'élever, de m'affliger ou de me consoler, de traverser mes desseins ou de les favoriser : de quelque manière que vous me traitiez, vous êtes le maître, et je n'ai plus d'autre sentiment à prendre, que celui de Jésus-Christ même, lorsqu'il vous disoit : *Mon père, que votre volonté s'accomplisse, et non la mienne*[1].

Et en effet, il est bien de mon intérêt, ô mon Dieu, que ce ne soit pas ma propre volonté qui me gouverne, mais la vôtre. Votre volonté est droite et la droiture même, elle est sage et la sagesse même, elle est sainte et la sainteté

1. Luc, ch. VI, v. 22.

même, elle est bienfaisante et la bonté même. Mais qu'est-ce que ma volonté propre? une volonté aveugle et conduite par des guides aussi aveugles qu'elle, qui sont les sens et les passions; une volonté libertine et indocile, qui ne peut s'accoutumer au joug, ni souffrir la gêne et la dépendance; une volonté capricieuse et sujette à mille changemens, selon le goût et les humeurs qui la gouvernent; une volonté criminelle et dépravée, que le péché a corrompue, et qui d'elle-même tend encore sans cesse vers le péché. Ah! Seigneur, ne me livrez pas à ces égaremens ni à la fausse liberté dont elle est si jalouse. Ne me livrez pas à moi-même; mais par quelque voie que ce soit, daignez réduire cette volonté dure, et redoublez, s'il est nécessaire, vos plus rudes coups pour la dompter.

Car il faut que toute volonté humaine vous soit assujettie; et sans parler des autres hommes que vous n'avez point commis à mes soins, il faut que je n'aie plus d'autre volonté que la vôtre. Il faut que vous soyez obéi dans moi et par moi, comme vous l'êtes dans le ciel et par vos anges bienheureux; voilà le modèle que vous me proposez, et que je dois me proposer moi-même. C'est-à-dire, mon Dieu, que je dois avoir la même dépendance, pour ne rien faire que par vos ordres et se-

lon votre bon plaisir; la même fidélité, pour n'omettre rien de tout ce qui m'est prescrit, et de tout ce que je sais vous plaire; la même pureté d'intention, pour ne chercher que vous en toutes choses et pour les rapporter toutes à votre gloire; la même assiduité et la même persévérance, pour ne me point rebuter des difficultés, et ne me lasser jamais de votre service; la même ferveur et le même zèle pour agir toujours avec un amour prompt, vif et fervent. Vous servir autrement, Seigneur, ce ne seroit plus vous servir en Dieu.

IV. *Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour*. Oserai-je le dire? dès que vous êtes notre père, Seigneur, et que vous êtes notre maître, cette double qualité vous engage, et comme père à nourrir vos enfans, et comme maître à entretenir vos serviteurs. Ainsi votre prophète nous l'a-t-il promis de votre part et en votre nom. Parmi les merveilles de votre divine providence et de votre miséricorde infinie, il compte le soin que vous prenez de fournir à la subsistance de ceux qui vous craignent. Mais il n'en dit point encore assez, ô mon Dieu, et vous portez bien plus loin vos soins paternels. Non-seulement vous nourrissez vos enfans qui vous aiment, et vos serviteurs qui vous craignent, mais vos ennemis mêmes qui

vous renoncent et qui vous blasphèment, mais les plus vils animaux dont vous n'êtes point connu et jusques aux moindres insectes, mais tout ce qui a vie ou dans les airs, ou dans les abîmes de la mer, ou dans toute l'étendue de la terre.

Je viens donc à vous comme à la source de tous les biens. Ce n'est point une avidité insatiable qui m'amène à vos pieds ; mais j'y viens comme un pauvre vous demander le pain qui m'est nécessaire. Je viens, dis-je, Seigneur, vous exposer mon état, même temporel, puisque vous ne vous contentez pas de pourvoir aux nécessités de l'âme, et que votre vigilance vous rend encore attentif aux besoins du corps. Si vous n'y aviez pensé continuellement depuis le moment de ma naissance, aurois-je pu subsister jusques à ce jour ; et si vous cessiez présentement d'y penser, en quelle indigence tomberois-je bientôt, et à quelles extrémités me trouverois-je réduit ? Soyez béni de tout ce que j'ai déja reçu de votre main secourable, et dans la suite ne la fermez pas jusqu'à me refuser l'aliment dont je ne puis me passer, et le pain qui me doit soutenir.

Car quand je viens vous représenter mon état, Seigneur, et mes besoins temporels, je ne prétends obtenir de vous autre chose que le pain, je veux dire que ce qui me suffit, non-

seulement pour moi, mais pour tous ceux qu'il vous a plu me confier, et à qui je suis redevable d'un entretien honnête et conforme à leur condition. C'est là que je borne mes désirs, sans les étendre à un superflu qui me seroit inutile, qui me deviendroit pernicieux et nuisible par l'abus que j'en ferois, qui allumeroit mes passions, qui serviroit de matière à mon orgueil pour s'enfler, et à ma sensualité pour satisfaire ses appétits les plus déréglés. Peut-être vous l'ai-je demandé jusques à présent, ce superflu ; peut-être ai-je travaillé à l'acquérir, et l'ai-je acquis en effet : mais si c'est contre votre gré que je le possède, je ne vous prie point de me le conserver, et je vous prierois plutôt de me l'enlever. Quoi qu'il en soit, et quoi que vous jugiez à propos d'ordonner là-dessus, une juste médiocrité pour moi et pour tous ceux dont vous m'avez chargé. voilà, mon Dieu, de quoi je dois être content, et pourquoi j'implore votre assistance. C'est la prière que vous fit autrefois le plus sage des rois d'Israël, et ce fut une prière selon votre cœur.

Ainsi je vous dis comme lui et dans le même sentiment que lui : *Ne me donnez ni la grande pauvreté, ni la grande richesse ; mais accordez-moi seulement ce qu'il me faut pour vivre*[1]

1. Prov., ch. xx, v. 8.

avec la décence, et avec la modestie convenable à mon état. Encore, mon Dieu, ce que j'ose vous demander, ce n'est point absolument que je le demande, mais autant que vous verrez qu'il me peut être utile et salutaire. Ce n'est point avec inquiétude sur l'avenir, ni par une trop longue prévoyance : mais c'est seulement pour aujourd'hui, et avec une confiance entière pour le jour suivant. Demain je vous présenterai mes vœux tout de nouveau; et il est bien juste que chaque jour je reconnoisse devant vous mon indigence, que chaque jour je rende hommage à votre pouvoir souverain, et que chaque jour je sois obligé de recourir à vous pour ce jour-là même. De cette sorte, ô Dieu infiniment libéral et magnifique dans vos dons, je puis me reposer sur vous pour toute la suite de mes jours, et compter sur les trésors de votre providence qui sont inépuisables. Ce ne doit point être une confiance oisive et présomptueuse. Vous voulez que je fasse tout ce qui dépend de moi, et quand je l'aurai fait et que je me confierai en vous, vous ne me manquerez point, comme vous ne m'avez encore jamais manqué.

V. *Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.* Hé quoi, Seigneur, malgré toutes ces qualités

de créateur, de père, de maître, de conservateur, que je reconnois en vous et que j'y ai toujours reconnues, ai-je donc pu vous offenser? Ai-je pu m'élever contre vous? Ai-je pu me séparer de vous et vous renoncer? Ah! Dieu de miséricorde; il n'est que trop vrai, et je m'en suis déjà confondu à vos pieds. Mais agréez encore l'humble confession que j'en fais, et que je ne cesserai point de renouveler jusques au dernier moment de ma vie dans l'absolue et affreuse incertitude où je suis, si vous m'avez pardonné.

Je sais que je suis pécheur, et non-seulement parce que je puis pécher, mais parce qu'en effet, j'ai péché et que je pèche tous les jours. Je sais que la multitude de mes péchés est sans nombre; et si votre prophète se croyoit chargé de plus d'iniquités qu'il ne portoit de cheveux sur sa tête, à combien plus forte raison puis-je dire de moi ce qu'il disoit de lui-même en s'accusant et se condamnant? Je sais que tout péché est une dette dont le pécheur doit vous rendre un compte exact, et dont vous exigez selon la loi de votre justice une digne satisfaction : d'où il s'ensuit qu'ayant toujours jusques à présent accumulé péchés sur péchés, je n'ai fait dans tout le cours de mes années qu'accumuler dettes sur dettes. Quel poids! quelles obligations! quelle matière de juge-

ment, et quels sujets de condamnation ! Juge redoutable, il me semble que j'entends tous vos foudres gronder autour de moi, et que ferai-je pour les conjurer? il me semble que dans l'ardeur de votre courroux je vous vois prendre le glaive, lever le bras, vous disposer à me frapper, et comment pourrai-je parer aux coups dont je suis menacé? Toute mon âme en est saisie de frayeur, tous mes sens en sont troublés. Confus, interdit, tremblant, que vous dirai-je? Ah! je me trompe, ô mon Dieu : j'ai votre parole même à vous représenter. Parole authentique, solennelle, infaillible. Car vous avez dit : *Pardonnez et on vous pardonnera; remettez aux autres leurs dettes, et ce que vous devez vous sera remis*[1]. C'est l'oracle le plus exprès; et comme il est sorti de votre bouche, et que vous ne pouvez vous démentir, c'est la promesse la plus favorable pour moi, et la plus immanquable.

De grand cœur, ô mon Dieu, j'accepte la condition. Elle m'est trop avantageuse pour la refuser. Si j'ai été offensé en quelque chose, de quelque part que ce soit et quoi que ce soit, je le pardonne, je le pardonne entièrement; je le pardonne, non point seulement de bouche, ni en apparence, mais sincèrement, mais af-

1. Luc, ch. VI, v. 37.

fectueusement, mais cordialement; je le pardonne pour vous, et par une pleine obéissance à votre divin commandement. Telle est, à ce qu'il me paroît, ma disposition intérieure, ou du moins je veux avec votre aide et par votre aide qu'elle soit telle. Ce n'est pas que malgré moi, il ne puisse rester encore dans mon cœur quelque impression capable de l'aigrir : mais vous savez que je la désavoue et pour l'heure présente, et pour toute la suite de ma vie; vous savez que je veux la combattre en toute rencontre; vous savez que je veux en réprimer tous les sentimens, et en effacer peu à peu jusques aux moindres vestiges. Avec cela, Seigneur, Dieu de charité, Dieu d'amour, vous me permettez de venir à vous et de vous dire : pardonnez-moi, parce que je pardonne, et comme je pardonne. Je fais ce que vous m'avez ordonné, et j'ose me répondre avec une humble confiance, que vous ferez ce que vous m'avez promis.

VI. *Et ne nous exposez point à la tentation.* Qu'est-ce, mon Dieu, que la vie de l'homme! c'est une guerre perpétuelle. D'être donc exempt de toute tentation, de n'avoir jamais ni efforts à faire, ni victoire à remporter; de vivre dans un calme inaltérable, et dans une paix parfaite sur cette mer orageuse du monde

où nous passons, c'est à quoi je ne puis m'attendre, et ce que je ne dois pas même vous demander, puisque ce seroit un miracle, et qu'à un pécheur comme moi, il n'appartient pas de vous demander des miracles et de les obtenir. Il est même de votre providence et de notre bien que nous ayons tous nos tentations, afin que nous ayons de quoi vous prouver notre fidélité, et que vous ayez de quoi nous récompenser. Aussi vos saints ont-ils été d'autant plus éprouvés qu'ils étoient plus saints, et sont-ils encore devenus dans la suite d'autant plus saints, qu'ils étoient plus éprouvés. Il n'y a pas jusqu'à l'Homme-Dieu, votre Fils adorable et le Saint des saints, qui dans les jours de sa vie mortelle a voulu pour notre exemple être assailli de la tentation, et nous apprendre à la surmonter. Après cela, qui refuseroit le combat, refuseroit la couronne; et qui ne voudroit avoir nulle part au travail, ne voudroit avoir, ni n'auroit en effet nulle part à la gloire.

Mais, mon Dieu, si la tentation me doit être salutaire, c'est par votre grâce; car que suis-je de moi-même qu'un foible roseau ou qu'un vase fragile, toujours en danger de se briser? A chaque pas je tomberois, à chaque occasion je rendrois les armes et je céderois aux attaques de l'ennemi, à moins que le secours de votre bras tout-puissant ne me pré-

vienne partout, ne m'accompagne partout, ne me suive et ne me soutienne partout. Or c'est ce secours, c'est cette grâce que je vous demande, quand je vous supplie de ne m'exposer point à la tentation : c'est-à-dire, de ne m'y point abandonner à moi-même, de ne m'y laisser point succomber, de ne permettre point que je m'engage en certains périls où vous prévoyez que ma vertu me manqueroit et que je me perdrois; de redoubler à certains temps, en certaines occurrences plus dangereuses et plus fatales, votre attention sur moi pour veiller à mon salut, et votre divine protection pour me défendre et me garder. Dieu de mon âme et son sauveur, souvenez-vous du prix qu'elle vous a coûté, et ne souffrez pas que le démon, que le monde, que la chair vous enlèvent ce que vous avez racheté de votre sang.

Mais que fais-je? cette âme si précieuse, je la recommande à vos soins; et de ma part je la néglige, je n'en prends nul soin, je la hasarde tous les jours, sans réflexion, sans précaution, comme si je n'en tenois aucun compte, ou qu'au milieu de tant d'écueils et de tant de piéges, il n'y eût rien à craindre pour elle. Ah! puissiez-vous, Seigneur, me faire la grâce tout entière. Puissiez-vous, en veillant vous-même à ma conservation, exciter encore ma vigilance pour y travailler avec vous. Car

vous voulez que j'y travaille, et si je ne seconde vos soins paternels, ils resteront sans effet. Vous voulez que j'use de cette armure céleste dont nous parle votre apôtre, lorsqu'il nous dit, et qu'il nous le dit en votre nom : *Revêtez-vous des armes de Dieu afin de pouvoir résister dans le temps fâcheux. Tenez-vous toujours en état, ayant la vérité pour ceinture autour de vos reins, et la justice pour cuirasse. Prenez en toute rencontre le bouclier de la foi, le casque du salut, et le glaive de l'esprit qui est la parole de Dieu*[1]. Tout cela, mon Dieu, m'enseigne à mettre en œuvre, pour me préserver, tous les moyens que me fournit la sainte religion que je professe. Tout cela m'apprend à me prémunir de la prière, de votre divine parole, de vos sacremens, de tous les exercices que votre Église me prescrit et que la piété chrétienne me suggère. Autrement je ne puis voir le monde, ni m'engager dans le monde, sans m'exposer témérairement à la tentation. Or m'y exposer par une aveugle témérité, ce seroit me rendre indigne de votre assistance, ce seroit courir à ma perte, et je ne l'ai déjà que trop connu par de funestes épreuves. Heureux au moins, si de mes malheurs et de mes égaremens passés, je tire cet avantage, de savoir

1. Éphés., ch. VI, v. 11.

mieux désormais me tenir en garde et me précautionner.

VII. *Mais délivrez-nous du mal.* Vous ne me défendez pas, Seigneur, de vous demander la délivrance des maux temporels, de l'infirmité, de la pauvreté, de la douleur, de tous les revers et de tous les accidens qui peuvent survenir et troubler le repos de ma vie. Je vous dois même de continuelles actions de grâces, et je ne puis assez vous témoigner ma reconnoissance de tous ceux dont il vous a plu jusqu'à présent me délivrer, sans que je l'aie su, et de ceux dont vous me délivrez encore tous les jours, sans que je le voie ni que j'en sois instruit. Car telle est l'efficace et la douceur de votre providence, ô mon Dieu! par des voies secrètes et qui nous sont inconnues, vous nous sauvez de mille dangers que nous n'apercevons pas, et dont il n'y a que vous qui puissiez nous garantir. Soyez-en loué, béni, glorifié.

Mais, Seigneur, outre ces maux qui ne regardent que le corps et que la vie présente, il m'est bien plus important d'être délivré de ces maux spirituels, de ces maux éternels, de ces maux extrêmes et essentiels, qui vont à la ruine totale de l'homme, et qui lui causent un dommage infini et irréparable. Tous les autres

maux en comparaison de ceux-ci, ne doivent plus être même comptés pour des maux ; et comme il n'y a proprement qu'un seul bien, qui est le souverain bien, il n'y a proprement qu'un seul mal, qui est le souverain mal. Or, ce souverain mal, c'est le péché, et en conséquence du péché la damnation. Si donc pour me mettre à couvert de l'un et de l'autre, il est nécessaire que j'éprouve quelque autre mal que ce soit, ah! mon Dieu, je ne vous demande plus que vous m'épargniez en ce monde. Frappez, s'il le faut, et autant qu'il le faut; renversez, brûlez, tourmentez : je m'offre moi-même, et je me présente à votre justice. Quelque douloureux et quelque sensibles que puissent être ses coups, je les recevrai comme des coups de grâce, pourvu qu'ils servent à détruire en moi le péché, à déraciner le péché, à punir le péché, à couper court au péché, à prévenir les rechutes dans le péché, à me faire enfin éviter par là cette affreuse réprobation qui doit être dans l'éternité tout entière le châtiment du péché.

Pour cela, Seigneur, daignez me délivrer du malin esprit[1], je veux dire de l'esprit d'intérêt et d'avarice, de l'esprit d'ambition et d'orgueil, de l'esprit d'impureté et d'intempérance; de l'esprit de colère, de vengeance,

1. *A malo, hoc est a maligno.*

d'animosité, de l'esprit d'erreur, de tromperie, de mensonge; de toutes les habitudes du vice, de toutes les convoitises des sens, de toutes les passions de mon cœur et de toutes leurs illusions : car voilà tout ce que je comprends sous ce terme de malin esprit, capable, en me portant incessamment au péché, de m'entraîner dans le précipice et de me perdre sans ressource avec lui.

Dieu du ciel et de la terre, seul puissant et grand, seul juste et saint, seul bon et miséricordieux, vous écouterez les vœux que je viens de vous adresser. Si de moi-même je les avois conçus et formés, et si je ne vous les adressois qu'en mon nom, ah! Seigneur, je me défierois de mon aveuglement qui pourroit me tromper; je me défierois de ma bassesse et de mon néant qui me rendroit indigne d'être exaucé. Mais c'est votre Fils unique, la sagesse incréée, qui de point en point m'a tracé lui-même tout ce que je devois demander. C'est lui-même qui prie dans moi, qui prie avec moi et pour moi, *Considérez votre Christ*[1]; jetez les yeux, non point sur une vile créature, tel que je suis, non point sur un pécheur plus vil encore et plus méprisable, mais sur le divin Sauveur dont j'interpose auprès de vous la médiation,

1. Psal. LXXXIII.

et dont j'emploie, pour vous fléchir, les mérites infinis. De toutes les demandes que je vous ai faites, il n'y en a pas une qui n'ait été selon son esprit et selon le vôtre. Je les ai faites avec confiance, et c'est avec le même sentiment que je les renouvelle, et que j'en attends de votre grâce l'heureux accomplissement.

Digitized by Google

PENSÉES DIVERSES SUR LA PRIÈRE.

Il en est de la prière comme de la piété. Elle est plus dans le cœur que dans l'esprit; et elle consiste plus dans le sentiment que dans le raisonnement. On a donné bien des règles de l'oraison, on en a tracé bien des méthodes; les livres en sont remplis, et on en a composé des volumes entiers. C'est à ce sujet que les maîtres de la vie spirituelle se sont surtout attachés, et là-dessus ils ont déployé toute leur doctrine. Rien de plus solide que leurs enseignemens, rien de plus sage ni de plus saint. Étudions-les, respectons-les, suivons-les. Mais du reste, sans rien rabattre de l'estime que nous leur devons, je ne feins point de dire que la grande méthode d'oraison, la méthode la plus efficace et la plus prompte, c'est d'aimer Dieu. Non pas que j'entende ici un amour de Dieu, tel que l'ont conçu de nos jours de faux mystiques, justement condamnés et frappés des foudres de l'Église. Leurs principes font horreur, et les conséquences en sont affreuses. Mais j'entends un amour véri-

table, un amour chrétien, c'est-à-dire, un amour ennemi de tout vice, un amour agissant et fervent dans la pratique de toutes les vertus, un amour toujours aspirant à la possession de Dieu et se nourrissant des espérances éternelles.

Avec cet amour on est tout à coup homme d'oraison. Car faire oraison, c'est s'occuper de Dieu, c'est converser avec Dieu, c'est s'unir à Dieu dans le fond de l'âme. Or tout cela suit de l'amour de Dieu : aimons Dieu, dès que nous l'aimerons, nous irons à la prière avec joie; nous y resterons sans dégoût et même avec consolation; quelque temps que nous y ayons employé, nous en sortirons avec peine, comme ce célèbre anachorète, saint Antoine, qui le matin se plaignoit que le soleil, en se levant, vînt troubler l'entretien qu'il avoit eu avec Dieu pendant le cours de la nuit. Mais encore que dirons-nous à Dieu? hé que disons-nous à un ami? Nous faut-il beaucoup d'études et de grands efforts d'imagination pour soutenir une conversation avec lui, et pour lui témoigner nos sentimens? Nous dirons à Dieu tout ce que le cœur nous dictera : le cœur, dès qu'il est touché, ne tarit point; réflexions, affections, résolutions ne lui manquent point. Rien ne le distrait de son objet, rien ne l'en détourne. D'un premier vol et

conduit par la grâce, il s'y porte, il s'y élève, il y demeure étroitement attaché. Ne cherchons point d'autre guide dans les voies de l'oraison, ne cherchons point d'autre maître que le cœur; nous apprendrons tout à son école, s'il est plein de l'amour de Dieu.

¶ Quand nous prions ce sont des grâces que nous demandons, et non des dettes que nous exigeons. Qu'avons-nous donc à nous plaindre, lorsqu'il ne plaît pas à Dieu de nous écouter? n'est-il pas maître de ses grâces?

¶ Étrange témérité de l'homme, quand nous trouvons mauvais que Dieu n'ait pas exaucé nos prières, et que nous nous en faisons une matière de scandale. Il est vrai : Jésus-Christ nous fait entendre que tout ce que nous demanderons en son nom, son Père nous l'accordera : mais cette promesse, toute générale et toute absolue qu'elle paroît, est néanmoins conditionnelle. C'est-à-dire, qu'elle suppose que nous demanderons ce qu'il convient de demander, et que nous le demanderons comme il convient de le demander. Je dis ce qu'il convient de demander, soit par rapport à la gloire de Dieu, soit par rapport aux vues de la providence de Dieu, soit par rapport à nous-mêmes et à notre propre salut. J'ajoute, comme il convient de le demander : tellement que notre prière soit accompagnée de toutes

les dispositions intérieures et extérieures de l'esprit et du cœur, d'où dépend son efficace et sa vertu. Qu'une de ces deux conditions vienne à manquer, la parole du Fils de Dieu n'est plus engagée pour nous; elle ne nous regarde plus.

De là il nous est aisé de voir combien nos murmures sont téméraires, toutes les fois que nous nous élevons contre Dieu, parce qu'il semble n'avoir pas agréé nos demandes, et qu'il n'y a pas répondu selon que nous le souhaitons. Car afin que nos plaintes sur cela aient quelque apparence de raison, et que nous puissions les croire en quelque sorte bien fondées, il faut que nous soyons persuadés de deux choses : 1° Que nous avons demandé ce qu'il convenoit de demander; et par conséquent que dans notre prière et dans la demande que nous avons faite, nous avons parfaitement connu ce qui étoit convenable à l'honneur de Dieu, convenable aux desseins de sa sagesse, convenable à notre souverain intérêt, et à notre prédestination éternelle; que nous ne nous sommes point trompés là-dessus, mais que nous en avons su pénétrer tout le mystère et découvrir tout le secret. 2° Que nous avons demandé comme il convenoit de demander; en sorte que nous y avons apporté toute la préparation absolument requise : c'est-

à-dire, que nous avons prié avec des sentimens assez humbles, avec une réflexion assez attentive, avec uue foi assez ferme, avec une ardeur assez affectueuse, avec un respect assez religieux, avec une persévérance assez constante, pour rendre notre prière digne de Dieu et propre à le fléchir. Voilà, dis-je, de quoi nous devons être convaincus, si nous prétendons être en droit de murmurer et d'en appeler à la parole de Jésus-Christ. Or compter sur tout cela, n'est-ce pas une présomption insoutenable? n'est-ce pas un orgueil, seul capable d'arrêter les grâces de Dieu?

¶ Prions, et prions sans cesse, ainsi que l'ordonne l'apôtre : mais si notre prière demeure sans effet, gardons-nous de nous en prendre à Dieu, et de nous élever pour cela contre Dieu. Disons qu'il a des vues supérieures aux nôtres, et qu'il sait ce qu'il nous faut, beaucoup mieux que nous ne le pouvons savoir. Disons qu'apparemment nous nous sommes trompés, en regardant comme un avantage la grâce que nous lui demandions, et que s'il nous la refuse, c'est qu'il en pense tout autrement que nous, et que suivant les sages dispositions de sa providence, il ne voit pas que ce soit un bien pour nous. Disons que c'est à nous de demander, mais à Dieu de rectifier nos demandes en y répondant, non

pas toujours selon nos désirs, qui communément sont très-aveugles, mais de la manière et dans le temps qu'il juge plus convenables. Disons encore que si notre prière n'a pas été absolument défectueuse, quant au fonds, il est bien à craindre qu'elle ne l'ait été quant aux conditions : en un mot, disons et confessons de bonne foi, que quoi que nous fassions, nous sommes toujours indignes des faveurs divines. Nous ne pouvons mieux mériter l'accomplissement de nos vœux, qu'en reconnoissant que nous ne méritons rien.

¶ Comme dans la vie humaine et dans le commerce que nous avons entre nous, il y a des gens féconds en paroles, et qui nous font les plus longs discours sans rien dire : il y en a de même, par une espèce de comparaison, dans la vie chrétienne et dans le commerce que nous avons avec Dieu par la prière. Ils récitent de longs offices, ils y passent des heures entières, mais sans recueillement et sans dévotion. Qu'est-ce que cela ? c'est parler beaucoup à Dieu et ne le point prier.

¶ Il y a une prière de l'esprit, du cœur, de la parole ; de l'esprit par la réflexion, du cœur par l'affection, et de la parole par la prononciation. Mais outre ces trois sortes de prières, je puis encore ajouter qu'il y a une prière des œuvres par la pratique et l'action ; et voici

comment je l'entends. Saint Augustin disoit : *celui-là sait bien vivre, qui sait bien prier ;* et je dis en renversant la proposition : celui-là sait bien prier, qui sait bien vivre. La pensée de ce saint docteur est que dans la prière et par la prière, nous nous instruisons de tous les devoirs d'une vie chrétienne, nous nous y affectionnons, et nous obtenons les grâces nécessaires pour les accomplir; et je veux dire par un retour très-véritable, que d'accomplir fidèlement tous ses devoirs, que de s'occuper, de travailler, d'agir dans son état selon la vocation et le gré de Dieu, c'est prier; pourquoi? parce que c'est tout à la fois, et honorer Dieu, et l'engager, en l'honorant de la sorte, à nous favoriser de ses dons, qui sont les fruits de la prière. Observation importante et bien consolante pour une infinité de personnes, qui se plaignent de leur condition, parce qu'elle ne leur permet pas, disent-ils, de vaquer à la prière, et qu'elle ne leur en laisse pas le loisir. Outre qu'on peut prier partout, et que partout on en a le temps, puisque partout on est maître d'élever son âme à Dieu, et de lui adresser les sentimens de son cœur : je prétends que ces mêmes occupations qu'on regarde comme des obstacles au saint exercice de la prière, sont tout au contraire des prières elles-mêmes, et des prières très-effica-

ces auprès de Dieu, quand on les prend dans un esprit chrétien, et qu'on s'y adonne avec une intention pure et droite. *Car le royaume de Dieu*, et tout ce qui a quelque rapport à ce royaume de Dieu, *consiste non dans les paroles, mais dans les effets*. Dieu vous a chargé d'un emploi, et vous en remplissez avec assiduité les fonctions ; en cela vous priez. La providence vous a confié la conduite d'un ménage, et vous y donnez vos soins : en cela vous priez. Ainsi du reste. *Quand vous ensevelissiez les morts*, dit l'ange à Tobie, *que vous les cachiez dans votre maison, et que la nuit vous les portiez en terre, je présentois au trône de Dieu ces œuvres de charité*[1], et elles sollicitoient en votre faveur la divine miséricorde. Point d'intercession plus puissante auprès de ce souverain Maître, que la soumission à ses ordres et l'accomplissement de ses adorables volontés.

¶ Miracle de la prière ! rien ne résiste à son pouvoir, et mille fois elle a changé l'ordre de la nature, et l'a, pour ainsi dire, forcée à lui obéir. Que dis-je ! elle a mille fois désarmé le ciel même, et en a conjuré les foudres. Que d'événemens merveilleux ! que de prodiges ! Moïse prie, et Dieu retire son bras prêt à frap-

1. Tob., ch. XII, v. 12.

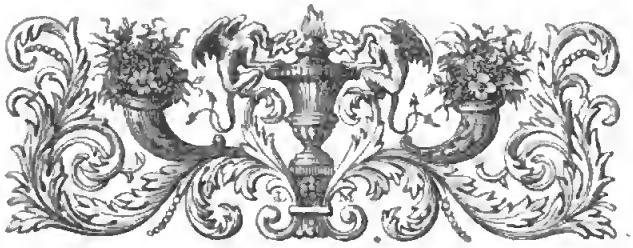
per. Josué prie, et le soleil s'arrête dans sa course. Daniel prie, et les lions perdent toute leur férocité à ses pieds. Judith prie, et une formidable armée est mise en déroute. Dès qu'Élie a prié, le feu céleste descend, les pluies les plus abondantes arrosent la terre, les malades sont guéris, les morts ressuscitent : car telle a été dans l'ancienne loi la vertu de la prière; et ce seroit une matière infinie que le détail de tout ce qu'elle a fait dans la nouvelle. Après cela défions-nous de la promesse du Fils de Dieu, lorsqu'il nous dit : *Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous l'accordera*[1]. Que je me figure le plus puissant monarque du monde, et que je le suppose prévenu pour moi de la meilleure volonté, je ne puis néanmoins me répondre d'obtenir de lui tout ce que je lui demanderai, parce que son empire, quelque étendu qu'il soit est limité, et que je lui demanderai peut-être au delà de ce qu'il peut. Mais tout ce que je demanderai à Dieu, Dieu peut me le donner, pourquoi? parce qu'il est Dieu, et qu'étant Dieu, tout lui est possible. Si donc dans les prières que nous avons à lui faire, nous manquons de confiance, c'est que nous ne connoissons pas le Maître que nous prions. Nous

1. Joan, ch. XIV, v. 33.

en jugeons par notre foiblesse, au lieu d'en juger par l'indépendance absolue et la souveraineté de ce premier Être. Ne bornons point nos espérances, quand nous savons qu'elles sont fondées sur la parole d'un Dieu dont la fidélité ne se peut démentir, et dont la puissance est sans bornes.

Digitized by Google

Digitized by Google



DE L'HUMILITÉ

ET DE

L'ORGUEIL.

PARABOLE DU PHARISIEN ET DU PUBLICAIN, OU CARACTÈRE DE L'ORGUEIL ET DE L'HUMILITÉ, ET LES EFFETS DE L'UN ET DE L'AUTRE.

Jésus proposa cette parabole au sujet de certaines gens, qui se confioient en eux-mêmes comme s'ils eussent été des saints, et qui ne regardoient les autres qu'avec mépris[1]. L'Évangile nous fait d'abord connoître le dessein du Fils de Dieu, et quels sont ceux qu'il avoit en vue, lorsqu'il

1. *Dixit ad quosdam qui in se confidebant tanquam justi et aspernabantur cæteros, parabolam istam.* (Luc, XVIII, 9.)

proposa cette parabole au peuple qui l'écoutoit. Quoiqu'en général elle puisse s'appliquer à toute âme vaine et orgueilleuse, elle convient particulièrement, et selon l'intention de Jésus-Christ, à une espèce de faux dévots, contre qui cet homme Dieu a toujours témoigné plus de zèle, et qu'il n'a point cessé d'attaquer pendant tout le cours de sa mission, et dans ses divines instructions. Gens remplis d'eux-mêmes et de leur prétendu mérite, qui seuls croyoient être, avec leurs disciples, les élus du Seigneur. Qui parloient, qui décidoient, qui agissoient, comme s'ils eussent été les seuls dépositaires de la loi et ses interprètes, les maîtres de la doctrine, les modèles vivans de la sainteté. Qui se disoient suscités de Dieu pour la réformation des mœurs, pour le rétablissement de la discipline, pour la défense de la plus pure morale. Qui sous un masque de piété et de sévérité cachoient leurs intrigues, leurs cabales, leurs médisances atroces et leurs calomnies, leurs envies, leurs haines, leurs vengeances, surtout une hauteur d'esprit que rien ne pouvoit fléchir et un orgueil insupportable. Qui par cette vaine apparence d'une vie régulière et austère, éblouissoient les yeux d'une troupe de femmes, dont ils parcouroient les maisons, et dont ils recevoient de puissans secours, pour soutenir leur secte, et pour ac-

créditer leur parti. Qui n'estimoient personne, n'épargnoient personne, ne faisoient grâce à personne, damnant tout le monde, et traitant avec un dédain extrême quiconque ne se déclaroit pas en leur faveur et n'entroit pas dans leurs sentimens. Car il y avoit des hommes de ce caractère dès la naissance de l'Église, et dès le temps même que Jésus-Christ parut sur la terre; il y en a eu dans toute la suite des siècles, et il n'y en a que trop encore dans le nôtre. De sorte que cette parabole n'est pas seulement une figure; mais qu'on peut la prendre pour une histoire, commencée dans le judaïsme, continuée dans le christianisme, et par une malheureuse succession, perpétuée d'âge en âge jusques à ces derniers jours. Quoi qu'il en soit, entrons dans les vues du Fils de Dieu, et profitons des enseignemens qu'il veut ici nous donner.

Deux hommes allèrent au Temple pour prier : l'un étoit pharisien, l'autre publicain[1]. C'est au même temple qu'ils allèrent tous deux c'est à la même heure et dans le même temps, c'est dans le même dessein, qui étoit de faire à Dieu leur prière : mais du reste ce ne fut point à beaucoup près dans la même disposition de l'âme, ni le même sentiment intérieur. De là

1. *Duo homines ascenderunt in Templum ut orarent; unus Pharisæus et alter Publicanus.*

vient que la prière de l'un eut un succès si favorable ; au lieu que l'autre ne fut point écouté, et que sa prière même devint un crime pour lui, et un sujet de condamnation. Car avec la grâce, ce qui donne le prix à la prière, c'est la disposition intérieure de l'âme : c'est de là qu'elle tire toute sa vertu et tout son mérite. Ces deux hommes n'étant donc pas également disposés par rapport à l'esprit et au cœur, ils ne devoient pas être également reçus de Dieu, qui ne s'arrête point au dehors, et n'a égard ni aux rangs, ni aux qualités, ni aux conditions, ni aux avantages de la naissance ou de la fortune, ni aux lieux, ni aux conjonctures, ni à quelque circonstance extérieure que ce soit, mais qui pèse le cœur et qui ne juge de tout le reste que par le cœur. Voilà pourquoi le Saint-Esprit nous avertit, que notre premier soin *avant l'oraison*, notre soin le plus nécessaire et le plus essentiel, est *de préparer notre âme*[1]. Toute autre préparation, sans celle de l'âme, ne peut être de nulle efficace auprès de Dieu, et s'il ne se rend pas alors propice à nos vœux, c'est à nous que nous devons l'imputer, et dans nous que nous devons chercher le principe du mal, puisqu'en effet il est au dedans de nous-mêmes.

1. Eccli., ch. XVIII, v. 29.

Mais ceci posé, il est question de savoir, qui des deux (je dis du pharisien et du publicain), qui, dis-je, étoit dans la disposition convenable pour prier, et qui n'y étoit pas. A s'en tenir aux apparences, il semble qu'il n'y ait point là-dessus à hésiter, ni de comparaison à faire. Un pharisien d'une part, et de l'autre un publicain, quel parallèle! un pharisien, un hommes de bonnes œuvres, un homme exemplaire et d'une merveilleuse édification dans toute sa conduite; un homme exact jusques aux plus petites observances, et implacable ennemi des moindres relâchemens; un homme révéré, vanté, canonisé du peuple; en un mot, un saint selon la commune opinion. Au contraire un publicain, un pécheur, et un pécheur par état, puisque son seul emploi de publicain le faisoit regarder comme tel; un homme noté et décrié pour ses injusticcs, ses fraudes, ses violences, ses concussions; de plus un homme sujet à bien d'autres désordres que ceux de sa profession, et ayant vécu jusque-là dans le libertinage et le scandale. Encore une fois, suivant les vues ordinaires, peut-on balancer un moment entre deux hommes dont la différence est si sensible; et qui est-ce qui tout d'un coup ne prononce pas à l'avantage du premier, et ne conclut pas que l'autre doit être réprouvé de Dieu? Mais les jugemens du Seigneur sont

bien au-dessus des nôtres, et l'événement n'est guère conforme à nos idées. Ce pharisien est condamné, et ce publicain justifié : pourquoi? c'est que ce pharisien, que ce juste est un orgueilleux dans sa prétendue justice, et que ce publicain, que ce pécheur pénitent est humble dans sa pénitence. De sorte qu'en deux portraits raccourcis et opposés l'un à l'autre, la parabole nous représente admirablement, et les pernicieux effets de l'orgueil dans le pharisien, et les salutaires effets de l'humilité dans le publicain. Instruisons-nous, et apprenons de là tout ensemble ce que nous devons éviter comme l'écueil le plus dangereux, et ce que nous devons nous efforcer d'acquérir et de pratiquer en toute rencontre comme une des plus excellentes et des plus solides vertus.

CARACTÈRE DE L'ORGUEIL ET SES PERNICIEUX EFFETS DANS LE PHARISIEN.

I. LE *pharisien se tenant debout*[1]. Il se tenoit debout, et ce n'est pas sans une vue particulière que l'Évangile marque cette circonstance : car c'est par là qu'il commence à faire l'opposition du pharisien orgueilleux et de l'humble publicain. Au lieu que le publicain à la porte du Temple, ainsi qu'il est dit dans la suite de la parabole, se prosterne d'abord contre terre, le pharisien entre, avance, laisse derrière lui tous les assistans, approche de l'autel, va prendre la première place ; et là, sans plier un moment le genou, le visage assuré, la tête levée, il porte les yeux au ciel, et par son regard fixe et arrêté, semble plutôt venir exiger du Seigneur une dette, que lui demander aucune grâce.

Il n'y a point de vice qu'il nous soit plus important dans l'usage du monde, de tenir au moins caché, si nous en sommes atteints, que l'orgueil, parce qu'il n'y en a point qui nous

1. *Pharisæus stans.*

rende plus odieux. On pardonne plus aisément tous les autres vices, on les tolère; mais l'orgueil est insupportable. Aussi Dieu n'a-il pu le souffrir dans le ciel; et dès qu'il le vit dans ses anges, il les précipita au fond de l'abîme. Cependant on peut ajouter, que de tous les vices, c'est celui peut-être qui se produit plus naturellement au dehors, et qu'il est plus difficile de dissimuler. Tout le fait paroître : l'air, la contenance, la démarche, le geste, la composition du visage, le tour des yeux, le discours, la parole, le ton de la voix, le silence même, cent autres signes qui frappent la vue et dont on s'aperçoit tout d'un coup.

Un homme n'a donc qu'à se montrer; on le connoît bientôt, et son orgueil se répand dans toutes ses actions. S'il est dans une assemblée, il faut toujours qu'il soit placé aux premiers rangs : il ne balance pas là-dessus; et sans attendre, comme d'autres, et selon l'avis du Sauveur du monde, qu'on lui fasse honnêteté pour l'inviter à monter plus haut, il se croit affranchi de cette loi de bienséance et prévient de lui-même cette cérémonie. S'il parle dans un entretien, c'est ou en maître qui ordonne avec empire, ou en juge qui décide avec autorité, ou en philosophe qui prononce des sentences et des oracles, ou en docteur qui enseigne et qui dogmatise. Il occupe seul toute la

conversation, et ferme la bouche à quiconque voudroit l'interrompre pour quelque temps, et demander à son tour le loisir de s'expliquer. Si par une disposition toute contraire, il se tait et prend le parti d'écouter, l'attention qu'il donne, ne fait pas moins voir avec quelle hauteur d'esprit et quel dédain il reçoit ce que chacun dit. Ses réponses les plus ordinaires, ce sont quelques coups de la tête, quelques œillades, quelques souris moqueurs, quelques mots entrecoupés, quelques expressions enveloppées et mystéricuses, comme s'il étoit seul au fait des choses, comme s'il avoit seul la clef des affaires; comme s'il en savoit seul pénétrer le secret et démêler les ressorts; comme si tout ce qu'il entend, n'étoit de nul poids et ne méritoit nulle réflexion; comme s'il ne daignoit pas y prêter l'oreille, et qu'il le regardât en pitié. Car dans la société humaine on ne rencontre que trop de ces présomptueux, qui n'ont pas même soin de se déguiser, et se laissent emporter aux sentimens de leur orgueil. Orgueil grossier, dont rougit pour eux toute personne sage et pourvue de raison : mais eux, ils ne rougissent de rien; tant ils sont infatués d'eux-mêmes et prévenus à leur avantage. Ainsi sans qu'ils le remarquent, et par la plus dangereuse séduction, l'orgueil qui les possède, tout visible qu'il est, échappe à leurs

yeux et se dérobe à leur connoissance, tandis qu'il se manifeste aux yeux du public et qu'il choque tous les esprits. A les en croire, toutes les prérogatives qu'ils s'attribuent, tout ce qu'ils disent, tout ce qu'ils font, n'est point orgueil, mais ingénuité et franchise, mais justice et vérité. Du moins le pensent-ils de la sorte, et sont-ils bien persuadés qu'on le doit penser de même. Erreur déplorable ; mais qui cause plus d'indignation qu'elle ne donne de compassion : et voilà comment, à force de s'estimer eux-mêmes et de vouloir être honorés et estimés, ils perdent toute l'estime qu'ils pourroient d'ailleurs avoir dans le monde.

Ce n'est pas au reste qu'il n'y ait un orgueil plus circonspect et plus délicat. On affecte une certaine modestie extérieure. On est honnête, prévenant, affable. On a de la douceur, de la politesse, de la retenue, une conduite, selon les apparences, toute unie. On ne s'enfle point, on ne s'élève point, on n'entreprend point de dominer ni de se distinguer. Mais outre que tout cela n'est assez souvent qu'une modestie fastueuse, qui pour user de cette figure, comme un voile transparent, laisse entrevoir l'orgueil même qu'elle couvre ; il y a mille occasions où il trompe toute notre vigilance et sort malgré nous des ténèbres où l'on tâchoit de le tenir enseveli. En effet, quelque précaution qu'on

prenne et quelque attention qu'on ait sur soi-même, il n'est pas moralement possible dans le commerce de la vie que mille sujets imprévus ne piquent notre cœur et ne blessent notre orgueil. Or du moment que l'orgueil se sent blessé, il se trouble, et dans le trouble où il est, il éclate et ne garde plus de mesures. La raison en est bien naturelle : c'est que l'orgueil est l'endroit le plus vif du cœur, je dis d'un cœur vain : pour peu qu'on y touche, la douleur nous fait jeter de hauts cris. On voit un homme se déconcerter, s'aigrir, s'animer. Il répond sèchement, il parle durement, il s'exprime en des termes fiers et méprisans; quelquefois la colère l'irrite jusques à l'emportement. On ne le reconnoît plus, et dans la surprise où l'on se trouve, on demande si c'est là cet homme qu'on croyoit si modéré, si patient, si humble.

Ce qui doit encore plus étonner, c'est lorsqu'on vient à découvrir cette sensibilité et cet orgueil dans des âmes pieuses et dévotes, dans des âmes religieuses et consacrées à Dieu, dans des ministres de l'Église et des pasteurs du peuple fidèle. Le prophète vit en esprit l'abomination de désolation dans le lieu saint, et n'est-ce pas ce qui s'accomplit réellement à nos yeux, et de quoi nous sommes témoins, quand nous voyons l'orgueil dans les plus sa-

crés ministères, l'orgueil dans le sac et sous le cilice, l'orgueil dans le sanctuaire de Jésus-Christ, sous les livrées de Jésus-Christ, à la table, à l'autel de Jésus-Christ? C'est là qu'on le porte; et au lieu de l'étouffer aux pieds d'un Dieu humilié et anéanti, c'est de là qu'on le rapporte aussi entier et aussi vivant qu'il étoit. Scandale qui confirme le monde dans ses préjugés contre la dévotion, et qui l'autorise à dire, quoiqu'avec une malignité outrée, qu'il suffit d'être dévot pour en être plus jaloux de son rang, plus intraitable sur ses priviléges et sur ses droits, plus sensible à la moindre offense, plus scrupuleux sur le point d'honneur, en un mot plus orgueilleux.

II. *Il faisoit en lui-même cette prière*[1]. Pourquoi en lui-même, et qu'est-ce que cela signifie? Peut-être ce pharisien ne daignoit-il pas se conformer à l'usage, ni s'assujettir comme les autres à prononcer les prières ordinaires. Peut-être aussi cette parole nous fait-elle entendre que dans toute sa prière il n'étoit occupé que de lui-même, et non point de Dieu; qu'il n'envisageoit que lui-même, et que ses prétendues perfections, dont il venoit s'applaudir et se glorifier.

1. *Hæc apud se orabat.*

Digitized by Google

De quelque manière qu'on l'explique, une réflexion là-dessus se présente, et une vérité, dont on auroit peine à convenir, si l'expérience n'en étoit pas une preuve convaincante : c'est que l'orgueil se mêle jusque dans l'exercice de l'oraison, et voici comment. Car dans l'oraison il y a différentes voies : les unes plus communes, et les autres plus relevées et plus particulières ; les unes aisées, connues, à la portée de tout le monde, mais les autres plus secrètes et propres d'un petit nombre d'âmes que Dieu favorise de certaines communications, et à qui il fait contempler de plus près sa souveraine Majesté. Selon ces voies différentes, Dieu dispense différemment les dons de son esprit ; de cet esprit de sainteté, qui n'étant qu'un et étant toujours le même, se diversifie néanmoins en tant de manières dans ses divines opérations, et suivant le langage de l'Apôtre, fait prendre à sa grâce toutes sortes de formes pour s'accommoder à tous les sujets où il lui plaît de la répandre. Cependant l'ordre naturel n'est pas que Dieu dès le premier essai élève une âme à ces sublimes degrés d'oraison et de contemplation, où les saints sont parvenus. Il a ses règles que sa sagesse lui prescrit, et qu'elle nous prescrit à nous-mêmes, afin que nous les observions. C'est-à-dire, qu'il veut que nous commencions par les pratiques les plus usitées :

que nous nous y exercions assidûment et constamment; que nous soyons contens d'en demeurer là, si l'esprit céleste, dont nous devons attendre l'impression, ne nous conduit pas plus avant; que de nous-mêmes nous ne nous ingérions point dans des mystères qui sont si fort au-dessus de nous; que nous nous estimions indignes de ces grâces singulières et de ces états qui ne conviennent qu'aux âmes choisies, et aux fidèles serviteurs de Dieu; enfin que nous comptions toujours pour beaucoup de pouvoir les suivre de loin, et de marcher par les routes les plus aplanies. Voilà ce que pense une piété humble; voilà ce que lui inspire un bas sentiment de soi-même.

Mais il s'en faut bien que ce ne soit assez pour l'orgueil d'une âme qui se croit appelée à quelque chose de plus grand; car on en trouve ainsi disposées. Leur présomption les emporte d'abord comme d'un plein vol dans le sein de la Divinité; et du moment qu'elles se sentent attirées à l'oraison, elles ne craignent point de dire ce que dit l'Ange superbe dès l'instant de sa création : *Je monterai, j'approcherai du Très-Haut*[1], j'irai directement à lui, et je le verrai dans sa gloire. Qu'un directeur éclairé et instruit des ruses de l'en-

1. Isaïe, ch. XIV, v. 14.

nemi, qui se transforme en esprit de lumière, s'oppose à une illusion si dangereuse, et dont il prévoit les conséquences; qu'il entreprenne d'arrêter cette ardeur précipitée, et de rabaisser ces vues trop abstraites et trop mystiques; qu'il veuille les assujettir à une certaine méthode, leur tracer certains sujets, leur faire considérer certains points essentiels, et les maximes fondamentales de la perfection chrétienne, tout cela, à leur goût, n'est bon qu'aux âmes vulgaires, que Dieu laisse aller terre à terre, et marcher pas à pas. Si le directeur insiste, on lui fait son procès. On le traite d'homme peu versé dans la vie intérieure; on se détache de lui, et on l'abandonne. Quelle langue parle-t-on? de s'exprimer simplement et clairement, ce seroit descendre et se dégrader. On ne parle plus la langue des hommes, mais celle des anges. Belles expressions où l'on se perd, et qu'on a recueillies en de saints auteurs qui comprenoient ce qu'ils disoient, parce qu'ils le disoient de cœur, et non par une puérile affectation. Un des éloges les plus solides que le prophète royal donne au juste est qu'il ne s'élève point au-dessus de lui-même. Allons à Dieu, et allons-y par la prière : mais notre prière ne peut être agréable qu'autant qu'elle sera sanctifiée par notre humilité. Or l'humilité nous empêchera de

nous émanciper si vite; et plus elle nous tiendra renfermés dans nous-mêmes et dans la vue de nos misères, plus elle engagera Dieu à s'unir à nous, et à nous unir à lui par la connoissance et la vue de ses grandeurs. Tandis que Moïse prioit sur la montagne, il étoit défendu à tout le peuple d'en approcher, et quiconque eût osé même toucher le pied de cette montagne sainte eût été frappé de mort. Laissons les parfaits goûter les douceurs d'un commerce intime avec Dieu, et s'abîmer dans la contemplation de ses infinis attributs : mais nous, mettons-nous au rang du peuple, et demeurons-y jusqu'à ce que Dieu nous appelle. Autrement notre témérité trop empressée nous exposeroit à de tristes retours; et il seroit à craindre que la parole de l'Écriture ne se vérifiât en nous : *Le Seigneur a dissipé les projets que les orgueilleux formoient dans leur cœur, et il a confondu toutes leurs pensées*[1]. Plût au ciel qu'on en eût moins vu d'exemples; et plaise au ciel que les exemples qu'on en a vus dans les siècles passés servent de leçons aux siècles à venir, et les préservent des mêmes égaremens.

III. *Mon Dieu, je vous rends grâces*[2]. Ren-

1. Luc, ch. x.
2. *Deus gratias ago tibi.*

dre à Dieu de continuelles actions de grâces, c'est entre les devoirs de l'homme un des plus justes et des plus indispensables. Aussi ce qu'il y a de répréhensible dans le pharisien ce n'est pas de remercier Dieu, mais de ne le pas remercier par un véritable esprit de religion, ni avec les sentimens dont ce pieux exercice doit être accompagné. Car la reconnoissance que nous témoignons à Dieu doit être une reconnoissance toute religieuse. Or une reconnoissance vraiment religieuse, en quoi consiste-t-elle ? 1. A donner à Dieu toute la gloire des grâces qu'on en a reçues, et à ne s'en point glorifier soi-même. 2. A ne point abuser de ces grâces pour se préférer au prochain, et pour le mépriser. 3. A se confondre même du mauvais usage qu'on a fait de ces grâces, et qu'on en fait tous les jours, au lieu qu'en d'autres mains elles profiteroient au centuple. 4. A trembler en vue de ces grâces et du compte rigoureux que Dieu nous en demandera, comme le Maître de l'Évangile demanda compte à ses serviteurs des talens qu'il leur avoit confiés. 5. A ne se pas contenter de ces grâces, et à ne pas croire qu'on n'a plus besoin de rien; mais à reconnoître, malgré ces grâces, notre extrême indigence, et à implorer sans cesse la divine miséricorde pour en obtenir de nouvelles. Telles sont les dispositions d'une âme

reconnoissante envers Dieu ; tel est l'esprit qui l'anime et qui la conduit.

Mais ce n'étoit pas là, à beaucoup près, l'esprit du pharisien. Il remercie Dieu, pourquoi ? non pas pour donner à Dieu la gloire de toutes les perfections dont il se flattoit d'avoir été doué, mais pour se l'attribuer à soi-même, pour se retracer le souvenir de tant de bonnes qualités, pour se les remettre devant les yeux, et pour s'y complaire. De cette estime de lui-même, ainsi que la suite le fait voir, naît le mépris d'autrui. A son gré il n'y a personne qui l'égale, ni qui puisse entrer avec lui en quelque comparaison. Bien loin de se reprocher aucun abus des dons excellens que lui a départis la main libérale du Seigneur, il s'applaudit au contraire d'en avoir toujours usé le plus saintement, par tout le bien qu'il a pratiqué et qu'il pratique. Bien loin de craindre le jugement de Dieu, et d'être en peine sur le compte qu'exigera de lui ce souverain juge, il semble qu'il veuille le prévenir, et que ce soit ce qui l'amène à l'autel. Il semble qu'il vienne lui-même se présenter pour répondre du bon emploi qu'il prétend avoir fait des rares talens dont il se croit pourvu par la grâce du ciel, et du profit qu'il en a retiré. Enfin persuadé que rien ne lui manque, et que ce qu'il a lui suffit pleinement, il ne sou-

haite ni n'attend rien de plus, et c'est pour cela même qu'il ne demande rien. Chose admirable, remarque saint Augustin. Il est venu dans le temple pour prier; mais examinez toutes ses paroles, et vous trouverez qu'elles ne tendent qu'à se louer. *Seigneur, dit-il, je vous rends grâces;* mais il n'a garde d'ajouter : *Mon Dieu, accordez-moi encore cette grâce.* Il en a autant qu'il est nécessaire, et il ne lui en faut pas davantage pour faire de lui un homme accompli.

La malignité de notre orgueil ne va pas jusqu'à refuser à Dieu la qualité de premier principe, et à ne vouloir pas l'honorer comme l'auteur de tous les biens. Il y auroit du blasphème et de l'impiété. Nous nous faisons une religion et une obligation capitale de souscrire à cet oracle de l'Apôtre : *Qu'avez-vous que vous n'ayez point reçu?* Mais l'orgueil de notre cœur ne s'accommode guère de ce qui suit : *Or si vous l'avez reçu, d'où vient que vous vous en glorifiez, comme si vous ne l'aviez pas reçu*[1]? Il est vrai que sur cela nous gardons certaines apparences; que dans l'occasion nous publions assez hautement combien nous sommes redevables à Dieu; que nous voulons qu'il en soit loué, qu'il en soit béni; que nous

1. Cor., ch. IV, v. 7.

le bénissons nous-mêmes et nous le remercions : mais que l'orgueil a de retraites cachées pour se sauver ; qu'il sait bien ménager ses intérêts, lors même qu'il paroît les abandonner et y renoncer !

Nous remercions Dieu, mais dans le sentiment de notre reconnoissance il y a toujours un retour vers nous-mêmes. Nous avons beau protester devant Dieu que la gloire de tout lui appartient : nous le disons des lèvres ; mais dans le fond nous en revenons toujours à nous-mêmes, et nous recueillons avec soin tous les rayons de cette gloire qui peuvent rejaillir sur nous et nourrir notre complaisance.

Nous remercions Dieu, et nous voulons même que d'autres nous aident encore à le remercier. Gloire soit à Dieu, dit-on modestement : joignez-vous à moi pour lui rendre grâces de la bonne issue qu'il a donnée à mes desseins, et des bénédictions qu'il a répandues sur mes travaux. Rien de plus chrétien, à ne s'en tenir qu'aux expressions et qu'aux dehors : mais que prétend-on par là ? On veut informer les gens de ce qu'ils pourroient peut-être ignorer, et qu'on est bien aise qu'ils n'ignorent pas. C'est un tour ingénieux et honnête pour leur faire savoir le succès qu'on a eu dans une affaire dont ont étoit chargé, dans une entre-

prise qu'on avoit formée, dans les fonctions d'un ministère où l'on a été employé.

Nous remercions Dieu, mais aussi nous entendons bien qu'on respectera dans nous les dons de Dieu; qu'on aura pour nous des égards particuliers; qu'on ne nous confondra point avec la multitude, mais qu'on nous distinguera; qu'on nous déférera tous les honneurs dus à notre mérite et à sa supériorité; que s'il y a un choix à faire pour quelque place importante, c'est sur nous qu'il tombera, et qu'aucun n'osera nous en contester la préférence; que nous aurons l'ascendant partout et sur tous; que tout se réglera par nos conseils, que tout passera par nos mains, n'y ayant personne que nous n'estimions au-dessous de nous, et que nous jugions capable de conduire les choses avec la même dextérité et la même sagesse que nous. Car voilà l'opinion où nous sommes; et si la pudeur nous empêche de nous en déclarer ouvertement, elle ne nous empêche pas dans le secret du cœur de le penser.

Nous remercions Dieu, mais du moins nous rendons-nous en même temps à nous-mêmes l'avantageux et consolant témoignage de répondre, comme nous le devons aux vues de Dieu, et de faire un saint usage de ses bienfaits, de n'être point des serviteurs inutiles,

mais de coopérer aux œuvres du Seigneur et à l'exécution de ses divines volontés par notre vigilance, notre application, notre habileté, notre industrie; de ne nous point épargner pour cela, et d'y avoir toute l'assiduité et tout le zèle qui dépend de nous. D'où nous tirons, sans hésiter, cette conséquence favorable, que nous ne paroîtrons pas au tribunal de Dieu les mains vides; et que nous pouvons espérer d'être mis au nombre de ses fidèles serviteurs, dont la bonne administration sera éternellement et si abondamment récompensée.

Nous remercions Dieu, mais de quoi le remercions-nous plus volontiers? de certaines grâces extérieures, et de certaines qualités plus propres à nous relever dans le monde, à nous y faire connoître, à nous en attirer les applaudissemens, à nous donner de l'éclat et de la réputation. Ainsi les apôtres eux-mêmes prenoient plaisir à raconter au Fils de Dieu les miracles qu'ils opéroient, comment ils guérissoient les malades et comment ils chassoient les démons. Mais toutes les autres grâces qui sans ce brillant et sans ce bruit agissent intérieurement sur l'âme, et ne servent qu'à la sanctifier, qu'à lui inspirer l'esprit de piété, de charité, d'humilité, de mortification, de renoncement à soi-même et aux vanités du siè-

cle, ce sont des faveurs célestes et des biens dont nous ne tenons point assez de compte pour en marquer à Dieu notre gratitude et pour lui en demander l'accroissement. Il n'y a que ce qui frappe la vue qui nous intéresse et qui pique notre envie : tout le reste nous est indifférent, parce qu'il l'est à l'orgueil qui nous domine et que nous n'y trouvons rien qui le soutienne.

N'oublions jamais les dons du Seigneur; mais ne nous en souvenons que pour l'honorer. Ayons sans cesse, et dans le cœur et dans la bouche, les paroles du pharisien ; mais disons-les autrement que lui et dans un esprit chrétien : *Seigneur, je vous rends grâces*. Oui, mon Dieu, c'est à vous que je rends grâces, et à vous seul, persuadé que tout ce que j'ai et tout ce que je suis, je ne l'ai que de votre libéralité et je ne le suis que par votre miséricorde. Or n'ayant rien que de vous, et n'étant rien que par vous, c'est donc à vous que je dois l'hommage de tout, sans pouvoir rien prétendre à la gloire qui vous en revient. Qu'elle soit à vous tout entière ; et malheur à moi, vile créature, si je m'y attribuois quelque droit, et si je voulois en détourner sur moi la moindre partie. *Seigneur, je vous rends grâces*, et d'autant plus que je me reconnois moins digne des soins qu'a pris de moi votre

providence : car qui étois-je, et qui suis-je? Si donc vous m'avez spécialement choisi, si dans la distribution de vos dons vous m'avez préféré à tant d'autres, ce n'est point une raison de me mettre au-dessus d'eux dans mon estime ni de m'enorgueillir. Combien valoient mieux que moi, étoient mieux disposés que moi, vous auroient mieux servi que moi et auroient mieux répondu à vos adorables desseins? *Seigneur, je vous rends grâces*; mais bien loin de m'élever au sujet de vos bontés infinies pour moi, c'est au contraire ce qui doit me confondre et m'humilier. Le peu d'usage que j'en ai fait, et le peu d'usage que j'en fais, voilà ma confusion. Que de fruits je pouvois produire et que de gloire j'aurois dû vous procurer avec les talens que vous m'avez donnés, avec les moyens que vous m'avez fournis, dans le rang où vous m'avez placé! Hélas! j'ai tout dissipé, tout profané, tout perdu. *Seigneur, je vous rends grâces*; mais peut-être seroit-il à souhaiter que vous eussiez été moins libéral envers moi. Plus je vous suis redevable, plus vos jugemens me sont redoutables. Je n'ai rien reçu de vous que je ne dusse employer pour vous et pour moi-même; pour vous, en vous glorifiant; pour moi-même, en me sanctifiant; et c'est ce qui me saisit de frayeur, quand

je viens à réfléchir sur le trésor de colère que j'amasse, et sur les titres de condamnation que je vous mets en main contre moi par un énorme abus de vos bienfaits. Pensée terrible qui me retrace dans la mémoire le funeste sort de cet arbre infructueux qui fut coupé et jeté au feu. Pensée capable de rabaisser toutes les enflures du cœur le plus vain, de renverser toute la confiance de l'âme la plus présomptueuse. Frappé de cette pensée, c'est à vous, Seigneur, que je m'adresse. Tous les biens dont il vous a plu jusques à présent de me gratifier et dont *je vous rends grâces*, me font encore tout espérer de votre miséricorde dans l'avenir. Moins j'ai profité de vos dons, plus j'ai besoin de votre secours pour réparer mes pertes passées et mes dissipations. Vous ne me le refuserez pas, Seigneur, et ce sera un nouvel effet de votre amour qui renouvellera toute l'ardeur de mon zèle, et toute la vivacité de ma reconnoissance. C'est ainsi qu'on remercie Dieu sans orgueil, et que d'humbles actions de grâces l'intéressent plus que jamais en notre faveur, et l'engagent tout de nouveau à répandre sur nous ses bénédictions les plus abondantes.

IV. *Je ne suis pas comme le reste des hommes, lesquels sont voleurs, injustes, adultères,*

ni tel que ce publicain. C'est ici que l'orgueil se découvre dans toute son étendue, et par où? par un esprit de singularité, par un esprit de censure et d'une censure outrée, par un esprit de dureté envers les pécheurs; et de plus, par un aveuglement grossier à l'égard de soi-même. Esprit de singularité : *Je ne suis pas comme le reste des hommes.* Esprit de censure, mais d'une censure outrée : *lesquels sont voleurs, injustes, adultères.* Esprit de dureté envers les pécheurs, *ni tel que ce publicain.* Aveuglement sur soi-même le plus grossier : *Je ne suis pas.* Reprenons tout ceci, et expliquons-le.

Esprit de singularité. Le pharisien ne se regarde pas comme un homme du commun. Il prétend faire rang à part; et si l'on refuse de le distinguer, il sait assez se distinguer lui-même. Car de se confondre dans le grand nombre, d'agir de concert avec les autres, et de se conformer à leurs exemples, ce seroit enfouir son mérite et l'obscurcir. On ne le connoîtroit point on ne le remarqueroit point, on ne parleroit point de lui, et on ne lui rendroit point les honneurs qui lui sont dus. C'est pour cela qu'il commence par se séparer : *Je ne suis pas comme*

1. *Non sum sicut cæteri hominum, raptores, injusti, adulteri, velut etiam hic publicanus.*

le reste des hommes. On ne voit partout que trop de ces esprits particuliers à qui rien ne plaît, et qui ne peuvent rien goûter à moins qu'il ne soit extraordinaire, à moins qu'il ne soit nouveau, à moins qu'il ne leur soit propre. Ce qui les accommodoit d'abord, et ce qui étoit le plus selon leur sens et selon leur gré, lorsqu'ils étoient seuls à le pratiquer, leur paroît insipide, et perd pour eux tout son agrément et toute sa pointe, du moment qu'il vient à passer en coutume, et que l'usage s'en établit. Encore si l'on n'affectoit cette singularité que dans des choses indifférentes, que dans la conduite du monde, que dans la société humaine et civile; mais on l'introduit dans les choses de Dieu, jusque dans la dévotion, la religion, jusque dans le sanctuaire et les divins mystères. C'est même ordinairement en cela qu'on se rend plus singulier ; et ç'a été de tout temps l'esprit des novateurs.

D'où sont venues tant de variations dans les pratiques de piété, dans les prières, dans la récitation des offices, dans la lecture des livres, dans les décisions de morale, dans les exercices de pénitence, dans l'approche des sacremens ? Il étoit naturel, et il eût été mille fois plus convenable et plus sage, de laisser les fidèles dans les bonnes pratiques qu'ils observoient, dans des dévotions louables en elles-mêmes, auto-

risées par la tradition de plusieurs siècles, répandues parmi tout le peuple chrétien. Ils eussent bien plus profité des livres qu'on leur mettoit depuis longtemps dans les mains, qui sans être si polis, ni si ornés, édifioient davantage par leur simplicité et leur solidité, et servoient beaucoup plus à leur éclairer l'esprit et à leur toucher le cœur. Ils eussent incomparablement plus avancé dans les voies de Dieu, si l'on n'eût point tant agité et troublé les consciences par des rigueurs extrêmes et de fausses terreurs sur la morale, sur la pénitence, sur la fréquentation des sacremens, et qu'on s'en fût tenu aux maximes et à la conduite des habiles maîtres qui avoient éclairci toutes ces matières. Mais le premier principe d'un novateur, c'est *de n'être pas comme les autres hommes*. Car il n'y auroit point assez de gloire pour lui à ne dire que ce que les autres ont dit, et à ne faire que ce que les autres ont fait. Il veut frapper autrement la vue, et pour cela il faut qu'il réforme tout, ou plutôt qu'il renverse tout. De là grand mouvement, grand bruit, nouvelles observances, nouvelles pratiques, nouvelles prières, nouveaux offices, nouveaux livres, nouvelles questions sur la morale évangélique et nouvelles opinions, nouvelles méthodes pour le sacrifice de la messe, pour la confession, pour la satisfaction des péchés,

pour la communion : comme s'il vouloit s'appliquer ce que Dieu disoit de lui-même, *voici que je renouvelle toutes choses*[1]. Il n'épargne pas même les saints, ni leurs reliques, ni leurs faits mémorables, ni les lieux fréquentés en leur honneur; déplaçant du ciel qui il juge à propos, se piquant là-dessus d'un discernement juste, et refusant de se soumettre à ce qu'il appelle idées populaires. Or qu'est-ce que tout cela? des singularités. Singularités qui vont à changer presque tout le culte extérieur et toute la face de la religion. Singularités qui paroissent aux yeux du public, et qui attirent son attention. Singularités qui ne manquent pas d'approbateurs, d'admirateurs, de sectateurs; surtout parmi le sexe, lequel se porte aisément à tout ce qui a l'air de distinction. En un mot, singularités par où l'on se fait un nom dont on est jaloux et dont l'orgueil se repaît.

Esprit de censure, et d'une censure outrée. Il n'y en eut jamais d'exemple plus sensible que celui du pharisien. Par où débute-t-il? il fait d'abord le procès à tout le genre humain : *Je ne suis pas comme le reste des hommes, lesquels sont voleurs, injustes, adultères.* Voilà sans doute une accusation bien grève, mais en

1. Isaïe, ch. XLIII, v. 19.

même temps bien générale. Du moins s'il disoit, je ne suis pas comme quelques-uns des hommes, comme plusieurs des hommes, comme le plus grand nombre des hommes : mais ce ne seroit point assez pour son orgueilleuse et impitoyable critique. Il faut qu'il mette également tous les hommes, hors lui, dans la masse de perdition. Il faut dans son idée qu'il n'y ait que lui sur la terre qui soit homme de bien ; et par un raffinement de vaine gloire que remarque saint Bernard, ce qui le flatte, ce n'est point précisément d'être aussi homme de bien qu'il croit l'être, mais de l'être seul. Il ne fait donc grâce à qui que ce soit, et il ne reconnoît de justice, d'équité, de probité, de vertu que dans sa personne. Afin de ne rien exagérer, convenons, et il est vrai, qu'on ne va guère jusqu'à cette extrémité, où le Fils de Dieu dans une parabole a voulu nous donner à connoître l'excès de l'orgueil. Nous ne voyons point que cela s'accomplisse à la lettre ; et s'il se trouvoit un homme parmi nous qui eût assez d'assurance et assez de front pour se vanter d'être dans toute la nature l'unique en qui réside la grâce du Seigneur, et qui soit droit, équitable, vertueux, on le traiteroit d'extravagant et d'insensé. Mais du reste l'expérience nous apprend combien il y a eu dans l'Église de Jésus-Christ et combien encore il y a de ces prétendus

saints qui volontiers, ou sans beaucoup de peine, damnent presque tout le monde. Prévenus à leur avantage et préoccupés de leurs maximes, ils se persuadent avoir seuls la science du salut, et être seuls instruits des voies de Dieu. Ne se pas joindre à eux, et ne se pas conduire par eux, c'est selon leur sens, se pervertir, s'égarer, se perdre.

Et parce que le nombre de ceux qui les suivent n'est pas tel après tout qu'ils voudroient, et que c'est le plus petit en comparaison du reste des fidèles, voilà pourquoi ils s'élèvent avec tant de chaleur et tant de hauteur, ne prononçant que des anathèmes, lançant partout des malédictions, ne cessant point de déplorer l'affreux relâchement des mœurs, s'imaginant voir dans tous les états du christianisme une décadence entière; l'attribuant à des guides aveugles qui mènent d'autres aveugles; se regardant avec une pieuse complaisance, eux et leurs élus, comme d'heureux rejetons que la contagion a épargnés dans le champ du père de famille; bénissant Dieu de les avoir ainsi sauvés du naufrage, et garantis de la corruption universelle. Il est certain que le monde est bien corrompu, et sur ce point leurs déclamations ne sont pas tout à fait mal fondées. Mais avec un peu plus de charité et moins d'orgueil, ils ne pousse-

roient pas si loin leur censure; ils ne donneroient pas des arrêts si vagues et si étendus; ils ne concluroient pas si vite pour la perte de quiconque ne prend pas leurs leçons et n'entre pas dans leurs intérêts; ils ne se déchaîneroient pas avec tant de violence, contre la société humaine en général, ni en particulier contre les gens de bien dont le mérite les incommode : ils feroient justice à la piété, partout ou elle se trouve; et ils ne se figureroient pas, comme le pharisien, qu'elle ne se trouve que chez eux, ou qu'elle ne peut être agréable à Dieu, quelque part qu'elle se rencontre, si elle n'est marquée de leur sceau : car c'est ainsi que l'orgueil, ou s'arroge tout, ou réprouve tout.

Esprit de dureté envers les pécheurs. Le publicain étoit un pécheur, mais c'étoit un pécheur pénitent. Les marques publiques qu'il donnoit d'une douleur sincère devoient exciter la compassion du pharisien : mais l'orgueil pharisaïque est sans pitié; il n'est touché que de sa propre excellence, et il insulte à la misère d'autrui : *je ne suis pas comme ce publicain.* S'il eût consulté l'esprit de Dieu, il eût fait réflexion que ce pécheur n'étoit plus en quelque sorte pécheur, dès là qu'il étoit contrit et repentant; et la religion lui eût dicté qu'il falloit condescendre aux foiblesses d'un

homme nouvellement converti; qu'il falloit l'aider, le relever, le recevoir à miséricorde : mais un pharisien ne sait agir qu'en juge inexorable, et jamais en père; il ne sait parler qu'avec dédain et avec empire, et jamais avec douceur et avec bonté : c'est un malheureux, dit-il; je n'ai garde de lui ressembler. Que ces manières hautes et dédaigneuses, que ces paroles dures, dans la suite des temps, ont rebuté de pécheurs, dont il eût été bien plus à propos de seconder les bonnes dispositions par de sages et de salutaires ménagemens! On eût gagné cette âme en la traitant avec plus de circonspection et plus de modération; on l'eût consolée, on l'eût encouragée, on lui eût inspiré de la confiance, au lieu qu'on l'a désolée et désespérée. Mais, dites-vous, c'est sa faute, et ce pécheur doit être préparé à tous les reproches qu'on lui peut faire, et à toute la sévérité dont on peut user à son égard : car il n'y a rien là qu'il ne mérite. J'en conviens, c'est sa faute, et dans le fond il doit se réputer digne des plus mauvais traitemens et les accepter; mais de votre part n'est-ce pas en même temps une faute, et une faute très-condamnable, de ne pas respecter dans votre frère, tout criminel qu'il est, l'image de Dieu et le prix du sang de Jésus-Christ; de l'exposer à une ruine totale par l'ascendant trop im-

périeux que vous prenez sur lui, et dont vous lui faites sentir tout le poids par l'amertume de vos expressions et par la terreur de vos menaces ; de ne vouloir pas charitablement, quoique prudemment, vous rapprocher de lui afin de le rapprocher de son devoir ; mais au contraire de vous butter, de vous obstiner contre lui, et de ne tenir nul compte du triste abandonnement où votre inflexible roideur le précipite ; de vous croire quitte de son malheur, en disant : c'est son affaire ; que m'importe ? s'il veut se damner, qu'il se damne ! Il se damne en effet ; mais n'en êtes-vous pas coupable, lorsque vous pouviez par des voies plus insinuantes, par des précautions plus mesurées, par un accueil plus engageant et plus modeste, le retirer de l'abîme, et le remettre dans le bon chemin ?

Aveuglement par rapport à soi-même. L'orgueilleux est d'autant plus sujet à se tromper et à se laisser tromper sur ses qualités personnelles que son erreur lui plaît, parce qu'elle lui est avantageuse : ce qui fait, que souvent il est tout ce qu'il croit ne pas être, et qu'il n'est rien de tout ce qu'il croit être. Ce pharisien de l'Évangile se regarde comme un homme irréprochable et sans vice. *Je ne suis pas :* et quoi ? que n'est-il pas, ou que pense-t-il ne pas être ? Il se vante de n'être pas

semblable aux autres hommes, et surtout de n'être pas voleur comme eux, injuste comme eux, adultère comme eux. Mais étrange aveuglement de l'orgueil ! dit saint Augustin. Non-seulement le pharisien est semblable aux autres hommes, mais il est pire que les autres hommes, puisqu'avec tous ses vices qu'il se déguise à lui-même, et qui égalent au moins ceux des autres hommes, il est encore le plus superbe des hommes. Semblable aux autres hommes : car on peut bien juger qu'il n'étoit pas différent de ces autres pharisiens contre qui le Fils de Dieu s'est tant de fois déclaré, et à qui il reprochoit en des termes si forts leur obstination, leur envie, leur animosité, leur ambition, leur intérêt, leurs intrigues, leurs cabales, leurs violences, leur mauvaise foi, leur hypocrisie. Pire que les autres hommes, puisqu'à tous ces vices, il ajoutoit la présomption et l'orgueil qui en est le comble. Par où il tomboit encore justement dans les mêmes vices qu'il imputoit à tous les hommes, en les traitant de voleurs, d'injustes, d'adultères. Car sans savoir si réellement et dans le sens littéral il étoit tout cela, on peut toujours dire, continue saint Augustin, qu'il l'étoit dans un sens plus spirituel et plus mauvais. Et en effet, c'étoit un voleur, puisqu'il déroboit à Dieu sa gloire; c'étoit un injuste, puisqu'en se

glorifiant lui-même, au préjudice de Dieu, il usurpoit un bien qui ne lui appartenoit pas, et dont Dieu est jaloux par-dessus toute chose; c'étoit un adultère, puisqu'il abusoit des dons de Dieu, qu'il les prophanoit, en les faisant servir à son amour-propre et à sa vanité. Or voilà ce qu'il n'apercevoit pas, et sur quoi l'orgueil lui fermoit les yeux, de sorte qu'avec toutes ses imperfections et tous ses défauts, il ne voyoit rien en lui de répréhensible et de défectueux.

C'est ce qui nous arrive à nous-mêmes, et c'est le déplorable aveuglement où nous vivons. Nous avons des vices que nous ne connoissons pas; et pourquoi ne les connoissons-nous pas? parce que notre orgueil nous fascine tellement la vue, que découvrant, selon la figure de Jésus-Christ, jusques à *un fétu* dans l'œil d'autrui, nous ne remarquons pas dans le nôtre jusqu'à *une poutre*. Des vices que nous ne connoissons pas, parce que nous ne les voulons pas connoître, et pourquoi ne les voulons-nous pas connoître, pourquoi ne prenons-nous aucun soin de les connoître, pourquoi rejetons-nous même tous les moyens de les connoître, pourquoi n'écoutons-nous ni conseils, ni remontrances, ni remords intérieurs, ni réflexions capables de nous les faire connoître? c'est que cette connoissance nous traceroit de nous-mêmes une image désagréable; c'est

qu'elle nous détromperoit de la bonne opinion que nous avons de nous-mêmes, et où nous aimons à nous entretenir; c'est qu'elle nous apprendroit ce que nous ne voulons point savoir, qui est de nous humilier. Des vices que nous ne connoissons pas, mais que le monde connoît, et qui donnent lieu à ses railleries et à ses discours. Car il n'est rien qui pique davantage le monde, ni qui excite plus son indignation et son mépris, que la confiance d'un homme et l'estime qu'il témoigne de lui-même, lorsque chacun voit ses foiblesses et qu'il n'y a que lui à qui elles soient cachées. On demande s'il ne se trouvera personne qui l'éclaire et l'on attend, pour son bien et pour son instruction, que quelque occasion mortifiante le désabuse, et le tire de l'ignorance où il est. Des vices que nous ne connoissons pas, parce que nous ne jugeons de nous-mêmes que par comparaison avec d'autres qui semblent plus vicieux que nous. Le pharisien se comparoit avec le publicain, et nous nous comparons avec celui-ci, ou avec celui-là, gens scandaleux et décriés. Or dans cette comparaison nos vices disparoissent : mais bientôt ils se montreroient à nous dans toute leur difformité et toute leur laideur, si nous venions à nous mettre en parallèle avec tels et tels, dont les exemples nous confondroient. Des vices

que nous ne connoissons pas, parce que nous ne comptons pour quelque chose que certains vices grossiers qui corrompent les sens, que certaines actions basses qui portent leur honte avec elles, et avec leur honte leur remède.

Mais outre ces vices dont peut-être on a eu le bonheur de se garantir, il y a des vices de l'esprit, des vices du cœur, des vices de l'imagination, des vices du naturel, des vices de l'humeur; il y a des passions, des inclinations, des entêtemens, des caprices, des légèretés, des inconstances, des aversions, des haines, des mensonges, des dissimulations, et le reste. Ce sont des vices; mais parce que ce sont des vices secrets, ou parce qu'ils ont une apparence moins odieuse, on se les passe aisément, et l'on n'y fait qu'une attention très-légère. Ainsi ces vices ne diminuent rien de l'idée qu'on a de soi-même. Mais si l'on ne se laissoit pas aveugler par l'orgueil, on se diroit : il est vrai, je ne fais tort à personne, non plus que le pharisien; je ne suis point un usurpateur, je ne suis point dans le désordre et la débauche : mais du reste j'ai un esprit difficile, mais j'ai une imagination bizarre, mais j'ai un cœur indifférent, mais j'ai un naturel colère et brusque, mais j'ai une humeur dure et intraitable; je suis obstiné dans mes pensées, violent dans mes désirs, ambitieux dans mes projets,

malin dans mes jugemens, aigre dans mes ressentimens, piquant dans mes paroles, infidèle dans mes promesses, précipité dans mes résolutions, déguisé dans mes desseins, lâche et négligent dans la pratique de mes devoirs. Voilà ce qu'on se diroit, et ce qu'on ne se dit pas parce que notre orgueil en souffriroit, et qu'on ne veut rien voir en soi qui puisse lui donner la moindre atteinte. On se considère par le bon côté, et l'on s'arrête là, sans rien examiner de plus, ni tourner ailleurs ses regards. C'est pourquoi Dieu par un trait de miséricorde permet quelquefois qu'une âme s'oublie en certaines rencontres, et qu'elle s'abandonne à des fautes grièves, qui dans la suite lui deviennent plus utiles que l'état où elle étoit, quoique moins criminel, parce que ces chutes lui apprennent à se connoître, et en se connoissant mieux, à ne plus tant présumer d'elle-même, mais à s'en défier.

V. *Je jeûne deux fois la semaine; je donne la dîme de tous mes biens*[1]. Autre aveuglement de l'orgueilleux; il croit avoir des vertus qu'il n'a pas. Qu'entend le pharisien quand il dit qu'il jeûne deux fois la semaine, et qu'il donne la dîme de tous ses biens? il veut dire par là,

1. *Jejuno bis in Sabbatho. Decimas do omnium quæ possideo.*

qu'il est fort mortifié et fort pénitent, qu'il est homme religieux, et fidèle observateur de la loi. Mais avec tous les jeûnes qu'il pratiquoit, et toutes les dîmes qu'il payoit, il n'avoit ni la vertu de pénitence, ni la vertu de religion : comment cela? parce que la vertu ne consiste pas précisément dans les œuvres, mais dans l'esprit qui les anime et qui les sanctifie. Elle n'est vertu qu'autant qu'elle procède de Dieu, et qu'elle tend à Dieu; qu'autant que Dieu en est le principe, et que Dieu en est la fin; qu'autant que c'est un don de Dieu, et un fruit de la grâce de Dieu. Mais si c'est l'orgueil qui la produit; si c'est l'orgueil qui l'inspire, qui la soutient, qui la fait agir, la grâce alors n'y a plus de part; Dieu n'en est plus le motif, et par conséquent ce n'est plus qu'un fantôme et une ombre de vertu. Le pharisien pouvoit donc jeûner, et n'avoir pas la vertu de pénitence; il pouvoit donner la dîme de tous ses biens, et n'avoir pas la vertu de religion, pourquoi? parce qu'il ne jeûnoit, et qu'il ne payoit si abondamment la dîme que par orgueil.

Importante vérité dont nous pouvons et nous devons faire l'application à tant d'œuvres chrétiennes que l'orgueil empoisonne, et qu'il dégrade aux yeux de Dieu. Ce sont de bonnes œuvres, à les regarder en elles-mêmes, et à n'en considérer que la substance : on prie, on

passe les heures entières devant les autels, on chante les louanges du Seigneur, on assiste à toutes les assemblées de piété, on y est le plus assidu, et l'on y paroît avec l'extérieur le plus composé et le plus dévot. Ce sont des œuvres utiles au prochain : on s'intéresse pour les pauvres, on les soulage par les aumônes qu'on leur fait, et par celles qu'on leur procure; on visite les malades, on prend soin des hôpitaux, des prisons, de tout ce qu'il y a d'infirmes et de nécessiteux dans un quartier; on contribue à des établissemens de charité, et l'on se retranche pour avoir de quoi y fournir. Ce sont des œuvres même tout apostoliques : on annonce la parole de Dieu, on instruit les peuples, on enseigne les ignorans, on dirige les consciences, on arrête les procès, on accommode les différends, on rapproche les cœurs et on les réconcilie. Ce sont des œuvres pénibles et laborieuses : on se consume de travaux dans une profession, dans un emploi, dans un ministère; on s'éloigne du monde, et on se prive de toutes ses douceurs; on se réforme dans les habits, dans le train, dans les ameublemens, et l'on se réduit à un état simple et sans faste; on s'assujettit à un genre de vie austère, et de la plus haute perfection. Mais tout cela néanmoins, ce ne sont point des œuvres vraiment vertueuses ni de quelque va-

leur auprès de Dieu, dès que l'orgueil s'y mêle, et qu'il y répand sa contagion. On fait le bien sans être homme de bien, et l'on pratique les devoirs du christianisme sans être chrétien. Car le bien qu'on fait, on le fait en mondain; et les devoirs qu'on pratique, on les pratique en païen, puisque c'est pour une gloire tout humaine.

Écueil de la vaine gloire, écueil le plus subtil et le plus dangereux. Il est à craindre pour toutes sortes de personnes; mais on peut dire qu'il l'est singulièrement pour ceux-là même ou celles qui vivent dans une plus grande régularité et qui semblent s'avancer avec plus de progrès dans le chemin de la vertu. Aussi est-ce à eux que le Fils de Dieu s'adresse spécialement, quand il nous exhorte à nous préserver des atteintes de l'orgueil : *Gardez-vous de faire vos bonnes actions devant les hommes, afin d'en être vus*[1], et afin qu'ils conçoivent pour vous de l'estime. Il leur est plus aisé de se défendre du piége de l'intérêt, et de toutes les convoitises qui corrompent les sens : mais le piége de la vaine gloire est si délicat, si imperceptible, et d'ailleurs si engageant et si touchant, qu'il est d'une extrême difficulté de l'éviter. Difficulté qui croît selon que les exer-

1. Matth., ch. VI.

ces et les fonctions où l'on s'occupe, ont plus d'apparence et plus d'éclat au dehors. Il est si doux de recevoir sans cesse des éloges, et d'être honoré, respecté de tout le monde; si doux de s'entendre nommer un modèle de piété, de charité, de zèle, le refuge des pauvres, la consolation des affligés, la ressource de l'innocence, l'appui de la justice, le mobile et l'âme de toutes les œuvres saintes, l'exemple de la cour, l'édification d'une ville, l'apôtre d'un pays, le maître de l'éloquence et le premier entre les ministres évangéliques, l'honneur du clergé, le défenseur de la religion, le soutien même et le chef d'une secte : tous ces noms, dis-je, sont si flatteurs, que les plus spirituels s'y laissent prendre, et qu'ils y trouvent un goût dont peut-être ils ne veulent pas s'apercevoir, mais qui ne se fait que trop sentir. Que ce goût, ou plutôt que cette fausse gloire qui le fait naître et qui les pique, vînt à leur manquer, c'est alors qu'ils seroient étrangement déconcertés : marque évidente qu'ils y étoient beaucoup plus sensibles qu'ils ne pensoient. Cependant on s'imagine amasser de grands trésors de mérites. On compte ses vertus, comme le pharisien; mais ce sont des vertus de pharisien : Dieu ne les reconnoît point, et il ne les récompense point. *Ces riches prétendus, ils se sont endormis; toute leur*

vie se passe en des songes agréables et en de spécieuses illusions: mais au moment de la mort où ils commenceront à s'éveiller, quelle sera leur surprise de n'avoir rien dans les mains[1], et de voir toutes leurs espérances s'évanouir? Le remède à un mal si pernicieux, c'est une sincère et profonde humilité, et c'est aussi ce que l'Évangile nous propose dans la pénitence du publicain.

1. Ps. LXXV.

CARACTÈRE DE L'HUMILITÉ, ET SES EFFETS SALUTAIRES DANS LE PUBLICAIN.

I. Le *publicain se tenant éloigné*[1]. Voici une image bien différente de l'autre. C'est un publicain, et un pécheur; mais un publicain, mais un pécheur humble; et saint Chrysostome ne craint point de dire que l'état même du péché avec l'humilité vaut mieux que l'état de justice avec l'orgueil, parce que l'orgueil détruit dans peu toute la piété du juste, au lieu que l'humilité efface le péché et sanctifie le pécheur par une parfaite conversion. Quoi qu'il en soit, le publicain commence d'abord à s'humilier par la place qu'il choisit. C'est la plus éloignée de l'autel, c'est la dernière, parce qu'il se regarde comme le dernier de tous. Il se connoît lui-même, et cette connoissance qu'il a de lui-même est le fondement de son humilité. Il sait de quelle manière il s'est comporté pendant de longues années; il sait de combien d'injustices, de fraudes, de vexations, de crimes il s'est rendu coupable : il le sait, et c'est ce qui

1. *Publicanus a longe stans.*

lui fait sentir toute son indignité. Or ce sentiment de son indignité, c'est en même temps ce qui le porte à se ravaler autant qu'il peut et à se mettre au plus bas rang. Le pharisien s'étoit placé jusqu'auprès de l'autel, le peuple s'étoit avancé dans le temple, mais lui, il ne se juge pas digne d'y entrer, ni de prier avec eux. Il demeure à la porte, les genoux en terre, la tête penchée, le corps prosterné. Ce n'est pas assez : mais, selon la remarque de saint Chrysostome, dans cette disposition si humiliante, non-seulement il se méprise lui-même, mais consent qu'on le méprise. Le pharisien vient de l'insulter, et il ne répond rien à l'insulte qu'il a reçue. Il pouvoit néanmoins user de récrimination, et de sa part il eût eu bien des reproches à faire à ce faux dévot qui l'outrageoit si mal à propos, et qui le condamnoit avec tant de témérité. Mais il ne se récrie point contre lui, il ne se plaint point, il se tait ; et dans le silence il est prêt d'accepter les traitemens les plus injurieux. Sont-ce même des injures, il ne les prend point de la sorte ; au contraire, il est persuadé que toutes les humiliations lui sont dues et il ne lui faut pour l'en convaincre qu'un retour sur soi-même, et que la vue des péchés dont il est chargé.

Nous ne nous connoissons pas nous-mêmes, et de là vient que nous avons tant de peine à

nous humilier, et parce que nous n'aimons pas à nous humilier, de là même encore il arrive que non-seulement nous ne nous connoissons pas, mais que nous ne voulons pas nous connoître. Il ne faudroit qu'un regard sur nous-mêmes pour découvrir le fonds de notre misère; et c'est dans ce fonds de misère, dans ce fumier, selon l'expression de saint Jérôme, que nous trouverions la perle précieuse, qui est l'humilité. Voilà pourquoi saint Augustin faisoit si souvent à Dieu cette prière : *Seigneur, que je vous connoisse, parce que plus je vous connoîtrai, plus je vous aimerai; mais tout ensemble, ô mon Dieu, que je me connoisse moi-même, parce que plus je me connoîtrai, plus je me mépriserai.* Il souhaitoit ardemment d'acquérir une vertu qu'il savoit être la base de toutes les vertus; et d'ailleurs, entre les moyens de l'acquérir, il n'en comprenoit point de plus solide et de plus puissant, que de s'ôter à soi-même le voile de dessus les yeux, de se représenter de bonne foi tout ce qu'on est, et de creuser profondément dans l'abîme de ses foiblesses.

En effet, dès que nous nous mettons à creuser cet abîme, quelle idée concevons-nous de nous-mêmes, et quels sujets d'humiliation se présentent à nous? le détail en seroit infini. Sans rien dire des infirmités du corps et de

tout ce qui a rapport à cette chair terrestre et matérielle, sortie de la poussière et destinée à y retourner, quel est l'état de notre âme? Que d'erreurs et d'ignorances dans l'esprit! que de passions et de malignité dans le cœur! que de corruption dans la volonté! quel penchant au mal! quelle inconstance dans le bien! quels égaremens dans toute la conduite! Ceci est général; mais si chacun vouloit en particulier se rendre compte de toutes ses pensées, de toutes ses vues, de tous ses sentimens, de toutes ses inclinations vicieuses, de toutes ses paroles, de toutes ses actions, de tout ce qu'il a commis de péchés et de tout ce qu'il en commet chaque jour, de ses fragilités sans nombre, de ses infidélités, de ses chutes et de ses rechutes continuelles : y a-t-il personne, même parmi les plus spirituels, qui d'un premier mouvement ne s'écriât avec le prophète : *Qu'est-ce que l'homme, Seigneur?* et pour ne parler que de moi, que suis-je, mon Dieu, que suis-je devant vous? Mais que serois-je encore dans l'opinion du public, qui peut-être est prévenu de quelque estime pour moi parce qu'il ne me connoît que par des dehors trompeurs, s'il pouvoit me connoître, Seigneur, comme vous me connoissez et voir au dedans de moi ce qu'il y a de plus intime et de plus secret? Or une âme touchée de cette connoissance

d'elle-même, et se jugeant avec les lumières de la grâce, dans la droiture de la raison et de la religion, n'a garde d'ambitionner de vains honneurs ni de chercher des prééminences, qu'elle ne croit point lui appartenir. Que d'autres soient élevés au-dessus de sa tête; que dans une cour, dans une compagnie, on leur défère les premières dignités; que d'eux-mêmes et de leur autorité propre, à l'exemple du pharisien, ils s'emparent de certains rangs, et se donnent certaines distinctions : l'humble chrétien se tient à l'écart, reste volontairement en arrière, et se plaît dans son obscurité. Qui que ce soit qu'on lui préfère et qui passe devant lui, il n'en conçoit ni jalousie, ni chagrin. On ne l'entend point se répandre là-dessus en murmures, ni s'épancher en termes amers. Bien loin de cela, il semble, à l'entendre parler, qu'on ne lui fait jamais de tort; et qu'à son égard, ce qui paroît oubli, délaissement, rebut, mépris, est moins une injure qu'une justice qui lui est rendue. Il ne lui faut donc point de consolations humaines, il ne lui faut point de réparations ni de satisfactions. Il consent à tout, quelque indifférence qu'on lui témoigne, il est content de tout.

Quelle morale pour le monde, et quelle morale surtout pour les grands du monde!

quel étrange paradoxe! car voilà ce que toute la philosophie païenne n'a jamais compris, et ce que le monde profane ne peut encore comprendre. Voilà ce qui le scandalise, et ce qu'il ose traiter de bassesse. Mais que ce qui est bas et méprisable selon le monde, est sublime et relevé selon Dieu! Le miracle de l'humilité évangélique et en quoi consiste son excellence, c'est d'avoir pu former de la sorte des hommes supérieurs à toutes les vanités du siècle et à ses frivoles idées; des hommes incapables de se laisser éblouir par un faux lustre et par une grandeur imaginaire; des hommes assez éclairés pour savoir se priser au juste, et assez solides pour ne se point estimer et ne vouloir point être estimés plus qu'ils ne valent, et que ne vaut tout homme comme eux; des hommes remplis de cette grande maxime de l'apôtre, que *quiconque se figure être quelque chose, quoiqu'il ne soit rien, se trompe lui-même*[1]; des hommes par conséquent ennemis de toute ostentation, de tout faste, et mettant leur gloire et leur bonheur en cette vie à participer aux opprobres de Jésus-Christ. Tels sont les humbles du christianisme, je dis les vrais humbles. Ils sont rares, mais il y en a eu et il y en a. Plaise au

1. Galat., ch. VI, v. 3.

ciel qu'il y en ait toujours dans l'Église de Dieu! or il y en aura tant que nous ne nous perdrons point nous-mêmes de vue, c'est-à-dire, tant que nous ne perdrons point le souvenir de notre pauvreté, de notre insuffisance, et même de notre néant, soit dans l'ordre de la nature, soit dans l'ordre de la grâce. Nous ne chercherons plus alors à nous produire ni à dominer.

II. *Il n'osoit lever les yeux au ciel*[1]. Une sainte confusion lui faisoit baisser les yeux. Tandis que le pharisien promenoit avec audace ses regards dans toute l'assemblée, le publicain n'avoit pas l'assurance de porter la vue, ni vers le ciel, ni vers l'autel, ni vers aucun de ceux qui étoient présens. Touché des remords de sa conscience, tremblant et interdit, il s'imaginoit que tout lui reprochoit ses iniquités, et que tout se tournoit contre lui : le ciel dont il avoit tant de fois allumé la colère, et de qui il ne pensoit pas pouvoir mériter quelque grâce; l'autel où résidoit le Dieu d'Israël, vengeur de la veuve et de l'orphelin qu'il avoit opprimés, et de tous les droits qu'il avoit violés; ceux qui étoient présens et qui assistoient à cette prière pu-

1. *Nolebat nec oculos ad cœlum levare.*

blique, lesquels avoient été si souvent témoins de ses violences et ses concussions, et dont plusieurs en avoient ressenti les effets. Il ne pouvoit donc jeter nulle part les yeux, qu'il n'y trouvât des accusateurs qui le confondoient, ou des juges qui le condamnoient; et il ne lui restoit que de regarder humblement la terre, et de soutenir, sans entreprendre de se justifier, toute la honte de son état.

Quand l'humilité est dans le cœur, elle se montre jusque sur le visage, et paroît dans tout l'extérieur. Ce n'est pas qu'elle affecte de se montrer et de paroître : ce ne seroit plus humilité, mais orgueil déguisé sous le masque de l'humilité. Un vrai humble est aussi soigneux de cacher son humilité, que toutes ses autres vertus; ou plutôt, il est humble sans savoir qu'il l'est, et il ne le seroit pas du moment qu'il se flatteroit de l'être. Néanmoins, de même que la gloire, selon la parole de saint Jérôme, suit la vertu, comme l'ombre suit le corps, de même y a-t-il des signes par où l'humilité se fait voir, toute attentive qu'elle est à se cacher; et c'est surtout par une pudeur modeste qui accompagne toutes les œillades, tous les gestes, tous les mouvemens, toutes les actions d'une personne. Elle ne s'en aperçoit pas, mais on y fait réflexion, sans qu'elle y pense, et on en est édifié. D'où lui

vient cette modestie, cette pudeur si engageante et si aimable? il y en a deux principes: l'un est l'estime dont l'humilité nous prévient à l'égard du prochain, et l'autre est la défiance que l'humilité nous donne de nous-mêmes. Car de cette estime du prochain il s'ensuit que si l'on parle, si l'on s'entretient, si l'on traite avec quelqu'un, on ne sort jamais des termes du respect qu'on croit lui devoir; et de cette défiance de soi-même naît une espèce de timidité, qui nous sert de frein pour mesurer nos discours, pour recueillir nos regards, pour régler toute notre contenance et composer toute nos manières.

Mais où l'humilité devient encore plus respectueuse, et où elle inspire plus de retenue et plus de recueillement, c'est dans l'exercice de la pénitence, et dans les pratiques religieuses qui appellent l'âme fidèle en la présence du Seigneur, et devant les autels du Dieu vivant. Comment un pénitent, j'entends un pénitent tel qu'il doit être, c'est-à-dire, couvert de la même confusion que le publicain, pénétré des mêmes sentimens de douleur et des mêmes regrets, rougissant de ses ingratitudes envers Dieu, ne se dissimulant rien, ni de la multitude, ni de la grièveté de ses offenses, se considérant comme un objet de haine, et se reconnoissant digne d'une damnation éternelle;

comment, dis-je, ce pénitent approche-t-il du saint tribunal? Comment s'abaisse-t-il aux pieds du ministre de Jésus-Christ? Humilié et presque affaissé sous le poids de ses péchés, ose-t-il ouvrir la bouche? et tout disposé qu'il est à découvrir les plaies de son âme par une humble confession, oseroit-il s'énoncer et s'expliquer si le devoir ne l'y obligeoit, et s'il n'étoit soutenu des exhortations paternelles et des consolations qu'il reçoit du prêtre, à qui la Providence l'a adressé? Pudeur et retenue qui de tous les témoignages sensibles d'une sincère pénitence est un des plus apparens et des plus certains : au lieu que rien ne rend la pénitence plus suspecte, que ces airs, ou d'indifférence et de dissipation, ou même de hauteur et de présomption, qu'apportent une infinité de mondains à un sacrement dont le caractère essentiel est d'humilier l'homme, et de le réduire au rang d'un criminel sans excuse et sans défense, mais qui réclame la bonté du souverain juge, et qui demande miséricorde.

De plus, comment l'âme fidèle entre-t-elle dans la maison de Dieu, et comment va-t-elle s'acquitter de ses pratiques de religion? comment assiste-t-elle à l'adorable sacrifice? comment participe-t-elle aux sacrés mystères? comment prie-t-elle dans le sanctuaire? Frappée de la majesté suprême du Tout-Puissant,

et de la distance infinie qui relève le Créateur au-dessus d'une vile créature, que peut-elle faire autre chose que d'admirer, que d'adorer, que de s'anéantir, autant qu'il est possible, et de trembler? Ces anges que vit le prophète auprès du trône du Seigneur, se voiloient la face de leurs ailes, ne pouvant contempler la gloire du Très-Haut, ni soutenir l'éclat de sa grandeur. Or la foi lui retrace toute cette gloire; et à cette grandeur divine, l'humilité lui fait opposer toute sa petitesse. Dans cette comparaison, plus Dieu lui paroît grand, plus elle se voit petite et abjecte. Hé! Seigneur, qu'êtes-vous, et que suis-je? Qu'êtes-vous, Dieu de l'univers? et que suis-je moi, ver de terre, moi cendre et poussière? De là cette frayeur qui la saisit; et dans ce saisissement, dans cette sainte frayeur, laisse-t-elle un moment ses sens se distraire et s'égarer? Le respect le plus profond les retient tous, et tandis qu'elle s'abîme intérieurement, et, pour ainsi parler, qu'elle se concentre tout entière au dedans d'elle-même, on diroit au dehors qu'elle est immobile et sans action.

III. *Mais il se frappoit la poitrine*[1]. Ce n'étoit pas en secret, mais publiquement. Il ne

1. *Sed percutiebat pectus suum.*

se contente pas de confesser à Dieu ses offenses ; mais pour lui en faire une réparation plus authentique, et pour en lever le scandale, il les confesse devant une nombreuse assemblée. Car quand il se frappoit la poitrine à la vue de tout le monde, c'est comme s'il disoit : j'ai péché, et j'en fais hautement l'aveu. Que cet aveu coûte à l'orgueil, et que c'est un grand triomphe pour l'humilité !

Nous péchons tous, et nous sommes tous sujets à faire des fautes. Tel est le malheur de la condition humaine, dans cette chair fragile dont nous sommes revêtus, et c'est de quoi les saints gémissoient, et ce qui leur faisoit demander à sortir de cette vie. Mais si nous sommes tous pécheurs, c'est du reste un avantage qui n'est pas donné à tous de reconnoître les fautes où nous tombons et d'en convenir de bonne foi, soit devant Dieu dans le fond de la conscience, soit devant les hommes selon les conjonctures et les occurrences. Il y a des esprits altiers, et tellement préoccupés de tout ce qu'ils pensent, de tout ce qu'ils disent, de tout ce qu'ils font, qu'ils se croient en quelque sorte impeccables. Il semble qu'ils soient infaillibles dans toutes leurs paroles, et irrépréhensibles dans toutes leurs actions. Du moins ont-ils toujours des prétextes pour se persuader que la raison est de leur côté, qu'ils

jugent bien des choses, qu'ils parlent bien, qu'ils agissent bien, et que ce seroit très-injustement qu'on voudroit les censurer et les blâmer. D'autres sont avec eux-mêmes de meilleure foi, et ne s'aveuglent point assez pour ne pas remarquer dans les rencontres en quoi ils manquent, et ce qu'il y a dans leur procédé de défectueux et de condamnable. Ils se rendent sur cela, à leur propre tribunal, toute la justice qu'ils méritent, et ils ne peuvent ignorer qu'ils se sont mépris en telle affaire, qu'ils se sont engagés mal à propos, qu'ils ont fait une fausse démarche, qu'il leur est échappé une proposition erronée, qu'ils ont embrassé un mauvais parti, en un mot qu'ils ont tort. Ils le voient, mais de s'en déclarer, mais de dire avec ingénuité : je me suis trompé, je suis en faute, je me rétracte, ou je me repens, ce sont des termes que l'orgueil ne connoît point. Plutôt que de les prononcer, on s'obstine à se défendre : bien ou mal, il n'importe. On a mille subtilités toutes prêtes et mille faux-fuyans, on ne passe condamnation sur rien, et en voulant se disculper et se tirer d'embarras, on ne fait que s'embarrasser davantage, et qu'ajouter à la faute qu'on a commise, de nouvelles fautes, ou à l'erreur qu'on a avancée, de nouvelles erreurs.

Or un des plus heureux effets de l'humilité,

c'est d'éclairer les uns et de les guérir des préjugés avantageux dont ils sont prévenus en leur faveur ; et une de ses plus belles victoires, c'est de fléchir l'obstination des autres, et de leur faire surmonter le penchant naturel qu'ils ont à soutenir tout ce qui vient de leur part et à l'excuser. Car si l'humilité est clairvoyante, si elle est ingénieuse, c'est à découvrir dans nous jusqu'aux fautes les plus légères et même à les grossir et à les exagérer, bien loin de les pallier à nos yeux et de nous les déguiser. Un homme humble n'a point de peine à porter la sentence contre lui-même, et n'a point de juge plus sévère qu'il l'est de lui-même. Tout ce qu'il fait, il croit ne le faire que d'une manière imparfaite, et jusque dans les œuvres les plus saintes il trouve toujours quelque chose à reprendre. Qu'est-ce donc toutes les fois qu'il lui arrive, comme il arrive aux plus justes, de manquer et de faillir véritablement en quelque point? Cherche-t-il à étouffer le remords qu'il en sent, dispute-t-il là-dessus avec sa conscience, et s'efforce-t-il de répondre aux reproches de son cœur par des justifications étudiées? Imagine-t-il des circonstances qui rendent sa chute moins grième ? Dit-il que c'est surprise et inadvertance, que c'est légèreté et une vivacité pardonnable, que c'est une bagatelle? l'humilité lui fait prendre bien

d'autres sentimens. Tout ce qui est offense de Dieu ou offense du prochain, toute faute de quelque nature qu'elle soit, est un crime dans sa personne. C'est une tache dont il se représente toute la laideur; et en la considérant, il n'est attentif qu'à ne passer pas un seul trait de sa difformité. Au lieu donc de prétendre se disculper en aucune sorte, il est le premier et le plus zélé à s'accuser en la présence de Dieu : heureux dans la douleur que lui causent les fautes dont il s'accuse, d'en tirer au moins cet avantage d'avoir de quoi s'humilier de plus en plus, et de quoi concevoir pour lui-même un plus profond mépris.

Aussi est-ce par là que les saints sont parvenus à un tel degré d'humilité, que tout saints et grands saints qu'ils étoient, ils s'estimoient les plus grands pécheurs du monde. Témoin saint François d'Assise qui disoit que sur la terre il ne connoissoit point de plus méchant homme que lui. Témoin saint Bernard qui s'appeloit la chimère de son siècle, voulant faire entendre que dans la profession religieuse qu'il avoit embrassée, il n'étoit rien moins que religieux. Témoin une infinité d'autres. Mais comment avoient-ils d'eux-mêmes de pareilles idées? N'étoit-ce point là de ces façons de parler qui ne sont que dans la bouche? Pensoient-ils comme ils s'exprimoient, et le pou-

voient-ils? leurs sentimens ne démentoient point leurs expressions. Ils savoient quelles grâces ils avoient reçues de Dieu, et que ces grâces particulières et si abondantes étoient autant d'obligations de s'attacher à lui plus étroitement et de le servir avec plus de fidélité et plus de zèle. Ils savoient que plus ils étoient redevables à Dieu, plus ils devenoient coupables, ou en négligeant d'accomplir une seule de ses volontés, fût-ce dans le sujet le moins important, ou en manquant d'acquérir un seul degré de la perfection à laquelle il les appeloit. Ils se persuadoient que le plus grand pécheur, s'il eût été prévenu de Dieu comme eux, en eût beaucoup mieux profité, et qu'il auroit mille fois plus glorifié Dieu qu'ils ne le glorifioient. Ils étoient également convaincus que d'eux-mêmes ils n'étoient que péché, et que si Dieu les eût livrés à la corruption de leur cœur, il n'y eût point eu de pécheurs plus perdus et plus abandonnés à tous les vices. De cette sorte, n'attribuant qu'à Dieu tout le bien qui étoit en eux; et s'attribuant à eux-mêmes tout le mal qu'ils avoient commis ou qu'ils étoient capables de commettre, ils concluoient qu'il n'y avoit personne à qui ils eussent droit de se préférer, ni personne au-dessous de qui ils ne dussent même s'abaisser.

L'humilité ne s'en tient pas encore là, mais

elle va plus avant. Ce qu'elle nous fait penser de nous-mêmes, elle nous le fait avouer avec ingénuité, quoique toujours avec discrétion et avec prudence. Une mauvaise honte ne nous retient point alors; elle ne nous opiniâtre point à soutenir notre sens et notre conduite; elle ne nous engage point dans des contestations qui ne finissent jamais, et que notre docilité pourroit terminer dans un moment; elle ne nous précipite point d'égaremens en égaremens par une répugnance insurmontable et une inflexible résistance à céder et à se rendre. On se soumet sans difficulté, on souscrit à son arrêt, on le ratifie; et, par cette soumission droite, sage, chrétienne, on efface tout, on le répare, et l'on se remet dans la bonne voie.

C'est de là même que l'humilité est surtout une disposition si nécessaire pour la confession des péchés dans le tribunal de la pénitence. Combien de pécheurs et de pécheresses n'ont pas le courage de révéler leur état à un confesseur, et de lui faire connoître les désordres où la passion les a entraînés? Ils voudroient se vaincre là-dessus, mais il semble qu'ils ne le puissent, tant ils sont dominés par la crainte qui les arrête. Il laissent donc couler les années entières sans approcher du sacrement; ou si malgré eux ils en approchent par certaines considérations, ce n'est que pour le

profaner par des confessions imparfaites et dissimulées. Avec plus d'humilité, qu'ils s'épargneroient de troubles, d'incertitudes, de combats, de remords, d'abus, de sacriléges! L'humilité leur ouvriroit le cœur, leur délieroit la langue, leur feroit subir une confusion salutaire, et seroit ainsi le principe de leur réconciliation avec Dieu et de leur justification. Quand elle n'auroit point d'autre avantage, ne nous suffiroit-il pas pour la chérir singulièrement, et pour l'estimer comme une des vertus les plus importantes, non-seulement dans toutes les conditions du monde chrétien, mais dans le cloître même et la retraite religieuse? Car dans la retraite religieuse et jusque dans le cloître, comme partout ailleurs, il peut arriver quelquefois qu'on ait à déclarer aux ministres de la pénitence d'étranges foiblesses, et qu'on se trouve obligé de former contre soi-même des accusations qui doivent coûter infiniment à notre orgueil.

IV. *Mon Dieu soyez-moi propice, à moi qui suis un pécheur* [1]. C'est ce que disoit le publicain, et c'est toute la prière qu'il faisoit. Prière courte, mais pleine de foi, et animée de cette confiance à laquelle Dieu ne refuse rien. Il

1. *Dicens : Deus, propitius esto mihi peccatori.*

sait, ce vrai pénitent, qu'il est un pécheur, mais il sait aussi que Dieu est encore plus miséricordieux. Le souvenir de ses péchés le confond, mais il ne le décourage point, parce qu'il ne lui ôte point le souvenir des miséricordes divines. Dans la vue de ces miséricordes infinies, ah! s'écrie-t-il, *soyez-moi propice, à moi qui suis un pécheur!* Pour engager Dieu à lui être propice, comme il le demande, il devoit, à ce qu'il paroît, omettre cette qualité de pécheur; mais au contraire, c'est justement parce qu'il reconnoît en qualité de pécheur ne mériter aucun pardon de la part de Dieu, qu'il mérite que Dieu lui pardonne et lui pardonne tout.

Exemple d'une grande instruction et d'une grande consolation pour tout ce qu'il y a de pécheurs. Ils se sont retirés de Dieu, et Dieu les rappelle. Ils se sont tournés contre Dieu, et Dieu leur tend les bras pour les rapprocher de lui, et pour se rapprocher d'eux. Depuis longtemps ils se sont endurcis contre les saintes impressions de l'esprit de Dieu, et Dieu, néanmoins, les attend encore, et est prêt à les recevoir. Qu'ont-ils donc à faire? c'est d'aller en effet à Dieu, et de lui dire avec la même confiance que le publicain, avec le même sentiment de contrition et la même humilité : *Seigneur, soyez-moi propice.* Je me suis égaré,

j'ai quitté vos voies, le penchant m'a entraîné et précipité d'abîme en abîme, le poids de mes habitudes m'accable, la multitude et la grièveté de mes offenses m'effraie : mais, mon Dieu, c'est pour cela même que j'ai recours à vous, et que je vous conjure de m'être propice, *à moi qui suis un pécheur*. Oui, Seigneur, je le suis et je l'ai été jusques à présent; il n'est que trop vrai; mais plus je l'ai été, plus vous ferez éclater les richesses de votre miséricorde en l'exerçant sur moi. Tant de péchés pour lesquels vous pouviez me perdre, et que vous voudrez bien me remettre, serviront à faire voir combien vous êtes bon et indulgent. Vous me sauverez, et dans ce salut dont je vous serai redevable, vous trouverez votre gloire, au même temps que j'y trouverai mon précieux intérêt. Dans cette espérance, je me tiens à vos pieds, je lève les mains vers vous, je vous réclame et je ne me lasse point de vous redire : *Seigneur, soyez-moi propice, à moi qui suis un pécheur;* je dis, *à moi qui suis un pécheur*, mais qui ne veux plus l'être, mais qui ai horreur de l'être, mais qui gémis amèrement de l'avoir été, et qui dès là cesse de l'être. Car tel est le sentiment de mon cœur, et sans cette disposition, je ne pourrois rien me promettre de vous : mais avec ce cœur contrit, avec ce cœur humilié, avec ce cœur déterminé à tout

ce qu'il vous plaira de m'ordonner désormais, et à tout ce qui vous est dû pour une juste satisfaction, j'ai de quoi vous toucher, ô mon Dieu, et j'ose compter que *vous me serez propice, à moi qui suis un pécheur.*

Au reste, ce seroit un orgueil et une illusion de croire que cette prière ne convient qu'à des pécheurs scandaleux, qui, par état et par un libertinage habituel et déclaré, se sont abandonnés au vice et ont mené une vie licencieuse et déréglée. Il n'y a point d'âme si sainte qui ne doive se l'appliquer, et ce sont même les plus saintes âmes qui en usent plus souvent et plus affectueusement, parce que ce sont les plus humbles. Quoi qu'il en soit, un des plus solides exercices du christianisme en toutes sortes de professions, et pour toutes sortes de personnes, est de s'exciter chaque jour à une vive douleur de ses péchés, et de la renouveler par de fréquens actes de repentir. On ne manque point de matière pour cela, ou plutôt on n'en a que trop; c'est-à-dire on n'a que trop de péchés dont la conscience est chargée devant Dieu, et dont on ne peut s'assurer d'avoir obtenu la rémission. Péchés griefs qui ont donné la mort à l'âme, et péchés plus légers dans leur espèce, mais toujours très-dangereux; péchés d'action et péchés d'omission; péchés d'ignorance, de négligence,

de fragilité, et péchés de malice et d'une pleine volonté; péchés certains et péchés douteux; péchés personnels et péchés d'autrui; péchés de la jeunesse et péchés actuels et présens : en voilà plus qu'il ne faut pour avoir lieu de s'écrier à toutes les heures de la journée et à toute occasion : *Mon Dieu, soyez-moi propice, à moi qui suis un pécheur.* On le dit partout et en tout temps, le matin, le soir, avant le repos de la nuit, au réveil, de cœur, de bouche, au pied de l'autel, dans le secret de l'oratoire, en public, en particulier, entrant, sortant, marchant, travaillant, agissant. Plus on a fait de progrès dans l'humilité, plus on le répète, parce qu'on se croit plus digne de la colère du ciel et qu'on sent plus le besoin où l'on est de l'apaiser. On n'a point de sujet plus ordinaire de ses entretiens intérieurs avec Dieu; et sans chercher toujours des points de méditations si relevés et si subtils, on emploie quelquefois tout le cours d'une oraison à repasser en soi-même ces paroles, à les pénétrer, à les goûter, à les prononcer : *Mon Dieu, soyez-moi propice, à moi qui suis pécheur.*

V. *Celui-ci s'en retourna justifié dans sa maison, tout au contraire de l'autre. Car quiconque s'élève sera humilié, et quiconque s'hu-*

milie sera élevé [1]. Nous l'avons déjà remarqué avec saint Chrysostome, et, dans un sens, c'est une maxime constante, qu'un pécheur humble vaut mieux malgré tous les péchés dont il est coupable qu'un juste orgueilleux avec toutes les vertus et toutes les bonnes œuvres qu'il pratique. Car l'humilité du pécheur lui attire des grâces qui le convertissent et l'élèvent à l'état de juste; et l'orgueil du juste l'expose, par un châtiment de Dieu, à des chutes qui le pervertissent et le réduisent à l'état de pécheur. Nous en voyons la preuve dans le pharisien condamné et le publicain justifié. L'un et l'autre vérifient parfaitement cet oracle du Saint-Esprit, que Dieu *résiste aux superbes et qu'il se communique aux humbles, et leur fait part de ses plus riches dons* [2]. Dons célestes par où il les éclaire, il leur découvre ses voies, il les ramène de leurs égaremens, il les perfectionne, il les sanctifie. Nous ne devons donc pas nous étonner, conclut saint Augustin, que Dieu ait pardonné au publicain, puisqu'il ne se pardonnoit pas à lui-même et qu'il s'humilioit en se reconnoissant pécheur. Il s'éloignoit de l'autel; mais plus il sembloit par humilité s'éloi-

1. *Descendit hic justificatus in domum suam ab illo; quia omnis qui se exaltat humiliabitur et qui se humiliat, exaltabitur.*

2. Jac., ch. IV, v. 6.

gner de Dieu, plus Dieu par sa miséricorde s'approchoit de lui. Il n'osoit lever les yeux, et voilà pourquoi Dieu attachoit sur lui ses regards et l'écoutoit plus attentivement et plus favorablement. Il se frappoit la poitrine, comme ayant mérité les plus rudes coups de la justice de Dieu et ses plus rigoureuses vengeances, et c'est pour cela même que Dieu le rassuroit, le fortifioit et répandoit dans son âme les plus douces consolations.

Ainsi Dieu en a-t-il usé de tout temps : car il est maître de sa grâce ; et il la donne d'autant plus volontiers aux humbles, qu'ils en retiennent seulement le fruit et lui en rendent toute la gloire ; au lieu que l'orgueilleux, voulant en retenir la gloire, en perd tout le fruit et n'en retire nul avantage. Ainsi Achab, ce roi sacrilége, impie, idolâtre, ce roi barbare et homicide, ce roi vendu au péché et l'objet de la haine de Dieu, dès qu'il s'humilia, devint un objet de complaisance aux yeux du Seigneur : si bien que Dieu, voulant en quelque sorte s'en glorifier, disoit à son prophète : *N'avez-vous pas vu Achab couché par terre, suppliant et soumis? or parce qu'il s'est abaissé devant moi, je l'épargnerai, et je ne ferai point tomber sur sa personne les maux dont il étoit menacé*[1]. Ainsi Na-

1. III Reg., ch. VI, v. 21.

buchodonosor avoit abusé de sa puissance, et s'étoit élevé contre Dieu; Dieu l'humilie, le réduit à la condition des bêtes, l'oblige de manger l'herbe qui croît dans la campagne: mais enfin sept ans écoulés dans un état si vil et si misérable, ce prince profitant de son humiliation revient à lui, rend hommage au Dieu du ciel, et Dieu le rétablit sur le trône, lui donne un règne plus florissant que jamais, et le remplit des sentimens les plus religieux. Ainsi le Sauveur des hommes a-t-il tant de fois opéré des miracles de miséricorde et de grâce en faveur de ceux qui se sont adressés à lui avec humilité. C'est par-là que la Chananéenne obtint, non-seulement la guérison de sa fille, mais la guérison de son âme. C'est par là que ce seigneur de l'Évangile obtint, outre la santé de son serviteur, sa conversion à la foi, et celle de toute sa maison. C'est par là que Madeleine, cette fameuse pécheresse, et cette pénitente aussi célèbre, obtint l'entière abolition de tous les déréglemens de sa vie, et qu'elle parvint à un degré si éminent de sainteté.

Heureux donc les humbles de cœur, parce que Dieu les comblera de ses bénédictions, et qu'il les élèvera : mais par une règle toute opposée, malheur aux âmes hautaines et présomptueuses, parce que Dieu les confondra,

et qu'il les rejettera. Ce que le Fils de Dieu est venu particulièrement nous enseigner, c'est l'humilité; et en quoi par-dessus tout il s'est proposé à nous comme notre modèle, c'est dans la pratique de l'humilité. Il ne nous a pas dit, apprenez de moi à faire des œuvres extraordinaires et toutes miraculeuses, à chasser les démons, à délivrer les possédés, à guérir les malades, à ressusciter les morts; mais *apprenez*, nous dit-il, *que je suis doux et humble*[1]. Leçon générale : car l'humilité est une vertu propre de tous les états. Propre des grands, afin qu'ils ne se laissent point infatuer de leur grandeur, et qu'ils n'oublient point Dieu en s'oubliant eux-mêmes. Propre des petits, afin qu'ils se contentent d'une vie obscure, et qu'ils sachent se contenir et se sanctifier dans la dépendance où le ciel les a fait naître. Propre des pécheurs, afin qu'ils subissent avec moins de peine toutes les rigueurs de la pénitence, et qu'ils se soumettent plus aisément à toutes les réparations qu'elle exige d'eux, tant envers Dieu qu'ils ont deshonoré, qu'à l'égard du prochain qu'ils ont scandalisé. Propre des justes, afin que leurs travaux ne leur soient pas inutiles, et qu'une vaine complaisance ne leur enlève pas le trésor de mérites qu'ils

1. Matth., ch. XI, v. 29.

amassent. Mais cette vertu si nécessaire partout, où la trouve-t-on? on voit encore dans le christianisme, de la religion, de la dévotion, de l'assiduité à la prière, de la régularité, de la charité, du désintéressement même et de la mortification; on y voit des confessions, des communions fréquentes, des aumônes, des visites des pauvres; mais où voit-on une vraie humilité? Formons-la dans nous avec le secours d'en haut, et employons-y tous nos soins. La mesure de nos abaissemens en ce monde sera la mesure de notre gloire dans l'autre.

SOLIDE ET VÉRITABLE GRANDEUR DE L'HUMILITÉ CHRÉTIENNE.

Vous êtes étrangement philosophe, et quoique je ne doute en aucune manière du fonds de votre christianisme, la proposition que vous me fîtes il y a quelque temps au sujet de l'humilité, ne m'édifia pas, et me parut, s'il faut vous le dire, bien païenne. Nous parlions de l'ambition, surtout de l'ambition des gens de la cour, qui sacrifient tout à cette passion dont ils sont possédés, et qui se repaissent toute leur vie d'honneurs et de fausses grandeurs. Je tâchois de vous inspirer des sentimens plus modestes, et je vous trouvois un peu trop occupé du désir de vous avancer et de faire une certaine figure dans le monde. Je ne condamnois pas absolument là-dessus une émulation raisonnable; et vous accordant en apparence quelque chose, pour ne pas vous rebuter d'abord par une morale trop relevée, je m'appliquois à vous amener insensiblement aux principes de la religion et aux maximes de Jésus-Christ. Mais tout d'un coup vous prîtes feu, et dans cette petite saillie dont je n'eus

pas de peine à m'apercevoir, il vous échappa de dire d'un air assez vif, et même d'un ton assez haut, qu'après tout l'ambition étoit le caractère des âmes nobles; qu'entre les passions c'étoit sans contredit la plus belle, ou du moins, la plus excusable dans un homme de quelque naissance; qu'elle élevoit le cœur, et que dans la vie il falloit un peu d'orgueil, pour savoir tenir son rang et se séparer du vulgaire : comme si vous eussiez voulu me faire entendre que l'humilité, quoique sainte du reste et très-respectable, ne convenoit guères qu'à des âmes étroites, et qu'à des esprits foibles et peu propres aux grandes entreprises. Car j'ai lieu de croire que c'étoit là votre pensée.

Nous sommes là-dessus, vous et moi, dans des opinions bien différentes, et quand j'examine à fond ce que c'est que la vertu d'humilité, en quoi elle consiste, sur quels principes elle est établie, par quelles règles elle se conduit, de quelles foiblesses elle nous guérit, quelle supériorité elle nous donne au-dessus des idées communes, à quoi elle dispose et quelles victoires elle remporte, enfin ce qu'elle nous fait entreprendre, et ce qu'elle nous fait exécuter : quand, dis-je, j'envisage tout cela, je conclus bien autrement que vous, et je prétends qu'entre les vertus il n'en est point qui

marque plus de solidité dans l'esprit, ni plus de fermeté dans l'âme que l'humilité; que bien loin de rétrécir le cœur, elle l'élargit; que bien loin d'abattre le courage, elle le rehausse; que c'est un préservatif contre mille petitesses, contre mille indignités et mille lâchetés qui sont si ordinaires dans l'usage du monde; que c'est une disposition aux plus grands desseins, et que par une constance inébranlable, elle sait également les former et les accomplir. Voilà ce que j'appelle une vraie grandeur, et ce qui doit sans doute suffire pour vous détromper de l'erreur où vous semblez être.

Allons par ordre, s'il vous plaît, et pour mieux éclaircir le point dont il est question entre nous, expliquons d'abord les termes et donnons-en une notion juste. Car il est vrai qu'il y a une timidité naturelle qui nous rend doux, dociles, soumis : qui nous retient dans les rencontres, et nous empêche de nous ingérer dans aucune affaire; qui nous ferme la bouche et nous lie en quelque sorte les mains lorsqu'il conviendroit d'agir, de se déclarer, de se défendre. Ce n'est point là humilité, mais pusillanimité, mais excès de crainte et défiance outrée de soi-même, qui n'a pour principe que le tempérament. Souvent même sous les dehors d'une humilité apparente il y a dans cette pusillanimité beaucoup d'orgueil qui s'y mêle,

et d'un orgueil puéril. Il faudroit parler dans l'occasion; mais on se tait sans prononcer une parole, pourquoi? parce qu'on craint de répondre mal à propos, et de s'exposer à la raillerie. Il faudroit prendre une résolution et la soutenir; mais on se tient oisif et l'on demeure, pourquoi? parce qu'on a peur de ne pas réussir et d'avoir à essuyer la confusion d'un mauvais succès. Il faudroit résister, et maintenir ses prétentions, dès qu'elles sont raisonnables; mais on cède, et l'on ne fait pas la moindre démarche, pourquoi? par l'appréhension de succomber, et de donner ainsi plus d'avantage à un concurrent. De sorte qu'on est humble ou qu'on le paroît, non par vertu, mais par une imperfection de la nature, et quelquefois par une fausse gloire.

Traitez cette espèce d'humilité comme il vous plaira, j'y consens, puisque ce n'est point celle dont je prends ici la défense. Sous le nom d'humilité j'entends une humilité purement évangélique et toute chrétienne, telle que le Fils de Dieu nous l'a enseignée, et telle que les saints, après ce divin Maître, l'ont pratiquée. Je veux dire une humilité qui par les lumières de la raison et de la religion nous découvre notre néant et le fond de notre misère. Qui nous remplit par là d'un saint mépris de nous-mêmes, et nous fait vivement comprendre que

de nous-mêmes nous ne sommes rien, ni ne pouvons rien : par conséquent que nous ne devons rien nous attribuer à nous-mêmes, hors le péché; mais que nous devons tout rapporter à Dieu comme au souverain auteur, et lui rendre gloire de tout. Qui selon le même sentiment et dans la même vue nous fait regarder avec indifférence toutes les distinctions et tous les honneurs du siècle, parce qu'au travers de leur lustre le plus brillant nous en découvrons l'illusion et la vanité, et que d'ailleurs nous savons qu'ils sont opposés à l'état de Jésus-Christ dans tout le cours de sa vie mortelle. Qui sans nous mesurer avec le prochain nous porte à l'honorer, à tenir volontiers au-dessous de lui le dernier rang, et à rester dans l'oubli, tandis que d'autres sont dans une haute estime et dans la splendeur. Enfin, qui ne comptant jamais sur elle-même, compte uniquement sur Dieu, mais avec une confiance d'autant plus ferme et plus assurée qu'elle a des témoignages plus certains qu'il prend plaisir à seconder les foibles, et qu'il aime exercer sa miséricorde et sa toute-puissance en faveur des petits. Telle est, dis je, l'humilité dont je parle, et que je conçois comme une des vertus les plus propres à former de grandes âmes et à les perfectionner. Peut-être serez-vous obligé d'en juger ainsi vous-même, si vous voulez peser

mûrement la chose, et entrer dans quelques réflexions.

I. Car prenez garde, je vous prie, et remarquez d'abord avec moi, de quoi l'humilité nous délivre, ce qu'elle corrige dans nous, ou de quoi elle nous préserve. Personne n'ignore et vous ne devez pas l'ignorer, quelles sont les petitesses, pour ne pas dire les bassesses, où l'ambition et l'orgueil nous réduisent. Je ne sais ce que vous en pensez : mais moi je ne me figure point d'homme plus petit ni d'âme plus vile qu'un ambitieux qui se laisse dominer par la passion de s'agrandir, et qui veut par quelque voie que ce soit, la satisfaire; ou qu'un orgueilleux qui s'infatue de ses prétendues bonnes qualités, et se laisse posséder d'une envie démesurée d'être applaudi et vanté dans le monde. Afin de vous en convaincre par vous-même, suivez-le en esprit, et comme pas à pas, cet ambitieux, dans la route qu'il s'est tracée et qu'il se représente comme le chemin de la fortune. Est-il une démarche si humiliante où il ne s'abaisse, dès qu'il croit qu'elle peut le conduire à son terme; et dans l'espérance de monter, à quoi ne descend-il point? Est-il une complaisance si servile où il ne s'assujettisse, pour s'insinuer auprès de celui-ci et pour se concilier les bonnes grâces de celui-

là? Est-il hauteurs, dédains, rebuts qu'il n'essuie, jusqu'à ce qu'il soit parvenu à engager l'un dans ses intérêts et à se ménager la protection de l'autre? Que d'assiduités, que de souplesses, que de flatteries, et si j'ose ainsi m'exprimer, que d'infamies! Il n'a honte de rien, pourvu qu'il puisse atteindre où il vise et réussir dans ses intrigues: et quelles intrigues? souvent les plus criminelles et les plus lâches, où sont violées toutes les lois de la bonne foi et de l'honneur; où sont employés l'artifice, la calomnie, la fraude, la trahison. Il en auroit horreur s'il n'étoit pas livré à la passion qui l'aveugle, et s'il en jugeoit de sens rassis. On en est saisi d'étonnement et indigné, quand malgré les soins extrêmes qu'il apporte à tenir cachés tant de mystères d'iniquité, on vient à connoître toutes ses menées, et à percer le voile qui les couvroit. Dites-moi comment vous trouvez là cette noblesse de sentimens, d'où naît, à vous en croire, l'ambition?

Et d'ailleurs faites quelque attention à toute la conduite de l'orgueilleux. Ce n'est pas pour la première fois que j'en parle, et autant de fois qu'il y a lieu d'en parler, j'en ressens toujours un nouveau mépris. Tâchez à découvrir les différentes pensées qu'il roule dans son esprit, ou plutôt toutes ses imaginations également frivoles et folles. Examinez quel est le

fonds, ou de ses joies secrètes et de ses vains triomphes, ou de ses peines les plus vives et de ses déplaisirs les plus piquans. Est-il occupé d'autre chose que de lui-même, de son mérite, de ses talens? Est-il un avantage si léger dont il ne se prévale, et qui dans son idée ne lui donne sur les autres une prééminence où il n'est pas aisé de parvenir? Est-il rien de bien fait, si ce n'est pas lui qui l'a fait? et est-il rien de bien pensé, s'il n'est pas selon son sens? Ajoutez ces témoignages favorables qu'il se rend perpétuellement et hautement à soi-même; ces fades et ennuyeuses vanteries, dont il fatigue quiconque veut bien l'écouter; cet amour de la louange, même la plus grossière; ce goût avec lequel il la reçoit et ce gré qu'il en sait, en sorte qu'il suffit de le louer pour obtenir tout de lui: au contraire cette vivacité et cette délicatesse sur un mot qui peut l'offenser; ces agitations où il entre, ces mélancolies où il tombe, ces jalousies, ces amertumes de cœur, ce fiel dont il se ronge; ces soupçons et ces ombrages qu'il prend d'un signe, d'une œillade, d'une parole jetée au hasard et sans dessein. En vérité qu'est-ce que cela; et pour omettre cent autres articles, je vous demande si vous comprenez rien de plus mince et de plus étroit, qu'une âme de cette trempe et un esprit disposé de la sorte?

Or voilà de quoi l'humilité chrétienne est le correctif le plus efficace et le plus certain. De toutes ces foiblesses il n'y en a pas une dont elle ne soit exempte, et qu'on puisse lui imputer. Qu'est-ce qu'un chrétien vraiment humble? c'est un homme sage et réglé dans toutes ses vues, ou n'en ayant point d'autres que les vues de Dieu et de son adorable providence. Un homme droit dans toutes ses voies, et incapable de prendre aucune mesure hors des lois de la fidélité la plus inviolable et de la plus exacte probité. Un homme désintéressé et religieux dans ses abaissemens volontaires, ennemi de la flatterie et de toute sujétion mercenaire et forcée. Un homme équitable dans ses jugemens; sans prévention, sans envie; reconnoissant le mérite partout où il est, et se faisant un devoir propre de le révérer et de l'exalter même à son préjudice. Un homme indépendant de tous les respects humains et des vaines opinions du monde, parce qu'il ne cherche point à plaire au monde et qu'il le compte pour rien. De là toujours égal, dans l'humiliation comme dans l'élévation, dans le blâme et dans la louange, dans la bonne et la mauvaise réputation : soutenant l'une et l'autre avec une tranquillité inaltérable; ne se laissant, ni éblouir par l'éclat d'une vie agissante et comblée d'éloges, ni contrister par l'obscu-

rité d'une vie abjecte et inconnue. De là encore et par la même conséquence, un homme patient dans les injures; les pardonnant de cœur; plutôt prêt à faire des avances et à prévenir, qu'à exiger de justes satisfactions : du reste, plein de retenue, de modestie, dans ses entretiens, dans toutes ses manières; ne disant rien de soi, si ce n'est pour se déprimer et pour s'avilir; honnête, affable, paisible; ne contestant avec personne, ne voulant jamais l'emporter sur personne : et tout cela par des motifs supérieurs et divins, malgré les révoltes de la nature et son extrême sensibilité. Observez bien tous ces traits, et j'ose me promettre que vous conclurez avec moi qu'un homme de ce caractère doit être incontestablement réputé pour un grand homme. Mais reprenons.

Un homme sage et réglé dans toutes ses vues : c'est-à-dire, un homme qui s'en tient précisément à ce qu'il est selon l'ordre du ciel, et n'aspire point au delà; qui ne s'abandonne point à une ardeur insensée de croître, mais se renferme dans les bornes qu'il a plu à Dieu de lui marquer; qui dit comme David[1] : *Seigneur, mon cœur ne s'est point élevé, je ne me suis point évanoui dans mes pensées ni dans*

1. Ps. cxxx, v. 1.

mes désirs, et je n'ai point porté mes regards au-dessus de moi. Ce n'est pas qu'il soit tout à fait à couvert des atteintes d'une secrète ambition. L'orgueil qui nous est si naturel veut toujours faire de nouveaux progrès et d'un degré passer à un autre; il y a même des temps, des conjonctures, où la tentation est difficile à vaincre; mais l'humble chrétien sait la réprimer, sait la surmonter, et, par une sainte violence, se rendre maître d'une passion dont l'empire néanmoins est si étendu. Il est ce que Dieu l'a fait naître, ce que Dieu veut qu'il soit; cela suffit, et que lui faut-il davantage? Si, dans le cours des années, la Providence l'appelle à quelque chose de plus, il la laisse agir et attend en paix qu'elle se déclare. Jusque-là nul empressement, nulle inquiétude; point d'autre soin que de vivre selon Dieu dans son état et de fournir saintement sa carrière. Dans une telle modération, qu'il a déjà de force; et pour s'y maintenir, qu'il y a de combats à livrer et de victoires à remporter sur soi-même !

Un homme droit dans toutes ses voies. C'est une suite immanquable de la disposition où il est de ne marcher que dans les voies de Dieu, et de ne s'en écarter jamais. Ne voulant rien être que selon le gré de Dieu, et de lui-même ne prétendant à rien autre chose, il n'a pour son avancement propre, ni projets à con-

duire, ni moyens à imaginer, ni ressorts à faire jouer; d'où il s'ensuit qu'il n'a besoin ni de partis, ni d'industries, ni de surprises. Il suit toujours une même ligne et va toujours son chemin, sans détours et sans déguisemens. D'ailleurs, instruit des maximes de l'Évangile, qui est la vérité même, il n'a garde, en quelque rencontre que ce soit, d'avoir recours au mensonge que l'Évangile condamne; et libre de tout désir de se pousser qui pourroit le séduire et le corrompre, il est bien éloigné de mettre en œuvre de criminelles pratiques dont il voit toute l'imposture et toute la honte.

Un homme religieux et désintéressé dans ses abaissemens volontaires. Car il y a une humilité prétendue qui n'a de l'humilité que les apparences, et il y a de feints abaissemens qui ne consistent qu'en fausses démonstrations et des dehors trompeurs. Souvent le mondain s'humilie, il s'abaisse; mais pourquoi? je l'ai dit et je le répète, c'est par une fragile espérance, c'est par une flatterie basse, c'est par un vil et sordide esclavage. La religion inspire au chrétien humble, jusque dans ses soumissions les plus profondes, bien plus de générosité et plus de dignité. Il rend honneur au prochain; il a pour le prochain toute la déférence, tous les ménagemens et tous les égards possibles; il ne refuseroit pas, s'il le falloit, de ramper

sur la poussière et sous les pieds du prochain ; mais en cela, qu'est-ce qu'il envisage? est-ce l'homme? non certes, puisqu'il n'attend ni ne veut rien de l'homme; mais dans l'homme il n'envisage que Dieu. C'est à Dieu qu'il obéit en obéissant à l'homme : c'est à Dieu qu'il offre son encens en rendant hommage à l'homme; c'est devant Dieu qu'il se prosterne en s'inclinant devant l'homme : Dieu est le seul objet de son culte, comme il en doit être l'unique récompense.

Un homme équitable dans ses jugemens : et voici, j'ose le dire, un des plus nobles efforts de l'humilité. Parce que nous sommes ordinairement préoccupés, soit en notre faveur par notre amour-propre, soit contre le prochain par une maligne envie, on ne peut guères compter sur l'équité des jugemens que nous portons ou de nous-mêmes ou des autres. Mais, par une règle toute contraire, parce que l'humble chrétien est dégagé de ces préventions qui nous aveuglent, il est beaucoup plus en état de juger sainement; et comme il ne sait point dissimuler ni trahir la vérité qu'il connoît, il parle selon qu'il pense, et communément il pense bien. Si donc il s'agit de lui-même, il ne cherche point à se faire valoir au delà de son prix, et s'il est question du prochain, il lui fait une justice entière, et bien

loin de vouloir le rabaisser ni obscurcir ses avantages, il est le premier à les publier.

Nous en avons dans l'Évangile un exemple des plus célèbres, et quiconque examinera bien la conduite de Jean-Baptiste à l'égard de Jésus-Christ y trouvera une bonne foi, et dans cette bonne foi un caractère de grandeur qu'on ne peut assez admirer. Jean prêchoit au peuple la pénitence; toutes les rives du Jourdain retentissoient du bruit de son nom; on s'assembloit en foule auprès de lui, et il s'étoit fait une nombreuse école, qui le suivoit et recevoit ses enseignemens comme des oracles. Jamais crédit ne fut à un plus haut point. Mais, après tout, Jean-Baptiste n'étoit que le précurseur du Messie, et il n'avoit été envoyé qu'en cette qualité. Aussi est-ce à cette qualité seule que se borne toute l'idée qu'il a de lui-même et qu'il en donne à ces députés qui, de la part de la Synagogue, viennent l'interroger pour savoir qui il est? *Êtes-vous le Christ?* lui demandent-ils; *êtes-vous Élie? êtes-vous prophète*[1]? Que l'occasion étoit délicate pour un homme qui eût été moins humble! mais, à ces demandes, il répond simplement et sans hésiter qu'il n'est ni le Christ, ni Élie, ni prophète. *Qui êtes-vous donc?* répliquent ces envoyés : *Je suis*,

1. Joan., ch. I, v. 21.

leur dit-il, *la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez le chemin au Seigneur*[1]. Voilà tout ce que je puis vous apprendre de moi.

Ce n'est point encore assez : mais la même équité qui le fait juger si modestement de lui-même, lui fait rendre à Jésus-Christ en cette rencontre et en toutes les autres le plus juste et le plus glorieux témoignage. Il annonce aux députés de Jérusalem la venue de ce Messie : *Il est au milieu de vous : mais vous ne le connoissez point. C'est lui qui doit venir après moi, qui est avant moi et dont je ne suis pas digne de délier les souliers*[2]. Il s'écrie en le voyant et l'appelle le Sauveur des hommes : *Voilà l'Agneau de Dieu, voilà celui qui efface les péchés du monde*. Il fait plus : quand ses disciples s'apercevant que l'école de leur maître commençoit à déchoir, et que celle de Jésus-Christ s'établissoit de jour en jour et s'accréditoit, témoignoient là-dessus quelque jalousie, il leur déclare que désormais ils doivent s'attacher à ce nouveau maître ; il les lui envoie : car *c'est à lui de croître*, conclut-il, *et à moi de diminuer*[3]. Qu'on me dise s'il est rien de plus grand qu'un tel procédé, et si ce n'est pas ainsi que pensent les plus solides esprits et les cœurs les mieux placés?

1. Joan., ch. I, v. 21. 2. *Ib.*, 26.
3. Joan., ch. III, v. 30.

De tout cela, il est aisé de comprendre comment un chrétien humble est indépendant de tous les respects humains et des vaines opinions du monde, dès là qu'il ne se soucie ni de l'estime du monde, ni de sa faveur, et qu'il peut dire comme l'apôtre : *Pour moi, il m'importe peu que vous me jugiez, vous ou quelque autre homme que ce soit: je n'ai qu'un juge*, à proprement parler, *et ce juge c'est Dieu*[1]. Comment il garde toujours la même égalité d'âme et la même paix au milieu de toutes les vicissitudes où il est exposé, puisque ni l'une ni l'autre fortune ne fait impression sur lui. Comment il endure les plus mauvais traitemens avec une patience à l'épreuve de tout, parce qu'il n'y a point d'outrages dont il ne se croie digne, et que d'ailleurs il acquiert par là plus de ressemblance avec le sacré modèle qu'il fait gloire d'imiter et qui lui est proposé dans la personne adorable de son Sauveur. Comment on ne l'entend jamais faire parade de ses bonnes œuvres, vanter ses prétendus exploits; étaler en de longs récits les affaires où il a eu part, et de quelle manière il s'y est comporté; censurer celui-ci, railler de celui-là, entrer continuellement en dispute et s'ériger en homme habile et important. Comment, au contraire,

1. I Cor., ch. IV, v. 3.

on le voit à toute occasion se tenir, autant qu'il peut, à l'écart, user de réserve, donner à chacun une attention favorable, approuver, excuser, tourner les choses en bien et devenir ainsi du meilleur commerce et de la société la plus aimable. Voilà, dis-je, ce qu'on ne doit point avoir de peine à comprendre, et voilà par où la même humilité qui nous abaisse sert à nous relever. Comme donc l'Ecclésiastique a dit : *Plus vous êtes grand, plus vous devez vous humilier*[1], je ne fais nulle difficulté de renverser la proposition ; et sans altérer en aucune sorte cette divine parole, j'ajoute : *plus vous vous humilierez, plus vous serez grand.*

II. Mais n'en demeurons pas là : car il s'agit présentement de savoir si l'humilité n'est point un obstacle aux grandes actions, et à certaines entreprises où il faut de la magnanimité et une résolution que rien n'ébranle. La raison de douter est que l'humilité a pour fondement la connoissance de notre foiblesse, et une conviction actuelle et habituelle de notre insuffisance, d'où viennent les bas sentimens et la défiance que l'on conçoit de soi-même. Un homme véritablement humble est persuadé qu'il n'est rien, qu'il ne peut rien, et

1. Eccli. ch. III.

que de son fonds il n'est bon à rien. Or dans cette persuasion il n'est pas naturel qu'il forme des projets au-dessus de lui, ni qu'il veuille s'engager en des ministères et des fonctions qui demandent des talens rares et singuliers. Cela ne paroît pas naturel; mais il n'en est pas moins vrai, selon le mot de saint Léon, que *rien n'est difficile aux humbles;* qu'il n'y a point de si vaste dessein dont l'exécution les étonne; qu'ils sont capables de tout oser et d'affronter tous les périls avec l'assurance la plus ferme et l'intrépidité la plus héroïque; que plus ils se croient foibles, plus en même temps ils s'estiment forts; et que plus ils se défient d'eux-mêmes, plus ils sentent redoubler leur zèle, et portent loin leurs vues. Sont-ce là des paradoxes? sont-ce des vérités? Je prétends qu'il n'est rien de plus réel que ces merveilleux effets de l'humilité chrétienne; je prétends que c'est à quoi elle nous dispose, et ce qu'elle produit en nous. Je vais vous développer ce mystère, et voici comment nous devons l'entendre.

Car autant qu'un chrétien humble se défie de lui-même, autant il se confie en Dieu; moins il s'appuie sur lui-même, plus il s'appuie sur Dieu. Or il sait que rien n'est impossible à Dieu. Il sait que Dieu prend plaisir à faire éclater sa gloire dans notre infirmité, et

que c'est aux plus petits, dès qu'ils ont recours à lui, qu'il communique sa grâce avec plus d'abondance. Muni de ces pensées, et comme revêtu du pouvoir tout-puissant de Dieu même, est-il rien désormais de si laborieux et de si pénible, rien de si sublime et de si grand dont il craigne de se charger, et dont il désespère de venir à bout? Que Dieu l'appelle, il n'hésitera pas plus que le prophète Isaïe à lui répondre, *Me voici, Seigneur, envoyez-moi*[1]. Que Dieu en effet l'envoie, il ira partout. Il se présentera devant les puissances du siècle, il entrera dans les cours des princes et des rois, il leur annoncera les ordres du Dieu vivant, et ne sera touché ni de l'éclat de leur pourpre, ni de leurs menaces, ni de leurs promesses. Il plantera, selon les expressions figurées de l'Écriture, et il arrachera; il bâtira, et il détruira; il amassera, et il dissipera.

Quelle espèce de prodige, et quel admirable accord de deux choses aussi incompatibles, ce semble, que le sont tant de défiance d'une part, et de l'autre tant de confiance et de force? Car au milieu de cela le même homme qui agit si délibérément et si courageusement, ne perd rien de son humilité : c'est-à-dire

1. Isaïe, ch. VI, v. 8.

qu'il conserve toujours le souvenir de sa foiblesse; qu'il se regarde toujours comme un serviteur inutile, comme un enfant; qu'il dit toujours, à Dieu, dans le même sentiment que Jérémie, *Ah! Seigneur, mon incapacité est telle que je ne puis pas même prononcer une parole*[1]. Non, il ne le peut de lui-même et par lui-même: mais tandis qu'il en fait la confession la plus affectueuse et la plus sincère, il n'oublie point d'ailleurs ce que lui apprend le docteur des nations, qu'il *peut tout en celui qui le fortifie*[2]. De sorte qu'il ne balance pas un moment à se mettre en œuvre et à commencer, quel que soit l'ouvrage où la vocation de Dieu le destine. Qu'il y voie mille traverses à essuyer, et mille oppositions à vaincre; que le succès lui paroisse, non-seulement douteux, mais hors de vraisemblance, il espère contre l'espérance même. Ce n'est point par une témérité présomptueuse, puisque son espérance est fondée sur ce grand principe de saint Paul, que *Dieu fait choix de ce qui paroît plein de folie selon le monde, pour confondre les sages; qu'il choisit ce qui est foible devant le monde, pour confondre les forts; et qu'il se sert enfin de ce qu'il y a de plus bas et de plus méprisa-*

1. Jérém., ch. VIII, v. 6.
2. Philipp., ch. IV, v. 13.

ble, même des choses qui ne sont point pour détruire celles qui sont[1].

Ainsi, quand ce jeune berger qui d'un coup renversa Goliath, vit approcher de lui ce Philistin d'une énorme stature : *Tu viens à moi*, lui dit-il, *avec l'épée, la lance et le bouclier ; mais moi, je viens à toi au nom du Seigneur, et tout désarmé que je suis, je me tiens certain de la victoire*[2]! Car voici, ajoute-t-il, ce que je te déclare : *le Seigneur te livrera entre mes mains, je te donnerai la mort, et te couperai la tête, afin que toute la terre sache qu'il y a un Dieu en Israël, et que ce n'est ni par l'épée, ni par la lance qu'il sauve.* Ainsi le même David se trouvant investi d'ennemis qui l'assailloient de toutes parts, s'écrioit avec une sainte hardiesse : *Le Seigneur est notre ressource : nous combattrons, et il réduira en poudre tous ceux qui nous persécutent.*

Tel est par proportion le langage des âmes humbles : d'autant plus assurées de la protection divine, qu'elles se répondent moins d'elles-mêmes ; et du reste d'autant plus tranquilles sur la réussite de leurs entreprises, qu'étant humbles, elles craignent moins de subir la honte des fâcheux événemens que Dieu quelquefois, pour les éprouver, peut permettre. Un homme

1. I Cor., ch. VIII, v. 27.
2. I Reg., ch. XVII, v. 45.

du monde, suivant son orgueil, comme nous l'avons déjà remarqué, ne se hasarderoit pas si aisément. Il ne voudroit pas exposer son honneur; et, pour se déterminer, il lui faudroit de sérieux examens et de longues délibérations. Mais, dès qu'on a l'humilité dans le cœur, on n'est plus si jaloux d'un vain nom, ni si sensible aux reproches qu'on s'attirera, supposé qu'on vienne à échouer. On s'abandonne à la conduite de l'esprit de Dieu, et, du reste, on se soumet à tout ce qui en peut arriver pour notre humiliation devant les hommes.

Ce ne sont point là de simples spéculations : on en a vu la pratique. Fut-il jamais une entreprise pareille à celle des apôtres, lorsqu'ils se partagèrent dans toutes les contrées de la terre pour travailler à la conversion du monde entier? Les plus fameux conquérans dont l'histoire profane a vanté les faits mémorables, ont porté leur armes et étendu leurs conquêtes sur quelques nations : mais ces saints conquérans, ou, pour mieux dire, ces saints et zélés propagateurs de la loi chrétienne se proposèrent de soumettre généralement tous les peuples à l'empire de Jésus-Christ. Dans ce vaste projet, ils n'exceptèrent ni âge, ni sexe, ni rangs, ni qualités, ni états. A en juger selon la prudence du siècle, c'étoit un dessein chimérique, et l'on sait néanmoins avec quelle ardeur ils s'y

employèrent, avec quelle constance ils le soutinrent, avec quel bonheur ils l'accomplirent.

Or, qu'étoit-ce que ces apôtres? de pauvres pêcheurs, petits selon le monde et humbles selon l'Évangile. Leur humilité ne borna point leurs vues, elle ne leur resserra point le cœur, elle ne les affoiblit ni ne les arrêta point. Avec cette humilité, ils ont passé les mers, ils ont parcouru les provinces et les royaumes, ils ont répondu aux juges et aux magistrats, ils ont résisté aux grands, ils ont confondu les savans, ils ont instruit les infidèles et les Barbares, ils ont triomphé de l'idolâtrie et du paganisme; et, dans la suite des tems, combien ont-ils eu d'imitateurs et de successeurs, humbles comme eux, et appliqués sans relâche à perpétuer les fruits de leur zèle? Combien en ont-ils encore de nos jours, qui, par une sainte alliance, réunissent dans leurs personnes et la même humilité et la même élévation de sentimens ?

Pour en revenir aux apôtres, et pour dire en particulier quelque chose de saint Paul, on ne peut lire ses Épîtres et ne pas voir que ce fut un des esprits les plus sublimes et une des plus grandes âmes. Quel feu; quelle vivacité, et, tout ensemble, quelle solidité! Pense-t-on plus noblement? s'exprime-t-on plus éloquemment? Que n'a-t-il pas fait! que n'a-t-il pas souffert! supérieur à tout, aux dangers, aux

embûches, aux persécutions, aux trahisons, aux calomnies, aux opprobres, aux fers, à la faim, à la soif, au glaive, à la mort : car, disoit-il, *nous sommes au-dessus de tout cela*[1]. Saint Chrysostome en étoit ravi d'admiration, et n'avoit point de termes pour faire entendre ce qu'il en concevoit. Cependant, ce vaisseau d'élection, ce grand apôtre, quel mépris faisoit-il de lui-même, et comment en parloit-il ? Il se traitoit de pécheur, de blasphémateur, de persécuteur de l'Église, d'homme indigne de l'apostolat, d'avorton : tant l'humilité lui représentoit vivement ses misères, et tant elle le rabaissoit dans son estime.

Que ne pourrions-nous pas ajouter de ces sociétés et de ces ordres religieux qui sont pour l'un et l'autre sexe des écoles de perfection, et dont la sainteté est l'édification du monde chrétien ? Que n'en a-t-il pas dû coûter pour former ces grands corps, pour en rassembler tous les membres, pour les assortir et les régler ? Que d'études et de soins ! que de méditations, de réflexions, de conseils ! mais aussi quels progrès surprenans ! ces sociétés se sont multipliées ; ces ordres religieux se sont répandus dans tous les lieux éclairés de la foi et soumis à l'Église de Jésus-Christ. Comme au-

1. Rom., ch. VIII, v. 37.

tant de républiques, ils ont leur forme de gouvernement, leurs lois, leurs statuts, leurs offices, leurs fonctions, leurs observances, qu'il a fallu ordonner avec une pénétration et une sagesse qui descendît aux moindres détails, qui prévît toutes choses et ne laissât rien échapper. Voilà par où ils se sont maintenus depuis des siècles, et ils se maintiennent. Or, après Dieu et la grâce de Dieu, je demande à qui nous sommes redevables de ces saints établissemens? Est-ce à d'habiles politiques et à leurs intrigues? Est-ce à des philosophes fiers de leur science et pleins d'eux-mêmes? Là-dessus, je ne puis mieux répondre que par les paroles du Fils de Dieu à son Père : *Seigneur, Père tout-puissant, je vous bénis et vous rends grâces d'avoir caché ces choses aux sages selon la chair et aux savans ; mais de les avoir révélées aux petits*[1]; d'y avoir employé d'humbles instituteurs, un humble François d'Assise, un humble François de Paule, et d'autres. Parce qu'ils étoient humbles, ils n'en ont été que plus propres à entrer dans les grandes vues de la Providence sur eux, et que mieux préparés à les seconder.

Je finis; car peut-être n'en ai-je déjà que trop dit, mais quoi qu'il en soit, apprenez à

1. Luc., ch. x, v. 21.

réformer vos idées touchant une des vertus les plus essentielles du christianisme, qui est l'humilité. Autant qu'elle nous porte à nous mépriser nous-mêmes, autant devons-nous l'estimer. Puissiez-vous en bien connoître le mérite, et plaise au ciel qu'au milieu de tous vos honneurs vous travailliez désormais à l'acquérir!

ILLUSION ET DANGER D'UNE GRANDE RÉPUTATION.

Prenez soin de vous établir dans une bonne réputation et de vous y maintenir[1] : c'est l'avis que nous donne le Saint-Esprit; et cette maxime, telle que nous devons l'entendre, est fondée sur de très-solides raisons. Car, suivant le sens de l'Écriture, qu'est-ce qu'une bonne réputation, et en quoi consiste-t-elle? A être exempt de reproche, chacun dans notre état; je dis de certains reproches qui flétrissent un nom et qui éloignent de la personne : à être réputé, dans l'opinion commune, homme de probité et de bonnes mœurs; homme équitable, droit, fidèle; homme sensé et judicieux, capable dans sa condition de remplir les devoirs de son emploi, de sa charge, de son ministère; en deux mots, honnête homme selon le monde, et homme chrétien selon Dieu. Or, il nous est d'une extrême conséquence d'avoir sur tout cela une réputation saine et sans tache : pourquoi? parce qu'en

1. Eccli., ch. XIV, v. 15.

mille rencontres, il y va de la gloire de Dieu et de l'honneur de la religion que nous professons; parce qu'il y va de notre propre intérêt et de l'avantage personnel que nous y trouvons; parce qu'il n'y va pas moins de l'utilité du prochain, dont nous sommes chargés, et auprès de qui nous nous employons.

En effet, rien ne sert plus à glorifier Dieu et à relever l'honneur de son culte que l'estime qu'on fait de ceux qui le servent et l'édification qu'on tire de leurs exemples. C'est pour cela que le prince des apôtres, saint Pierre, recommandoit tant aux fidèles de garder parmi les gentils une conduite régulière, afin, disoit-il, que malgré leurs préjugés contre notre sainte loi, venant à examiner votre vie et n'y voyant rien que d'édifiant, ils rendent gloire à Dieu, et que vous fermiez la bouche à ceux qui voudroient parler mal de vous. De plus, à n'envisager que nous-mêmes, il est évident qu'une bonne réputation nous est très-avantageuse et même nécessaire pour notre établissement et notre avancement, soit dans l'Église, soit dans le monde; car on ne s'accommode nulle part d'un homme noté et décrié. Aussi, quand les apôtres proposèrent aux disciples de choisir entre eux des diacres et de leur commettre le soin de distribuer les aumônes, la première condition qu'ils leur mar-

quèrent fut qu'ils prendroient pour cette fonction *des hommes d'une vertu reconnue*[1]. Enfin, considérant la chose par rapport au prochain, il est aisé de voir que sans une réputation à couvert de la censure, il n'est guère possible que nous fassions aucun fruit auprès de lui, puisque nous ne le pouvons faire qu'autant que le prochain a de créance en nous, et qu'il n'en peut avoir quand il n'est pas bien prévenu en notre faveur. Comment un père, par exemple, inspirera-t-il à ses enfans l'horreur du vice, s'ils sont témoins de son libertinage et de ses désordres? Comment un prédicateur prêchera-t-il l'humilité et en persuadera-t-il la pratique à ses auditeurs, s'ils le connoissent pour un homme vain et enflé d'orgueil? Comment un directeur, un pasteur de l'Église ramènera-t-il les âmes égarées, et les fera-t-il rentrer dans les voies de la foi, si l'on sait qu'il est égaré lui-même, ou s'il est au moins d'une doctrine suspecte? Il en est de même d'une infinité d'autres sujets.

Il est donc non-seulement permis, mais à propos, surtout en certaines situations et en certaines places, de conserver sa réputation et de la défendre. Et c'est ce qui faisoit dire à saint Augustin : *Je me dois à moi-même et pour mon*

1. Act., ch. VI, v. 3.

propre bien le mérite de ma vie : mais je dois au public et à son progrès dans le chemin du salut l'intégrité de ma réputation[1]. Morale dont il avoit le modèle dans saint Paul. On pourroit être surpris d'abord que ce docteur des nations racontât lui-même les grâces extraordinaires qu'il avoit reçues, ses révélations, son ravissement jusqu'au troisième ciel; que lui-même il fît le récit de ses courses évangéliques, de ses combats, de ses travaux immenses, et qu'il ne feignît pas même d'ajouter qu'il avoit plus travaillé que le reste des apôtres. Ce n'étoit point là blesser l'humilité, comme il le montre assez ailleurs. Mais il savoit combien il lui étoit important pour la conversion des infidèles et pour le soutien de ceux qui avoient déjà embrassé l'Évangile, de s'accréditer dans leurs esprits, afin qu'ils devinssent par là plus dociles à l'écouter et à profiter de ses instructions. Voilà pourquoi il croyoit devoir ménager sa réputation, de sorte qu'étant condamné au fouet, il se tint obligé, pour éviter la honte de ce châtiment, de déclarer qu'il étoit citoyen romain; et que se voyant cité à Jérusalem pour répondre devant le proconsul Festus, il refusa d'y comparoître et en appela à César.

1. Aug.

Mais, outre cette bonne réputation dont il ne s'agit point ici précisément, il y en a une autre que nous appelons, selon le terme ordinaire, une grande réputation. La bonne réputation est, sans contredit, un bien précieux dans l'estime de tout le monde, et néanmoins elle ne suffit pas aux âmes ambitieuses et orgueilleuses; car il lui manque quelque chose qui contente leur orgueil et qui flatte leur vanité. J'explique ma pensée. Une bonne réputation, quoique honorable, n'a rien dans le fond qui nous distingue beaucoup. C'est un état commun à une multitude de gens raisonnables, parmi lesquels nous vivons et dont le nombre dans la société humaine n'est pas petit. Ils sont réguliers, ils se conduisent bien; ils s'acquittent bien, chacun dans sa profession, de leurs exercices, et remplissent fidèlement leurs obligations. On les approuve, et l'on a pour eux toute la considération qui leur est due : mais cette considération, après tout, ne leur donne pas ce lustre, cet éclat, cette vogue qui fait la grande réputation. On ne dit point d'eux, comme on le dit de quelques autres, c'est un grand homme, un grand magistrat, un grand politique, un grand théologien, un grand écrivain, un grand orateur, un grand prédicateur; noms fastueux et brillantes qualités qui éblouissent et dont on est souverainement jaloux.

Ainsi la grande réputation est au-dessus de la bonne réputation. Or, en matière de réputation et d'honneur, dès qu'on n'est pas au plus haut point, on compte communément assez peu tout le reste. Mais moi je prétends que dans ces grandes réputations il y a souvent bien de l'illusion. Je prétends, lors même qu'elles sont le plus justement acquises, comme quelques-unes peuvent l'être, qu'il y a du moins bien du danger et qu'il est infiniment à craindre que par les sentimens qu'elles inspirent, elles ne deviennent plus pernicieuses qu'elles ne sont glorieuses et avantageuses. Je n'avance rien sans preuves; et de toutes les preuves, la plus sensible, c'est la connoissance que nous avons du monde et ce que l'usage de la vie nous apprend.

I. Illusion : car si nous observons bien sur quoi sont établies ces réputations qui font tant de bruit, nous trouverons que la plupart n'ont pour fondement que l'occasion et le hasard, que la conjoncture favorable des temps, que le défaut de compétiteurs et de gens de mérite, que le caprice et le mauvais goût du public; que quelques dehors spécieux, accompagnés de beaucoup de confiance et de présomption; que des secours étrangers et cachés; que la distinction de la naissance et du raug; que l'in-

clination, la faveur, et particulièrement l'intrigue. Gardons-nous de blesser personne : ce n'est pas mon dessein ; à Dieu ne plaise ! Je parle en général, et quiconque voudroit faire là-dessus des applications odieuses ne doit les imputer qu'à lui-même, et ne peut m'en rendre responsable.

Mais cette déclaration faite de ma part, et sans entrer dans aucun détail, je reprends ma proposition, et, de bonne foi, je demande combien on a vu de ces prétendus grands hommes qui devoient toute leur réputation à un succès où je ne sais quelle heureuse aventure avoit eu plus de part que le génie et l'habileté. Tel dans les armes est devenu célèbre par une victoire qu'il a remportée, ou plutôt qu'on a remportée pour lui et en son nom. Elle lui est attribuée, parce qu'il avoit le commandement ; et il en a l'honneur, sans en avoir, à bien dire, ni soutenu le travail, ni couru le péril.

Il en est de même dans le maniement des affaires, de même dans la magistrature et la dispensation de la justice ; de même dans les lettres et les sciences, soit divines, soit humaines ; de même (le croiroit-on, si l'expérience ne nous en convainquoit pas) dans le ministère évangélique, dans la direction des consciences, dans la pratique de la perfection et de la sain-

teté chrétienne. L'un est regardé comme un esprit supérieur, comme un homme intelligent, sage dans ses entreprises, solide dans ses vues, juste dans ses mesures. Il réussit, et parce qu'il est ordinaire de juger par les événemens, de là vient la haute estime qu'on en fait. On ne cesse point de l'admirer et de l'exalter. Mais ces lumières si pures, mais ces vues si droites, ces mesures si justes, est-ce de son fonds qu'il les tire; ou ne sont-ce pas peut-être des amis qu'il consulte, des subalternes auxquels il se confie, qui secrètement et quelquefois sans qu'il l'aperçoive lui-même, le guident dans toutes ses démarches et l'éclairent dans toutes ses délibérations et toutes ses résolutions? L'autre se fait écouter comme un maître, tant il paroît avoir acquis de connoissances et être versé en tout genre d'érudition. On le met entre les savans au premier rang, et il est vrai qu'il n'y a point de matière sur quoi il ne s'explique d'une manière à imposer. Je dis à imposer; car tout cet appareil de doctrine n'est souvent autre chose qu'une belle superficie, sous laquelle il y a beaucoup de vide et fort peu de substance. A force de tout savoir, ou de vouloir tout savoir, il arrive assez qu'on ne sait rien. On se fait néanmoins valoir par une facilité de s'énoncer et une abondance de paroles qui ne tarit point, par un ton décisif et

assuré qui semble ne pas permettre le moindre doute et prévenir toutes les difficultés; par un étalage de termes, de noms, de raisonnemens, de faits, qui ne peuvent guères être contredits, parce que la plupart de ceux qui les entendent n'y comprennent rien, et que n'étant pas en état d'en voir le foible, ils deviennent adorateurs de ce qu'ils ignorent.

Que dirai-je de ces orateurs, dont la vaine et spécieuse éloquence attire à leurs discours les villes entières? On les suit avec empressement. Le concours croît de jour en jour; ce sont les oracles de tout un pays. Heureux d'avoir eu à se produire dans des tems de décadence et de disette. Je veux dire dans des tems où le goût dépravé du siècle ne discernoit ni l'excellent, ni le médiocre, mais les confondoit ensemble, et négligeoit le solide et le vrai pour s'attacher à de fausses lueurs. Dans des tems où tout le talent se bornoit au son de la voix dont l'oreille étoit flattée, et à certain extérieur qui frappoit les yeux. Surtout, dans des tems où de secrets intérêts engageoient un puissant parti à soutenir l'orateur et à le mettre dans un crédit, dont l'éclat rejaillît sur le parti même et servît à l'illustrer et à l'autoriser.

Ce n'est pas pour une fois que se sont ainsi formées les plus grandes réputations, non-

seulement en matière d'éloquence, mais, l'oserai-je dire, en matière de mœurs, en matière de direction et de conduite des âmes, en matière de piété et de religion. On transforme en anges de lumière des hommes très-peu éclairés dans les choses de Dieu. On les propose comme les dépositaires de la plus pure morale de l'Évangile, comme les seuls guides instruits des voies du salut et capables de les enseigner. On répand leurs ouvrages comme autant de chefs-d'œuvre et comme le précis de toute la vie spirituelle. Mille esprits aisés à séduire se laissent préoccuper de ces idées. De l'un elles se communiquent à l'autre. C'est bientôt une opinion presque universelle et une réputation hors de toute atteinte.

Du moins, si des gens qui se voient préconisés de la sorte rentroient en eux-mêmes; s'ils se rendoient quelque justice et qu'ils reconnussent de bonne foi combien ils sont au-dessous de ce qu'on pense d'eux et combien leur réputation passe leur mérite! C'est ce que l'humilité demanderoit et ce que la seule équité naturelle ne manqueroit pas de leur inspirer s'ils la consultoient. Ils seroient peu touchés alors des applaudissemens qu'ils reçoivent. S'ils ne se tenoient pas toujours obligés de les arrêter au dehors, en se déclarant, ils les désavoueroient dans le fond de l'âme. Ils les

tourneroient même à leur confusion, bien loin de s'en faire une gloire, parce qu'ils sentiroient combien peu ils leur sont dus et quelle en est l'illusion. Ils iroient encore plus avant; et par la comparaison qu'ils feroient d'eux-mêmes avec d'autres qui valent mieux qu'eux et qui demeurent dans l'oubli, ils comprendroient que ce ne sont pas toujours les vrais mérites qui éclatent. Ils les honoreroient jusque dans leur obscurité; ils les respecteroient et se garderoient bien de leur témoigner le moindre mépris ni de s'arroger une supériorité dont ils se déporteroient volontiers en leur faveur. Telles sont, dis-je, les dispositions où ils devroient être ; mais par l'aveuglement et l'enchantement de notre orgueil tout le contraire arrive, et voilà, outre l'illusion, quel est encore le danger d'une grande réputation.

II. Danger : car un homme s'enivre de son succès. Il n'examine point comment, ni par où il est parvenu; peu lui importe de le savoir, et même il se plaît à en perdre le souvenir. Il jouit de sa réputation, bien ou mal acquise; il en perçoit et en goûte les fruits : c'est assez. Que dis-je? il va même aisément jusqu'à se persuader qu'il y a en effet dans sa personne quelque chose qui le relève, et qui lui donne rang à part. Il l'entend dire si communément,

et ce langage lui est si agréable, qu'il n'a pas de peine à le croire. De là donc les retours sur soi-même, les complaisances secrètes où il aime à s'entretenir. De là les hauteurs d'esprit, les airs impérieux, les paroles sèches et dédaigneuses. De là il s'attend bien qu'on le ménagera; qu'on aura pour lui des égards; que dans une société, dans une compagnie on lui accordera des priviléges, parce qu'il fait honneur au corps et qu'il en est un des premiers ornemens. De là il ne peut souffrir que dans les mêmes fonctions et le même emploi, qui que ce soit ose s'égaler à lui. Il trouveroit même fort étrange que quelqu'un entreprît d'en approcher, voulant qu'il ne soit parlé que de lui, et concevant pour autrui la même jalousie qu'il excite dans les autres à son égard. Enfans des hommes, que vous êtes vains, en recherchant, comme vous faites, la vanité; et qu'il y a d'erreur et de mensonge dans ce que vous poursuivez avec plus d'ardeur!

Ceci, au reste, ne regarde pas seulement ces grandes réputations que j'ai dit être mal fondées, mais celles même qui sont le plus justement et le plus solidement établies. Car il y en a : il y a de ces hommes singuliers et rares, qui emportent avec raison tous les suffrages, et à qui la plus maligne envie est forcée de rendre une espèce d'hommage par son silence et par

son estime. Elle plie devant eux, et elle se tait. On en fait mention de tous côtés; partout on les reçoit avec agrément; grands et petits, tout le monde leur témoigne du respect et de la vénération. Or par là ils sont exposés à la même tentation que les autres; et quoique quelques-uns peut-être, par le bon caractère de leur esprit, se préservent de ce danger, il n'y en a que trop qui y succombent.

Et à dire vrai, il en est d'une grande réputation comme d'une grande fortune. Il est également difficile de bien soutenir l'une et l'autre, et de ne s'y point oublier. Quand on se voit dans un certain degré d'élévation et de distinction, il semble qu'on ait été tout à coup métamorphosé dans un nouvel homme. Ce sont des pensées, des affections, des sentimens tout différens : c'est une conduite tout opposée à celle qu'on avoit tenue jusque-là. On étoit d'un commerce aisé, commode, honnête; on se familiarisoit avec des amis : mais les tems sont changés, et il s'est fait le même changement dans le cœur. On est devenu homme trop important pour entretenir désormais de pareilles liaisons. On a pris son vol bien plus haut, et l'on ne s'associe plus qu'avec les grands : comme si à l'exemple de ces Pharisiens qui se séparoient du peuple, on disoit

au reste du monde : Tenez-vous loin de moi. On le dit, non pas de vive voix ni d'une façon si grossière, mais on le donne assez à entendre par un visage froid et composé, par une réserve affectée, par une conversation sérieuse, par mille témoignages qui se font tout d'un coup apercevoir. Pitoyable foiblesse où se laissent aller les meilleurs esprits ! Il n'est point de poison plus subtil que l'orgueil. Il a corrompu jusque dans le ciel les plus sublimes intelligences : ne nous étonnons pas que sur la terre il puisse pervertir les âmes d'ailleurs les mieux constituées et les plus fermes.

Encore si ce n'étoit là qu'une de ces foiblesses humaines, qui n'ont nul rapport au salut, et qui n'y causent aucun dommage : mais en est-il une plus pernicieuse, puisqu'elle est capable de nous enlever devant Dieu tout le fruit d'une vie passée dans les plus longs et les plus rudes travaux ? Car il n'en coûte pas peu pour se faire une grande réputation, et pour la conserver. Que la nature nous ait doués des plus belles qualités, cela ne suffit pas. Ces qualités naturelles sont des talens, mais il les faut cultiver ; c'est une bonne terre, mais il y faut planter, il y faut semer, il y faut faire germer et croître le grain. Sans cette culture tout dépérit, et rien ne profite.

Aussi sommes-nous témoins des soins in-

finis, de l'application continuelle, des études, des recherches, des fatigues d'un homme qui veut par la voie du mérite se signaler dans sa profession et rendre son nom célèbre. Toute son attention va là. Il ne pense qu'à cette réputation, il n'est en peine que de cette réputation, il ne mesure ses avantages et ses progrès que par cette réputation. Si cette réputation augmente et se répand, il se tient heureux. Si quelque événement l'arrête, et qu'elle ne soit pas aussi prompte à s'avancer qu'il le désire, il en est désolé. Et parce qu'il n'est rien de plus facile à blesser, est-il précautions qu'il ne prenne pour la ménager? est-il d'efforts qu'il ne redouble pour la rétablir, du moment qu'elle commence à déchoir et à tomber? Si bien que l'unique objet de ses vœux, c'est cette réputation; que l'unique fin de ses actions, c'est cette réputation; que son idole et comme sa divinité, c'est cette réputation.

Je n'exagère point. Je ne dis que ce que nous observons dans tous les états et tous les jours. Or de là que s'ensuit-il? un grand désordre et un grand malheur : c'est-à-dire que nous rapportons tout à notre gloire, et non à la gloire de Dieu, voilà le désordre; et que ne faisant rien en vue de Dieu et de sa gloire, tout ce que nous faisons n'est rien devant Dieu, voilà le malheur. Malheur et désordre

d'autant plus déplorables que les plus saints ministères ne sont pas exempts de l'un ni de l'autre, et n'est-ce pas ce que je puis justement appeler l'abomination de la désolation dans le lieu saint?

Car pour nous instruire nous-mêmes, nous ministres et prédicateurs de l'Évangile, et pour apprendre à nous garantir de la plus mortelle contagion que nous ayons à craindre, est-il rien dans nos fonctions apostoliques de plus fréquent que de se laisser surprendre à l'attrait d'une grande réputation? En prêchant la parole de Dieu, on la profane, parce qu'on l'emploie, non point à faire connoître et honorer Dieu, mais à se faire honorer et connoître soi-même. Peut-être avoit-on eu d'abord des vues plus épurées. Peut-être en recevant sa mission et se mettant en devoir de l'exercer, avoit-on dit comme l'apôtre : *Nous ne nous prêchons point nous-mêmes, mais nous prêchons Jésus-Christ notre Seigneur*[1]. On avoit été élevé dans ces sentimens, on les avoit apportés au saint ministère, et l'important étoit d'y persévérer : mais bientôt l'ennemi est venu jeter l'ivraie dans le champ du père de famille. Ce n'est point à la faveur des ténèbres, mais au grand jour d'une réputation

1. II Cor., ch. IV.

naissante et brillante. Une foule d'auditeurs qu'on traîne après soi, leur assiduité, leur attention, leurs acclamations; toutes les chaires ouvertes au nouveau prédicateur, tous les honneurs qu'on lui rend; les personnes du plus haut rang qui l'appellent auprès d'eux, et l'accueil favorable qu'ils lui font dès qu'il se présente : tout cela met à d'étranges épreuves la pureté de son zèle et la droiture de ses intentions. Insensiblement ses premières vues s'effacent, et le monde prend dans son cœur la place de Dieu. Car autant qu'il plaît au monde et parce qu'il plaît au monde, le monde commence à lui plaire. Je veux dire qu'il s'attache au monde, et qu'il aime à voir le monde, à converser avec le monde, à se faire d'agréables sociétés dans le monde, non point pour la sanctification du monde, mais pour sa propre satisfaction. Et comme on devient bon avec les bons, méchant avec les méchans, il devient mondain avec les mondains : de sorte que malgré la sainteté de son ministère, qui de soi-même ne tend qu'à rendre gloire à Dieu et à procurer le salut des âmes, il n'a que des idées mondaines, et n'est touché que de sa réputation et des agrémens qu'elle lui fait goûter parmi le monde.

Voilà, dis-je, le grand intérêt qui l'anime et

qui le soutient dans ses laborieuses occupations. Voilà le grand principe qui le meut; qui l'engage à ne se donner aucun relâche ni aucun repos; qui d'année en année le pique d'une ardeur et d'une émulation toujours nouvelle : voulant fournir avec le même honneur et la même estime toute sa carrière, et ne craignant rien davantage que de laisser apercevoir en lui quelque changement, et de dégénérer dans l'opinion publique. De cette manière ses jours s'écoulent, son âge avance, la mort approche, et il est enfin question de se disposer à paroître devant Dieu, et à subir ce terrible examen où Dieu lui demandera compte des talens dont il avoit été si libéralement pourvu. Or qui peut exprimer de quel étonnement et de quelle frayeur il sera saisi, lorsque réfléchissant sur lui-même, il entendra dans le secret de l'âme la voix de sa conscience, qui lui redira ce que le Sauveur du monde disoit à ses disciples : *Prenez garde de ne point faire vos bonnes œuvres devant les hommes pour en être vus et considérés ; autrement vous n'en recevrez nulle récompense de votre Père céleste*[1]. Il aura beaucoup travaillé; il aura fait de violentes contentions d'esprit et de corps, et il se sera consumé de

1. Matth., ch. VI.

veilles; mais avec quelle douleur verra-t-il s'accomplir en lui ce reproche du prophète Aggée : *Repassez sur toute votre vie, faites réflexion sur votre conduite; vous avez beaucoup semé et vous n'avez rien recueilli*[1]. A juger de vos actions par les dehors et selon les apparences, *vous devez avoir amassé beaucoup de mérites;* mais comme un homme qui mettroit son trésor *dans un sac percé*, ce que vous avez gagné d'une part vous l'avez perdu de l'autre.

Ce n'est pas assez. Il aura même produit beaucoup de fruits par l'efficace et la vertu de la grâce attachée à la divine parole; il aura opéré beaucoup de conversions, beaucoup fléchi d'âmes endurcies, éclairé d'âmes aveuglées, fortifié d'âmes foibles, excité d'âmes lâches, élevé d'âmes pieuses et justes : mais avec quelle confusion et quel triste retour sur soi-même se représentera-t-il le sort de ces faux prophètes, qui dans le jugement dernier diront au Fils de Dieu : *Seigneur, nous avons prophétisé, chassé les démons en votre nom*[2], et qui n'auront pour toute réponse que ce formidable arrêt : *Retirez-vous de moi, ouvriers d'iniquité*. Car c'étoit une iniquité de dérober à Dieu la gloire qui lui appartenoit; de n'agir

1. Agg., ch. I, v. 6.
2. Matth., ch. VII, v. 22.

pas uniquement pour Dieu, dont il étoit l'ambassadeur et le ministre; de renverser ainsi les desseins de Dieu, qui ne l'avoit choisi que pour le sanctifier en l'employant à l'édification de son Église et à la sanctification du prochain. Contre des réflexions si touchantes et si affligeantes, quelle pourroit être sa ressource? Seroit-ce une immortalité chimérique, c'est-à-dire la vaine espérance de vivre, même après la mort, dans la mémoire des hommes? Frivole consolation! *Hélas!* s'écrie là-dessus un saint docteur parlant de ces fameux personnages que l'antiquité a tant honorés, et dont le souvenir s'est perpétué jusqu'à nous, *on les loue où ils ne sont plus, et ils endurent de cruels tourmens là où ils sont*, et où ils seront pendant toute l'éternité.

Tirons de là des conséquences bien raisonnables et bien véritables, savoir : 1. Qu'une grande réputation est communément un grand obstacle au salut et à la perfection, surtout de ceux que leur vocation a appelés au ministère évangélique. 2. Que plus nous réussissons dans ce sacré ministère et plus nous sommes connus dans le monde, bien loin de nous enorgueillir, plus nous devons trembler, nous humilier, veiller sur nous-mêmes, dans la juste crainte qu'une fausse gloire ne nous ravisse le fruit solide et le mérite de nos peines.

3. Qu'au lieu d'envier aux autres leur réputation, et de les en féliciter comme d'un avantage, nous avons plutôt sujet de les plaindre, et de nous féliciter nous-mêmes de n'être pas exposés à la même contagion. 4. Qu'il n'est point d'état plus digne d'envie, parce qu'il n'en est point de plus tranquille ni de plus assuré, que celui d'un homme, qui dans une retraite volontaire sert Dieu et le prochain sans éclat, sans nom; content d'un travail obscur, pourvu qu'il soit utile et conforme aux vues de la Providence. Que s'il plaît au Seigneur, qui selon les conseils de sa sagesse élève et abaisse, de nous mettre sur le chandelier pour faire luire notre lumière aux yeux du monde, il n'est pas toujours nécessaire ni même à propos de la cacher sous le boisseau, et de nous ensevelir dans les ténèbres : mais que le devoir d'un vrai ministre de Jésus-Christ demande alors qu'il ne fasse nul autre usage de l'estime dont on est prévenu à son égard, que pour agir plus efficacement et pour mieux accomplir l'œuvre de Dieu qui lui est confiée. 5. Que nous ne pouvons graver trop profondément dans nos cœurs, ni suivre trop régulièrement dans la pratique, la grande leçon du Fils de Dieu aux septante disciples qu'il avoit envoyés prêcher son Évangile, lorsqu'au retour de leur mission, leur entendant dire

avec quelque sentiment de complaisance que les démons même leur étoient soumis, il leur fit cette admirable réponse : *J'ai vu Satan qui tomboit du ciel comme un foudre. Il est vrai, je vous ai donné le pouvoir de marcher sur les serpens et d'abattre toutes les forces de l'ennemi, sans que rien soit capable de vous nuire, cependant il ne faut point vous réjouir de ce que les esprits se soumettent à vous*, ni de ce que cela vous fait craindre et révérer sur la terre; *mais réjouissez-vous de ce que vos noms sont écrits dans le ciel*[1].

1. Luc., ch. x.

PENSÉES DIVERSES SUR L'HUMILITÉ ET L'ORGUEIL.

Nous aimons tant l'humilité dans les autres : quand travaillerons-nous à la former dans nous-mêmes? Partout où nous l'apercevons hors de nous, elle nous plaît, elle nous charme. Elle nous plaît dans un grand, qui ne s'enfle point de sa grandeur. Elle nous plaît dans un inférieur, qui reconnoît sa sujettion et sa dépendance. Elle nous plaît dans un égal; et quoique la jalousie naisse assez communément entre les égaux, si c'est néanmoins un homme humble que cet égal, et que la Providence vienne à l'élever, nous lui rendons justice et ne pensons point à lui envier son élévation. Or puisque l'humilité nous paroît si aimable dans autrui, pourquoi donc, lorsqu'il s'agit de l'acquérir nous-mêmes et de la pratiquer, y avons-nous tant d'opposition? Quelle diversité et quelle contrariété de sentimens! Mais voici le mystère, que je puis appeler mystère d'orgueil et d'iniquité. Car que fait l'humilité dans les autres? elle les porte à s'abaisser au-dessous de nous, et voilà ce que nous ai-

mons : mais que feroit la même humilité dans nous ? elle nous porteroit à nous abaisser au-dessous des autres, et voilà ce que nous n'aimons pas.

¶ On s'est échappé dans une rencontre, on a parlé, agi mal à propos. C'est une faute; et si d'abord on la reconnoissoit, si l'on en convenoit de bonne foi, et qu'on en témoignât de la peine, la chose en demeureroit là. Mais parce qu'on veut se justifier et se disculper; parce qu'on ne veut pas subir une légère confusion, combien s'en attire-t-on d'autres ? Vous contestez, et les gens s'élèvent contre vous; ils vous traitent d'esprit opiniâtre; et piqués de votre obstination, ils prennent à tâche de vous mortifier, de vous rabaisser, de vous humilier. Avec un peu d'humilité qu'on s'épargneroit d'humiliations !

¶ Il s'est élevé bien des savans dans le monde, et il s'en forme tous les jours. Quelles découvertes n'ont-ils pas faites, et ne font-ils pas encore ? Depuis l'hysope jusqu'au cèdre, et depuis la terre jusqu'au ciel, est-il rien de si secret, soit dans l'art, soit dans la nature, où l'on n'ait pénétré ? Hélas ! on n'ignore rien, ce semble, et l'on possède toutes les sciences, hors la science de soi-même. Selon l'ancien proverbe, cité par Jésus-Christ même, on disoit et l'on dit encore : *Médecin, guérissez-*

vous vous-même[1] : ainsi je puis dire : Savans si curieux de connoître tout ce qui est hors de vous, hé ! quand apprendrez-vous à vous connoître vous-mêmes ?

¶ Il est vrai : vous ne parlez de vous que dans les termes les plus modestes et les plus humbles. Vous rejetez tous les éloges qu'on vous donne ; vous rabaissez toutes les bonnes qualités qu'on vous attribue ; vous paroissez confus de tous les honneurs qu'on vous rend ; enfin vous ne témoignez pour vous-même que du mépris. Tout cela est édifiant. Mais, du reste, ce même mépris de votre personne, que quelque autre vienne à vous le marquer, ou par une parole, ou par un geste, ou par une œillade, vous voilà tout à coup déconcerté : votre cœur se soulève, le feu vous monte au visage, vous vous mettez en défense, et vous répondez avec aigreur. Que d'humilité et d'orgueil tout ensemble ! mais tout opposés que semblent être l'un et l'autre, il n'est pas mal aisé de les concilier. C'est qu'à parler modestement et à témoigner du mépris pour soi-même, il n'y a qu'une humiliation apparente, et qu'il y a même une sorte de gloire : mais à se voir méprisé de la part d'autrui, c'est là que l'humiliation est véritable, et par là même qu'elle devient insupportable.

1. Luc., ch. IV, v. 23.

¶ Humilions-nous, mais sincèrement, mais profondément, et notre humilité vaudra mieux pour nous que les plus grands talens, mieux que tous les succès que nous pourrions avoir dans les emplois même les plus saints et dans les plus excellens ministères, mieux que tous les miracles que Dieu pourroit opérer par nous: comment cela? parce que notre humilité sera pour nous une voie de salut beaucoup plus sûre. Plusieurs se sont perdus par l'éclat de leurs talens, de leurs succès, de leurs miracles; nul ne s'est perdu par les sentimens d'une vraie et solide humilité.

Ainsi vous ne pouvez vous appliquer à l'oraison? humiliez-vous de la sécheresse de votre cœur et des perpétuelles évagations de votre esprit. Votre foiblesse ne peut soutenir le travail? humiliez-vous de l'inaction où vous êtes et du repos où vous vivez. Votre santé ne vous permet pas de pratiquer des austérités et des pénitences? humiliez-vous des ménagemens dont vous usez et des soulagemens dont vous ne sauriez vous passer. De cette sorte, l'humilité sera devant Dieu le supplément des œuvres qui vous manquent. Supplément sans comparaison plus méritoire que ces œuvres mêmes. Car au-dessus de toutes les œuvres, ce qu'il y a dans le christianisme de plus difficile, ce n'est pas de faire oraison, ce

n'est pas de travailler ni de se mortifier, mais de s'humilier.

¶ Vous vous plaignez de n'avoir pas reçu de Dieu certains dons naturels qui brillent dans les autres et qui les distinguent : mais surtout vous ajoutez que ce qui vous afflige, c'est de ne pouvoir pas, faute de talens, glorifier Dieu comme les autres le glorifient : illusion. Car si vous examinez bien le fond de votre cœur, vous trouverez que ce qui vous afflige, ce n'est point précisément de ne pouvoir pas glorifier Dieu comme les autres, mais de ne pouvoir pas, en glorifiant Dieu comme les autres, vous glorifier vous-même. Que notre orgueil est subtil, et qu'il a de détours pour nous surprendre ! jusque dans la gloire de Dieu, il nous fait désirer et chercher notre propre gloire.

¶ Quand on voit dans le ministère évangélique un homme doué de certaines qualités, d'un génie élevé, d'un esprit vif, d'une imagination noble, d'une éloquence forte et naturelle, on conclut que c'est un sujet bien propre à procurer la gloire de Dieu, sans examiner d'ailleurs s'il a le fonds d'humilité nécessaire, qui doit servir de base à toutes les œuvres saintes et les soutenir. Mais Dieu en juge tout autrement que nous. Car si cet homme manque d'humilité, si c'est un homme vain et présomptueux, on peut dire de lui ce que Samuel

dit de chacun des six enfans de Semeï, frères de David et ses aînés : *Ce n'est point là celui que le Seigneur a choisi*[1]. Sur qui donc tombera son choix? sur un homme modeste et humble. *Voilà l'homme de sa droite*, voilà le digne sujet qu'il emploiera aux plus merveilleux ouvrages de sa grâce, et de qui il tirera plus de gloire. Mais c'est un mérite médiocre, ou, pour ainsi parler, ce n'est rien selon les idées du monde. Je réponds qu'indépendamment de tout autre mérite, il a devant Dieu le mérite le plus essentiel, qui est celui de l'humilité : et de plus j'ajoute que n'étant rien ou presque rien dans l'estime commune, c'est cela même qui relève davantage la gloire de Dieu, à qui seul il appartient de faire de rien les plus grandes choses.

On peut m'objecter ce que l'expérience après tout nous fait connoître, par exemple, de deux prédicateurs : car sans être le plus humble, nous voyons toutefois que l'un avec les avantages qu'il a reçus de la nature, réussit beaucoup mieux dans l'opinion du public, et l'emporte infiniment sur l'autre. On goûte le premier, on le suit, au lieu que l'autre, dépourvu des mêmes dispositions et des mêmes dons, travaille dans l'obscurité, et qu'il n'est

1. I Reg., ch. VI, v. 8.

fait de lui aucune mention. Je sais tout cela : mais je sais aussi que nous donnons ordinairement dans une erreur grossière sur ce qui regarde la gloire de Dieu. Nous croyons la trouver où elle n'est pas, et nous ne la cherchons pas où elle est. Être admiré, vanté, écouté des grands, produit aux yeux des plus nombreuses et des plus augustes assemblées, voilà où nous faisons consister la gloire de Dieu : mais souvent elle n'est point là. Où donc est-elle ? dans la conversion des pécheurs, dans l'instruction des ignorans, dans l'avancement et l'édification des âmes ; et un bon missionnaire, homme sans nom, sans réputation, mais humble, zélé, plein de confiance en Dieu, vivant parmi les sauvages, parcourant les villages et les campagnes, convertira plus de pécheurs, instruira plus d'esprits simples, gagnera plus d'âmes à Jésus-Christ, et les avancera plus dans les voies de Dieu que le plus célèbre prédicateur. Disons en deux mots : l'un fait beaucoup plus de bruit, mais l'autre beaucoup plus de fruits. Or ce bruit ne sert communément qu'à glorifier l'homme ; mais ce fruit, c'est ce qui glorifie Dieu.

Un Père a eu raison de dire que le souvenir de nos péchés nous est infiniment plus utile que le souvenir de nos bonnes œuvres. Pour entendre la pensée de ce saint docteur, il faut

bien distinguer deux choses : nos actions et le souvenir de nos actions. Or il n'en est pas de l'un comme de l'autre, et ils ont des effets tout opposés. Nos bonnes actions nous sanctifient, mais le souvenir de nos bonnes actions nous corrompt, parce qu'il nous enorgueillit; au contraire, nos mauvaises actions nous corrompent, mais le souvenir de nos mauvaises actions sert à nous sanctifier, parce qu'il sert à nous humilier. De là, double conséquence. Pratiquons la vertu; et dès que nous l'avons pratiquée, que l'humilité nous mette un voile sur les yeux pour ne plus voir le bien que nous avons fait. Et par une règle toute différente, fuyons le péché; mais quand nous avons eu le malheur d'y tomber, que l'humilité nous tire le voile de dessus les yeux pour voir toujours le mal que nous avons commis. Ainsi nous serons vertueux sans danger, et ce ne sera pas même sans fruit que nous aurons été pécheurs.

¶ Il y a un monde au-dessus de nous, un monde au-dessous de nous, et un monde autour de nous. Un monde au-dessus de nous, ce sont les grands; un monde au-dessous de nous, ce sont ceux que la naissance ou que le besoin a réduits dans une condition inférieure à la nôtre; un monde autour de nous, ce sont nos égaux. Selon ces divers degrés nous pre-

nons divers sentimens. Ce monde qui est au-dessus de nous devient souvent le sujet de notre vanité, et de la vanité la plus puérile. Ce monde qui est au-dessous de nous, devient ordinairement l'objet de nos mépris et de nos fiertés. Et ce monde qui est autour de nous, excite plus communément nos jalousies et nos animosités. Il faut expliquer ceci et reprendre par ordre chaque proposition.

Le monde qui est au-dessus de nous devient souvent le sujet de notre vanité. Je ne dis pas qu'il devient le sujet de notre ambition : cela est plus rare. Car il n'est pas ordinaire qu'un homme d'une condition commune, quoique honnête d'ailleurs, se mette dans l'esprit de parvenir à certains états d'élévation et de grandeur. Mais du reste il tombe dans une foiblesse pitoyable : c'est de vouloir au moins s'approcher des grands, de vouloir être connu des grands et les connoître, de n'avoir de commerce qu'avec les grands, de ne visiter que les grands, de s'ingérer dans toutes les affaires et toutes les intrigues des grands, de s'en faire un mérite et un point d'honneur. Écoutez-le parler, vous ne lui entendrez jamais citer que de grands noms, que des personnes de la première distinction et du plus haut rang, chez qui il est bien reçu, avec qui il a de fréquens entretiens, qui l'honorent de leur con-

Digitized by Google

fiance et par qui il est instruit à fond de tout ce qui se passe. Fausse gloire et vraie petitesse, où voulant s'élever au-dessus de soi-même l'on se rabaisse dans l'estime de tous les esprits droits et de bon sens !

Le monde qui est au-dessous de nous devient ordinairement l'objet de nos mépris et de nos fiertés. Dès qu'on a quelque supériorité sur les autres, on veut la leur faire sentir. On les traite avec hauteur, on leur parle avec empire, on ne s'explique en leur présence qu'en des termes et qu'avec des airs d'autorité, on les tient dans une soumission dure et dans une dépendance toute servile, comme si l'on vouloit en quelque manière se dédommager sur eux de tous les dédains qu'on a soi-même à essuyer de la part des maîtres de qui l'on dépend. Car voilà ce que l'expérience tous les jours nous fait voir : des gens humbles et souples jusqu'à la bassesse devant les puissances qui sont sur leur tête, mais absolus et fiers jusqu'à l'insolence envers ceux qui sont sous leur domination.

Le monde qui est autour de nous excite plus communément nos jalousies et nos animosités. On ne se mesure ni avec les grands, ni avec les petits, parce qu'il y a trop de disproportion entre eux et nous : mais on se mesure avec des égaux. Et comme il n'est pas possible que

l'égalité demeure toujours entière, et que l'un de temps en temps n'ait l'avantage sur l'autre, de là naissent mille envies qui rongent le cœur, qui même éclatent au dehors et se tournent en querelles et en inimitiés. Car c'est assez qu'un homme l'emporte sur nous; ou sans qu'il l'emporte, c'est assez qu'il concoure en quelque chose avec nous, pour nous indisposer et nous aigrir contre lui; et n'est-ce pas là ce qui cause entre les personnes de même profession, et jusque dans les états les plus saints, tant de partis et tant de divisions? Étrange injustice où nous porte notre orgueil! Ayons l'esprit de Dieu et suivons-le. Conduits par cet esprit de sagesse, d'équité, de charité, d'humilité, nous rendrons au monde que la Providence a placé au-dessus de nous tout ce qui lui est dû, mais sans nous en faire esclave, et sans nous prévaloir, par une vaine ostentation, de l'accès que nous aurons auprès de lui. Nous conserverons sur le monde que le ciel a mis au-dessous de nous tous nos priviléges et tous nos droits, mais sans le mépriser ni lui refuser aucun devoir de civilité, d'honnêteté, d'une charitable condescendance. Et nous vivrons en paix avec le monde qui est autour de nous sans le traverser mal à propos dans ses desseins, ni lui envier le bien qu'il possède.

¶ Des gens de bien, ou réputés tels, se font un prétendu mérite d'une sorte d'indépendance, qu'ils confondent mal à propos avec l'indépendance chrétienne. S'établir dans une sainte indépendance selon l'Évangile, c'est mourir tellement à toutes choses et à soi-même, que rien de tout ce qui n'est pas Dieu ne touche l'âme ni ne l'affectionne. D'où vient qu'elle est au-dessus de toutes les prétentions, de tous les intérêts, de tous les événemens humains. La prospérité ne l'enfle point, l'adversité ne l'abat point. Elle ne craint que Dieu, elle n'aime que Dieu, elle n'espère qu'en Dieu, elle ne cherche à plaire qu'à Dieu, et elle verroit ainsi tout l'univers ligué contre elle, qu'elle demeureroit tranquille et en paix dans le sein de Dieu. Ce n'est pas qu'elle veuille par là s'affranchir de certains devoirs envers le monde, de certaines bienséances et de certains égards, ni qu'elle se propose de suppléer seule à tous ses besoins, et de n'avoir recours à personne ; mais comme en tout cela elle n'envisage que Dieu, qu'elle n'agit que selon le gré de Dieu, et qu'avec une pleine conformité à toutes les dispositions de sa providence, rien aussi de tout cela, quelque chose qui arrive, ne fait impression sur elle, et n'est capable de l'altérer. Telle a été l'indépendance des saints, et telle est celle du vrai chré-

tien. Mais de dire, je veux prendre des mesures pour ne dépendre de qui que ce soit, parce que la dépendance m'est onéreuse; j'aime mieux vivre dans une retraite entière et dans l'obscurité, sans me mêler de rien, ni avoir part à rien; j'aime mieux me passer de tout, et n'avoir ni vues, ni desseins, ni espérances, pour ne devoir rien à personne, et pour n'être point obligé à des assiduités et à des ménagemens qui me déplaisent : penser de la sorte et se conduire suivant ces principes, c'est une indépendance toute naturelle, une indépendance de philosophe, une indépendance d'orgueil. Dieu veut au contraire qu'il y ait entre nous un rapport mutuel et continuel; que nous ayons affaire les uns des autres, que nous nous demandions et nous prêtions secours les uns aux autres, que nous sachions nous assujettir, nous captiver, nous faire violence les uns pour les autres. Voilà l'ordre de la sagesse, et c'est ce qui entretient la subordination, qui maintient la charité et l'union, surtout ce qui rabaisse notre présomption, enfin ce qui nous fait mieux sentir la grandeur du Dieu que nous adorons, puisqu'il n'appartient qu'à lui de se suffire à lui-même, et d'être seul tout-puissant et indépendant.

¶ La ressource de l'orgueilleux, lorsque l'évidence des choses le convainc malgré lui

de son incapacité et de son insuffisance, est de se persuader qu'elle lui est commune avec les autres. Ce qu'il n'est pas capable de bien faire, il ne peut croire qu'il y ait quelqu'un qui le fasse bien. Un mauvais orateur ne convient qu'avec des peines extrêmes qu'il y en ait de bons. Il reconnoîtra aisément qu'il y en a eu autrefois, parce qu'il n'entre avec ceux d'autrefois en nulle concurrence. Il les exaltera même comme des modèles inimitables; il les regrettera, il demandera où ils sont, il s'épanchera là-dessus dans les termes les plus pompeux et les plus magnifiques; mais pourquoi? Est-ce qu'il s'intéresse beaucoup à la gloire de ces morts? non certes : mais pour une maligne consolation de son orgueil, il voudroit, en relevant le mérite des morts, obscurcir le mérite des vivans et le rabaisser.

¶ S'humilier dans l'humiliation, c'est l'ordre naturel et chrétien; mais dans l'humiliation même s'élever et s'enfler, c'est, ce semble, le dernier désordre où peut se porter l'orgueil. Voilà ce qui arrive tous les jours. Des gens sont humiliés, on ne pense point à eux, on ne parle point d'eux, on ne les emploie point, et on ne les pousse à rien. En sont-ils moins orgueilleux, et est-ce à eux-mêmes qu'ils s'en prennent des mauvais succès qui leur ont fait perdre tout crédit, ou à la cour, ou ailleurs?

Bien loin de cela, c'est alors que leur cœur se grossit davantage et qu'ils deviennent plus présomptueux que jamais. S'ils demeurent en arrière, ce n'est, à ce qu'ils prétendent, que par l'injustice de la cour, que par l'ignorance du public. A les en croire, et par la seule raison qu'on ne les avance pas, tout est renversé dans le monde. Il n'y a plus ni récompense de la vertu, ni distinction des personnes, ni discernement du mérite. Que l'orgueil est une maladie difficile à guérir! L'élévation le nourrit; et l'humiliation, qui devroit l'abattre, ne sert souvent qu'à le réveiller et à l'exciter.

¶ Notre vanité nous séduit et nous fait perdre l'estime du monde dans les choses mêmes où nous la cherchons, et par les moyens que nous y employons. Une femme naturellement vaine, s'ingère dans les conversations à parler de tout, à raisonner sur tout. Elle juge, elle prononce, elle décide, parce qu'elle se croit femme spirituelle et intelligente : mais elle auroit beaucoup plus de raison et plus d'esprit, si elle s'en croyoit moins pourvue; et voulant trop faire voir qu'elle en a, c'est justement par là même qu'elle en fait moins paroître.

¶ On loue beaucoup les grands, car ils aiment à être loués et applaudis. Mais à bien considérer les louanges qu'on leur donne, on

trouvera que la plupart des choses dont on les loue, et qui semblent en effet louables selon le monde, sont dans le fond et selon le christianisme, selon même la seule raison naturelle, plutôt des vices que des vertus.

¶ Tel auroit été un grand homme, si on ne l'avoit jamais loué, mais la louange l'a perdu. Elle l'a rendu vain ; et sa vanité l'a fait tomber dans des foiblesses pitoyables, et en mille simplicités qui inspirent pour lui du mépris. Je dis en mille simplicités, car quelque fonds de mérite qu'on ait d'ailleurs, il n'y a point ni dans les discours, ni dans les manières d'agir, d'homme plus simple qu'un homme vain. On lui fera accroire toutes choses dès qu'elles seront à sa louange. Est-il chagrin et de mauvaise humeur? louez-le, et bientôt vous lui verrez reprendre toute sa gaieté. Les gens le remarquent, le font remarquer aux autres et s'en divertissent. C'est ainsi que sans le vouloir ni l'apercevoir, il vérifie dans sa personne cette parole de l'Évangile, que *celui qui s'élève sera abaissé et humilié*[1]. Comme donc l'ambition, selon le mot de saint Bernard, est la croix de l'ambitieux, je puis ajouter que souvent l'orgueil devient l'humiliation de l'orgueilleux.

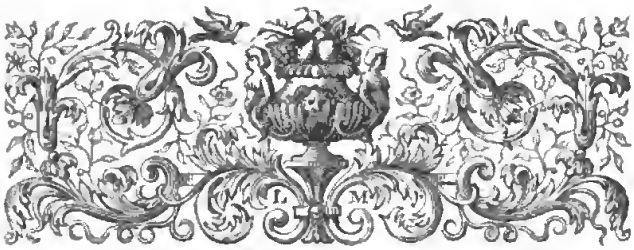
1. Matth., ch. XXIII, v. 12.

¶ Cet homme est toujours content de lui, et n'eût-il eu aucun succès, il se persuade toujours avoir réussi le mieux du monde. Contentez-vous de savoir ce qui en est, et d'en croire ce que vous devez ; mais du reste pourquoi cherchez-vous à le détromper de son erreur, puisqu'elle le satisfait et qu'elle ne nuit à personne ? Ce n'est pas qu'il n'y ait quelquefois des raisons qui peuvent vous engager à lui ouvrir les yeux, et à lui faire connoître l'illusion où il est ; mais avouez-le de bonne foi, c'est une malignité secrète, c'est une espèce d'envie, qui vous porte à l'humilier et à lui faire perdre cette idée dont il s'est laissé prévenir en sa faveur. Car mille gens sont ainsi faits : non-seulement ils sont jaloux de la réputation solide et vraie qu'on a dans le monde ; mais de plus, par une délicatesse infinie de leur orgueil, ils sont en quelque manière jaloux de la bonne opinion, quoique mal fondée, qu'un homme a de lui-même.

¶ Qu'il me soit permis de faire une comparaison. Il y a des mérites, et en très-grand nombre, qui ne devroient se produire à la lumière qu'avec la précaution dont on use à l'égard de certaines étoffes pour les débiter. On ne les montre que dans un demi-jour, parce que le grand jour y feroit paroître des défauts qui en rabaisseroient le prix. Com-

bien de gens peuvent s'appliquer la parole du Prophète : *Mon élévation a été mon humiliation!* C'est-à-dire qu'ils semblent ne s'être élevés que pour laisser apercevoir leur foible, que pour perdre toute la bonne opinion qu'on avoit conçue d'eux. Tant qu'ils se sont tenus à peu près dans le rang où la Providence les avoit fait naître, ils réussissoient, on les honoroit, on parloit d'eux avec éloge; mais par une manie que l'orgueil ne manque point d'inspirer, ils ont voulu prendre l'essor et porter plus haut leur vol. C'est là qu'on a commencé à les mieux connoître, et qu'en les connoissant mieux on a appris à les estimer moins. En un mot, ils étoient auparavant dans leur place, et ils y faisoient bien; mais ils n'y sont plus, et tout ce qui n'est pas dans sa place blesse la vue.

Digitized by Google



DE LA

CHARITÉ CHRÉTIENNE

ET DES

AMITIÉS HUMAINES.

CARACTÈRE DE LA CHARITÉ CHRÉTIENNE.

Je dois aimer mon prochain dans Dieu, pour Dieu, et comme Dieu l'aime : l'aimer dans Dieu, en sorte que Dieu soit le principe de ma charité; l'aimer pour Dieu, en sorte que Dieu soit le motif de ma charité; l'aimer comme Dieu l'aime, en sorte que Dieu soit le modèle de ma charité. Trois points essentiels dont voici le sens.

I. Je dois aimer mon prochain dans Dieu : c'est-à-dire, que je dois l'aimer comme étant

l'ouvrage de Dieu, qui l'a créé par sa toute-puissance; comme étant l'image vivante de Dieu, qui l'a formé à sa ressemblance; comme étant la conquête et le prix des mérites d'un Dieu, qui l'a racheté de son sang; comme étant sous la garde de la Providence de Dieu, qui veille sur lui sans cesse, et s'applique à le conserver et à le conduire; comme ayant Dieu aussi bien que moi pour fin dernière, comme étant appelé à vivre avec moi dans la gloire et le royaume de Dieu. De sorte que je puis et que je dois considérer ce vaste univers comme la maison de Dieu; et tout ce qu'il y a d'hommes dans le monde, comme une grande famille dont Dieu est le père. Nous sommes tous ses enfans, tous ses héritiers, tous frères, et tous, pour ainsi parler, rassemblés sous ses ailes et entre ses bras. D'où il est aisé de juger quelle union il doit y avoir entre nous, et combien nous devenons coupables quand il nous arrive de nous tourner les uns contre les autres jusque dans le sein de notre Père céleste. N'est-ce pas, si j'ose m'exprimer en ces termes, n'est-ce pas déchirer ces entrailles de charité où il nous porte, et il nous embrasse tous sans distinction? N'est-ce pas, par proportion, lui causer des douleurs pareilles à celles que ressentit la mère d'Ésaü et de Jacob, lorsque ces deux enfans, avant que de naître, se combat-

toient l'un l'autre dans le sein même où ils avoient été conçus?

Or, voilà néanmoins le triste spectacle que nous avons continuellement devant les yeux. Il semble que le monde soit comme un champ de bataille, où de part et d'autre on ne pense qu'à s'entre-détruire et à se perdre. On y emploie tout : la force ouverte et les violences, les intrigues et les cabales secrètes, la malignité de la méfiance, les artifices de la chicane, le poids de l'autorité, le crédit et la faveur, le mensonge, les trahisons et les plus insignes perfidies; car c'est là que tous les jours on se laisse entraîner par les différentes passions qui nous dominent, et qui, pour se satisfaire, étouffent dans les cœurs tout sentiment de charité et souvent même tout sentiment d'humanité. Tellement que dans la société humaine, au lieu que chaque homme devroit être, à l'égard des autres hommes, un frère pour les aimer et les traiter en frères, un soutien pour les appuyer et les aider dans les rencontres, un patron pour s'intéresser en leur faveur et les défendre, un conseil pour leur communiquer ses lumières et les diriger, un confident à qui ils pussent ouvrir leur âme et déclarer avec assurance leurs pensées, un consolateur qui prît part à leurs peines et qui s'employât à les soulager : on peut dire au contraire,

quoiqu'avec la restriction convenable, que par le renversement le plus affreux et selon l'expression commune, la plupart des hommes sont, au regard des autres hommes, comme des loups ravissans, qui ne cherchent qu'à surprendre leur proie et à la dévorer.

On se hait et l'on s'offense mutuellement les uns les autres[1], on se décrie et l'on se ruine de réputation les uns les autres, on se dresse des embûches et l'on travaille à se tromper, à se supplanter, à se dépouiller les uns les autres. Que voyons-nous autre chose que des querelles et des divisions; et de quoi entendons-nous parler plus ordinairement que de procès, de contestations, d'inimitiés, de calomnies, de fourberies, d'impostures, d'injustices, de vexations? D'où il arrive que quiconque aime la paix et veut assurer son repos, se tient, autant qu'il peut, éloigné de la multitude, comme si la compagnie des hommes et leur présence étoit incompatible avec la douceur et la tranquillité de la vie.

Que ces désordres règnent dans les cours des princes, je n'en suis point surpris, car on sait assez quel est l'esprit de la cour; et parce que les intérêts y sont beaucoup plus grands que partout ailleurs, les passions y sont aussi

1. *Homo homini lupus.*

beaucoup plus vives et plus ardentes. Qu'est-ce en effet que la cour? le siége de la politique, mais d'une politique la plus intéressée. On n'y est occupé que de sa fortune, et l'on n'y a d'autre vue ni d'autre soin que de s'avancer, de s'élever, de se maintenir aux dépens de qui que ce soit, et par quelque voie que ce soit. Telle est l'âme qui anime tout, tel est le mobile qui remue tout, tel est le principal agent qui met tout en œuvre. Et de là même qu'est-ce communément que ce qui s'appelle gens de cour? gens sans charité et sans amitié, malgré les apparences les plus spécieuses et les plus belles démonstrations; gens obligés d'être toujours sur la réserve, toujours dans la défiance, toujours en garde, parce que chacun jugeant des autres par soi-même, ils se connoissent tous, et qu'aucun d'eux n'ignore cette maxime générale, que dans le train de la cour il y a sans cesse quelque mauvais coup à craindre, et de nouvelles attaques ou à livrer ou à repousser.

Qu'on voie encore ces mêmes désordres dans des états du monde moins relevés, et jusque dans les dernières conditions, je n'ai point de peine à le comprendre. Eu égard à la diversité des esprits, à la différence des tempéramens, à la variété et même à la contrariété absolue des idées et des prétentions, où l'un

pense d'une façon et l'autre tout autrement, où l'un veut ceci et l'autre cela, il n'est guère possible que le monde ne soit pas perpétuellement agité de discordes et de dissensions : pourquoi ? parce que le seul lien capable d'unir les cœurs, malgré tous les sujets de désunion qui naissent, et le seul moyen qui pourroit prévenir tous les troubles et les arrêter, c'est un esprit de christianisme et de charité, et que cet esprit de charité, cet esprit chrétien, est presque entièrement banni du monde, et qu'il n'y a plus ni vertu ni action.

Mais voici ce qui me paroît bien déplorable et bien étrange. Ce n'est pas seulement à la cour ni dans le monde profane et corrompu que la passion suscite ces guerres et cause ces mésintelligences, mais elles ne sont que trop fréquentes au milieu même de l'Église, jusque dans le sanctuaire de Jésus-Christ et entre ses ministres, jusque dans la solitude du cloître et dans le centre de la religion. Le Fils de Dieu nous a dit à tous, dans la personne de ses apôtres : On connoîtra que vous êtes mes disciples, par l'affection mutuelle que vous aurez et que vous témoignerez les uns envers les autres. Suivant ce principe et pour donner à leur divin Maître cette preuve d'un attachement inviolable, les premiers chrétiens n'avoient rien plus à cœur que la charité et que

le soin de la conserver entre eux. Mais dans la suite des temps la charité de plusieurs étant venue à se refroidir et la paix ayant commencé à se troubler parmi le troupeau fidèle, du moins lui restoit-il, ce semble, un asile en certains états plus parfaits et spécialement dévoués à Dieu par leur caractère et leur profession. Qui l'eût cru que jamais on dût voir ce qu'on a vu tant de fois, je veux dire parmi les hommes d'Église, parmi les prêtres du Dieu vivant, dans des retraites et des monastères, les animosités, les jalousies, les partis, les brigues et tous les maux qui en sont les suites funestes et scandaleuses? Où donc la charité pourra-t-elle se retirer sur la terre, et où sera-t-elle à couvert? Qui la maintiendra, si ceux-là même qui, selon leur ministère, devroient donner tous leurs soins à l'entretenir; qui devroient être autant de médiateurs pour concilier les esprits et terminer les différens; qui, par l'exemple d'une modération inaltérable et d'un plein désintéressement devroient apprendre aux fidèles à réprimer leurs sentimens trop vifs, et à sacrifier sur mille points peu importans leurs droits prétendus, plutôt que de les défendre aux dépens de la tranquillité et du repos commun, si, dis-je, ceux-là même s'échappent comme les autres dans les rencontres, et ont leurs démêlés et leurs aversions? N'insistons

pas là-dessus davantage : on n'en est que trop instruit; mais on n'en peut assez gémir.

II. Je dois aimer mon prochain pour Dieu, c'est-à-dire que je dois l'aimer en vue d'obéir à Dieu qui me l'ordonne; en vue de plaire à Dieu qui semble n'avoir rien plus à cœur et ne nous recommander rien plus expressément; en vue de marquer à Dieu ma fidélité, ma reconnoissance, mon amour, puisqu'un des témoignages les plus certains que je puis lui en donner, et qu'il attend de moi, est de renoncer pour lui à mes propres sentimens, quelque justes d'ailleurs qu'ils me paroissent, et d'étouffer tout chagrin, toute haine, toute envie, toute antipathie qui m'indisposeroit contre le prochain et m'en éloigneroit. Motif excellent, qui relève notre charité au-dessus de tout amour purement humain, et qui en fait une charité surnaturelle et toute divine. Motif universel, qui donne à notre charité une étendue sans bornes, et qui la répand sur toutes sortes de sujets, grands et petits, riches et pauvres, domestiques, étrangers, amis, ennemis. Motif nécessaire, et sans lequel il n'est pas possible d'accomplir tout le précepte de la charité chrétienne. Car nous aurons beau consulter la raison, jamais la raison seule ne nous déterminera à certains devoirs que la cha-

rité néanmoins exige indispensablement de nous. Il n'y a qu'une vue supérieure qui puisse nous y engager, et c'est la vue de Dieu. Sous cet aspect tout nous devient non-seulement praticable, mais facile; et la charité ne nous prescrit rien alors de si héroïque qui nous étonne. A toute autre considération nous pouvons opposer des difficultés : mais il n'y a point de réplique à celle-ci, et que pourrions-nous alléguer pour notre défense quand on nous dit : Dieu vous le demande; faites-le pour Dieu !

De là donc il est aisé de voir l'illusion qui nous séduit, et la fausseté de nos excuses, quand nous voulons nous prévaloir des défauts du prochain ou des offenses que nous pensons en avoir reçues, pour autoriser notre indifférence à son égard, et le ressentiment que nous lui témoignons par notre conduite et nos manières. On dit: c'est un homme inquiet et bizarre; d'un moment à l'autre on ne le connoît plus, et quoi qu'on fasse, on ne peut le contenter. Le moyen d'essuyer toutes ses humeurs et d'être sans cesse exposé à ses caprices? On dit: c'est un homme violent et emporté; on ne sauroit lui dire une parole qu'il n'éclate tout d'un coup et qu'il ne vous brusque sans modération et sans ménagement. On dit : c'est un mauvais cœur et un ingrat; on a beau lui

faire du bien, il n'en a nulle reconnoissance, et ne voudroit pas vous rendre le plus léger service, après qu'on lui en a rendu d'essentiels. On dit : c'est un malade bien importun ; il ne vous entretient que de ses infirmités; et à force de se plaindre, il devient fatigant et ne donne pour lui que du dégoût. On dit : c'est mon ennemi ; il a pris parti contre moi en plus d'une affaire, et je n'en ai jamais eu que des désagrémens. Enfin que ne dit-on pas? car il n'est point de matière où l'on soit plus éloquent que lorsqu'il s'agit des autres et de leurs imperfections. Les raisons vraies ou apparentes ne manquent pour les mépriser et les condamner. On s'établit là-dessus et l'on demande : comment vivre avec des gens de ce caractère, et comment aimer ce qui n'est pas aimable?

Comment l'aimer? à cette question la réponse est aisée et prompte : la voici telle que je l'ai déjà fait entendre, et elle est sans réplique. Comment, dis-je, l'aimer? pour Dieu : point d'autre raison ; et si cette raison ne nous suffit pas, nous cessons d'être chrétiens, et en perdant la charité du prochain nous perdons la charité de Dieu. Développons ceci, et rendons cette importante leçon plus intelligible. Si je vous disois d'aimer le prochain, parce que l'un est homme de mérite et qu'il a d'excellentes qualités; parce que l'autre est un esprit

doux, patient, accommodant; parce que celui-ci est d'une probité reconnue, d'une piété exemplaire, d'une vertu consommée; parce que celui-là, prévenu en votre faveur, vous comble de grâces et ne cherche qu'à vous obliger et à vous faire plaisir : vous pourriez alors mesurer votre charité selon la diversité des talens et la différence des personnes; vous pourriez la borner à un certain nombre, et en exclure ceux qui n'auroient pas les mêmes avantages et seroient sujets à des vices tout opposés. Vous auriez droit de vous en tenir à la règle que je vous aurois prescrite, et vous pourriez me représenter que tels et tels ne vous conviennent point et qu'ils n'ont rien d'engageant pour vous; qu'ils sont fiers et hautains, qu'ils sont critiques et médisans, qu'ils sont faux et menteurs; que ce sont de petits génies, sans lumière et sans connoissance; que ce sont des âmes dures, sans condescendance et sans pitié; qu'ils n'ont ni retenue, ni pudeur, ni crainte de Dieu, ni religion; que plus d'une fois même ils vous ont personnellement attaqué et insulté, et que tout cela justifie assez l'indifférence avec laquelle vous les regardez, et le peu de part que vous prenez à ce qui les touche.

Ces considérations, je l'avoue, ne sont pas tout à fait déraisonnables, à en juger suivant

les vues purement humaines. Aimer ceux qui nous aiment, ceux qui nous marquent de l'estime, de la confiance, de la bienveillance, ceux avec qui nous sympathisons et qui nous plaisent, ceux qui dans la société ont des manières plus liantes et plus propres à nous attacher; au contraire, mépriser qui nous méprise; fuir qui nous déplaît, qui nous ennuie, qui nous gêne, qui nous choque; se ressentir d'une injure et user de retour envers celui qui nous blesse; le traiter comme il nous traite, ou le délaisser comme il nous délaisse : voilà ce qu'inspire la nature; mais ce n'est point ce que l'Évangile nous apprend. Ce n'est point là seulement ce qu'exige de nous la loi de Dieu, et puisque je parle ici en qualité de ministre de Dieu et de son Évangile, la charité que je prétends vous enseigner, ne connoît point toutes ces distinctions et ne les souffre point, parce que le motif sur quoi elle est fondée, s'étend à tout sans distinction, et qu'il comprend généralement tout ce qu'il y a d'hommes sur la terre, sans exception de personne.

Car je vous dis précisément d'aimer le prochain, soit qu'il ait toutes les perfections qu'on peut désirer dans un homme accompli, ou qu'il n'en ait aucune; soit qu'il possède tous les dons d'intelligence, de science, de sagesse, de probité, d'équité, de politesse, d'honnê-

teté, ou qu'il en soit absolument dépourvu; soit que sa naissance, sa fortune le relève, ou que sa condition et sa misère l'avilisse. En un mot, quel qu'il soit et en quelque situation que vous le supposiez, c'est toujours votre prochain; et, comme votre prochain, Dieu veut que vous l'aimiez. Il le veut, dis-je, et il vous dit : Si ce n'est pas pour lui-même que vous l'aimez, aimez-le pour moi. De ne l'aimer que pour lui-même, ce seroit une charité toute profane, sujette à mille exceptions et à mille variations; mais de l'aimer pour moi, c'est ce qui doit rehausser le prix de votre charité et la sanctifier. Afin de nous ôter tout prétexte, et de donner à notre charité un mérite supérieur en lui proposant un objet tout sacré et tout divin, Dieu se substitue à la place du prochain. Il nous déclare dans les termes les plus exprès et les plus touchans, que tout le bien que nous ferons à autrui, fût-ce au plus petit et au dernier des hommes, il l'acceptera et le comptera comme fait à lui-même, dès que nous le ferons en son nom. Qu'aurions-nous là-dessus à répondre; et si nous sommes insensibles à cette raison souveraine, il faut que nous ne connoissions, ni ce que nous devons à Dieu, ni ce que nous nous devons à nous-mêmes.

Je dis ce que nous devons à Dieu, car pour appliquer ici ce que saint Paul écrivoit à son

disciple Philémon, en lui renvoyant Onésime, et lui recommandant de recevoir avec douceur et avec bonté cet esclave fugitif, il me semble que Dieu dans le fond de l'âme nous adresse les mêmes paroles au sujet de chacun de nos frères : *Usez-en envers lui comme si c'étoit moi-même. Peut-être vous a-t-il fait tort, et peut-être vous est-il redevable en quelque chose, mais je prends tout sur moi, et si vous voulez, c'est moi qui vous le dois : je vous satisferai, pour ne pas dire que vous vous devez vous-même tout à moi*[1].

J'ajoute ce que nous nous devons à nous-mêmes. Et, en effet, nous sommes doublement intéressés à maintenir cette loi de charité établie de Dieu : car, en premier lieu, la même loi qui nous ordonne d'aimer le prochain, sans égard à toutes les raisons, qui selon le sentiment naturel pourroient nous indisposer contre lui et nous retirer de lui, ordonne pareillement au prochain d'avoir pour nous la même indulgence et de nous rendre les mêmes devoirs de la charité évangélique. En second lieu cette vue de Dieu que nous devons nous proposer dans l'amour du prochain, c'est ce qui consacre, pour ainsi parler, notre charité, et ce qui y attache le mérite le plus excellent.

1. V. 18.

Nous pouvons faire à Dieu bien des sacrifices, par la pénitence et les austérités, par la patience dans les adversités, par le renoncement au monde et à toutes ses vanités; mais de tous les sacrifices, j'ose dire qu'il n'en est point de plus méritoire devant Dieu que le sacrifice de notre cœur et de ses affections par la charité. Supporter le prochain pour Dieu, pardonner au prochain pour Dieu, modérer pour Dieu nos ressentimens, adoucir nos aigreurs, réprimer nos colères, surmonter nos répugnances, que c'est une vertu peu connue des personnes même qui font une plus haute profession de piété! ou, pour mieux dire, sans cette vertu y a-t-il une piété solide et de quelque prix auprès de Dieu?

III. Je dois aimer mon prochain comme Dieu, c'est-à-dire que je dois l'aimer de la même manière par proportion que Dieu l'aime. Grand et divin modèle que Jésus-Christ lui-même nous a proposé dans son Évangile, lorsqu'instruisant ses disciples sur la charité du prochain, et en particulier sur le pardon des injures et l'amour des ennemis, il conclut : *Soyez donc parfaits comme votre Père céleste est parfait*[1]. Car selon le texte

1. Matth., ch. IV, v. 84.

sacré, cette perfection en quoi Dieu veut surtout que nous l'imitions, autant qu'il est possible à notre foiblesse, aidée du secours de la grâce, c'est la perfection de la charité ; et c'est aussi conformément à cette même règle et dans le même sens que le Sauveur du monde disoit aux Apôtres : *Je vous fais un commandement nouveau, qui est de vous entr'aimer, comme je vous ai aimés*[1]. Commandement nouveau, non point que la charité n'ait pas été une vertu de tous les tems, mais parce qu'elle est singulièrement et plus excellemment la vertu du christianisme. Or comment Dieu, comment Jésus-Christ, Fils de Dieu et vrai Dieu, nous a-t-il aimés? d'un amour sincère, d'un amour efficace, et pour m'exprimer de la sorte, d'un amour salutaire et sanctifiant? D'un amour sincère, par une bienveillance et une affection véritable du cœur. D'un amour efficace, et mis en œuvre par mille bienfaits. Enfin d'un amour que j'appelle salutaire et sanctifiant, parce que dans les vues de Dieu il ne tend qu'à notre sanctification et à notre salut, et que c'en est là le dernier et le principal objet. Trois qualités de la vraie charité. Plût au ciel qu'elles fussent aussi communes qu'elles sont conformes à l'esprit de la religion

1. Joan., ch. XIII, v. 34.

et à cette loi d'amour qu'un Dieu-homme est venu établir parmi les hommes!

Charité sincère et du cœur. A juger par les dehors, jamais siècle ne fut plus charitable que le nôtre, puisque jamais siècle n'eut plus l'extérieur et toutes les apparences de la charité. On est civil, honnête, poli; on a des airs affables, gracieux, insinuans; on affecte une complaisance infinie dans la société; on sait et l'on se pique de savoir se conformer au goût, aux inclinations, à toutes les volontés des personnes avec qui l'on est en relation. Voilà en quoi consiste la science du monde. Ce ne sont que promesses obligeantes, qu'expressions affectueuses, que protestations de service, et d'un dévouement sans réserve. Mais dans le fond qu'est-ce que tout cela, sinon un langage? Langage qui dit tout et qui ne dit rien; qui embrasse tout et qui ne va à rien; où le cœur paroît s'épancher dans les plus beaux sentimens et ne sent rien. Langage dont le monde n'est point la dupe: car avec le moindre rayon de lumière, on perce tout d'un coup au travers de ces apparences et l'on entend tout ce qu'elles signifient. On réduit les paroles à leur vrai sens, les empressemens étudiés, les témoignages les plus spécieux à leur juste valeur. Ce sont, selon l'opinion commune, des complimens; ce sont des bienséances, des usages,

des façons d'agir, rien davantage. De sorte que quiconque feroit fond sur cela, et voudroit tirer de là quelque conséquence en sa faveur, seroit regardé comme un homme sans expérience et dépourvu de toute raison.

En effet, si nous pouvions pénétrer dans le secret des âmes et en découvrir les dispositions intérieures, de quoi serions-nous témoins, et sous ce voile de charité que verrions-nous? l'indifférence la plus parfaite à l'égard de ceux-là même pour qui il semble qu'on brûle de zèle. Encore est-ce peu que cette indifférence; et si du moins on s'en tenoit là, ce seroit un état plus tolérable, et le mal seroit moins grand; mais je dis plus, et sous cet extérieur charitable et officieux, que verrions-nous? les soulèvemens de cœur, les mépris, les jalousies; les desseins de nuire, de traverser, d'abaisser, de perdre; les mesures prises à cette fin, les moyens imaginés, médités, préparés de loin et concertés; les intrigues formées en secret, conduites avec art, avancées peu à peu et sans bruit; soutenues jusques au bout, aux dépens de toute équité, et au préjudice de tout autre intérêt que le sien propre. Je n'exagère point, et au lieu d'outrer la chose, peut-être en dis-je trop peu. Or est-ce là charité, ou n'est-ce pas artifice, dissimulation, mauvaise foi? n'est-ce pas imposture et trom-

perie? De là qu'il n'y a presque plus de confiance entre les hommes, et que par sagesse on est obligé de se tenir toujours en garde les uns contre les autres; car à qui se fier, dit-on? On le dit et on a bien sujet de le dire. Dieu vouloit que la charité nous unît tous. Il vouloit que par une confiance réciproque la charité ouvrît les cœurs, et que dans ces ouvertures de cœur les hommes pussent avoir entre eux de sûres et d'utiles communications. C'étoit la douceur de la société humaine; c'en étoit l'avantage le plus solide; mais il falloit pour cela une charité sans fard et sans déguisement, une charité intime et véritable. Or où la trouver; et tant qu'elle sera aussi rare qu'elle l'est, il n'est pas surprenant que chacun de part et d'autre se tienne si resserré, et qu'entre les esprits il y ait si peu d'accord et de bonne intelligence.

Charité efficace et pratique. Parce que Dieu nous a aimés et qu'il nous aime sincèrement, il nous a aimés et nous aime efficacement. L'un suit de l'autre et en est l'effet immanquable. Car aimer sincèrement, c'est vouloir sincèrement du bien à celui qu'on aime; et dès qu'on lui veut du bien sincèrement, on le fait du moment qu'on le peut et selon qu'on le peut. Aussi quels biens n'avons-nous pas reçus de notre Dieu; quels biens n'en recevons-nous

pas tous les jours, et que nous réserve-t-il encore dans l'avenir? Marque essentielle par où le Fils de Dieu donnoit à juger de l'amour de son Père pour nous. Voulez-vous savoir, disoit-il à un docteur de la loi, comment Dieu a aimé le monde? *Il l'a aimé jusqu'à livrer son Fils unique pour le monde*[1]. Marque sensible et convaincante à quoi l'apôtre saint Paul reconnoissoit l'amour de Jésus-Christ même pour lui en particulier : *Il m'a aimé*[2], s'écrioit ce maître des gentils, saisi d'étonnement et comme ravi hors de lui-même, il m'a aimé ce Dieu sauveur, et la preuve de son amour la plus incontestable et la plus touchante est de *s'être livré pour moi*. Il est vrai que la charité ne nous engage pas toujours à ces sortes de sacrifices; il est vrai qu'elle ne nous oblige pas toujours à exposer notre vie ni à la perdre pour le prochain. Il y a des rencontres où nous le devons : mais ces rencontres après tout, ces occasions ne sont pas fréquentes, et je veux bien ne les point compter parmi les devoirs communs de la charité. Je me borne à ces devoirs ordinaires, dont les sujets se présentent presque à toute heure, et dont je ne fais point le détail parce qu'il seroit infini. Une

1. Joan., ch. III, v. 16.
2. Gal., ch. II, v. 20.

âme que la charité anime, n'a pas besoin qu'on les lui fasse connoître : elle les aperçoit d'elle-même, et pour les découvrir, elle devient aussi clairvoyante et aussi ingénieuse que sa charité est prompte et ardente. Elle sait prévenir, servir, faire plaisir selon toute l'étendue de son pouvoir. Elle sait assaisonner les services qu'elle rend par des manières encore plus gracieuses que les grâces mêmes qu'elle fait. Elle sait compatir aux maux du prochain, le soulager, lui prêter secours et l'aider à propos. Elle sait par l'esprit de charité qui l'inspire et qui la conduit, parler, se taire, agir, s'arrêter, se gêner, se mortifier, relâcher de ses intérêts et renoncer à de justes prétentions. Elle sait, dis-je, tout cela parce qu'elle s'affectionne à tout cela, parce qu'elle s'étudie à tout cela; parce qu'intérieurement portée à tout cela, elle y pense incessamment et ne laisse rien échapper à son attention et à sa vigilance. Mais par une règle toute contraire, que la charité vienne à se refroidir ou même à s'éteindre dans nos cœurs, tout cela disparoît à nos yeux et s'efface de notre souvenir. On n'est bon que pour soi-même, et l'on ne se croit chargé que de soi-même. Qu'ai-je affaire, dit-on, de celui-ci et de celui-là? Que puis-je faire pour eux? On ne le voit pas, parce qu'on ne le veut pas voir, parce que dans une

indolence et une insensibilité que rien n'émeut, on ne veut pas, pour qui que ce soit, se donner la moindre peine, ni se causer le moindre embarras. On est amateur de son repos : quiconque peut le troubler passe pour importun et fatigue par sa présence.

Charité sanctifiante et toute salutaire : je m'explique. Je ne dis pas seulement salutaire et sanctifiante à l'égard de celui qui la pratique, et qui en a le mérite devant Dieu ; mais je dis sanctifiante et salutaire pour celui même vers qui elle s'exerce et qui en est le sujet. Car de même que la charité de Dieu envers les hommes a pour fin principale leur sanctification et leur salut, et que toutes les vues de sa providence sur nous se rapportent là ; de même est-il de notre charité de procurer, autant qu'il nous est possible, le salut du prochain, et de nous intéresser dans la plus grande affaire qui le regarde. Non pas que tous soient appelés à prêcher l'Évangile comme les Apôtres, ni que tous aient été destinés à conduire les âmes comme les ministres et les pasteurs de l'Église. C'est une vocation particulière et spécialement propre de certains états : mais outre cette vocation spéciale, il y a une vocation commune et générale à laquelle nous avons tous part, et qui se trouve exprimée dans cet oracle du Saint-Esprit : *Dieu les a tous char-*

gés les uns des autres[1]. Et certes si c'est pour nous un devoir de charité d'assister le prochain dans ses besoins temporels, n'en est-ce pas un encore plus important de l'assister dans ses besoins spirituels, quand nous le pouvons et de la manière que nous le pouvons? Or il y a mille conjectures où nous le pouvons : où, dis-je, nous pouvons donner au prochain d'utiles conseils par rapport au salut; où par de sages remontrances nous pouvons détourner le prochain des voies corrompues du monde et l'attirer dans les voies du salut; où nous pouvons en de pieux entretiens instruire le prochain, l'éclairer, l'édifier, le porter à de saintes résolutions touchant le salut et l'y confirmer. Il n'est point pour cela nécessaire que nous soyons revêtus de certaines dignités, ni que nous ayons l'autorité en main. D'égal à égal on peut de la sorte se communiquer l'un à l'autre ses pensées et ses sentimens; on peut être, pour ainsi dire, l'apôtre l'un de l'autre. Zèle d'autant plus digne de la charité chrétienne, que le salut est un bien plus excellent, et que c'est le souverain bien. Par là combien de mauvais exemples la charité feroit-elle cesser? combien de scandales retrancheroit-elle? combien écarteroit-elle de dangers et d'obsta-

1. Eccli., ch. XXII, v. 17.

cles du salut? Elle sanctifieroit le monde, comme elle le sanctifia dans ces heureux temps de l'Église, où les fidèles vivoient ensemble avec la même union que s'ils n'eussent eu qu'un cœur et qu'une âme. C'est ainsi que nous espérons vivre éternellement dans le ciel, et c'est ainsi que dès maintenant la charité doit nous disposer à cette vie bienheureuse et immortelle où nous aspirons.

Digitized by Google

DEUX SORTES D'AMITIÉS; LES UNES SOLIDES, OU PRÉTENDUES SOLIDES, LES AUTRES SENSIBLES ET PRÉTENDUES INNOCENTES.

RIEN de plus louable ni de plus conforme, non-seulement à la raison, mais à la religion même de l'homme, que l'amitié bien entendue et prise selon les vraies idées que nous en devons concevoir. C'est, dit le Saint-Esprit, un trésor dont le prix est inestimable. C'est une protection contre l'injustice, c'est un remède contre les accidens et les revers de la fortune, c'est une source de lumières et de conseils, c'est l'assaisonnement des biens, c'est l'adoucissement des maux. Que d'avantages, et qui croiroit que d'un si bon fonds il dût naître tant de mauvais fruits ? Mais par une malheureuse destinée, les meilleures choses sont sujettes à dégénérer et à se corrompre, comme nous le voyons dans l'amitié. Car à ne parler même que des amitiés les plus honnêtes en apparence et selon l'opinion du monde, il y en a de deux sortes, savoir : des amitiés solides et des amitiés sensibles. Amitiés solides ou prétendues solides, qui ne consistent point en certains

sentimens tendres et affectueux, mais dans un attachement réel à la personne d'un ami et dans un dévouement parfait à son service. Amitiés sensibles, qui font une impression plus vive sur le cœur, qui le touchent, qui l'affectionnent, mais du reste, à ce qu'il paroît, sans altérer en aucune manière son innocence et sans le porter au delà des règles du devoir le plus rigoureux. Or, examinons un peu les unes et les autres, telles que le monde les imagine, telles que le monde les demande, telles que le monde les autorise, telles qu'il les approuve et qu'il les vante, jusqu'à les ériger en vertus : quels désordres dans la pratique, quels abus énormes n'y trouverons-nous pas? C'est ce que l'usage le plus ordinaire de la vie ne nous fait que trop connoître, et de quoi nous allons encore ici nous convaincre.

AMITIÉS PRÉTENDUES SOLIDES.

Un ami solide, belle qualité. Un ami qui, sans s'arrêter à des paroles, à de spécieuses démonstrations, à de vains sentimens d'une affection et d'une tendresse puérile, agit efficacement pour son ami dans toutes les rencontres, et ne lui manque jamais au besoin : caractère digne d'une âme bien née, et qu'on ne peut assez estimer. Mais dans ce caractère

si estimable, il y a néanmoins des limites où il faut se contenir, et des extrémités dont on doit se garantir : or ce sont ces limites que le monde ne connoît point, et c'est dans ces extrémités mêmes que le monde met la perfection de l'amitié. Car qu'est-ce qu'un solide ami selon les principes du monde ? Qu'est-ce qu'un ami sur qui l'on compte, de qui l'on se tient assuré comme de soi-même, en qui l'on a une confiance sans réserve, et dont on ne sauroit trop exalter la droiture, la fidélité, le bon cœur ? Qu'est-ce, dis-je, que cet ami ? C'est un homme prêt à entrer dans tous les intérêts de son ami, fussent-ils les plus mal fondés et les plus injustes; prêt à entrer dans toutes les passions de son ami, fussent-elles les plus déréglées et les plus violentes; prêt même à entrer dans toutes les erreurs de son ami, fussent-elles les plus contraires à la religion et les plus fausses. Voilà ce que le monde appelle être solidement ami, voilà, selon le monde, le modèle des amis : mais quel renversement ! Considérons la chose plus en détail.

I. On entre dans tous les intérêts d'un ami, et l'on s'y croit obligé par devoir : première maxime sur laquelle on règle sa conduite, et qui n'a rien, à ce qu'il semble d'abord, que de raisonnable. Mais parce que les intérêts de cet

ami se trouvent souvent malheureusement attachés à des entreprises pleines d'injustice, à des prétentions sans fondement, à des usurpations, à des vexations, à des subtilités de chicane et à des poursuites qui blessent toutes les lois de la conscience, en se portant pour ami, et voulant en faire l'office, on devient par amitié le fauteur et le complice de l'iniquité, de l'intrigue, de la fraude, de l'oppression, des plus criminels et des plus indignes procédés.

Par exemple, cet ami est engagé dans une affaire. C'est un procès qu'il intente mal à propos. Dès qu'on est son ami, on conclut qu'il faut le servir; et pour cela que ne fait-on pas? quel ressort ne remue-t-on pas? y a-t-il voie que l'on ne tente, adresse que l'on n'emploie, crédit et faveur que l'on n'épuise? Combien de brigues, combien de prières, combien de sollicitations et d'intercessions, pour appuyer un prétendu droit que l'amitié seule soutient? On y réussit, on en vient à bout: mais de quels crimes se trouve-t-on chargé devant Dieu pour avoir donné sa protection à une cause qui damnera tout à la fois, et celui qui l'a engagée, parce qu'elle le met en possession d'un bien mal acquis; et celui qui l'a perdue, parce qu'elle le jette dans le désespoir; et celui qui en a connu, parce qu'il a trahi son ministère; et l'ami qui en a pris soin, parce qu'il s'est rendu respon-

sable de tous les dommages, qui en doivent provenir? N'est-ce pas là ce qui se passe tous les jours? ne sont-ce pas les preuves que le monde attend d'un attachement véritable et effectif? ne sont-ce pas dans son langage des coups d'ami? Coups d'ami! c'est-à-dire détours, artifices, mensonges, fourberies. Coups d'ami! c'est-à-dire vols et brigandages, cabales formées contre le pauvre et l'innocent, contre la veuve et l'orphelin. Coups d'ami! c'est-à-dire inhumanités, cruautés, tyrannies.

Cependant n'exagérons rien : et sans sortir de notre exemple et du fait particulier que je rapporte, exposons-le dans les termes les plus simples et les plus favorables. Je sais que dans l'amitié dont je parle, il y a divers degrés d'abus et de désordres. Je sais que cette amitié mondaine n'agit pas également sur toutes sortes de sujets; qu'elle ne corrompt pas jusqu'à ce point tous les amis, et qu'il y en a d'une conscience assez timorée pour ne vouloir pas s'abandonner ouvertement à de semblables excès. Voilà de quoi je conviens : mais du reste, dans la distinction que je veux bien faire de ces degrés différens, et dans les tempéramens mêmes qu'on prend et où l'on croit pouvoir se tenir, je prétends qu'il n'y en a aucun qui puisse être justifié en quelque manière par le prétexte de l'amitié, parce

qu'il n'y en a aucun qui puisse en quelque manière s'accorder, non-seulement avec le christianisme le plus exact et le plus étroit, mais avec le christianisme le plus modéré et le moins sévère.

En effet, les uns, quoique d'ailleurs ils ne manquent pas de probité, s'embarquent, pour user de cette expression, témérairement et en aveugles, dans l'affaire d'un ami, sans savoir s'il a droit ou s'il ne l'a pas; sans prendre soin de s'en éclaircir, ne voulant pas même s'en faire instruire, et croyant que ce respect est dû à l'amitié. C'est mon ami, dit-on. Je suppose qu'il est homme d'honneur, et qu'il n'a rien entrepris que dans l'ordre. Je l'offenserois de témoigner là-dessus le moindre doute, et d'en venir à une discussion qui lui seroit injurieuse. C'est ainsi qu'on raisonne; et rassuré par ce faux raisonnement, on met tout en œuvre pour cet homme réputé ou supposé honnête homme. On agit pour lui avec la même chaleur et le même zèle que si l'on étoit convaincu qu'il a raison, et que la justice est de son côté. Mais est-il donc permis de se mettre si aisément au hasard de la violer, cette justice qu'on ne connoît pas, et qui peut être toute pour une partie adverse que l'on accable? Dieu tient sans cesse la balance en main pour peser ce qui appartient à chacun: souf-

frira-t-il qu'impunément l'équité soit exposée de la sorte aux indiscrétions d'une amitié zélée, qui donne à tout sans discernement? car si cet ami a tort, si cet ami est mal établi dans ses demandes, si cet ami veut avoir ce qui n'est point à lui, et que par votre secours il l'obtienne contre le bon droit, les conséquences n'en peuvent être que très-pernicieuses. Mais à qui pernicieuses? sera-ce seulement au juste et au foible que le poids de votre autorité a fait succomber? ne sera-ce pas encore plus à vous-même? Quand Dieu, comme s'exprime l'Écriture, viendra juger les justices; quand il faudra lui rendre compte de cette sentence, de cet arrêt, qui, pour seconder les criminelles intentions d'un ami, lequel abusoit de votre crédulité, vous a coûté tant de démarches et tant de soins, quelle excuse et quel titre de justification aurez-vous à produire? En serez-vous quitte pour dire : Seigneur, c'étoit mon ami. Je ne pensois pas qu'il fût capable d'attaquer personne sans sujet, ni qu'il voulût enlever le bien d'autrui : je ne le savois pas. Mais si vous ne le saviez pas, pourquoi ne vous en informiez-vous pas? mais si vous ne le saviez pas, pourquoi vous êtes-vous ingéré avec tant d'ardeur dans une cause dont le fonds vous étoit inconnu, et dont les suites devoient retomber sur vous?

D'autres sont plus éclairés. L'affaire de leur ami leur paroît insoutenable, et ils n'ont garde aussi de la défendre. Ils en auroient trop de scrupule, et ce seroit même se déshonorer dans le public et se couvrir de confusion. Mais après tout, que faire, disent-ils? c'est un ami: le voilà dans un mauvais pas; l'amitié veut qu'on l'en tire le moins mal qu'il sera possible. Quel est donc l'expédient qu'on imagine? c'est de lui ménager un accommodement qui arrête le cours d'une affaire si épineuse et si fâcheuse, qui en prévienne le jugement, qui assoupisse tout et qui lui ouvre une belle porte pour sortir d'un embarras où il étoit en danger de se perdre. Ce n'est pas assez, et l'on va plus avant: car la même amitié demande que cet accommodement qu'on médite, on tâche de le rendre à l'ami qu'on sert, le plus avantageux ou le moins onéreux qu'il le peut être; qu'on lui en épargne les avances, les frais, les charges, qu'au moins on les réduise à l'égalité, quoique les droits soient si inégaux; enfin, qu'on ajuste si bien les choses, ou plutôt qu'on les embrouille tellement, qu'il ne paroisse jamais qui des deux avoit plus lieu que l'autre de se plaindre. Mais la partie lésée en souffrira: c'est à quoi l'on n'a point d'égard, selon la maxime générale qu'on pense pouvoir suivre, et qu'on applique très-faussement à l'af-

faire présente, savoir : qu'en matière d'accommodement, il est nécessaire que chacun se relâche, et qu'alors la peine, comme le gain, doit être partagée. Mais si cette partie offensée n'y consent pas? si cet homme, voyant les conditions dures et hors de raison qu'on lui propose, refuse de s'y soumettre et les rejette? On saura bien l'y faire venir. On formera tant d'oppositions, on suscitera tant d'incidens, on le fatiguera par tant de délais, on l'intimidera par tant de menaces, on le pressera par de si fortes instances, on l'endormira par de si agréables promesses, on l'éblouira par des espérances si engageantes, en un mot, on le tournera de telle façon qu'on lui arrachera un aveu forcé, et qu'on l'amènera presque malgré lui à ce qu'on avoit en vue, qui étoit de dégager cet ami, et de le sauver d'un écueil où il alloit infailliblement échouer. L'affaire est donc ainsi conclue, et l'on s'en applaudit, on en fait gloire, on en triomphe. Gloire dont les grands et les puissans du siècle sont surtout jaloux. Dès qu'une fois ils ont pris quelqu'un sous leur protection, dès qu'ils l'ont honoré de leur faveur, il semble que ce soit désormais une personne sacrée. Il faut prendre garde à ne la pas heurter le moins du monde. Ce seroit s'attaquer à eux-mêmes et oublier le respect dû à leur grandeur et à leur rang. Ce seroit assez

pour encourir toute leur indignation et pour s'attirer de leur part d'étranges retours.

De là vient qu'il y a des gens contre qui l'on ne peut jamais espérer de justice. Quelque dommage qu'on en reçoive, on aime mieux, sans éclat et sans bruit, se tenir dans le silence et ne rien dire, que d'avoir aucun démêlé avec eux. Et en effet, c'est souvent le parti le plus sûr et le plus sage : pourquoi ? parce qu'ils ont des amis qu'ils vous mettront en tête, et qu'à l'abri de ces protecteurs, ils sont en état de repousser tous vos coups, et de résister à tous vos efforts.

De là même vient encore qu'il y a des gens qui, sans nul avantage naturel, sans talent, sans service, sans nom, parviennent à tout, tandis que d'autres, avec les meilleures dispositions et d'excellentes qualités, demeurent en arrière et ne peuvent s'avancer. Dans une concurrence, un homme de rien, et peut-être, pour n'user point d'une expression plus forte, un malhonnête homme l'emportera sur un homme de naissance et plein de vertu. Un ignorant occupera une place que le plus habile ne peut obtenir : comment cela ? C'est que celui-là est porté par des amis qui le poussent; au lieu que celui-ci n'a pour patron ni pour soutien que lui-même et que son mérite. Or le mérite sans les amis ne fait rien; comme au

contraire, indépendamment du mérite, il n'y a rien où l'on ne puisse prétendre avec le secours des amis. Car ce sont encore là les services d'ami, d'élever un ami, de lui procurer des emplois utiles et lucratifs, de l'établir dans des postes honorables et importans, sans considérer s'il y est propre, ou s'il ne l'est pas; de se servir pour cela de la confiance de ceux qui distribuent les grâces, et de les tromper en leur représentant cet ami comme un homme incomparable et un très-digne sujet; d'écarter et de supplanter quiconque pourroit se trouver en son chemin et lui faire obstacle; de ne ménager personne, et de sacrifier le bon ordre et le bien public à nos affections particulières, et à la fortune d'un seul qu'on veut pourvoir.

Servons nos amis. Ayons du zèle pour leurs intérêts, mais un zèle réglé, mais un zèle selon la conscience, la justice, la raison, la prudence. Si dans leurs vues, et dans leurs projets, ils s'éloignent du devoir, et qu'ils quittent les voies droites et permises, bien loin de les autoriser, faisons-leur entendre qu'en de pareilles conjonctures ils ne doivent point compter sur nous. Découvrons-leur avec autant de fermeté et de liberté, que de charité et de douceur, leurs égaremens. Tâchons de les redresser par nos représentations et nos remontrances. S'ils nous écoutent, nous en bénirons Dieu, et ils

en profiteront. S'ils ne nous écoutent pas, nous en gémirons : mais du reste nous aurons la consolation, que sans nous rendre complices de leurs mauvaises pratiques et de leurs injustes desseins, nous nous serons acquittés d'une des plus essentielles obligations de l'amitié, qui étoit de les avertir, et de leur donner de bons conseils. C'est ainsi qu'on est, ou qu'on doit être ami solide.

II. On entre dans toutes les passions d'un ami, fussent-elles les plus déréglées et les plus violentes. La complaisance mutuelle entre les amis, la conformité des inclinations, la sympathie des humeurs, mêmes connoissances, mêmes habitudes, mêmes sociétés, c'est ce qui lie l'amitié et ce qui l'entretient. Mais après tout cette complaisance ne doit point aller trop loin : cette conformité d'inclinations, cette sympathie d'humeurs, ces connoissances, ces habitudes, ces sociétés, tout cela peut être très-dangereux et très-pernicieux, si l'on n'y met certaines barrières où l'on se renferme étroitement, et hors desquelles on se fasse une loi inviolable de ne sortir jamais. Voilà pourquoi le choix qu'on fait de ses amis demande tant de circonspection et de précaution : car il est d'une conséquence infinie de ne se point unir d'amitié avec des gens vicieux, dé-

bauchés, passionnés, parce qu'insensiblement l'amitié et la familiarité nous entraîne dans tous leurs vices, nous plonge dans tous leurs désordres, nous inspire toutes leurs passions.

Et le moyen de s'en défendre, quand on se trouve communément ensemble, qu'on traite librement les uns avec les autres; qu'on n'a rien de particulier les uns pour les autres; et que d'ailleurs on est imbu de ces beaux principes du monde : qu'il faut vivre avec ses amis, qu'il faut s'accommoder à eux, faire comme eux ou rompre avec eux; que d'être si facile à se séparer, ce seroit être un ami bien foible; que d'être si scrupuleux et si régulier, ce seroit être un ami bien importun; qu'une solide amitié est un lien indissoluble, et un engagement irrévocable, où l'ami est tout à son ami; que c'est un commerce, une espèce d'association, où l'on s'unit réciproquement pour agir toujours de concert, et pour se conduire selon les mêmes maximes; que c'est comme une ligue offensive et défensive, pour se prêter la main dans l'occasion envers tous et contre tous. Car telles sont les idées du monde, et suivant ces idées comment parle-t-on d'un ami, comment le définit-on? On dit, voilà un ami sur qui je puis faire fonds; c'est un homme à moi : mais qu'est-ce à dire un homme à moi? A bien prendre le sens des

termes, c'est-à-dire un homme disposé à devenir le compagnon de toutes mes débauches, l'entremetteur de toutes mes liaisons criminelles et de tous mes plaisirs même les plus infâmes; l'agent de toutes mes cabales et de toutes mes prétentions; le ministre de toutes mes inimitiés et de toutes mes vengeances; le coopérateur et l'exécuteur de toutes mes volontés, et de tout ce que peut me suggérer ou l'orgueil qui me possède, ou l'ambition qui me dévore, ou la cupidité qui me brûle, ou l'envie qui me pique, ou la haine qui m'anime, ou le ressentiment et la colère qui me transportent.

Ce ne sont point là des exagérations : on en peut juger par la pratique. Qu'un ami soit un homme de bonne chère; que ce soit un homme ennemi du travail et plongé dans une vie molle, sensuelle, toute animale, il n'y a point d'excès, ni d'intempérances où l'on ne s'abandonne pour lui tenir compagnie et pour lui complaire. Que dis-je? on est le premier à l'exciter et à le réveiller. Excès où l'on s'abrutit dans les sens, où l'on éteint toutes les lumières de sa raison, où l'on ruine sa santé, où l'on se perd d'honneur et de réputation, où l'on se porte même souvent sans goût, et contre le penchant naturel et l'inclination. Mais il n'importe (belle réponse qu'on fait aux remon-

trances qu'on entend quelquefois là-dessus), il n'importe : c'est un ami, nous ne nous quittons point. Et n'est-ce pas ainsi qu'on voit dans le monde, surtout parmi la jeunesse, toutes ces sociétés d'amis oisifs et sans occupation, dont les années s'écoulent et le temps se consume en des réjouissances et de vains divertissemens, qui tour à tour se succèdent? Avec les talens que plusieurs ont reçus de la nature, ils pourroient s'employer honorablement, faire leur chemin, se rendre utiles au public, et encore plus utiles à leurs familles, à leurs proches, à eux-mêmes, à leurs propres intérêts : mais le malheureux engagement où ils se trouvent, et la liaison qu'ils ont entre eux, les arrête et leur fait oublier, non-seulement le soin de leur salut, mais le soin de leur établissement et de leur fortune.

Qu'un ami soit joueur, on est de toutes les parties de jeu qu'il propose. On y passe avec lui les journées et souvent les nuits entières : tellement que la vie n'est qu'un cercle perpétuel du jeu à la table et de la table au jeu. D'où il arrive qu'au lieu de corriger cet ami d'une passion si ruineuse, et pour l'âme, et pour le corps, et pour les biens temporels, on l'y entretient; et qu'au lieu de s'en préserver comme d'une contagion très-mortelle, on la prend soi-même, et l'on devient joueur de profession

et d'habitude, après ne l'avoir été d'abord que par trop de facilité et trop de condescendance. Passion qui n'est réputée entre les amis que pour un amusement honnête et un délassement; mais l'expérience de tous les temps a bien montré quels en sont les funestes effets, et combien même elle est dommageable à l'amitié par les contestations qui naissent et par les ruptures qui les suivent.

Qu'un ami soit querelleur, on épouse toutes ses querelles : et dès là l'on ne se croit plus permis de voir des gens avec qui néanmoins on n'a jamais rien eu de personnel à démêler. On ne s'informe point s'ils sont en faute ou non, s'ils sont offenseurs ou offensés. C'est assez qu'ils soient mal avec notre ami, c'est assez qu'il ne soit pas content d'eux et qu'ils aient encouru sa disgrâce; fussent-ils du reste les plus honnêtes gens du monde, on s'en éloigne, on les évite, on se déclare contre eux en toute rencontre et sur quelque sujet que ce puisse être. C'est de quoi nous avons des exemples plus fréquens et plus marqués dans le grand monde, ou dans ceux qui approchent les grands du monde. Soit jalousie d'autorité, soit toute autre cause, on sait combien il est ordinaire que la diversité des intérêts divise les grandes maisons, et qu'elle les soulève l'une contre l'autre.

Divisions qui éclatent au dehors et qui ne deviennent que trop publiques. Divisions pour ainsi dire héréditaires, qui des pères se communiquent aux enfans, et se perpétuent de génération en génération. Or selon la coutume et le train du monde, quelle conduite doivent tenir tous ceux que le lien de l'amitié attache à l'une de ces maisons? il faut qu'ils se retirent absolument de l'autre et qu'ils s'en séparent. Il faut que sans avoir jamais reçu de cette maison le moindre déplaisir qui les touche en particulier, et qui les regarde, ils lui fassent toutefois une guerre ouverte, et qu'ils en soient ennemis par état. Il faut qu'ils lui suscitent mille contradictions, qu'ils s'opposent à tous ses desseins, qu'ils s'affligent de ses prospérités, qu'ils se réjouissent de ses malheurs, qu'ils travaillent de tout leur pouvoir à l'abaisser et même à l'opprimer. Mais c'est encore bien pis si la vengeance s'empare tellement du cœur d'un ami qu'elle le porte à ces combats particuliers, défendus par les lois divines et humaines; à ces duels qui ont fait répandre tant de sang, et qui ont ruiné tant de familles et damné tant d'âmes. C'est là que paroît avec plus d'éclat, ou pour mieux dire avec plus d'horreur, toute la tyrannie de la fausse amitié. Car à en juger selon l'estime du monde profane et corrompu, vous vous voyez dans une espèce

de nécessité de seconder cet ami, de lui offrir votre secours, de l'accompagner, et contre qui? quelquefois contre des parens, du moins contre des adversaires à qui dans le fond vous ne voulez point de mal, et qui ne vous en veulent point. Cependant on en vient aux mains, et ce seroit un opprobre de reculer; on se pousse avec acharnement, on se porte des coups mortels, on s'arrache la vie l'un à l'autre. Qu'est-ce que cette amitié sanguinaire et meurtrière? n'est-ce pas une fureur? n'est-ce pas une barbarie et une brutalité?

Quoi que ce soit, ce ne peut être une solide amitié. Un ami solide est un ami sage, un ami éclairé, capable de démêler les véritables intérêts de son ami, et incapable de se livrer, sans considération et sans égard, à ses violences et à ses déréglemens. Il s'efforce d'ouvrir les yeux à cet ami, qui se dérange, qui s'égare, qui se perd. Il lui fait voir à quoi le mène la passion qui l'aveugle, et en quel abîme elle le conduit. Il ne craint point de le contrister par des reproches salutaires, et par d'utiles contradictions. Voilà ce que l'amitié lui inspire, et où il exerce volontiers son zèle : mais elle ne lui gâte point le cœur, elle ne le corrompt point. Il laisse à son ami les vices dont il voudroit et dont il ne peut le guérir : mais pour lui-même, il se tient étroitement renfermé

dans sa propre vertu, et sait résister généreusement à tout ce qui pourroit l'intéresser en quelque sorte et l'entamer.

III. On entre dans toutes les erreurs d'un ami, fussent-elles les plus contraires à la religion et les plus mal fondées. On dit communément, *ami jusques aux autels*, pour signifier que dans toutes les autres choses qui n'ont nul rapport à la religion, et qui d'ailleurs ne sont pas mauvaises en elles-mêmes, on peut s'accorder avec un ami : mais que dès qu'il s'agit de notre foi, il n'y a point d'ami qu'on ne doive abandonner pour la soutenir, puisque l'Évangile nous ordonne même de renoncer pour cela père, mère, frères et sœurs, tout ce que nous avons de plus cher dans la vie. Et certes cette loi est bien équitable ; car il est question alors du culte de Dieu, qui est au-dessus de toute comparaison ; et il y va du plus grand de nos intérêts, qui est celui de notre éternité. Mais comme on a vu des hérésies dans tous les temps, depuis la naissance du christianisme, on a vu aussi dans tous les temps des hérétiques ou des fauteurs d'hérésies, qui ne l'étoient que par certains engagemens d'alliance et d'amitié. Tellement qu'on pouvoit dire d'eux dans un vrai sens, mais bien différent de l'autre, qu'ils étoient *amis jusques*

aux autels : c'est-à-dire qu'ils l'étoient jusques à quitter par amitié leur première et ancienne croyance; jusques à embrasser, par le même principe, des doctrines étrangères et erronées; jusques à défendre des dogmes proscrits et condamnés; jusques à se mêler dans des partis révoltés contre l'Église, et frappés de ses anathèmes.

N'est-ce pas ce qui s'est encore passé dans ces derniers siècles, et sous nos yeux, au sujet des hérésies qui s'y sont élevées? Mille gens se sont attachés, et s'attachent à des nouveautés avec une opiniâtreté que rien ne peut vaincre. On a beau leur opposer les décisions les plus formelles, les censures des pasteurs et des juges ecclésiastiques qui sont le pape et les évêques; on a beau raisonner, et tâcher de les convaincre par une multitude de preuves dont ils devroient être accablés, ils n'en sont pas moins fermes, ou, pour parler plus juste, ils n'en sont pas moins obstinés dans ces nouvelles opinions, dont ils se sont laissé préoccuper. D'où procède cette obstination et cet aheurtement? Est-ce qu'un ange est venu du ciel leur révéler des vérités inconnues à toute l'Eglise? mais assurément ce ne sont pas des saints à révélation; et d'ailleurs l'apôtre saint Paul nous marque expressément que si un ange du ciel nous apportoit une doctrine contraire

à celle de l'Église, nous devrions le réprouver avec la doctrine qu'il nous enseigneroit. Est-ce qu'ils ont des vues plus pénétrantes que les autres, et qu'ils ont mieux approfondi ces sortes de matières que les plus habiles théologiens et les docteurs les plus consommés? mais souvent ils avouent eux-mêmes qu'ils n'y comprennent rien : et comment y comprendroient-ils quelque chose, n'en ayant jamais fait aucune étude, et n'étant point dans leur état à portée de ces sciences abstraites et trop relevées pour eux? Comment un homme du monde, une femme du monde, qui peut-être savent à peine les points fondamentaux et comme les élemens de la religion, seroient-ils suffisamment instruits sur des questions qui, pendant de longues années, ont de quoi occuper toute l'attention et toute la réflexion des esprits les plus clairvoyans et les plus intelligens? N'est-il donc pas merveilleux, qu'au lieu de se soumettre là-dessus, avec docilité et avec simplicité, au jugement de l'Église, ils osent prendre parti contre elle et contre ses définitions, et qu'ils se portent pour défenseurs de ce qu'elle a noté publiquement et qualifié d'erreur? Il est bien évident qu'ils n'agissent point en cela avec connoissance de cause, et que ce n'est point la raison qui les conduit. Qu'est-ce donc? l'amitié, et voilà le

nœud de l'affaire. Ils ont des amis partisans de ces erreurs ; ils tiennent par le sang, ou par quelque rapport que ce soit, à tel et à tel qui professent ces erreurs : sans autre motif ni autre discussion, c'est assez pour les déterminer. Ainsi d'amis en amis l'erreur se communique et répand de tous côtés son venin.

O la belle preuve pour un catholique, enfant de l'Église, pour un ministre même des autels, que ce qu'on entend dire à quelques-uns : cet homme est de mes amis ; il est naturel que je me joigne à lui ! O les belles conséquences et l'admirable suite de raisonnement ! c'est mon ami ; donc je dois lui assujettir ma foi, et la régler selon ses vues et ses préventions. C'est mon ami ; donc son autorité doit l'emporter dans mon esprit sur celle des souverains Pontifes et des prélats, dépositaires de la saine doctrine. C'est mon ami ; donc je dois lui être plus fidèle qu'à l'Église même, et lui prouver mon attachement aux dépens de ma religion. C'est mon ami ; donc s'il se pervertit, je dois me pervertir comme lui ; et s'il est rebelle à la vérité, je dois, par mon suffrage, lui fournir des armes pour la combattre Certainement, ce seroit un mal bien pernicieux dans la vie humaine et dans le christianisme que la solide amitié, si elle exigeoit des amis une pareille déférence. Mais ce n'est point là ce qu'elle

veut, ni à quoi elle se fait connoître. Ce qu'elle demanderoit plutôt en de semblables occasions, c'est qu'après avoir fait tous les efforts possibles pour remettre un ami dans la bonne voie, et pour fléchir la dureté de son cœur, on eût l'assurance de lui faire cette déclaration précise et positive : je suis à vous, il est vrai ; je suis votre ami; mais je dois l'être encore plus de Dieu, encore plus de l'Église, encore plus de la foi que j'ai reçue dans mon baptême et que je veux conserver pure, encore plus de mon devoir qui est d'obéir et de croire, encore plus de mon âme dont le salut dépend de ma catholicité et de ma soumission.

Un ami de cette trempe est proprement un ami solide; et de tout ceci il faut conclure, que quoiqu'il n'y ait personne qui ne se pique d'être solide dans ses amitiés, il y en a néanmoins très-peu qui le soient véritablement, parce qu'il y en a très-peu qui aient l'idée juste d'une solide amitié.

AMITIÉS SENSIBLES ET PRÉTENDUES INNOCENTES.

Comme il y a des cœurs plus sensibles les uns que les autres, il y a aussi des amitiés beaucoup plus affectueuses et plus tendres; et c'est surtout entre les personnes de différent sexe que ces sortes d'amitiés sont plus communes. Amitiés d'estime mutuelle, d'inclination naturelle, de conformité d'humeurs, de sympathie, sans qu'il y entre de la passion : car c'est ainsi qu'on se le persuade. Amitiés qui ne servent, ce semble, qu'à la société, à l'entretien, au délassement de la vie, et où l'on ne voudroit pas permettre qu'il se glissât le moindre désordre. De là amitié dont on ne se fait aucun scrupule, parce qu'on se flatte d'y garder toute l'honnêteté et toute l'innocence chrétienne. Mais que cette innocence est suspecte! et de tous les piéges que doivent craindre certaines âmes qui d'elles-mêmes ne sont pas vicieuses, et qui ont un fonds d'honneur et de vertu, voilà sans contredit le plus subtil et le plus dangereux. En effet, selon la disposition la plus ordinaire de notre cœur, il est bien difficile et même presque impossible, que ses ami-

tiés prétendues innocentes, ne soient pas ou peu à peu ne deviennent pas criminelles en plus d'une manière. Criminelles par le péril qui y est attaché, et où l'on s'expose volontairement; criminelles par le scandale souvent qu'elles causent et à quoi l'on n'a point assez d'égard; criminelles par les impressions qu'elles font sur l'esprit et sur le cœur, et par les sentimens qu'elles produisent. Enfin criminelles par les extrémités où elles entraînent, et les chutes funestes où elles précipitent. Vérités dont il ne faudroit point d'autre preuve que l'expérience. Heureux si, déplorant le malheur d'autrui, nous savions en profiter pour nous-mêmes!

I. Amitiés criminelles, par le péril qui y est attaché, et où l'on s'expose volontairement. Car qu'est-ce qui forme ces amitiés sensibles et tendres? ce n'est pas la raison, mais c'est le penchant du cœur, ce sont les sens : d'où vient que ces amitiés sont quelquefois si bizarres et si mal assorties, parce que les sens sont aveugles, et que le cœur dans ses affections, bien loin de consulter toujours la raison, agit souvent contre elle et la combat. Quoi qu'il en soit, toute liaison où les sens ont part, et où le cœur n'est attiré que par le poids de l'inclination et la pente de la nature, doit être d'un

danger extrême; pourquoi? c'est que les sens, non plus que le cœur, ne tendent qu'à se contenter, et que dans les progrès qu'ils laissent faire à leurs désirs tout naturels et tout humains, ils ne mettent point de bornes. Non pas que le cœur tout d'un coup ni que les sens prennent tellement l'empire sur la raison, qu'ils l'obligent de se taire; non pas qu'ils en éteignent toutes les lumières, et qu'ils entreprennent d'abord de nous porter au delà du devoir et de nous faire franchir les lois de la conscience. Tout charnels et tout grossiers qu'ils sont, ils y procèdent avec plus d'adresse; et c'est ce qui rend leurs atteintes d'autant plus dangereuses et plus mortelles qu'elles se font moins apercevoir.

Cette amitié dans sa naissance n'est qu'une estime particulière de la personne, de sa modestie, de sa retenue, de sa sagesse. Elle plaît, parce qu'avec des manières engageantes, elle a du reste de la fermeté dans l'esprit, de la droiture dans le cœur, une régularité irréprochable dans la conduite. Quel sujet y auroit-il donc de s'en défier, et quel péril peut-il y avoir à entretenir une connoissance fondée sur de si excellentes qualités, sur la probité, l'ingénuité, la candeur d'âme, les bonnes mœurs, le mérite? C'est ainsi qu'on se rassure. mais cela même où l'on pense trouver sa sûreté,

c'est justement ce qui doit inspirer plus de défiance, puisque c'est ce qui augmente le danger. Car sans que ce soit une proposition outrée, il est certain qu'une personne mondaine, dissipée, d'une vertu équivoque et réputée telle seroit beaucoup moins à craindre. On en concevroit du soupçon et du mépris, on s'en garderoit, on s'en dégoûteroit. Mais celle-ci qu'on estime touche d'autant plus le cœur, qu'elle paroît plus estimable et qu'elle l'est. On s'y attache; et si l'attache devient réciproque, eût-on d'ailleurs les intentions les plus pures, et fût-on de part et d'autre dans les plus saintes résolutions, on ne peut plus guère compter ni sur cette personne ni sur soi-même.

Voilà pourquoi il est alors d'une conséquence infinie d'user d'une grande réserve à se voir et à se parler; et c'est aussi pour cela que les Pères et les saints docteurs se sont toujours si hautement récriés contre les longues et fréquentes conversations des personnes de sexe différent. Ils n'ont point distingué là-dessus les états, les caractères, les emplois. Ils n'ont point considéré si c'étoit des personnes pieuses ou ayant la réputation de l'être; si c'étoit des personnes libres ou dévouées à Dieu; si c'étoit des personnes du monde ou des personnes d'église, des personnes séculières ou des per-

sonnes religieuses. Ils ont compris que dans toutes les conditions et toutes les professions, partout nous nous portions nous-mêmes et avec nous-mêmes toute notre fragilité. Ils se sont donc expliqués en général, et sur ce point ils nous ont tracé les règles les plus sévères et en même temps les plus nécessaires. Mais en quoi l'on commence à se rendre criminel, c'est qu'on croit pouvoir rabattre de cette rigueur, et qu'on ne veut point s'astreindre à des lois si salutaires ni en reconnoître la nécessité. On se recherche l'un l'autre. Il n'y a presque point de jour qu'on ne passe plusieurs heures ensemble. On se traite familièrement, quoique toujours honnêtement. On se fait des confidences. Souvent même tout le discours roule sur des choses de Dieu. Un homme d'Église, un directeur forme par ces leçons la personne qu'il conduit, et lui étale avec une abondance merveilleuse les principes de sa morale. Hé bien, disent-ils, quel mal y a-t-il à tout cela? nous n'y en trouvons point, et nous n'y en cherchons point. Le mal, ce n'est pas précisément l'inclination que vous vous sentez l'un pour l'autre; car ce sentiment ne dépend pas de vous : mais c'est de ne pas prendre les mesures convenables pour vous précautionner contre cette inclination et pour prévenir les suites mauvaises qu'elle peut avoir. Le mal,

c'est que par une confiance présomptueuse, et par un attrait que vous suivez trop naturellement, vous vous mettiez de vous-même dans un danger où Dieu peut-être, pour vous punir, permettra que vous succombiez.

Mais ce danger, nous ne le voyons pas! Vous ne le voyez pas, mais c'est que vous ne le voulez pas voir; mais on vous en a averti plus d'une fois; mais si vous n'avez reçu là-dessus aucun avis personnel et qui vous regardât spécialement, les maximes générales que vous avez si souvent entendues sur cette matière doivent vous suffire; mais vous-même, malgré vous, vous l'avez entrevu, ce péril, en plus d'une rencontre, où votre conscience vous l'a représenté et vous l'a reproché; mais enfin il ne tient qu'à vous de vous en convaincre par deux réflexions les plus palpables et qui sont sans réplique. La première est que ces conversations où engage une amitié sensible ne sont ni si longues ni si fréquentes, que parce que le cœur y trouve du goût, et je ne sais quel goût sensuel; car s'il n'y en trouvoit pas, bientôt elles deviendroient fatigantes, et vous auriez cent raisons pour les abréger ou pour vous en dispenser. Faites-y une attention sérieuse, et vous conviendrez de ce que je dis. La seconde réflexion est que ce goût du cœur joint à la diversité des sexes, à la familiarité des entre-

tiens, à leur durée et à leur privauté, mène insensiblement, mais immanquablement au vice, et y est la disposition la plus prochaine. Or de se mettre dans l'occasion du péché, et dans une occasion prochaine, de s'y mettre sans besoin et par le seul désir de se satisfaire, qui peut douter que ce ne soit un péché; et n'est-ce pas déjà en ce sens que se vérifie la parole du Saint-Esprit : *Celui qui aime le péril y périra* [1] ?

II. Amitiés criminelles par le scandale souvent qu'elles causent, et à quoi l'on n'a point assez d'égard. Il n'est pas moralement possible que deux personnes se voient avec trop d'assiduité, sans qu'on le remarque, comme il n'est pas non plus possible qu'en le remarquant on n'en raisonne. Chacun en juge à sa manière; mais de tous ceux qui en sont témoins, il n'y en a aucun qui ne blâme une amitié si peu discrète, et qui n'en prenne une sorte de scandale. Les uns plus modérés et plus charitables l'attribuent seulement à légèreté, à vivacité, à un manque de considération et de circonspection. Mais d'autres plus rigoureux dans leurs jugemens ou plus malins, n'en demeurent pas là; et selon l'expérience qu'ils ont

1. Eccli., ch. III, v. 27.

du monde, ils vont jusqu'à tirer des conséquences, dont la vertu des personnes intéressées et leur réputation doivent beaucoup souffrir. C'est le sujet de mille railleries, de mille paroles couvertes, lesquelles, quoique enveloppées, n'en sont pas moins expressives ni moins intelligibles. Si celle-ci entre dans une compagnie, on conclut que celui-là ne tardera pas, et que dans peu il arrivera. Si quelqu'un demande où est un tel, on répond, sans hésiter, qu'il est avec une telle ou qu'une telle est avec lui. Les signes de tête, les ris moqueurs, les œillades, les gestes, tout parle sur cela, et ne fait que trop bien comprendre ce que la langue ne prononce qu'à demi, et ce que la bouche n'ose tout à fait déclarer. Injurieuses idées qui peuvent être fausses, mais qui ne sont ni injustes ni téméraires. Car elles ne sont pas sans fondement; et, en vérité, que peut-on penser, quand des gens se livrent ainsi au penchant de leur cœur, et ne gardent aucun dehors ni aucunes règles de bienséance?

Ce qu'il y a de plus déplorable (je l'ai déjà marqué en passant, et je ne fais point ici difficulté de le redire et de m'en expliquer; les mondains verront au moins par là que s'il se glisse des abus dans l'Église, on ne les y approuve pas, et qu'au contraire on les reconnoît de bonne foi, et on les condamne): ce qu'il y

a, dis-je, de plus déplorable, c'est que des ministres de Jésus-Christ, occupés à conduire les âmes, donnent lieu quelquefois eux-mêmes à de pareils discours, pour ne pas dire à de pareils scandales, jusque dans les plus saints exercices du sacré ministère, jusque dans la confession même et la direction. Il est vrai que leurs fonctions sont toutes apostoliques, et que pour les remplir dignement, ils doivent être disposés à recevoir toutes sortes de personnes, à les écouter et à leur répondre. C'est ce qu'ont fait les saints : mais les saints le faisoient sans exception et sans distinction. Mais les saints ne bornoient pas leur zèle aux soins d'une personne qui leur fût plus chère que les autres. Mais les saints n'étoient pas continuellement avec cette même personne, et ne perdoient pas des temps infinis à l'entretenir. Encore, malgré toute leur vigilance et toute leur réserve, quelques-uns n'ont pas été à couvert de la censure du monde et de la malignité de ses raisonnemens. Que sera-ce d'un directeur qui semble n'avoir reçu mission de Dieu que pour une seule âme à laquelle il donne toute son attention; qui plusieurs fois chaque semaine passe régulièrement avec elle les heures entières, ou au tribunal de la pénitence ou hors du tribunal, dans des conversations dont on ne peut imaginer le sujet ni concevoir

l'utilité; qui expédie toute autre dans l'espace de quelques momens, et l'a bientôt congédiée, mais ne sauroit presque finir dès qu'il s'agit de celle-ci; qui s'ingère même dans toutes ses affaires temporelles, en ordonne comme il lui plaît, et les prend autant et peut-être plus à cœur que si c'étoient les siennes propres? Est-ce donc là ce qu'inspire un zèle évangélique? Ce ne sont point seulement les maîtres de la morale chrétienne qui en jugent autrement, mais le monde le plus mondain a peine à se figurer qu'il n'y ait rien dans une semblable conduite que de surnaturel, et il ne seroit pas aisé de lui en donner des preuves bien certaines. Il pourroit interpréter les choses plus favorablement; mais dans le fond, on ne sait qui est le plus coupable, ou le monde qui porte trop loin sa critique ou ceux qui lui en fournissent l'occasion.

Toutefois, des gens ne s'étonnent point des bruits qui courent sur leur compte, et ne s'en inquiètent point. Ils se contentent du témoignage qu'ils se rendent à eux-mêmes, et disent tranquillement avec saint Paul : *Il m'importe peu que vous me damniez, vous ou quelque autre homme que ce soit. Dieu est mon juge*[1], et il connoît mon cœur. Mais ils ne prennent

1. Cor., ch. IV, v. 3.

pas garde à ces paroles du même apôtre : *Tout m'est permis, mais tout n'est pas pour cela convenable ni expédient*[1]. Ils ne se souviennent pas de ce que disoit encore ce Docteur des nations : *Si mon frère se scandalise de me voir user de telle nourriture, toute ma vie je m'en abstiendrai*[2], quoiqu'elle ne me soit pas défendue. Ils n'ont nul égard à cette grande leçon qu'il nous a faite de ne pas fuir seulement ce qui est mal, *mais d'éviter même jusqu'à l'apparence du mal*[3]. Dans l'engagement où ils sont, et qui leur fascine les yeux, rien n'est capable de les ébranler. Or, pour ne point parler de tout le reste, cette obstination n'est-elle pas condamnable; et quand ils seroient dans le secret de l'âme et dans toutes leurs vues aussi purs et aussi innocens qu'ils prétendent l'être, ne seroit-ce pas toujours devant Dieu une offense plus griève qu'elle ne leur paroît, d'exposer de la sorte sa réputation et de manquer à l'édification publique?

III. Amitiés criminelles par les impressions qu'elles font sur l'esprit et sur le cœur, et par les sentimens qu'elles y produisent. C'est une erreur en matière d'impureté de ne compter

1. I Cor., ch. VI, v. 12.
2. I Cor., ch. VIII, v. 13.
3. I Thes., ch. V, v. 22.

pour péché que certaines fautes grossières. Tout ce qui ne va point jusque-là, on le traite de bagatelles, ou tout au plus de menus péchés. Mais qu'est-ce néanmoins que ces menus péchés, qu'est-ce que ces bagatelles où l'on se laisse aller si aisément et habituellement dans le cours d'une amitié sensible et tendre? Ce sont mille idées, mille pensées, mille souvenirs d'une personne dont on a incessamment l'esprit occupé; mille retours et mille réflexions sur un entretien qu'on a eu avec elle, sur ce qu'on lui a dit et ce qu'elle a répondu, sur quelques mots obligeans de sa part, sur une honnêteté, une marque d'estime qu'on a reçue, sur ses bonnes qualités, ses manières engageantes, son humeur agréable, son naturel doux, condescendant; en un mot, sur tout ce qui s'offre à une imagination frappée de l'objet qui lui plaît et qui la remplit. Ce sont en présence de la personne certaines complaisances du cœur, certaines sensibilités où l'on s'arrête, et qui flattent intérieurement, qui excitent et qui répandent dans l'âme une joie toujours nouvelle. Ce sont dans toute la conversation des termes de tendresse, des expressions vives et pleines de feu, des protestations animées et cent fois réitérées, des assurances d'un dévouement parfait et sans réserve. Ce sont dans toutes les façons d'agir des airs, des démon-

strations, des attentions, des soins, de petites libertés, ou, pour les mieux nommer, des badineries et des puérilités souvent indignes du caractère des gens et dont ils devroient rougir. Or, je demande si l'on peut croire raisonnablement que dans les impressions que tout cela fait et doit faire sur l'esprit, sur le cœur, sur les sens, il n'y ait rien qui puisse blesser la plus délicate de toutes les vertus qui est la pureté chrétienne? Comment, si près de la flamme, n'en ressentir nulle atteinte? Comment dans un chemin si glissant, ne tomber jamais? Comment, au milieu de mille traits, demeurer invulnérable? Est-il rien qui nous échappe plus vite que notre esprit; rien qui nous emporte avec plus de violence que notre cœur; rien qu'il ne nous soit plus difficile de retenir que nos sens? A peine une vertu angélique y suffiroit-elle. Du moins les âmes les plus retirées et les plus pures, malgré la solitude où elles vivent, malgré toutes leurs austérités et toutes leurs pénitences, ont encore de rudes combats à soutenir, et craignent en bien des momens de s'être laissé vaincre : que faut-il conclure des autres?

Mais ces âmes timorées se font une conscience trop scrupuleuse. Voilà ce que disent des mondains séduits par la fausse prudence de la chair, et qui se conduisent par les prin-

cipes les plus larges, dans un point où la religion est plus resserrée et moins indulgente. Car selon la morale du christianisme, c'est assez d'une pensée, d'un sentiment, d'un consentement passager pour corrompre l'âme et pour lui imprimer une tache mortelle. Ce qui, posé comme une vérité constante, nous apprend de combien de péchés qu'on ne connoît pas et qu'on refuse de connoître une amitié, telle que je viens de la représenter, est la source inépuisable.

Mais nous résistons à toutes ces idées, nous désavouons tous ces sentimens, nous renonçons à toutes ces impressions, qui préviennent la raison et qui sont dans nous malgré nous. Si vous y renonciez réellement et sincèrement, vous renonceriez au sujet qui les fait naître, vous l'éloigneriez, vous observeriez ce grand précepte du Fils de Dieu : *Arrachez votre œil, coupez votre bras, votre pied, s'ils vous scandalisent* [1]. Quand donc vous prendrez de telles mesures pour vous préserver ; quand vous vous tiendrez à l'écart, et que par une sage précaution vous vous priverez du vain contentement que vous cherchiez dans une liaison trop naturelle et trop intime, alors si la tentation vient vous affoiblir jusques dans votre retraite

1. Matth., ch. XVIII, v. 8.

et que vous vous efforciez de la surmonter, vos résistances ne me seront plus suspectes, et je ne douterai point que vous ne soyez dans une vraie volonté de repousser les attaques de l'ennemi qui vous poursuit. Mais autrement je dirai que vous résistez à peu près comme saint Augustin confesse lui-même qu'il prioit, avant qu'il se fût tout à fait dégagé de ses habitudes et converti à Dieu. Il demandoit au ciel d'être délivré d'une passion qui l'arrêtoit; mais en même temps il craignoit que le ciel ne l'exauçât. C'est-à-dire, que ce qu'il demandoit, il ne le vouloit qu'à demi : or ne le vouloir qu'à demi, c'étoit, quant à l'effet, ne le point vouloir du tout. Voilà de quelle manière on résiste, et c'est une des plus subtiles illusions. On a encore, à ce qu'il paroît, assez de conscience d'une part, pour ne vouloir pas entretenir une société où l'on crût qu'il y a de l'offense de Dieu. D'autre part, on n'a pas assez de résolution pour quitter cette personne avec qui l'on est actuellement engagé. Cependant on entre quelquefois en inquiétude sur tout ce qu'on ressent dans le cœur. Mais à quoi a-t-on recours pour se tranquilliser? On se répond à soi-même qu'on ne consent à rien de mauvais ; que tous ces fantômes dont on est troublé, que toutes ces images, toutes ces sensibilités, ne sont point dans la volonté. On le pense, ou l'on veut

ainsi le penser : mais Dieu qui sonde les cœurs, n'en juge pas comme nous. *Les Cieux mêmes ne sont pas purs devant lui, et il a trouvé de la corruption jusques dans ses anges*[1]. La vertu se forme difficilement, mais elle s'altère très-aisément. Raisonnons tant qu'il nous plaira : il sera toujours certain, que de ne pas remédier aux principes, lorsqu'on le peut et qu'on le doit, c'est vouloir toutes les suites où ils sont capables de porter.

IV. Amitiés criminelles par les extrémités où elles entraînent et les chutes funestes où elles précipitent. Gardons-nous de descendre ici dans un détail qui pourroit troubler les âmes vertueuses et chastes; et ne révélons point des horreurs qui ne serviroient qu'à décréditer les plus saintes professions et qu'à déshonorer la religion. Il est moins surprenant qu'une amitié trop sensible et trop tendre dégénère bientôt entre des mondains et des mondaines dans l'amour le plus passionné, et qu'elle se termine enfin aux derniers excès où peuvent emporter l'aveuglement de l'esprit et le déréglement du cœur. Mais ce qui doit nous saisir d'étonnement et nous remplir de frayeur, c'est que des gens élevés dans l'Église de Dieu aux ordres

1. Job, ch. IV, v. 18.

les plus sacrés, employés à la célébration des plus augustes mystères, revêtus du sacerdoce de Jésus-Christ, ses vicaires, ses substituts; que des personnes adonnées à toutes les bonnes œuvres et regardées comme des modèles de sainteté, en viennent quelquefois par des chutes éclatantes aux mêmes extrémités. Les exemples en sont connus, et les âmes zélées ont souvent gémi de voir parmi le peuple fidèle et dans le lieu saint, de si déplorables renversemens et une si affreuse désolation.

O vous qui teniez entre les anges du Seigneur le premier rang, vous brilliez avec tant d'éclat, comment êtes-vous tombé du ciel [1] ? Vous faisiez fonds sur vous-même, et considérant la dignité de votre caractère, l'excellence de votre vocation, l'ardeur qui vous animoit dans la pratique de vos devoirs, vous disiez avec confiance : *Je monterai* à la perfection la plus sublime. *Je m'asseierai sur la montagne de l'alliance. Je me placerai au-dessus des nuées, au-dessus même des astres. Je serai semblable au Très-Haut* [2], où je tâcherai d'acquérir toute la ressemblance que je puis avoir avec ce Dieu des vertus et ce Saint des saints. Vous le disiez, et vous le vouliez : mais vous voilà tout à coup *déchu de cette gloire, et*

1. Psal. XIV, v. 12. — 2. *Ib.*

plongé dans l'abîme le plus profond. On le sait, et l'on en est dans une surprise qu'on ne peut exprimer. *Est-ce là cet homme?* sont-ce ces personnes pour qui l'on étoit prévenu d'une si haute estime? Quel prodigieux changement, et d'où est-il arrivé? Hélas! il n'a fallu pour cela qu'une inclination mutuelle dont ils ne se défioient en aucune sorte. De là est venue une fréquentation très-réservée dans ses commencemens et très-circonspecte. *L'ange de satan s'est transformé* à leurs yeux *en ange de lumière*[1], pour leur justifier une amitié qui paroissoit n'être que selon Dieu, et ne tendre qu'à Dieu.

Cependant le feu s'allumoit. C'étoit un feu caché; mais souvent un feu caché n'en est que plus vif. Il prenoit toujours de nouveaux accroissemens d'un temps à l'autre, et une fatale occurrence l'a fait éclater. Dieu l'a permis, et leur présomption leur a attiré ce châtiment. Si leur vigilance ne s'étoit point relâchée; s'ils avoient su se modérer, et user des préservatifs qu'une prudence chrétienne leur suggéroit; s'ils avoient mieux reçu les conseils qu'on a voulu quelquefois leur donner, ou qu'ils eussent écouté ce que leur propre conscience leur dictoit dans les rencontres, Dieu les eût aidés

1. II Cor., ch. XI, v. 14.

de sa grâce, je dis d'une grâce spéciale, et les eût fortifiés contre l'occasion. Mais ils n'en ont voulu croire qu'eux-mêmes, et Dieu aussi les a livrés à eux-mêmes. Ils se sont oubliés, et jusques à quel point? Or si une amitié tendre et sensible est si contagieuse et si pernicieuse pour les plus justes, combien le doit-elle être encore plus pour les pécheurs, je veux dire pour ceux que leur condition engage dans le monde, et dans un certain monde, où les passions dominent avec plus d'empire, et où la loi du Seigneur a moins de pouvoir et est tous les jours violée avec plus d'impunité?

Quoi qu'il en soit, la sensibilité du cœur n'est point un crime en elle-même, mais c'est le principe de bien des crimes: car aisément elle se change en sensualité. Il y a néanmoins une sensibilité qui est toute, pour ainsi dire, dans la raison, et celle-là ne porte à aucun désordre. On est sensible sur ce qui concerne un ami. On ressent ses prospérités et ses adversités, ses avantages et ses disgrâces; mais ce sentiment est tout spirituel. La sensibilité n'est donc si pernicieuse, que lorsque les sens y ont part : mais comme souvent il est difficile de démêler quelle part ils y ont, et s'ils y en ont en effet quelqu'une, le plus sûr et le meilleur est de tourner toute la sensibilité de notre cœur vers Dieu; de n'aimer que Dieu dans nos amis,

et de n'aimer nos amis qu'en Dieu et que par rapport à Dieu. Telle est l'amitié chrétienne. Amitié d'autant plus pure, que Dieu en est le sacré lien, et d'autant plus solide, que la mort ne la peut rompre, et qu'elle doit durer éternellement par cette charité consommée qui unit ensemble tous les bienheureux.

PENSÉES DIVERSES SUR LA CHARITÉ DU PROCHAIN ET LES AMITIÉS HUMAINES.

Quand homme est sujet à mille foiblesses, c'est un esprit difficile. Je l'avoue; mais que s'ensuit-il de là? Le moyen donc, concluez-vous, de bien vivre avec lui? Fausse conséquence et illusion : car Dieu vous ordonne d'aimer le prochain tel qu'il est, et avec toutes ses foiblesses; et ce sont les foiblesses même du prochain qui doivent être la matière de votre charité. Si les gens étoient sans défauts, qu'aurions-nous à en souffrir; et n'ayant rien à souffrir de personne, comment accomplirions-nous cette divine leçon de saint Paul: *Supportez-vous les uns les autres*[1]? Mais que cet homme ne se corrige-t-il? De se corriger, c'est son affaire; mais de le supporter, quoiqu'il ne se corrige pas, c'est la vôtre. Faites ce qui est pour vous du devoir de la charité; et, du reste, n'examinez point si les autres font ce qu'ils doivent ou s'ils ne le font pas, puisque vous n'aurez point à en rendre compte.

1. Gal., ch. VI, v. 2. I Cor., ch. III, v. 13.

¶ Ce qui cause les plus grandes divisions et ce qui excite les plus grands troubles, c'est le peu de soin qu'on a de ménager les esprits et de ne pas aigrir imprudemment les passions d'autrui. Mais faut-il donc ne rien dire à un homme, et n'est-il pas bon de lui faire connoître ses défauts et de les lui faire sentir, afin qu'il y prenne garde? cela est bon en général; mais en particulier, il y a une infinité d'esprits avec qui l'on n'a point d'autre parti à prendre que celui du silence. Quoi que vous disiez, vous ne les changerez pas. Au contraire, vous les porterez à des éclats qui vous donneront de la peine; et vous aurez bien plutôt fait de vous taire sagement et charitablement. Il est vrai; ils pourront abuser de votre facilité et de votre condescendance; mais vous profiterez devant Dieu de votre patience et de votre charité.

¶ Nous nous faisons de l'amitié une religion, et de la charité nous nous faisons tous les jours un sujet de profanation. C'est une charité, dit-on, d'humilier ces gens-là, de les mortifier, de leur apprendre leur devoir : beau prétexte dont on s'autorise pour les traiter dans toute la rigueur, pour les poursuivre à outrance, pour les calomnier, les décrier, les confondre; c'est-à-dire pour venger contre eux ses propres querelles, pour contenter ses ressentimens, ses antipathies, ses envies. Car voilà

souvent où se réduit cette prétendue charité. Or employer la charité à de tels usages, est-ce la pratiquer? est-ce la profaner?

¶ Qu'est-ce que ces airs de franchise, de simplicité, de cordialité que nous affectons quelquefois en parlant au prochain, et lui disant certaines vérités très-désagréables? Est-ce un adoucissement que nous prétendons mettre aux avis que nous lui donnons pour en tempérer l'aigreur et pour les lui faire mieux goûter? Rien moins que cela : mais tout au contraire, c'est souvent une voie plus subtile, plus adroite que notre malignité nous inspire, pour mieux contenter, en l'outrageant et l'humiliant, la passion qui nous anime. On dit à une personne les choses les plus dures et les plus piquantes de la manière, à ce qu'il semble, la plus douce et la plus naïve; et l'on prend plaisir à lui enfoncer le trait dans l'âme d'autant plus avant et plus sensiblement qu'on paroît le faire plus charitablement et le plus amiablement.

¶ On se réconcilie au lit de la mort. On fait appeler des personnes qu'on ne voyoit point depuis plusieurs années, et qu'on regardoit comme ennemis. On se met en grâce avec eux : on leur pardonne et on leur demande qu'ils nous accordent le même pardon. On en use ainsi par principe de religion et de con-

science, et l'on ne se croiroit pas autrement en état de recevoir les derniers sacremens de l'Église et d'aller paroître devant Dieu. Tout cela est bien : mais, du reste, pourquoi attendre si tard? L'obligation de ne garder nulle inimitié dans le cœur n'est pas moins indispensable pendant tout le cours de la vie qu'à la dernière heure; et n'est-ce pas l'aveuglement le plus étrange de vouloir vivre dans des dispositions et des sentimens où l'on ne voudroit pas mourir?

¶ Je veux un ami véritable, et autant qu'il se peut, un ami sincère, et tel dans le fond de l'âme qu'il est dans les apparences. Un ami zélé pour mon bien et désintéressé pour lui-même, qui s'attache à ma personne et non à ma fortune, à mon crédit, à mon rang, à tout ce qui est hors de moi et qui n'est point moi. Un ami vigilant, prévenant, compatissant, auprès de qui je trouve de la consolation dans toutes mes peines et du soutien dans toutes mes disgrâces. Un ami fidèle sur qui je puisse compter; discret, à qui je puisse me confier; prudent et sage, que je puisse consulter, et qui soit capable de me conduire et de m'éclairer; droit, juste, équitable, qui m'inspire la vertu et avec qui je puisse utilement et saintement communiquer. Un ami constant, que l'humeur ne domine point, que le caprice ne change

point, toujours le même malgré la diversité des temps, des événemens, des conjonctures et des situations où je puis me rencontrer. Enfin un ami qui seul et jusqu'au dernier moment de ma vie ait de quoi me suffire, quand il ne me resteroit nulle autre ressource, et que je ne pourrois attendre d'ailleurs ni recevoir aucun secours. Voilà encore une fois l'ami que je cherche; mais où est-il et de qui viens-je de tracer ici la peinture? Ah! Seigneur, je le sais, je le sens, mon cœur me le dit; et à ces traits, c'est vous, mon Dieu, que je reconnois, et ce n'est que vous. Assez d'amis parmi les hommes, mais quels amis? Assez d'amis de nom, assez d'amis d'intérêt, assez d'amis d'intrigue et de politique; assez d'amis d'amusement, de compagnie, de plaisir; assez d'amis de civilité, d'honnêteté, de bienséance; assez d'amis en paroles, en expressions, en protestations; et si peut-être quelques-uns sont mieux disposés, à ce qu'il paroît, on n'éprouve que trop néanmoins dans l'occasion combien sur ceux-là même il y a peu de fonds à faire. Voilà de quoi le monde se plaint tous les jours, et de quoi il a bien sujet de se plaindre. Heureux, s'il en profitoit pour s'élever vers vous, Seigneur, et ne s'appuyer que sur vous!

¶ La plupart des hommes sont beaucoup

plus vifs dans leurs haines, que dans leurs amitiés. D'où vient cela? de notre amour propre, qui nous fait tout rapporter à nous-mêmes, et tout mesurer par nous-mêmes. Comme donc les offenses qui excitent notre inimitié et notre haine, nous regardent spécialement et s'attaquent à nos personnes; et qu'au contraire le caractère de l'amitié est de nous détacher en quelque sorte de nous-mêmes pour nous attacher au prochain, il arrive de là communément que nous sommes tout à la fois, et de froids amis, et de violens ennemis.

¶ Rien de plus fragile que les amitiés humaines. Il faut des années pour les former; il ne faut qu'un moment pour les rompre. Encore s'il étoit facile de les renouer! Mais souvent, ce qu'un moment a détruit, des siècles ne le rétabliroient pas. Les amitiés chrétiennes sont beaucoup plus fermes et plus durables, pourquoi? parce que le christianisme nous rend beaucoup plus patiens, plus désintéressés, plus humbles, et par conséquent beaucoup moins vifs et moins sensibles sur tout ce qui fait les ruptures et les divisions.

¶ On dit communément, et on a raison de le dire : L'ami de tout le monde n'est ami de personne. Il y a en effet des gens de ce caractère. Ils vous aperçoivent; ils viennent à

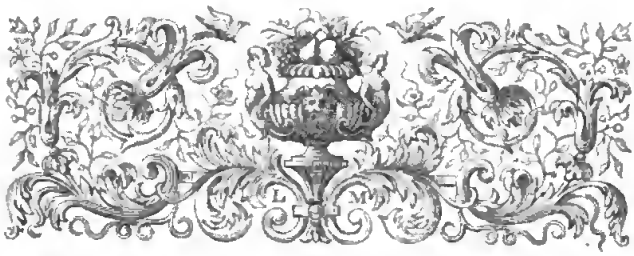
vous avec un visage ouvert, vous tendent les bras, vous saluent, vous embrassent, vous font les plus belles offres de service. Mais enfin, après mille protestations d'amitié, ils vous quittent, et demandent au premier qu'ils rencontrent comment vous vous appelez et qui vous êtes.

¶ Une heure de prospérité fait oublier une amitié de vingt années. Depuis longtemps vous étiez lié avec cet homme de connoissance et de société, parce que vous vous trouviez à peu près dans le même rang. Mais la faveur l'a fait monter, et l'a placé au-dessus de vous. Allez désormais vous présenter à lui : il ne vous connoît plus, et comment vous connoîtroit-il, puisque, infatué de sa nouvelle grandeur, il ne se connoît plus lui-même ?

¶ Hérodes et Pilate devinrent amis, mais aux dépens de Jésus-Christ. Hélas ! combien de grands se sont liés de même et accordés ensemble aux dépens du pauvre et de l'innocent !

¶ Vous croyez faire un grand sacrifice à Dieu, parce que vous vivez retiré du monde, et que vous ne voyez presque plus personne. Cela est bon, et je conviens que vous ne voyez presque personne. Mais vous voyez trop une seule personne, que vous ne devriez plus voir. Voyez le reste du monde, et ne voyez

point celle-là. Tout le reste du monde vous sera moins dangereux : celle-là seule est le monde pour vous, et le monde le plus à craindre.



DE L'ÉGLISE

ET DE LA SOUMISSION

QUI LUI EST DUE.

DEVOIRS INDISPENSABLES DE CHAQUE FIDÈLE ENVERS L'ÉGLISE.

Nous devons obéir à l'Église comme ses sujets, nous devons l'aimer comme ses enfans, et nous devons la soutenir et l'appuyer comme ses membres. En qualité de sujets, nous devons lui obéir comme à notre souveraine. En qualité d'enfans, nous devons l'aimer comme notre mère; et en qualité de membres, nous devons la soutenir et l'appuyer comme le corps mystique de Jésus-Christ où nous som-

mes agrégés. Elle est notre souveraine, puisque Jésus-Christ l'a substituée en sa place, et qu'il l'a revêtue de toute sa puissance. Elle est notre mère, dit saint Augustin, puisqu'elle nous a engendrés à Jésus-Christ, qu'elle nous a donné une éducation chrétienne, qu'elle nous a instruits et élevés dans la foi. Et elle est le corps mystique de Jésus-Christ, puisqu'il se l'est associée, et qu'il en a prétendu former une communauté dont il est le chef. Comme souveraine, elle impose des lois, elle fait des décrets, elle prononce des jugemens, et nous gouverne toujours selon les maximes de l'Évangile les plus pures et les plus saintes. Comme mère, elle nous porte dans son sein, elle nous fournit tous les secours spirituels, elle pourvoit à tous nos besoins et prend de nous les soins les plus affectueux et les plus constans. Comme corps mystique de Jésus-Christ, elle nous lie à ce chef adorable; elle lui sert de canal pour faire couler sur nous les divines influences de sa grâce; elle nous communique tous les mérites de son sang, et nous conduit enfin à sa gloire. Que de raisons pour nous attacher à cette Église! mais hélas! il est bien déplorable qu'il faille si peu de chose pour nous en détacher. Développons encore ceci, et donnons-y quelque éclaircissement.

I. Comme sujets, nous devons obéir à l'Eglise : pourquoi? parce qu'elle a sur nous un pouvoir souverain. Pouvoir évidemment et formellement exprimé dans ces paroles du Sauveur du monde à ses Apôtres, qui dès lors représentoient l'Église : *Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le Ciel : et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le Ciel*[1] : c'est-à-dire, tout ce que vous déciderez, tout ce que vous ordonnerez, ou pour la doctrine ou pour les mœurs, sera confirmé et ratifié dans le ciel. Si bien que tout jugement de l'Église, en tant qu'il est prononcé par l'Église, devient un jugement du ciel; et que tout ordre de l'Église, en tant qu'il est émané de l'Église, devient pareillement un ordre du ciel même.

Pouvoir d'une telle étendue, que dans toutes les parties de la terre, il n'y a point de puissance qui ne lui soit subordonnée. Non pas qu'elle entreprenne de passer les bornes que Jésus-Christ son époux lui a prescrites, ni qu'elle prétende porter plus loin son empire. Ce divin Sauveur nous a expressément déclaré que son royaume n'étoit pas de ce monde, voulant par là nous faire entendre que ce n'étoit pas un royaume temporel. Ainsi

1. Matth., ch. XVI, v. 19.

l'Église, bien loin de s'élever au-dessus des puissances humaines, ni d'affoiblir leur domination, est au contraire la plus zélée à maintenir leurs droits et l'obéissance qui leur est due. Car voilà sur quoi elle s'est expliquée le plus hautement et le plus ouvertement par deux de ses plus grands oracles, l'un le Docteur des nations et l'autre le Prince même des Apôtres. *Que toute personne soit soumise aux puissances supérieures, parce qu'elles sont établies de Dieu. Quiconque ose leur résister résiste à Dieu même, et s'attire une juste condamnation*[1] : c'est la leçon que nous fait saint Paul. *Rendez-vous obéissans à vos maîtres; soit au roi, comme à celui qui est au-dessus de tous; soit aux commandans, comme à ceux que le prince a envoyés et qu'il a revêtus de son autorité*[2] : c'est ce que saint Pierre nous enseigne. Mais du reste, dès qu'il s'agit de la puissance spirituelle, il faut alors que tout plie, que tout s'humilie, que depuis le monarque qui domine sur le trône jusqu'au plus vil sujet qui rampe dans la poussière, depuis le grand jusqu'au plus petit, depuis le savant jusqu'au plus simple, tous reconnoissent la souveraineté de l'Église, et se tiennent à son égard dans une dépendance légitime. Point là-des-

1. Rom., ch. XIII, v. 1.
2. I Pet., ch. II, v. 13.

sus d'exception ni de lieux, ni de rangs, ni de conditions.

Pouvoir d'une telle prééminence, que nul autre parmi les hommes ne l'égale, ni ne peut atteindre au même degré. De tous les rois, de tous les princes et de tous les potentats du siècle, aucun n'a le même droit sur les opérations de mon âme, ni dans la même étendue : je veux dire qu'aucun ne peut m'ordonner de croire ce qu'il croit, de penser tout ce qu'il pense, de condamner intérieurement tout ce qu'il condamne, d'approuver tout ce qu'il approuve. Au dehors, ils peuvent exiger de moi ou un silence respectueux, ou certaines apparences d'un acquiescement extérieur. Je dois même, dans le fond du cœur et par un esprit d'obéissance, me conformer. autant qu'il est possible, à ce qu'ils jugent et à ce qu'ils ordonnent. Mais du reste, dans la persuasion où je suis qu'étant hommes comme les autres, ils ne sont pas plus exempts d'erreurs que les autres; s'ils se trompent, en effet, je puis ne penser point comme ils pensent. Il n'appartient qu'à l'Église, à cette Église souverainement dominante, de nous dire : Croyez ceci, et de nous imposer par là une obligation étroite de le croire; de le croire, dis-je, de cœur, sans qu'il nous soit permis de douter, de raisonner, de former

des difficultés, et de disputer sur ce qu'elle a une fois jugé et défini. Elle a parlé, c'est assez. A cette seule décision, le plus sublime génie et l'esprit le plus borné doivent également se rendre, et il n'est pas plus libre à l'un qu'à l'autre d'entrer dans un examen qui leur est interdit. Quiconque refuseroit à l'Église cette soumission, elle est autorisée à le traiter de rebelle, à le retrancher de la communion, et à le frapper de ses anathèmes. Triste état où l'indocilité de tant d'hérétiques les a réduits. Ce sont des brebis errantes et perdues, à moins qu'il ne plaise à Dieu de les ramener par sa grâce. Demandons-lui pour eux ce retour si nécessaire; mais surtout demandons-lui pour nous la simplicité de la foi, et une docilité d'esprit qui nous préserve des mêmes égaremens.

II. Comme enfans de l'Église, nous devons l'aimer, puisqu'elle est notre mère. Le prophète disoit : *Une mère peut-elle oublier l'enfant qu'elle a mis au monde*[1]? et renversant la proposition sans la contredire, j'ajoute et je dis de même : Un enfant peut-il oublier la mère qui l'a conçu dans son sein, et à qui il est redevable de la vie et de la naissance? Une

1. Isaïe, ch. XLIX, v. 19

mère qui abandonneroit son enfant et lui refuseroit ses soins, seroit indigne du nom de mère; et un enfant qui renonceroit sa mère ou la regarderoit avec indifférence, démentiroit tous les sentimens naturels et toute l'humanité. Or que l'Église soit mère, et notre mère; qu'elle ait pour nous toute l'attention, toute la tendresse de mère; c'est selon l'esprit et non selon la chair, l'aimable qualité et l'illustre prérogative qui ne lui peut être contestée, pour peu que nous considérions toute sa conduite envers chacun des fidèles.

Dès notre naissance, elle nous a régénérés en Jésus-Christ par le baptême. Elle nous a marqués du sceau de Dieu et du caractère de la foi. Elle nous a recueillis dans ses bras, et elle s'est chargée de nous donner la nourriture spirituelle. Y a-t-il moyen qu'elle n'emploie dans tout le cours de nos années pour nous former, pour nous instruire et pour nous éclairer, pour nous diriger dans les voies de Dieu et nous y avancer, ou pour y appeler ceux qui ont eu le malheur d'en sortir? Que de ministres elle députe pour cela, que de secours elle nous fournit, que de prières elle adresse à Dieu, que d'offrandes et de sacrifices elle présente, toujours attentive à nos besoins et toujours sensible à nos véritables intérêts, qui sont les intérêts du salut. C'est ainsi qu'elle

nous conduit dans les divers âges de notre vie, et qu'elle ne cesse point de veiller sur nous ni d'agir pour nous.

Elle fait plus, et c'est surtout à la mort. à ce passage si dangereux, qu'elle redouble sa vigilance, et qu'elle déploie dans toute son étendue son affection maternelle. Elle ouvre en notre faveur tous ses trésors. Elle donne aux prêtres qui nous assistent tous ses pouvoirs; elle ne se réserve rien, et elle leur confère toute sa juridiction pour pardonner et pour absoudre. Il n'y a qu'à l'entendre parler elle-même. En quels termes s'exprime-t-elle dans cette recommandation qu'elle fait à Dieu de l'âme d'un mourant? Est-il rien de plus vif, est-il rien de plus tendre et de plus touchant? Encore n'en demeure-t-elle pas là : ses enfans lui sont toujours chers jusqu'à la mort et après la mort. Ils disparoissent à ses yeux, mais leur mémoire ne s'efface point de son souvenir. Elle veut que leurs corps reposent dans une terre sainte, et que leurs ossemens soient conservés avec la décence convenable. Cependant elle s'intéresse encore plus pour leurs âmes; et parce qu'elle a un juste sujet de craindre que ces âmes, quoique fidèles, redevables à Dieu, ne soient détenues dans un feu qui les purifie et où elles doivent souffrir jusqu'à ce qu'elles aient satisfait à la justice du Seigneur, elle les

aide, autant qu'il est en elle, de ses suffrages; ne cessant point de prier, de solliciter, d'agir tant qu'elle est incertaine de leur état et qu'il lui reste là-dessus quelque doute.

Or, à un tel amour, par quel amour devons-nous répondre? Supposons un fils bien né, et qui ne peut ignorer le zèle, les soins infinis d'une mère à laquelle il doit tout : que sent-il pour elle, ou plutôt que ne sent-il pas, et que ne lui inspire pas un cœur reconnoissant? Est-il témoignage d'un attachement inviolable qu'il ne lui donne? est-il honneur qu'il ne lui défère? est-il devoir qu'il refuse de lui rendre? Si nous aimons l'Église, voilà notre modèle; et pouvons-nous ne l'aimer pas dans la vue de tous les biens que nous en avons reçus et que nous en recevons tous les jours? Pour peu que nous y pensions et que nous le comprenions, nous nous tiendrons éternellement et inséparablement unis à cette mère des croyans. Dans le même esprit que David et encore à plus juste titre, nous lui dirons ce que ce saint roi disoit à Jérusalem, qui n'en étoit que la figure : *Plutôt que de vous oublier jamais, que j'oublie ma main droite, et que je m'oublie moi-même. Plutôt que de perdre un souvenir qui me doit être si doux et dont je dois faire le principal sujet de ma joie, que ma langue se dessèche et qu'elle demeure collée à mon pa-*

lais[1]. Point sur cela de respect, point de considération humaine : pourquoi? Parce que rien dans notre estime n'entrera en comparoison avec l'Église, et que par un intime dévouement, nous n'aurons avec elle qu'un même intérêt.

III. Comme membres de l'Église nous devons la soutenir et l'appuyer. L'église est un corps, je dis un corps mystique et moral. Ce corps a un chef, qui est Jésus-Christ; et il a des membres, qui sont les fidèles. Ainsi l'apôtre saint Paul nous l'enseigne-t-il en divers endroits, mais surtout dans son Épître aux Éphésiens, où il parle de la sorte au sujet de Jésus-Christ : *Dieu lui a mis toutes choses sous les pieds, et il l'a établi chef sur toute l'Église, laquelle est son corps et le représente tout entier, lui qui a dans tous ensemble toute sa perfection*[2]. Comme si le grand Apôtre disoit : Mes frères, nous ne faisons tous qu'un même corps avec Jésus-Christ et en Jésus-Christ. L'assemblée de tous les fidèles unis à Jésus-Christ par la foi, voilà le corps de l'Église : mais ces mêmes fidèles pris séparément et considérés chacun en particulier, voilà les membres de l'Église. Plus ces membres crois-

1. Ps. CXXXVI, v. 5.
2. Éph., ch. I, v. 22.

sent et se fortifient, plus le corps prend d'accroissement et acquiert de force ; et c'est ainsi que le chef reçoit lui-même plus de perfection en qualité de chef, à mesure que le corps par l'union des membres se fortifie et se perfectionne.

Quoi qu'il en soit, ce caractère, non-seulement d'enfans de l'Église, mais de membres de l'Église, est un des plus beaux titres dont nous puissions nous glorifier devant Dieu, et selon Dieu. Comme membres de l'Église nous appartenons spécialement à Jésus-Christ, puisqu'en vertu du baptême que nous avons reçu, et par où nous fûmes agrégés au corps de l'Église, nous avons contracté avec Jésus-Christ une alliance plus étroite et plus prochaine. Comme membres de l'Église nous ne sommes point *des étrangers ni des gens de dehors ;* mais nous sommes les *domestiques de la foi ;* nous sommes *de la cité des Saints et de la maison de Dieu, les pierres vivantes du nouvel édifice, bâti sur le fondement des apôtres et des prophètes, où Jésus-Christ lui-même est la première pierre de l'angle*[1]. Comme membres de l'Église nous participons à toutes les grâces qui découlent de son divin chef, et qu'il lui communique sans mesure. Car elle est déposi-

1. Éph., ch. II, v. 16.

taire de ces sources sacrées du Sauveur, où nous puisons avec abondance les eaux du salut. Elle est la dispensatrice de son sang précieux et de ses mérites infinis; et n'est-ce pas sur nous qu'elle les répand par une effusion continuelle? Or, de là nous voyons combien il est de notre intérêt que cette Église subsiste, et combien il nous importe de travailler tous et de concourir à son affermissement.

Je sais qu'indépendamment de nous, cette Église subsistera en effet jusques à la fin des siècles, et que selon la promesse du Fils de Dieu les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle : mais ce corps, qu'il n'est pas au pouvoir des hommes de détruire, peut après tout, selon la mauvaise disposition des membres qui le composent, avoir ses pertes et ses altérations, soit par la désertion de quelques-uns de ses enfans, soit par l'affoiblissement de la charité du plus grand nombre, et voilà sur quoi tout notre zèle doit s'allumer. Tel fut le zèle des apôtres, quand au péril même de leur vie et au prix de leur sang, ils s'employèrent sans relâche à former l'Église naissante et à l'étendre dans toutes les parties du monde. Tel est encore de nos jours et parmi nous le zèle de tant d'hommes apostoliques, qui se consument d'études et de veilles pour la défense de l'Église; qui dans les chaires, dans les tribu-

naux de la pénitence, dans les entretiens publics et particuliers, consacrent leurs talens et leurs soins à l'édification de l'Église; qui passent les mers, et vont prêcher l'Évangile aux barbares et aux idolâtres, pour l'avancement du royaume de Dieu sur la terre et le progrès de l'Église. Tel enfin doit être par proportion le zèle de chaque fidèle qui, selon le mot de Tertullien, devient soldat, dès qu'il s'agit de l'Église, et est indispensablement obligé de combattre pour sa cause, autant qu'il est en son pouvoir.

Car suivant la figure dont se servoit saint Paul sur un autre sujet, et qui ne convient pas moins à celui-ci; de même que dans le corps humain chacun des membres contribue à la constitution du corps, de sorte que tous s'aident au besoin les uns les autres; ainsi dans le corps de l'Église devons-nous tous par une sainte unanimité être tellement liés ensemble, que jamais nous ne permettions qu'on y donne la moindre atteinte, et que nous nous opposions comme un mur impénétrable à tous les coups que l'erreur, l'incrédulité, l'impiété pourroient entreprendre de lui porter. Devoir propre de certains états et de certaines fonctions dans le gouvernement de l'Église; mais d'ailleurs, sans nulle différence de fonctions, ni d'états, devoir commun et universel. Si ce

n'est pas par le ministère de la parole que nous soutenons l'Église, et si nous n'avons pour cela ni le don ni la vocation nécessaire, soutenons-la par la pureté de nos mœurs, et rendons témoignage à la vérité de sa foi par la sainteté de nos œuvres. Si ce n'est pas par la pénétration de nos lumières, ni par l'étendue de nos connoissances, soutenons-la par la docilité de notre soumission, et par une fermeté inébranlable à ne nous départir jamais ni de ses jugemens, ni de ses commandemens. Si ce n'est pas contre les tyrans, soutenons-la contre les artifices de l'hérésie, contre les insultes du libertinage; et de quelque part que ce puisse être, ne souffrons point qu'elle soit attaquée impunément en notre présence. Nous lui devons tout cela : et quand nous nous sommes engagés à elle, nous lui avons promis tout cela. A Dieu ne plaise que nous démentions un engagement si saint et si solennel. Ce seroit nous démentir nous-mêmes. Gardons-nous d'abandonner par une lâche désertion cette Église militante où nous vivons présentement, afin qu'éternellement nous régnions avec cette Eglise triomphante, que forment dans le ciel les élus de Dieu et les héritiers de sa gloire.

MARQUE ESSENTIELLE ET CONDITION NÉCESSAIRE D'UNE VRAIE OBÉISSANCE A L'ÉGLISE.

Il en est de l'obéissance d'un fidèle à l'égard des décisions de l'Église, à peu près comme de l'obéissance d'un religieux à l'égard des ordres qu'il reçoit de son supérieur. Qu'un religieux obéisse, quand on ne lui ordonne rien que de conforme à ses inclinations, c'est une obéissance très-équivoque, parce que la nature peut y avoir autant de part que l'esprit de Dieu. Mais qu'il se montre également prompt à obéir lorsqu'on lui donne des ordres tout opposés à ses désirs, et qui le gênent, qui le mortifient, c'est là ce qu'on peut sûrement appeler une obéissance religieuse, puisqu'il n'y a qu'une vraie religion qui en puisse être le principe. D'où vient que ce grand maître de la vie monastique et régulière, saint Bernard, donnoit à ses religieux cet important avis : Mes frères, ne vous abusez pas, et gardez-vous d'une illusion bien dangereuse et bien commune dans le cloître. Souvent on n'a de l'obéissance que le dehors et que le nom, sans en avoir la vertu ni le mérite. Quiconque, ou par adresse, ou par importunité, ou en quelque manière que ce soit,

fait en sorte que ce qu'il souhaite et ce qui est de sa volonté propre, son supérieur le lui enjoigne, se trompe alors, et se flatte en vain d'être obéissant : car à proprement parler, ce n'est point lui qui obéit au supérieur, mais le supérieur qui lui obéit.

Or nous devons raisonner de même au regard de l'obéissance que nous rendons à l'Église. Qu'un fidèle ou un homme réputé tel, se soumette aux décisions de l'Église et qu'il les accepte, quand elles sont selon ses vues et selon son sens particulier, quoique sa soumission puisse être bonne et méritoire, elle n'est pas néanmoins à l'épreuve de tout soupçon. Car ce peut être quelquefois autant une simple adhérence à son propre sentiment qu'une véritable soumission au tribunal, d'où ces définitions sont émanées. Mais que je voie cet homme aussi soumis d'esprit et de cœur, quand l'Église décide contre lui, quand elle prononce des jugemens qui le condamnent, qui l'humilient, c'est alors que je canonise sa foi, et que je lui applique avec toute la proportion convenable, ce que le Fils de Dieu dit au prince des apôtres : *Vous êtes heureux*[1] dans votre obéissance, *puisque ce n'est point la chair ni le sang qui vous l'a inspirée, mais qu'elle*

1. Matth. ch. XVI, v. 7.

ne peut venir que d'en haut, et de la grâce du Père céleste.

Cette remarque regarde tous les temps, et spécialement le nôtre. Je demanderois volontiers à des gens : pourquoi ce partage que vous faites, et pourquoi contre la défense du Saint-Esprit, avez-vous un poids et un poids? Ou soumettez-vous à l'autorité de l'Église en tout ce qui concerne la foi, ou ne vous y soumettez en rien, et retirez-vous. Car c'est la même autorité qui définit un article aussi bien que l'autre; et elle n'est pas plus digne, ou pour mieux dire, elle est aussi digne de créance sur l'un que sur l'autre.

En effet, dès que nous entreprendrons d'examiner les décisions de l'Église, et que nous nous croirons en droit de discerner les unes des autres; dès que nous voudrons, pour ainsi dire, partager notre soumission, et que selon notre sens nous recevrons celles qui nous plairont, ou nous rejetterons celles qui ne nous plairont pas, nous détruirons l'autorité de ce souverain tribunal, et la foi que nous y avons. Car la foi que nous devons avoir aux oracles de l'Église, cette foi ferme et inébranlable, n'est fondée que sur son infaillibilité, de même que son infaillibilité est établie sur cette promesse de Jésus-Christ, *voilà que je suis avec vous en tout temps jusqu'à la consommation des*

siècles[1]. Or du moment que nous refuserons notre créance à un seul point décidé par le jugement de l'Église, nous ne la regarderons plus comme infaillible, puisque nous prétendrons qu'en ce point particulier, non-seulement elle a pu faillir, mais qu'elle a failli en effet. Nous adhérerons, je le veux, à tous les autres; mais ce qui nous y déterminera, ce ne sera point précisément l'Église, ni son témoignage. Nous y souscrirons, parce qu'ils se trouveront conformes à nos raisonnemens et à nos principes : de sorte que dans notre adhésion et notre soumission nous ne nous réglerons point tant sur ce que l'Église aura jugé que sur ce que nous aurons jugé nous-mêmes.

Car si l'autorité de l'Église étoit, comme elle doit l'être, la règle de notre obéissance, quoi qu'elle prononçât, nous n'aurions là-dessus ni doutes à former, ni difficultés à opposer. Il nous suffiroit de savoir qu'elle a parlé : sa parole fixeroit toutes nos incertitudes et arrêteroit toutes les contestations. Peut-être sur tel article ou sur tel autre, notre esprit naturellement indocile auroit-il de la peine à plier, et peut-être préoccupé de ses opinions seroit-il porté à disputer et à se défendre : mais bientôt nous le réduirions sous le joug, et nous

1. Matth., ch. XVIII, v. 20.

réprimerions ses révoltes. Nous nous dirions à nous-mêmes : En cette décision, ou c'est l'Église qui se trompe, ou malgré mes prétendues connoissances et mes préjugés, c'est moi qui suis dans l'erreur et qui m'égare. Il n'y a point de milieu. Or de penser que sur aucun point qui appartienne aux dogmes de la religion et à la doctrine chrétienne, l'Église de Dieu, l'épouse de Jésus-Christ, l'organe vivant et l'interprète de l'esprit de vérité, ait pu se méprendre et ait manqué de lumière, c'est de quoi dans une sainte catholicité je ne puis avoir le moindre soupçon. Par conséquent, c'est moi qui me suis trompé jusques à cette heure, et non point l'Église, toujours éclairée d'en haut. Elle a pris soin de s'expliquer; cela suffit. Pourquoi me persuaderois-je que l'assistance du ciel dans la question présente lui ait été refusée, et que Dieu dans cette conjoncture particulière l'ait abandonnée? Comment irois-je jusqu'à cet excès de présomption de m'imaginer que je suis mieux instruit qu'elle du sujet dont elle vient de connoître; que je l'ai mieux approfondi, et que j'en ai une notion plus juste? Avant qu'elle se déclarât et tandis que la question étoit entière, je pouvois raisonner à ma façon, je pouvois réfléchir, méditer, user de recherches, alléguer mes preuves, et m'y attacher : mais maintenant il faut que

l'autorité l'emporte, et si la raison ose encore tenir et ne veut pas se soumettre, il faut que ce soit une raison aveugle, prévenue, éblouie d'une fausse lueur qui la séduit, ou que ce soit une raison opiniâtre et inflexible dans son obstination. Voilà, dis-je, les leçons qu'on se feroit à soi-même; et conformément à ces leçons, on ne prendroit plus garde si ce sont nos sentimens que l'Église a proscrits, ou si ce sont ceux d'autrui; si c'est ceci, ou si c'est cela. On s'humilieroit sous le poids d'une autorité si respectable et si vénérable. On y reconnoîtroit l'autorité de Dieu même, et l'on auroit dans son obéissance un mérite d'autant plus excellent, qu'elle nous coûteroit un sacrifice plus difficile et plus contraire à l'orgueil de l'homme, qui est celui de notre propre jugement et de nos pensées.

Telle fut l'obéissance des premiers chrétiens dans une célèbre matière qu'ils agitèrent entre eux, et que saint Luc rapporte au quinzième chapitre des Actes des Apôtres. Le fait est mémorable, et plût à Dieu que dans toute la suite des temps on eût profité de l'exemple de soumission que donnèrent pour lors les premiers fidèles. Il s'agissoit de savoir si les gentils convertis à la foi devoient être assujettis aux cérémonies judaïques, s'ils devoient observer la loi de Moïse, et s'ils étoient obligés à la circoncision.

Les esprits ne convenoient pas; il y avoit des raisons de part et d'autre, et chacun s'arrêtoit à celles qui le touchoient davantage. Dans cette diversité d'opinions on contestoit, on s'animoit, et la chaleur de la dispute causoit du bruit parmi le troupeau. Or, pour rendre la paix à l'Église, et pour rompre le cours d'une controverse dont les suites étoient à craindre, quel parti prirent les apôtres? ce fut de s'assembler à Jérusalem, de discuter à fond et de concert le point en question, d'en faire un examen juridique, et d'en donner une résolution solennelle, qui réunît tout le corps des fidèles, Juifs et gentils, dans une même créance et une même pratique. Tout s'exécute ainsi qu'on se l'étoit proposé. Sous la garde et la direction de ce divin Esprit qui préside à tous les conseils de l'Église, Pierre vicaire de Jésus-Christ, au nom duquel il s'énonce, se lève dans l'assemblée, parle, non point en homme simplement, mais en homme plein de Dieu qui l'inspire et qui l'autorise; déclare où l'on s'en doit tenir, et résout en peu de mots toute la difficulté. *Mes frères*[1], dit-il, *Dieu n'a mis nulle différence entre nous et les gentils, et ce n'est point par la loi de Moïse qu'il purifie leurs cœurs, mais par la foi. Maintenant donc,*

1. Actes, ch. xv.

continue l'apôtre, *pourquoi tentez-vous le Seigneur, jusqu'à charger les disciples d'un joug que nos pères, ni nous, n'avons pu porter?* C'étoit l'ancienne loi et toutes ses observances. Jacques, évêque de Jérusalem, prend ensuite la parole, et se joint au prince des apôtres qui tous ensemble jugent et décident comme lui. Le décret est envoyé au nom d'eux tous. Alors plus de dispute, consentement unanime de toute la multitude, et c'est ce que l'historien sacré nous fait admirablement entendre dans une parole des plus énergiques : *Alors toute la multitude se tut.* Nul qui entreprît de répliquer; nul qui se crût en droit de renouveler une affaire finie : tant on étoit persuadé qu'après le jugement de l'Église, il n'y a plus rien à revoir, et qu'elle est également incapable d'erreur, soit qu'elle décide pour nous ou contre nous.

Que n'en sommes-nous persuadés nous-mêmes, et que ne portons-nous jusque-là notre obéissance! Avec cette obéissance pleine et sans réserve, qu'on eût épargné jusqu'à présent de combats à l'Église, et qu'on eût prévenu de scandales et de troubles parmi le peuple de Dieu! Mais quel a été le désordre de tous les temps, et quel est encore celui de ces derniers siècles? C'est une chose merveilleuse de voir avec quels éloges et quel zèle on reçoit

dans les rencontres une décision qui paroît nous favoriser, et noter nos adversaires. On n'a point de termes assez forts pour en relever la sagesse, l'équité, la sainteté, et là-dessus on épuise toute son éloquence. On voudroit la faire retentir dans les quatre parties du monde, et qu'il n'y eût pas un enfant de l'Église qui n'en fût informé! Enfin, conclut-on, refuser de souscrire à une vérité si authentiquement reconnue, ce seroit une révolte, un attentat insoutenable. Tout cela est beau; mais le mal est que tout cela ne se soutient pas, et l'occasion ne le fait que trop connoître. Car, dans la suite et sur d'autres sujets, que l'Église vienne à nous juger nous-mêmes, et à condamner nos opinions nouvelles et erronées, c'est assez pour la défigurer tellement à nos yeux qu'elle nous devient méconnoissable. Par quelque organe qu'elle tâche alors de se faire entendre, sa voix est trop foible et ne peut parvenir jusqu'à nos oreilles. Ce n'est plus, à nous en croire, cette voix si intelligible et si distincte; mais c'est une voix obscure et sombre, qu'il faut éclaircir. De là donc cette autorité de l'Église qu'on portoit si loin et qu'on faisoit tant valoir, on la conteste, on la restreint, on lui prescrit des bornes, et des bornes très-étroites : c'est-à-dire qu'on prétend la régler selon son gré, et qu'au lieu de

dépendre d'elle, on veut la faire dépendre de nous et de nos idées. En vérité, est-ce là obéir; et quelque soumis que l'on soit d'ailleurs ou qu'on le paroisse, n'est-ce pas ici qu'il faut dire avec saint Jacques : *Celui qui pèche dans un point, se rend coupable sur tout le reste* [1] ?

1. Jacques, ch. x.

ACTIONS DE GRACES D'UNE AME FIDÈLE ET INVIOLABLEMENT ATTACHÉE A L'ÉGLISE.

GRACES immortelles vous soient rendues, Seigneur, de m'avoir fait naître au milieu de votre Église, de m'avoir mis au nombre des enfans de votre Église, de m'avoir nourri du pain, je veux dire, de la doctrine de votre Église : de cette Église formée du sang de votre Fils adorable, son chef invisible, dont saint Pierre, et après lui ses successeurs tiennent la place en qualité de chef visible; de cette Eglise catholique, apostolique, romaine, la seule vraie Église; de cette Église, la colonne de la vérité, et contre laquelle toutes les puissances de l'enfer n'ont jamais prévalu, ni ne prévaudront jamais.

Voilà, mon Dieu, le choix qu'il vous a plu faire de moi, parmi tant d'autres que vous avez laissés dans les ténèbres de l'infidélité et de l'erreur; et voilà ce que je dois regarder comme une marque de prédestination, dont je ne puis assez vous bénir, ni vous témoigner assez ma reconnoissance. Combien de peuples sont nés dans l'idolâtrie, et ont reçu depuis leur naissance une éducation toute païenne? La

nuit s'est répandue sur la terre; elle a enveloppé dans ses ombres les plus vastes contrées : les pères ont méconnu le vrai Dieu, et les enfans instruits, ou plutôt séduits par leurs pères, ont prodigué, comme eux, leur encens à de fausses divinités. Vous l'avez permis, Seigneur, et vous le permettez encore par un de ces jugemens où nos vues ne peuvent pénétrer, et où nous n'avons d'autre recherche à faire que d'adorer en silence la profondeur de vos conseils. Combien même, jusqu'au milieu du christianisme, sont nés dans l'hérésie, l'ont sucée avec le lait, et y ont vécu, et ont eu le malheur d'y mourir? Pourquoi n'ont-ils pas été éclairés de votre lumière comme moi, ou pourquoi ne suis-je pas tombé comme eux dans un sens réprouvé? C'est une distinction que je dois estimer par-dessus tout et dont je dois profiter; mais du reste c'est un secret de providence qui passe ma raison, et dont il ne m'appartient pas de découvrir le mystère.

Vous avez encore plus fait, Seigneur; et me faisant naître dans le sein de votre Église, vous m'avez donné une religieuse et pieuse affection pour cette sainte mère, pour ses intérêts, pour son honneur, pour son affermissement et son agrandissement. Car si je me trouve aussi sensible que je le suis, et que je fais gloire de l'être, à tout ce qui la touche, à

tout ce qui peut blesser ses droits, à tout ce qui peut affoiblir son autorité, c'est à vous que je me tiens redevable de ces sentimens. C'est vous, mon Dieu, qui me les avez inspirés, et c'est ce que je compte pour une de vos grâces les plus particulières.

Hélas! entre les enfans mêmes que l'Église a élevés, qu'elle a tant de fois reçus à ses divins mystères, pour qui elle a employé tous ses trésors, nous n'en voyons que trop qui la traitent avec la dernière indifférence, et je pourrois ajouter avec le dernier mépris. Gens toujours déterminés à railler de ses pratiques, à censurer la conduite de ses ministres, et à se faire un divertissement et un jeu de ses troubles, de ses scandales, de ses afflictions et de ses pertes. Ah! Seigneur, si votre apôtre veut que nous pleurions avec ceux qui pleurent, et que nous nous réjouissions avec ceux qui ont sujet de se réjouir, fussent-ils d'ailleurs nos plus déclarés ennemis, à combien plus forte raison devons-nous prendre part et nous intéresser, aux divers états de notre mère, à ses avantages et à ses disgrâces?

Pour moi, mon Dieu, quoique le plus indigne de ses enfans, j'ose le dire, et je ne perdrai rien de l'humilité et de la basse estime de moi-même qui me convient, en me rendant devant vous et à votre gloire ce témoignage :

que tout ce qui part de votre Église m'est et me sera toujours respectable, toujours vénérable, toujours précieux et sacré; que tout ce qui s'attaque à elle me blesse dans la prunelle de l'œil, ou plutôt par l'endroit le plus vif de mon cœur; et que dans toutes ses épreuves et toutes ses douleurs elle ne sent rien que je ne ressente avec elle. Oui, Seigneur, je le dis encore une fois, et dans cette confession que je fais en votre présence, et que je serois prêt de faire en présence du monde entier, je trouve une consolation que je ne puis exprimer, parce que j'y trouve un des gages les plus certains de mon salut.

Cependant, Seigneur, puisque j'ai commencé à raconter vos miséricordes envers moi, je n'ai garde d'omettre celle qui m'est encore la plus chère, et qui me découvre plus sensiblement les vues de votre aimable providence sur ma destinée éternelle : c'est, mon Dieu, cet esprit de docilité dont je me sens heureusement prévenu à l'égard de l'Église et de ses décisions. Vous nous l'avez prédit, Seigneur, que dans tous les temps il y auroit des contestations, des schismes, des partialités, et votre parole s'accomplit de nos jours, comme elle s'est accomplie dans les siècles qui nous ont précédés. Je vois bien des mouvemens et des agitations; j'entends bien des dis-

cours et des raisonnemens. L'un me dit, *le Christ est ici*, l'autre, *il est là*. Mais dans ce tumulte, et parmi tant de questions qui partagent les esprits, je vais à l'oracle, je consulte l'Église, et je m'arrête à ce qu'elle m'enseigne. Dès qu'elle a parlé, je me soumets et je me tais. Je n'écoute plus ni celui-ci, ni celui-là; ou je ne les écoute que pour rejeter l'un, parce qu'il n'écoute pas l'Église, et pour me joindre à l'autre, parce qu'il fait profession comme moi de n'écouter que l'Église.

Par là, mon Dieu, je me dégage de bien des embarras, et dans un moment je lève toutes les difficultés; car j'en ai tout d'un coup la résolution dans mon obéissance à l'Église. Par là ma foi devient plus pure, plus ferme, plus assurée et plus tranquille. Au milieu de toutes les tempêtes et de tous les orages, je me rejette dans la barque de Pierre; et toute battue qu'elle est des flots, j'y goûte la douceur du calme le plus profond. Je passe à travers les écueils, et je ne crains rien; pourquoi? c'est que je sais que dans la barque de Pierre il n'y a pour moi ni écueils ni naufrages à craindre.

Ce n'est pas là sans doute, Seigneur, une de vos moindres faveurs. Que dis-je, et ne puis-je pas avancer que cet esprit docile et soumis est le premier caractère de vos élus?

Quand j'aurois tous les autres signes qui les font connoître, si je n'avois pas ce caractère essentiel toutes mes espérances seroient renversées. Mais mon Dieu, si d'autres me manquent, ah! du moins j'ai celui-ci, et vous ne permettrez pas que jamais je vienne à le perdre. De cette sorte, quelque peu de bien que je fasse, je le ferai avec confiance, parce que je le ferai dans votre Église. Hors de là, que ferois-je sur quoi je puisse compter? car une vérité capitale et un principe incontestable dans la religion, c'est qu'il n'y a point de salut hors de l'Église. Vous nous l'avez ainsi déclaré vous-même dans votre Évangile, et dans les termes les plus exprès, lorsque vous nous avez donné pour maxime de regarder comme un publicain, et comme un païen, quiconque n'est pas uni à l'Église et ne lui rend pas le devoir d'une obéissance filiale. Or, puisque hors de l'Église il n'y a point de salut, il doit s'ensuivre que tout le bien qui ne se fait pas dans sa communion n'est qu'un bien apparent, que toutes les vertus qui se pratiquent, ne sont que des vertus vides et sans mérite par rapport à l'éternité; qu'on n'est rien devant vous, et que rien ne profite pour s'avancer dans votre royaume. Tellement que séparé de l'Église, en vain je ferois des miracles, en vain je transporterois des montagnes, je prédirois l'avenir,

je répandrois tout ce que je possède en aumônes, je livrerois mon corps à la mort. Avec tout cela je ne pourrois être qu'un anathème et je serois immanquablement rejeté, parce que, selon votre témoignage même, je n'entrerois pas par la porte, et que je ne serois pas de vos brebis.

Je veux donc, Seigneur, comme le prophète, je veux confesser votre saint nom; mais je le veux *confesser dans votre Église*[1]. Je veux publier vos grandeurs et célébrer vos louanges; mais je les veux *célébrer dans votre Église*. Je veux annoncer votre parole et vos divines vérités; mais je les veux *annoncer dans votre Église*. C'est la sainte montagne d'où votre loi devoit sortir. C'est le temple auguste où les peuples devoient s'assembler de toutes les parties du monde pour vous offrir leur encens, et vous adresser leurs vœux. C'est le sanctuaire où vous voulez recevoir notre culte, et c'est la chaire où vous nous enseignez vos voies par la bouche de vos prédicateurs et de vos prophètes. Toute autre assemblée, le dirai-je après un de vos apôtres? toute autre assemblée n'est qu'une synagogue de Satan, et toute autre chaire qu'une chaire de pestilence. Heureux si par une vie conforme aux

1. Ps. LXXXIV, v. 18.

divins enseignemens, et aux règles de cette Église où nous avons eu l'avantage d'être élevés et adoptés parmi vos enfans, nous méritons d'être couronnés dans le séjour de votre gloire, et de participer au bonheur de vos élus. Ainsi soit-il.

ESPRIT DE NEUTRALITÉ DANS LES CONTESTATIONS DE L'ÉGLISE.

Qu'ai-je affaire de telle et telle question qui causent tant de mouvemens dans l'Église? Qu'ai-je affaire de toutes ces contestations, et qu'est-il nécessaire que je me déclare là-dessus? Je n'examine point qui a raison, ni qui ne l'a pas. Je ne suis pour personne, ni contre personne. Tel est votre langage, et celui de bien d'autres comme vous. Mais voyons un peu quel principe vous fait demeurer dans cet état de neutralité. Ou c'est ignorance, ou c'est erreur, ou c'est politique, ou c'est insensibilité, ou c'est lâcheté. Or rien de tout cela n'est bon.

Ignorance, parce que ce sont des matières au-dessus de vous, et que vous n'êtes pas capable d'en juger. Erreur, parce que vous voulez vous persuader que les questions qu'on agite et sur lesquelles il est intervenu un jugement de l'Église, n'ont rien d'essentiel, et que chacun sur cela peut croire tout ce qu'il lui plaît, sans que la foi en soit altérée. Politique, parce que vous avez des intérêts particuliers à ménager; parce que vous avez certaines liaisons de

dépendance, de société, d'amitié, à quoi vous seriez obligé de renoncer; parce que vous recevez de certaine part certains secours qui vous seroient refusés et dont il faudroit vous passer; parce que cet appui, cette protection vous manqueroient, et que vous en avez besoin : car voilà ce qui n'entre que trop souvent dans la conduite qu'on tient, même en matière de religion. Insensibilité, parce que tout occupé des choses de la vie et des affaires du monde, vous n'êtes guères en peine de ce qui regarde l'Église, et que tous les outrages qu'elle peut recevoir vous touchent peu. Enfin lâcheté, parce que vous n'avez pas le courage de parler ouvertement, et que dominé par une crainte humaine qui vous lie la langue et qui vous ferme la bouche, vous ne vous sentez pas assez de force, ni assez de résolution, pour résister au mensonge et à ceux qui le soutiennent. Mais encore une fois tout cela est criminel, ou vous êtes criminel en tout cela, et votre conscience devant Dieu en doit être chargée. Si vous m'en demandez les raisons, il est aisé de vous les donner; et il est à propos que vous les pesiez mûrement, et que vous les compreniez, afin de vous détromper sur un point d'une toute autre importance que vous ne l'avez conçu jusqu'à présent. Reprenons tous les principes, ou plutôt tous les prétextes que je viens

de marquer. J'ose dire qu'il n'y en a pas un dont vous ne reconnoissiez d'abord l'illusion et le désordre, si vous y faites l'attention convenable.

I. Est-ce ignorance? Il est vrai : n'étant pas assez éclairé pour approfondir les sujets qui de part et d'autre sont controversés, et ne pouvant connoître par vous-même, entre les divers sentimens, qui est le mieux fondé et le plus conforme à la saine doctrine, vous seriez excusable de ne vous attacher à aucun, et de demeurer dans l'incertitude, si c'étoit par vos propres lumières que vous dussiez vous déterminer. Mais vous avez une autre règle qui vous doit suffire et qui vous ôte toute excuse, parce qu'elle supplée parfaitement à l'ignorance où vous pouvez être. Règle générale; règle commune aux esprits les plus grossiers, comme aux plus pénétrans, et aux plus subtils; règle visible et qui tombe sous les sens; règle qui ne vous peut tromper, et dont vous êtes obligé de connoître la supériorité, l'autorité, l'infaillibilité sur tout ce qui a rapport à votre croyance. Cette règle, c'est la décision de l'Église. Dès là que l'Église a parlé; dès là que le souverain Pontife et les premiers pasteurs qui la conduisent se sont fait entendre, il ne vous en faut pas davantage pour vous fixer, et si vous restez

volontairement et opiniâtrément dans votre doute, vous êtes dès lors coupable, parce que vous ne vous soumettez pas à l'Église.

Prenez donc bien garde à ce qu'on vous demande, et à ce qui est pour vous d'une obligation indispensable. On ne vous demande pas que vous examiniez en théologien les questions sur lesquelles on dispute. On ne vous demande pas que vous en fassiez une étude expresse, ni que vous en ayez une claire connoissance. Cette étude, cette connoissance ne vous sont point nécessaires : mais c'est assez que vous sachiez que l'Église a défini telle chose, et que vous devez adhérer d'esprit, de cœur, de vive voix à tout ce qu'elle a défini. Votre science sur les matières présentes, et dans la situation où vous êtes, ne doit point aller plus loin. Croyez, agissez selon cette créance, et vous croirez, vous agirez en catholique.

Ainsi il est inutile de dire : je ne sais rien, et je ne suis pas d'un état et d'une profession à faire là-dessus de longues et de sérieuses recherches; j'ai d'autres affaires. On veut que je condamne cet ouvrage, et je ne l'ai jamais lu. On veut que je rejette cette doctrine, et je ne l'entends pas. C'est aux savans et aux docteurs à produire leurs pensées, et à s'expliquer : mais cela me passe, et m'appartient-il de m'ingérer en ce qui n'est point de mon ressort?

Non, encore une fois, il ne vous appartient pas de vous engager en de curieux examens, ni d'entreprendre de démêler la vérité au travers des nuages dont on l'enveloppe et dont on tâche de l'obscurcir; il ne vous appartient pas de vous ériger en juge de la doctrine. Mais il vous appartient d'écouter l'Église, qui en a jugé, et de souscrire de bonne foi à ce qu'elle a jugé. Mais il vous appartient de condamner ce que l'Église condamne, et de rejeter ce que l'Église rejette, sans en vouloir d'autre raison sinon que l'Église l'a condamné et qu'elle l'a rejeté. Mais il vous appartient d'embrasser ouvertement et hautement ce que l'Église vous propose à croire et de vous y attacher. Voilà, dis-je, ce qui vous appartient; et pour vous en défendre, il n'y a point d'ignorance à alléguer. Car il n'est pas besoin d'une grande pénétration pour savoir quels sont les sentimens de l'Église, puisqu'elle les publie partout, et qu'elle les annonce dans tout le monde chrétien. Or du moment que vous les savez, et que vous ne pouvez les ignorer; du moment que vous savez encore d'ailleurs que l'Église de Jésus-Christ ne peut s'égarer, et ne veut point vous égarer, vous avez toute l'habileté et toute l'érudition qu'il faut pour vous résoudre, et pour bien prendre votre parti, qui est celui d'une ferme adhésion, d'une humble et parfaite obéissance.

Hé ! où en serions-nous, s'il en falloit davantage ? Il faudroit donc que chacun, sans nulle différence ni de caractère ni de condition, allât s'instruire dans les écoles de théologie, que chacun s'appliquât à la lecture des saints Pères, que chacun quittât son emploi pour vaquer à l'étude de l'Écriture et des saints canons ? Ce seroit multiplier étrangement les docteurs, et à force de doctrine renverser toute l'économie et toute la conduite du monde.

II. Est-ce erreur ? c'est-à-dire, est-ce que vous êtes dans l'opinion que telles et telles propositions que les uns attaquent avec tant de zèle, et que les autres défendent avec tant de chaleur, ne sont d'aucune conséquence à l'égard de la foi, et que de quelque manière que vous en pensiez, votre religion n'en sera pas moins pure, ni votre croyance moins orthodoxe ? Je conviens que comme le Sage a dit des choses du monde qu'il a plu à Dieu de les abandonner aux découvertes et aux subtilités des philosophes, on peut dire aussi de certaines matières que l'Église les abandonne à nos vues particulières et à nos raisonnemens. Les esprits sont partagés en ce qui n'est point défini : l'un enseigne d'une façon, et l'autre d'une autre. L'un s'appuie sur un principe qu'il croit véritable ; et l'autre se fonde sur un principe tout

contraire, et suit un système tout opposé qui lui paroît plus juste et plus raisonnable. On rapporte de part et d'autre ses preuves, on propose ses difficultés, on fait valoir ses pensées autant qu'on le peut, et l'on s'y arrête : mais la foi en tout cela ne court aucun risque, parce que ce sont des questions problématiques sur lesquelles l'Église a gardé jusqu'à présent le silence et n'a rien prononcé.

Que sur tous ces articles vous suspendiez votre jugement sans incliner d'un côté plutôt que de l'autre, j'y consens, et l'Église vous le permet. Je sais de plus qu'on s'efforce de vous persuader qu'il en est de même des points dont il s'agit présentement. Car c'est là que tendent ces discours que vous entendez partout : Qu'on veut tyranniser les esprits, et leur ôter une liberté qui leur est acquise de plein droit. Qu'on veut bannir des écoles catholiques les plus grands maîtres, qui sont sans contredit saint Augustin et saint Thomas. Qu'on veut proscrire des opinions répandues de toutes parts, reçues dans les corps les plus célèbres et dans les plus savantes compagnies, établies par l'Écriture, autorisées par la tradition et par la plus vénérable antiquité. Que ce sont au reste de ces sentimens qu'on peut embrasser ou contredire, sans cesser d'être uni à l'Église; et qu'en un mot, soit qu'on les admette, ou

qu'on les combatte, le sacré dépôt de la doctrine de Jésus-Christ est toujours à couvert. Voilà ce qu'on vous rebat continuellement, et ce qu'on tâche de vous imprimer dans l'esprit; et voilà en même temps ce qui vous rassure. Mais n'est-ce point une fausse assurance que celle où vous êtes? Ne vous trompez-vous point? Ne vous trompe-t-on point? Un doute de cette nature et sur un sujet de cette importance, mérite bien que vous preniez soin de l'éclaircir. Or, où en chercherez-vous l'éclaircissement et où le trouverez-vous? Vous l'avez dans vos mains et sous vos yeux. Car je vous renvoie toujours au même oracle, qui est l'Église. Voyez quel jugement est émané de son tribunal. Lisez et convainquez-vous. Quoi? Ce que l'Église, ce que son chef visible, ce que ses pasteurs qualifient de scandaleux, de faux, d'hérétique, vous le regarderez comme indifférent par rapport à la foi? Ces anathèmes partis du siége apostolique et secondés de tant d'autres qui les ont accompagnés ou suivis dans les églises particulières, tout cela ne vous étonne point? Vous pouvez tenir contre tout cela? Vous pouvez vous figurer que tout cela ne tombe que sur de pures opinions, que sur des opinions permises et arbitraires? Vous me répondez qu'on vous le dit de la sorte : mais qui sont ceux qui

vous le disent? Quels qu'ils puissent être, devez-vous compter sur leur témoignage, lorsque vous le voyez démenti par l'Église universelle?

III. Est-ce politique? Car la politique se mêle dans les affaires de religion comme dans toutes les autres. On veut garder des mesures; et quoiqu'on pense ce qu'on doit penser, on prétend avoir de bonnes raisons pour ne pas parler de même. Il ne reste donc que l'une de ces deux choses à faire : ou de parler autrement qu'on ne pense, et ce seroit une mauvaise foi dont on n'est pas capable, dont on ne pourroit porter le reproche au fond de sa conscience; ou de ne point parler du tout, et de ne rien dire, et c'est à ce milieu qu'on s'en tient comme au tempérament le plus juste et le plus sage. Je ne suis, dit-on, ni ne veux être de rien; j'ai mes vues, j'ai mes prétentions, et pour réussir, il faut être ami de tout le monde. Ces gens-là peuvent m'être utiles dans les rencontres, ou ils me le sont même actuellement. D'ailleurs, ce sont la plupart des personnes de connoissance, et j'ai toujours été en commerce avec eux. La prudence m'engage à les ménager. La prudence? Mais quelle prudence? La prudence de la chair. Or, selon saint Paul, *cette prudence de la chair est enne-*

mie de Dieu[1]; et puisqu'elle est ennemie de Dieu, il s'ensuit que c'est une prudence criminelle devant Dieu et réprouvée de Dieu.

Comment ne le seroit-elle pas? Y a-t-il raison de fortune, de parenté, de société; y a-t-il considération et intérêt humain, qui doive vous lier la langue, et vous empêcher de vous déclarer, de vous élever pour la cause de l'Église et pour celle du Seigneur? On vous parle tant en d'autres conjonctures des engagemens de votre baptême, et ils sont grands en effet. A Dieu ne plaise que j'en diminue l'obligation. Mais plus ils sont grands, plus ils sont authentiques et solennels, et plus vous êtes coupable de les soutenir si mal. Est-ce là ce que vous avez promis à Dieu et à son Église sur les sacrés fonts où vous fûtes régénéré en Jésus-Christ? Avez-vous renoncé au monde, pour vous conduire par des vues si mondaines? Du moins si c'étoit en ce qui regarde le monde; mais en matière de foi quelle part la sagesse du monde doit-elle avoir? *Qu'y a-t-il de commun entre la justice et l'iniquité, entre la lumière et les ténèbres, et qu'a le fidèle à partager avec l'infidèle*[2]!

Soyez sage et circonspect : je le veux, et je suis le premier à vous y exhorter : mais soyez-

1. Rom., ch. VIII, v. 7.
2. II Cor., ch. VI, v. 14.

le avec cette sobriété que demande l'apôtre; soyez-le jusqu'à certain point, et non au delà. Ayez des égards, j'y consens; mais n'en ayez que jusqu'à l'autel; car à l'autel, c'est-à-dire quand la religion est en compromis, et qu'il y va de l'honneur et de l'autorité de l'Église, vous devez oublier tout le reste, et ne vous souvenir que des paroles du Fils de Dieu : *Quiconque aura quitté pour mon nom sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou sa femme, ou ses enfans, ou ses héritages*[1], je le mettrai au nombre de mes disciples, *et il possédera la vie éternelle.* Voilà une promesse bien avantageuse; mais écoutez en même temps une menace bien terrible, et digne de toute votre réflexion : *Celui qui sauve sa vie, la perdra, et celui qui la perdra pour moi, la sauvera*[2]. Dans le sens de l'Évangile, qu'est-ce que cela signifie? Ce que vous ne pouvez trop méditer : savoir, qu'en toutes choses, mais surtout dans les choses de Dieu, on ne doit point avoir tant de ménagemens pour le monde, et qu'en voulant se sauver pour le temps présent, on se perd pour l'éternité.

IV. Est-ce insensibilité? Est-ce que vous

1. Matth., ch. XIX, v. 29.
2. Matth., ch. XII, v. 39.

vous souciez peu de tout ce qui concerne l'Église et la religion? Mais à quoi serez-vous donc sensible, si vous ne l'êtes pas à ce qui touche la foi que vous devez professer, où vous devez vivre, et où vous devez mourir? Est-il rien qui vous soit plus important que de la conserver pure, cette foi, laquelle doit être le fondement de votre sanctification et de votre salut?

Vous me direz: je ne l'attaque pas. Non: vous ne l'attaquez pas directement; mais vous souffrez qu'on l'attaque impunément; mais on l'attaque, et vous ne vous y opposez pas; mais vous ne la soutenez pas, mais vous ne la défendez pas. Or quiconque n'est pas pour elle est contre elle, de même que *quiconque n'est pas pour Jésus-Christ, est contre Jésus-Christ*[1]. Vous me direz: il n'est question que de quelques points, et faut-il tant se remuer pour cela et se troubler? Je le sais; ce n'est que de quelques points; mais ce sont des points essentiels, ce sont des points de foi. Or, à l'égard de la foi, tout est d'une extrême conséquence, et il n'y a rien à négliger. Vous me direz, ce n'est pas là mon affaire; mais de qui sera-ce donc l'affaire? Est-ce l'affaire des hérétiques? Est-ce l'affaire des infidèles? Ou n'est-ce pas

1. Matth., ch. XII, v. 30.

l'affaire de tous les enfans de l'Église, de s'intéresser pour leur mère, et de résister en face à ses ennemis? Je dis l'affaire de tous les enfans de l'Église; car c'est une affaire commune, et chacun y est pour soi, quoique différemment et par proportion. Ah! de tous ceux qui tiennent pour le parti contraire, j'ose avancer qu'il n'y en a pas un, ou presque pas un, qui ne se fasse une affaire de l'appuyer de toutes ses forces. On a du zèle pour le mensonge : on en manque pour la vérité. Vous me direz : quand je me déclarerai, la cause de l'Église n'en sera pas meilleure. Et que suis-je en effet? De quel poids peut être le suffrage d'un homme comme moi, d'un homme sans lettre et sans étude? On vous l'accorde : l'Église peut fort bien se passer de votre suffrage, et si l'on vous presse de vous déclarer, ce n'est point précisément afin que la cause de l'Église en devienne meilleure, mais c'est afin que vous-même, en vous déclarant, vous en soyez meilleur. C'est, dis-je, afin que vous vous acquittiez de votre devoir envers l'Église; afin que vous rendiez à l'Église l'hommage d'une soumission publique qu'elle exige de vous, et que vous ne pouvez lui refuser sans violer ses droits, et sans être coupable. De sorte que je puis appliquer ici ce que disoit saint Augustin dans l'affaire du pélagianisme, et à l'occasion

de quelques-uns qui gardoient le silence, et ne vouloient point donner à connoître ce qu'ils pensoient : *Faisons-leur*, écrivoit ce saint docteur à Sixte, seulement prêtre alors, et depuis pontife, *faisons-leur une salutaire violence pour les attirer à nous, non point dans la crainte qu'ils ne nous nuisent, mais dans la crainte qu'ils ne se perdent.*

V. Est-ce lâcheté? Elle seroit honteuse dans le service d'un prince de la terre; et pour en éviter la honte, il n'y a point de péril où l'on ne s'exposât : on n'y épargneroit pas sa vie. Mais présentement qu'est-ce que je vous demande au nom de l'Église? Une parole, un simple témoignage de votre déférence à ses sentimens, et vous n'avez pas assez de résolution pour la prononcer, cette parole, ni pour le donner, ce témoignage! Où donc est l'esprit du martyre dont tout catholique doit être animé? Mais encore que craignez-vous, et qui craignez-vous? Faut-il si peu de chose pour vous étonner?

Malheureuse neutralité, qui forme tant de fausses consciences! car sous le frivole et vain prétexte qu'on demeure à l'écart, et qu'on ne prend part à rien, on croit sa conscience en sûreté : comme si la foi ne vouloit de nous d'autre confession que le silence. Neutralité

scandaleuse : c'est un outrage que vous faites à l'Église de n'oser pas vous ranger de son côté, ni professer ouvertement ce qu'elle vous enseigne. D'ailleurs, à combien de gens persuadez-vous par votre conduite que vous ne recevez pas le jugement que l'Église a porté, et que dans le cœur vous le rejetez, quoique au dehors vous gardiez des mesures et que vous affectiez de paroître neutre? A combien d'autres donnez-vous au moins lieu de penser qu'ils n'ont pas plus à se mettre en peine que vous, et que le mieux est de laisser toutes ces affaires comme indécises? Ils se déclareroient, si vous vous étiez une bonne fois déclaré vous-même. Neutralité que l'Église aussi, dans tous les temps, a condamnée et traitée de prévarication.

Enfin neutralité favorable à toutes les hérésies, et qui sert à les établir et à les répandre. Car, de même que dans une guerre civile les factieux sont contens, pourvu qu'on ne s'oppose point à leurs entreprises; ainsi les hérétiques ne souhaitent rien davantage, sinon qu'on ne les contredise point et qu'on ne forme aucun obstacle à leurs progrès. Ils savent bien, du reste, s'aider et se fortifier. Ce sont les premiers à demander la neutralité; mais à condition qu'ils ne l'observeront pas et qu'ils n'omettront rien pour agir sourdement et plus

efficacement. Ce sont les premiers à demander la paix ; mais bien entendu qu'ils profiteront de cette paix pour continuer la guerre avec d'autant plus de succès qu'elle se fera avec moins d'éclat. Une infinité de personnes, même de ceux qui ne sont point mal intentionnés, se laissent surprendre à ce piége. Que ne vit-on en paix, disent-ils, et pourquoi tout ce bruit ? J'aimerois autant, quand le loup est dans la bergerie, et que le berger crie de toutes ses forces pour appeler au secours, qu'on lui demandât pourquoi il se donne tant de mouvemens et fait tant de bruit. Sans ces mouvemens, sans ce bruit, que deviendroit le troupeau? La paix est à désirer : qui en doute? mais il faut que ce soit une bonne paix.

PENSÉES DIVERSES SUR L'ÉGLISE ET SUR LA SOUMISSION QUI LUI EST DUE.

Il y en a qui des intérêts de l'Église font leurs propres intérêts, et il y en a qui de leurs intérêts propres font les intérêts de l'Église. Grande différence des uns et des autres. La disposition des premiers est bonne et toute sainte, et celle des seconds est mauvaise et toute profane. Que veux-je dire? le voici. Les uns font des intérêts de l'Église leurs propres intérêts : comment, et par où? par leur zèle pour l'Église, par leur attachement inviolable à l'Église, par la sensibilité de leur cœur sur tout ce qui a rapport à l'Église : soit sur ses avantages, pour y prendre part et s'en réjouir; soit sur ses disgrâces, pour s'en affliger et y compatir. De sorte que sans égard à aucun intérêt personnel, ils envisagent d'abord en toutes choses les intérêts de l'Église, et y adressent toutes leurs intentions et tous leurs désirs. Mais les autres se conduisent par un principe et un sentiment tout opposé. Ils font de leurs intérêts propres les intérêts de l'Église : c'est-à-dire, que pour autoriser l'ardeur qu'ils témoi-

gnent à rechercher les dignités ecclésiastiques, ils se regardent volontiers comme des sujets utiles à l'Église, comme des gens capables de rendre à l'Église des services importans et d'y faire beaucoup de bien. Beaucoup de bien ! Hé que ne sont-ils de meilleure foi, et que ne connoissent-ils mieux le fond de leur âme ! Leur vue directe et primitive n'est pas tant le bien qu'ils feront dans l'Église, que le bien et les revenus dont ils y jouiront.

¶ On ne peut trop respecter la primitive Église ; mais la haute idée qu'on en a, ne doit pas servir à nous faire mépriser l'Eglise des derniers siècles. Dans la primitive Église, parmi beaucoup de sainteté, il ne laissoit pas de se glisser des relâchemens ; et dans l'Église des derniers siècles, parmi les relâchemens qui s'y sont glissés, il ne laisse pas d'y avoir encore beaucoup de sainteté.

¶ Oserai-je faire une comparaison ? Elle est odieuse, mais elle n'en est pas moins juste. N'avoir pour l'Église et pour ses jugemens qu'une soumission de respect ; ne lui rendre qu'un honneur apparent et extérieur ; ne déférer à ses oracles que par le silence, lorsqu'en secret on s'élève contre elle, lorsqu'on lui résiste dans le cœur, et même par les effets ; n'est-ce pas traiter cette épouse de Jésus-Christ, comme Jésus-Christ lui-même,

son divin époux, fut traité des soldats auxquels on l'abandonna dans sa passion? Ils le couronnèrent, ils lui mirent un sceptre dans la main, ils venoient tour à tour se prosterner à ses pieds et l'adorer : voilà de grands témoignages de respect ; mais en même temps ils le frappoient au visage, et lui donnoient des soufflets.

Cette grande lumière du monde chrétien, ce docteur par excellence et ce défenseur de la grâce, cet homme d'un génie si élevé et d'une si haute réputation dans tous les siècles qui l'ont suivi, saint Augustin, en traitant des matières de religion, ne vouloit pas qu'on le crût sur son autorité particulière, ni sur sa parole, mais il renvoyoit au témoignage de l'Église. Aujourd'hui des troupes de femmes, faisant profession de piété, et conduites par un directeur, qui certainement n'est rien moins que saint Augustin, se laissent tellement prévenir en sa faveur, que dès qu'il a parlé, elles ne veulent déférer à nul autre tribunal, quel qu'il soit. Ce seul homme, souvent d'un savoir très-superficiel, voilà leur évêque, leur pape, leur Église.

On me dira qu'elles agissent de bonne foi, et que leur simplicité les excuse. Qu'il y ait en cela de la simplicité, j'en conviens; mais il faut aussi convenir qu'il y a encore plus d'opiniâtreté. Or je doute fort qu'une simplicité

accompagnée d'un tel aheurtement et de tant d'opiniâtreté doive être traitée de bonne foi, ou qu'une telle bonne foi puisse être devant Dieu un titre de justification.

¶ Je m'en tiens à ce que m'enseigne mon directeur : c'est le pasteur de mon âme ; voilà ma règle. Mais selon cette règle, croyez-vous être en droit de rejeter toutes les décisions de l'Église, auxquelles ce directeur n'est pas soumis ? Conduite pitoyable, et hors de toute raison. Car quand vous vous élevez contre l'Église pour vous attacher à ce directeur, cela montre que vous ne vous y attachez que par entêtement, et non par le vrai principe, qui est un principe de religion, puisque la même religion qui vous ordonne ce pasteur particulier, vous ordonne encore beaucoup plus expressément d'écouter le commun pasteur des fidèles et le corps des évêques qui lui sont unis de communion.

¶ Dieu par le prophète Isaïe se plaint qu'il a formé son peuple, qu'il a pris soin *de les nourrir comme ses enfans, de les élever, et qu'ils l'ont méprisé*[1]. Les prédicateurs appliquent quelquefois ces paroles à l'Église, et lui font dire dans un sens moral et spirituel, qu'elle

1. Isaïe, ch. I, v. 2.

nous a formés en Jésus-Christ; que dès notre naissance et par la grâce de notre baptême, elle nous a reçus entre ses bras et dans son sein; qu'elle nous y a fait croître, et qu'elle n'a point cessé pour cela de nous fournir une nourriture toute céleste, qui sont ses divines instructions et ses sacremens : mais que nous ne lui témoignons que du mépris, que nous la déshonorons, que nous la scandalisons par notre conduite et par une perpétuelle transgression de ses commandemens. Cette application est juste, et cette plainte solide et bien fondée. Mais laissons ce sens spirituel et moral, et prenons la chose dans le sens des termes le plus littéral, dans le sens le plus propre; l'application n'en sera pas moins raisonnable. Et en effet, combien de gens ne sont distingués que par le rang qu'ils tiennent dans l'Église, ne sont riches que des biens de l'Église, ne vivent que du patrimoine de l'Église, et sont toutefois les plus rebelles à l'Église et les plus déclarés contre elle? C'est bien à leur sujet, et bien à la lettre, que l'Église peut dire : des uns, *je les ai nourris*[1], et la subsistance qui peut-être leur eût manqué dans le monde, ils l'ont trouvée à l'autel; des autres, *je les ai élevés*[2], agrandis, et sans l'éclat qui leur vient de moi,

1. *Enutrivi.* — 2. *Exaltavi.*

peut-être ne seroient-ils jamais sortis de l'obscurité et des ténèbres. Cependant, leur reconnoissance, à quoi se réduit-elle ? à une obstination invincible contre mes plus sages et mes plus saintes ordonnances[1].

¶ On voit des femmes d'un zèle merveilleux pour la réformation de l'Église : c'est là leur attrait, c'est leur dévotion. Elles entrent dans toutes les intrigues et tous les mystères : car certain zèle n'agit que par mystères et que par intrigues. Elles s'entremettent dans toutes les affaires. Mais cependant si l'on vient à examiner ce qui se passe dans leur maison, on trouve que tout y est en désordre. Un mari, des enfans, des domestiques en souffrent ; mais c'est de quoi elles sont peu inquiètes. Pour leur citer l'Écriture qu'elles ont si souvent dans les mains, et où elles se piquent tant d'être versées et intelligentes, on peut bien leur dire avec saint Paul : *Celui qui ne prend pas soin de sa propre maison, comment veut-il prendre soin de l'Église de Dieu*[2].

¶ Zèle pour l'Église, zèle qu'on ne peut louer assez, ni assez recommander. Mais du reste, c'est une vertu ; et toute vertu consiste dans un milieu et dans un juste tempérament, qui évite toutes les extrémités. Vous prenez les intérêts

1. *Spreverunt me.* — 2. I Tim., ch. III, v. 5.

de l'Église, et en cela vous faites votre devoir, et le devoir de tout chrétien, de tout catholique. Mais ne les prenez-vous point quelquefois plus que l'Église ne les prend elle-même? Pourquoi ces abattemens, ces désolations où vous tombez? Pourquoi ces inquiétudes, ces alarmes continuelles? Pourquoi ces aigreurs, ces amertumes de cœur? N'omettez rien de tout ce qui dépend de votre vigilance, de votre attention; parlez, agissez : mais au regard du succès, laissez à Dieu le soin de son Église; c'est son affaire plus que la vôtre. Le mal vient de ce qu'il se glisse dans la plupart de ces disputes, beaucoup de naturel, beaucoup d'humain. Si l'on n'y prend garde, une guerre de religion devient une guerre de passion.

¶ Ce n'est pas toujours par la profession que nous faisons d'être attachés à l'Église qu'on peut bien discerner si nous sommes vraiment catholiques, ou si nous ne le sommes pas. Il n'y a point de langage plus ordinaire aux hérétiques et aux novateurs, que de témoigner dans leurs discours et dans leurs écrits un grand attachement à l'Église, que de prêcher la soumission à l'Église, que d'exhorter les fidèles à prier pour l'Église. Mais quelle est cette Église pour laquelle ils semblent si zélés? une Église à leur mode, et qu'ils se sont faite; une Église, ou plutôt une secte séparée de la vraie Église.

Voilà ce qu'ils entendent sous ce titre pompeux d'Église, et voilà ce qui éblouit les simples et ce qui les trompe. *La voix est de Jacob, mais les mains sont d'Ésaü*[1]. C'est donc à la règle et au caractère distinctif que nous a marqué saint Ambroise qu'il faut s'en tenir. Ce Père parle de Satyre, son frère, et voici ce qu'il en dit. Après un naufrage d'où il étoit échappé, il voulut en action de grâces participer au sacrement de l'autel, et dans cette pensée il s'adressa à l'évêque du lieu. Mais comme c'étoit un temps de division et de schisme, il s'informa d'abord si cet évêque étoit catholique : *c'est-à-dire*, ajoute saint Ambroise, expliquant ce terme de catholique, *s'il étoit uni de communion et de créance avec l'Église romaine*. Car sans cela Satyre ne reconnoissoit point de vraie catholicité, et n'en devoit point reconnoître.

¶ Tout est subordonné dans l'Église : mais ce grand principe, ce principe si raisonnable et si essentiel pour la conduite et le bon ordre de toute société, nous l'entendons diversement selon les divers rapports sous lesquels nous le considérons. A l'égard de ceux qui dépendent de nous, nous sommes les plus rigides et les plus implacables défenseurs de la subordina-

1. Gen., ch. XXVII, v. 22.

tion. Mais s'il s'agit d'une puissance supérieure de qui nous dépendons nous-mêmes, c'est sous ce rapport que la subordination n'excite plus tant notre zèle : il se ralentit beaucoup, et même il s'éteint absolument. Ainsi entendez parler un supérieur ecclésiastique de ceux qui sont soumis à sa juridiction ; ce sont des plaintes perpétuelles du peu de docilité qu'il trouve dans les esprits ; ce sont de profonds gémissemens sur le renversement de la discipline, parce que chacun veut suivre ses idées, et vivre à sa mode ; ce sont les discours les plus pathétiques et les plus belles maximes sur la nécessité de la dépendance, pour établir la règle et pour la maintenir. Tout ce qu'il dit est sage, solide, incontestable : mais il seroit question de voir si ce qu'il dit, il le pratique lui-même à l'égard d'une souveraine et légitime puissance dont il relève et à qui il doit se soumettre. Voilà néanmoins ce qui seroit bien plus efficace et plus persuasif que tant de gémissemens et tant de plaintes, que tant de belles maximes et tant de discours. Peut-être croiroit-on, en se soumettant, affoiblir l'autorité dont on est revêtu, et c'est au contraire ce qui l'affermiroit. Voulons-nous qu'on nous rende volontiers l'obéissance qui nous est due, donnons nous-mêmes l'exemple, et rendons de bonne grâce l'obéissance que nous devons.

¶ Dans les troubles de l'Etat le bon parti est toujours celui du roi et de son conseil; et dans les troubles de l'Église, en matière de créance et de doctrine, le bon parti est toujours celui du vicaire de Jésus-Christ, du siége apostolique et du corps des évêques.

¶ Un époux infidèle qui quitte son épouse pour en prendre une ou plus noble ou plus riche, voilà l'idée que je conçois d'un bénéficier, qui par un intérêt temporel et tout humain, quitte son Église pour passer à une autre. Mais, dit-il, je ne fais rien contre les règles, dès que la puissance ecclésiastique et supérieure me donne sur cela les pouvoirs nécessaires. Pour lui répondre, je me servirai encore de la même figure : il en fera telle application qu'il lui plaira. Des pharisiens vinrent demander au Fils de Dieu s'il étoit permis à un homme de renvoyer la femme qu'il avoit épousée. Qu'est-ce que Moïse a ordonné là-dessus? leur répondit le Sauveur du monde. Moïse, dirent-ils, a permis de faire un acte de divorce, et de se séparer ainsi de sa femme. Il est vrai, reprit Jésus-Christ, Moïse vous l'a accordé; mais il ne l'a accordé qu'à *la dureté de votre cœur*[1].

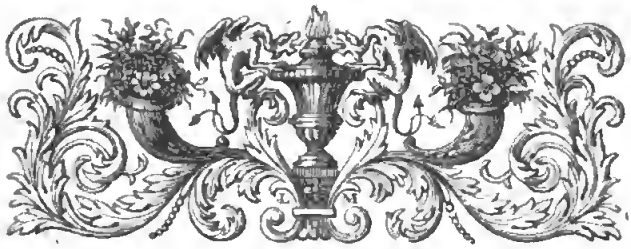
D'autres n'ont garde d'abandonner un bé-

1. Matth., ch. XIX, v. 8.

néfice qu'ils possèdent, et ne pensent point à le quitter. Il est dans leurs mains; mais leurs mains n'en sont pas remplies. Que faut-il donc? accumuler bénéfices sur bénéfices. Ils disent aisément, et le disent même bien haut: ce n'est pas assez; mais on ne les entend jamais dire : c'est trop. Le prophète parlant à ces riches qui entassent acquêts sur acquêts, et joignent maisons à maisons, s'écrioit : *N'y aura-t-il que vous sur la terre pour l'habiter*[1]? Il me semble que je pourrois m'écrier de même : *N'y aura-t-il que vous dans l'Église pour la servir?* Mais, que dis-je, pour servir l'Église? Elle seroit souvent bien mal servie, si elle ne l'étoit que par ceux qui veulent avoir plus de raisons et plus d'obligations de la servir.

1. Isaïe, ch. v, v. 8.

Digitized by Google



DE

L'ÉTAT RELIGIEUX.

VÉRITABLE BONHEUR DE L'ÉTAT RELIGIEUX.

QUAND on parle du bonheur de l'état religieux, il me semble qu'on en donne quelquefois des idées bien humaines; et j'avoue que je n'entends pas volontiers des prédicateurs nous représenter la vie religieuse comme une vie douce, exempte de toutes peines et dégagée de tout soin. On diroit, à les en croire, que le religieux n'a rien à souffrir, rien à supporter; que rien ne lui manque, et que tout lui rit; que tout succède selon ses désirs. Pour une maison qu'il a quittée, cent autres et au delà lui sont

ouvertes; pour un père et une mère dont il s'est séparé, autant d'autres qu'il y a de supérieurs chargés de sa conduite. Tout cela est beau; mais le mal est que tout cela n'est guères évangélique; et pourquoi faudroit-il renoncer au monde, si c'étoit là le centuple que Jésus-Christ nous eût promis et qu'on eût à attendre dans la religion? Outre qu'on trouveroit beaucoup à décompter des espérances qu'on auroit conçues en embrassant l'état religieux, il seroit sans doute fort étrange qu'on cherchât hors du monde ce qu'on a prétendu fuir en sortant du monde, c'est-à-dire, des avantages purement temporels et des douceurs toutes naturelles.

Le grand avantage de la profession religieuse, c'est l'abnégation chrétienne, c'est la mortification des sens, c'est la croix; et voilà sous quel aspect on la doit envisager. Tout ce qui s'éloigne de cette vue s'éloigne de la vérité, et par conséquent n'est qu'illusion. Je veux donc qu'on ne dissimule rien à une jeune personne, qui forme le dessein de se retirer dans la maison de Dieu, et qui s'y sent appelée. Je veux qu'on ne lui déguise rien par de brillantes, mais de fausses peintures; qu'on lui laisse voir toutes les suites du choix qu'elle fait; qu'on lui propose les objets tels qu'ils sont, et qu'on lui montre les épines dont est

semée la voie où elle entre. Car qu'est-ce en effet que la vie religieuse, sinon l'Évangile réduit en pratique et dans la pratique la plus parfaite? Et qu'est-ce que l'Évangile, sinon une loi de renoncement à soi-même, de guerre perpétuelle contre soi-même?

Mais on me dira que ces pensées peuvent décourager une âme et la rebuter; et moi je réponds, que c'est de là même, au contraire, qu'elle peut et qu'elle doit tirer les motifs les plus propres à la résoudre et à l'affermir dans sa résolution : comment? parce que c'est de là qu'elle apprend à estimer l'état religieux par où il est précisément et souverainement estimable, savoir, comme un état de sanctification, comme un état de perfection, comme un état de salut, comme un état où l'âme religieuse peut amasser chaque jour de nouveaux mérites pour l'éternité et accumuler sans cesse couronnes sur couronnes. Point capital auquel elle doit uniquement s'attacher, et en quoi elle doit faire consister sur la terre tout son bonheur. Aussi est-ce sur cela seul que le prédicateur lui-même doit insister, et en cela seul qu'il doit renfermer les excellentes prérogatives de la profession religieuse. Quoi qu'il en soit de tout le reste, et quelques couleurs qu'on emploie à l'embellir et à le relever, dès qu'on s'écartera de cette importante con-

sidération du salut, je n'hésiterai point à dire en particulier de l'état religieux et des personnes qui s'y engagent, ce que saint Paul disoit en général du christianisme et des chrétiens qui le professoient : *Si l'espérance que nous avons se borne à cette vie, de tous les hommes nous sommes les plus malheureux*[1].

Voilà ce que je dirai, sans craindre d'en être désavoué par aucun de ceux qui ont quelque connoissance de la vie religieuse, et surtout de ceux qui en ont quelque expérience. Mais du moment qu'on m'alléguera le salut, qu'on me parlera de la vocation religieuse comme d'un gage de prédestination et de salut, qu'on m'y fera connoître une prédilection de Dieu et une providence spéciale par rapport à mon salut, ah! c'est alors que je m'écrierai avec le même saint Paul : *Au milieu de mes tribulations*[2] et dans les plus rudes épreuves de mon état, *je suis rempli de consolation, je suis comblé de joie.*

J'ajouterai encore comme le prophète royal : *Un jour dans votre maison, ô mon Dieu, vaut mieux pour moi que mille années parmi les pécheurs du siècle*[3]. Que j'y sois humilié, dans cette maison de mon Dieu, et que j'y occupe

1. I Cor., ch. xv, v. 19.
2. I Cor., ch. ii, v. 2.
3. Ps. lxxxiii, v. 122.

les dernières places; que j'y ressente toutes les incommodités d'une étroite pauvreté, et que j'y porte tout le poids d'une obéissance rigoureuse; que la nature avec toutes ses convoitises y soit combattue, domptée, immolée, il me suffit que ce soit une maison de salut, pour me la rendre, non-seulement supportable, mais agréable, mais aimable. Je n'y demande rien autre chose, et c'est là que je porte toutes mes prétentions. Traiter de la sorte le bonheur de la profession religieuse, c'est prendre dans le sujet ce qu'il y a de solide et de réel, et c'est toujours dans chaque sujet à ce qu'il y a de réel et de solide qu'un prédicateur doit s'arrêter. Autrement il dira de belles paroles qui frapperont l'air, mais sans convaincre les esprits ni toucher les cœurs.

Et il ne faut point me répondre que l'Évangile, après tout, que tous les Pères de l'Église fondés sur la parole de Jésus-Christ, promettent au religieux, non-seulement le centuple de l'autre vie qui est le salut éternel, mais encore dès cette vie présente un centuple qui ne peut être autre chose que le repos dont on jouit et toutes les douceurs qui l'accompagnent. Il est vrai que le Sauveur du monde a parlé de ce double centuple, l'un de la vie future, l'autre du temps présent, puisqu'il a dit dans les termes les plus formels : *Personne ne*

quittera pour moi sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou ses héritages, qui dès à présent ne reçoive cent fois autant, et qui dans le siècle à venir n'obtienne la vie éternelle[1]. Il n'est pas moins vrai que le centuple de cette vie ne peut être pour une âme religieuse que la paix qu'elle goûte dans son état, et qui seule vaut cent fois mieux que tous les héritages et tous les biens auxquels elle a renoncé : car c'est ainsi que les interprètes vérifient ce beau passage de saint Marc, et qu'ils entendent la promesse du Fils de Dieu. Mais qu'est-ce que cette paix? Voilà l'article essentiel, et sur quoi de jeunes personnes peuvent être dans une erreur dont il est bon de les détromper, au lieu de les y entretenir par des discours flatteurs et de vaines exagérations.

Quand Jésus-Christ donna la paix à ses disciples, il les avertit en même temps que ce n'étoit point une paix telle que le monde la conçoit ni qu'il la désire. Je vous donne ma paix, leur dit ce divin maître : c'est la mienne, et non point la paix du monde. Cette paix du monde, cette paix fausse et réprouvée, est une paix oisive, molle, fondée sur les aises et les commodités de la vie, sur tout ce qui plaît à

1. Marc, ch. XIX, v. 29.

la nature et qui satisfait l'amour propre : mais la paix de l'âme religieuse est établie sur des principes tout contraires, sur la haine de soi-même, sur un sacrifice perpétuel de ses appétits sensuels, de ses inclinations, de ses passions, de ses volontés. Tellement que le religieux ne peut être content dans sa retraite qu'autant qu'il sait s'humilier, se crucifier, se vaincre, se rendre obéissant, pauvre, patient, assidu au travail, exact à ses devoirs, ne se dispensant de rien, ne se ménageant en rien, ne voulant être épargné sur rien. Il lui en doit coûter pour cela : mais par une espèce de miracle, moins il se ménage, moins il s'épargne lui-même, et plus il sent l'abondance de la paix se répandre dans son cœur.

Et ne voyons-nous pas aussi que c'est justement dans les communautés les plus régulières et les plus austères qu'on témoigne plus de satisfaction, et qu'on trouve le joug de Jésus-Christ plus doux et son fardeau plus léger? Tout contribue à ce contentement et à cette tranquillité d'une âme vraiment religieuse : l'indifférence où elle est à l'égard de toutes les choses humaines, et son dégagement de tous les intérêts qui causent aux mondains tant d'inquiétudes; entier abandonnement de sa personne entre les mains de ses supérieurs, pour se laisser conduire selon leur gré et selon

leurs vues; le calme de la conscience; l'attente de cette souveraine béatitude où elle aspire uniquement et vers laquelle elle travaille chaque jour à s'avancer par de nouveaux progrès; surtout l'onction intérieure de la grâce divine qui la remplit. Car Dieu, fidèle à sa parole, a mille voies secrètes pour se communiquer à cette âme et pour la combler des plus pures délices.

A en juger par les dehors, on ne voit rien dans tout le plan de sa vie que de pénible et de rebutant : clôture, solitude, silence, dépendance continuelle, soumission aveugle, règle gênante, observances incommodes, fonctions laborieuses, exercices humilians, abstinences, jeûnes, macérations de la chair. Mais sous ces dehors capables d'effrayer des âmes qui n'ont jamais pénétré plus avant, et qui n'ont appris par nulle épreuve à connoître les mystères de Dieu, combien y a-t-il de ces consolations cachées, suivant le témoignage du prophète, et réservées à ceux qui craignent le Seigneur? Combien plus encore y en a-t-il pour ceux qui l'aiment et qui le servent en esprit et en vérité?

De là vient par une merveille que l'homme terrestre et animal ne comprend pas et ne comprendra jamais, mais qui se découvre à l'homme religieux et spirituel par l'expérience

et le goût le plus sensible ; de là, dis-je, il arrive qu'au lieu que les gens du monde avec tous leurs biens, tous leurs honneurs, tous leurs plaisirs, sont presque toujours mal contens et se plaignent incessamment de leur sort, le religieux, dans son obscurité, sous l'obédience la plus rigide et dans les pratiques les plus mortifiantes, ne cesse point de bénir sa condition, et fournit paisiblement toute sa carrière. La paix qu'il possède est la paix de Dieu ; et l'apôtre, qui l'avoit lui-même éprouvé, nous assure que la paix de Dieu est au-dessus de tous les sens, et que rien en ce monde ne l'égale. Or voilà encore une fois par où je veux qu'on représente aux personnes religieuses le bonheur de leur état. Voilà sur quoi je veux qu'on insiste, et ce qui servira à exciter leur zèle, leur vigilance, leur ferveur, en leur faisant conclure qu'elles ne seront heureuses que par là : mais que par là même aussi elles le seront pleinement et constamment.

VOCATION RELIGIEUSE : COMBIEN IL EST IMPORTANT DE S'Y RENDRE FIDÈLE ET DE LA SUIVRE.

Ce n'est point une chose indifférente ni d'une légère importance de manquer à la vocation de Dieu, quand il appelle à l'état religieux. Nous avons là-dessus, dans l'Évangile même, un exemple qui seul suffira pour nous faire entendre à quoi s'expose quiconque ferme l'oreille à la voix du Seigneur et résiste à l'attrait de sa grâce. Examinons-en toutes les circonstances, et il nous sera aisé de comprendre où peut enfin conduire une infidélité sur un point aussi essentiel que celui-ci et quelles en sont les suites malheureuses.

Cet exemple si convaincant, c'est celui de ce jeune homme qui s'adressa au Fils de Dieu pour apprendre de ce divin maître comment il pourroit parvenir à la vie éternelle. *Gardez les commandemens*[1], lui répondit le Sauveur du monde. Sur quoi ce jeune homme répliqua : *Seigneur, c'est ce que j'ai fait jusques à présent, et ce que je fais encore.* Sainte disposition où

1. Matth., ch. XIX, v. 17.

se trouvent communément ceux à qui Dieu inspire le dessein de la retraite, et qu'il veut s'attacher plus étroitement dans la religion. Ce sont de jeunes gens dont les mœurs sont assez réglées, et dont le monde jusque-là n'a corrompu ni l'esprit ni le cœur. Quoi qu'il en soit, Jésus-Christ parut touché de la réponse du jeune homme qui lui parloit; il témoigna concevoir pour lui nne affection particulière; il l'envisagea d'un œil de bienveillance, et l'invitant à une sainteté plus relevée : *Si vous voulez*, lui dit-il, *être parfait*, *allez*, *vendez tous vos biens*, *donnez-les aux pauvres et suivez-moi*. Voilà à peu près la vocation religieuse; mais c'est là même que le zèle de ce jeune homme commence à se refroidir : la proposition du Fils de Dieu l'étonne; il lui est dur d'abandonner tous ses héritages et de s'en défaire; cette pensée l'attriste, il ne sauroit s'y résoudre, il se retire. De là que s'ensuit-il, et qu'en doit-on naturellement conclure, sinon que ce jeune homme quittoit les voies de la perfection qui lui étoient ouvertes, sans quitter néanmoins les voies du salut, puisqu'il gardoit les préceptes, et que pour être sauvé c'est assez de les avoir observés? Mais le Fils de Dieu conclut bien autrement; car se tournant vers ses disciples : *Je vous le dis en vérité*, s'écrie-t-il; *difficilement un riche entrera dans*

le royaume des cieux[1]. Quelle conclusion! Quoiqu'elle regardât tous les riches en général, elle avoit un rapport particulier à ce jeune homme, qui possédoit de grands biens, et qui par attachement aux richesses temporelles avoit seulement refusé de tendre à une plus haute perfection que la simple pratique des commandemens. D'où il sembloit que le Sauveur du monde ne dût tirer d'autre conséquence que celle-ci : *difficilement un riche parviendra à la perfection de mon Évangile.* Cependant il ne s'en tient pas là; mais il déclare expressément que ce riche de qui il s'agissoit auroit bien de la peine à se sauver, et qu'il étoit fort à craindre qu'il ne se sauvât jamais : pourquoi? parce que si la perfection qu'on lui avoit proposée n'étoit pour les autres qu'un conseil, elle étoit devenue pour lui comme une obligation, en vertu de la grâce spéciale qui l'y appeloit, et qu'il rendoit inutile par sa résistance.

Il y va donc du salut; et en faut-il davantage pour déterminer une jeune personne que la vocation divine porte à la vie religieuse, et qui sur cela se croit suffisamment instruite des volontés du Seigneur? C'est là qu'elle doit imiter, autant qu'il lui est possible, la promp-

1. Matth., ch. XIX, v. 23.

titude et l'ardeur de Magdelaine, qui dans le moment quitta tout, dès qu'on vint lui dire : *Le maître est ici et il vous demande*[1]. Et parce qu'une telle résolution est quelquefois sujette, ou par une considération de fortune, ou par une affection naturelle, à de grandes contradictions de la part d'une famille, c'est là que lui est non-seulement permise, mais en quelque façon ordonnée, une pieuse dureté pour voir, sans se troubler, le trouble d'un père, et sans s'attendrir, les larmes d'une mère. Car *je veux sauver mon âme*, disoit dans une pareille conjecture la généreuse Paule. Cette seule raison répond à tout, et tout doit céder à un intérêt qui est au-dessus de tout.

De là même nous devons juger combien de leur part des parens se rendent coupables lorsqu'ils s'opposent à la vocation de leurs enfans et qu'ils les empêchent de suivre la voix de Dieu qui se fait entendre à eux. C'est s'opposer à Dieu même en s'opposant à ses desseins, et c'est détourner des enfans de la voie du salut qui leur est marquée. On me dira qu'on ne prétend point absolument les détourner de la profession religieuse, mais qu'on veut seulement éprouver leur vocation, c'est-à-dire, ainsi que s'en expliquent des parens

1. Joan., ch. XI, v. 28.

même assez chrétiens d'ailleurs, qu'on veut, par exemple, que cette fille n'agisse point en aveugle; qu'on veut qu'elle sache ce qu'elle quitte, et pour cela qu'elle voie le monde, qu'elle le connoisse avant que d'y renoncer. Principe spécieux et raisonnable dans l'apparence, mais dans la pratique très-dangereux et souvent en effet très-pernicieux. On en sera convaincu par une réflexion que peu de gens font, et qui néanmoins est solide et importante. Car à quoi se réduit cette connoissance du monde qu'on prétend donner à une jeune personne? Elle consiste à lui faire voir ce qui peut lui inspirer du goût pour le monde, sans lui faire en même temps connoître ce qui est capable de l'en dégoûter. De sorte que d'une part on lui présente le poison, sans lui présenter d'autre part le contre-poison; et de cette manière on la jette dans le péril le plus évident, et on l'expose à la tentation la plus forte. Développons ceci davantage, et faisons-le mieux comprendre.

Si l'on pouvoit dessiller les yeux à une jeune fille, et lui révéler les secrets des cœurs; si l'on pouvoit la rendre témoin de ce qui se passe dans l'intérieur des familles, et lui découvrir toutes les peines, tous les chagrins, toutes les traverses dont le faux bonheur du monde est accompagné, ce seroit pour elle un

préservatif : mais tout cela ne s'apprend que par l'expérience; et cette expérience, elle ne peut encore l'avoir acquise dans l'âge où elle est. Cependant on la produit dans le monde, on la pare des ornemens du monde, on la mène dans les compagnies du monde, on la fait entrer dans les parties de plaisir, dans les jeux, dans les spectacles du monde. Elle n'aperçoit devant elle qu'une figure brillante et agréable, qui l'éblouit et qui naturellement doit lui plaire. D'où il arrive de deux choses l'une : ou qu'elle se laisse prendre à l'attrait, et qu'elle succombe à l'occasion, perdant ses premiers sentimens et manquant aux desseins de Dieu sur elle, ou du moins que persistant dans sa résolution, et se mettant en devoir de l'accomplir, elle emporte avec elle une idée du monde qui ne servira qu'à la troubler, à certains momens d'amertume et d'ennui presque inévitables jusque dans les plus saintes communautés. Or, pour ne rien dire de plus, il vaudroit assurément beaucoup mieux la préserver de telles occasions, et prévenir de si mauvais effets. Mais elle ne connoîtra donc point le monde? Qu'est-il nécessaire qu'elle le connoisse, puisque Dieu même la retire justement du monde afin qu'elle ne le connoisse point? Plût au ciel que bien d'autres ne l'eussent jamais connu! Quoi qu'il

en soit, c'est une victime que le Seigneur s'est réservée. Contentez-vous que de votre côté son choix soit pleinement libre, et du reste laissez-la marcher à l'autel le bandeau sur les yeux. Dieu l'y attend, et il saura bien dans sa sainte maison l'éprouver lui-même, autant qu'il faut et selon qu'il faut. Elle ne peut être en de meilleures mains.

J'ai dit que ce devoit être assez pour vous qu'en se dévouant à l'état religieux son choix de votre part fût pleinement libre, et en cela j'ai voulu marquer un autre excès où se portent des parens tout mondains, par des vues également contraires et à l'esprit du christianisme et aux sentimens de l'humanité. Car quelque respectable et quelque inviolable que soit la liberté des enfans au regard de la vocation, surtout de la vocation religieuse, on abuse de l'autorité qu'on a sur eux en l'étendant jusque sur leur volonté; et sans les consulter, ni consulter Dieu, on les détermine par une espèce de contrainte à une profession qui ne leur convient en aucune sorte, et à laquelle ils ne conviennent point, puisque ce n'est point l'état où ils se sentent appelés. Or, qu'est-ce que cela? Je n'en puis donner une figure plus juste, mais tout ensemble plus terrible, que ce qui nous est représenté dans l'Écriture : le voici.

On ne peut lire sans horreur ce qui est dit au psaume cent cinquième, où le prophète rapporte que les Juifs, séduits par les nations étrangères et engagés dans leur idolâtrie, conduisoient eux-mêmes leurs propres enfans aux pieds des idoles, et que là, sans respect de la nature et de ses droits, ils versoient le sang de ces innocentes victimes et les immoloient aux démons. Quels meurtres! Quels parricides! Mais je puis le dire, et ce ne sera point une exagération : voilà ce que nous voyons encore de nos jours, quand des pères et des mères, trompés par les fausses maximes du monde, font violence à des enfans pour les bannir de la maison paternelle, et les confiner dans un cloître. Que dis-je, après tout? Ce n'est point aux démons, c'est à Dieu qu'ils les sacrifient. Ah! c'est à Dieu! Hé! ne sait-on pas combien ces parens inhumains sont peu en peine de la gloire de Dieu et de son service? Mais ce qui les touche, c'est leur cupidité et leur intérêt : ces enfans coûteroient trop à entretenir, et il faut à moins de frais s'en défaire. Ce qui les touche, c'est leur ambition démesurée, et la passion d'élever une famille : pour la mieux établir, il faut la soulager et en réunir les biens, qui se trouveroient partagés entre trop d'héritiers. Ce qui les touche, c'est leur fol amour et leur prédilection pour un

fils uniquement cher : il faut qu'il emporte tout, et que l'héritage des autres soit la retraite et la pauvreté religieuse. Ainsi cet intérêt, cette ambition, cette prédilection, voilà les idoles, voilà les démons auxquels sont immolées de tendres victimes dont le sang crie au tribunal de Dieu. Je dis immolées; car c'est leur donner la mort : une mort purement civile, j'en conviens; mais plus dure peut-être que ne le seroit la mort naturelle, dès que cette mort, quoique civile seulement, est une mort violente et forcée. Je m'exprime là-dessus en des termes bien forts et bien vifs; mais c'est que je conçois fortement et vivement la chose; et si dans le monde on la concevoit de même, tant de pères et de mères y feroient plus d'attention. Heureux ceux qui font au Seigneur un plein sacrifice d'eux-mêmes, mais il ne peut être saint ni agréé de Dieu si le cœur n'y a part et si ce n'est un sacrifice volontaire.

ESPRIT RELIGIEUX : QUELS BIENS IL PRODUIT, COMMENT IL S'ÉTEINT, ET COMMENT ON PEUT LE FAIRE REVIVRE.

Comme il y a une multitude infinie de chrétiens qui ne sont pas vraiment chrétiens, on peut dire qu'il y a bien des religieux qui ne sont pas vraiment religieux. Ainsi l'apôtre disoit en ce même sens, que *tous les descendans d'Israël, quoique descendans d'Israël, n'étoient pas pour cela de vrais Israélites*[1]; et que leur manquoit-il pour l'être? L'esprit de la loi. Que manque-t-il de même à une infinité de chrétiens pour être de vrais chrétiens? L'esprit chrétien. Et que manque-t-il à un grand nombre de religieux pour être de vrais religieux? L'esprit religieux.

Mais qu'est-ce que cet esprit religieux? C'est une sincère estime de sa vocation, et une disposition intérieure et habituelle à remplir toute la mesure de perfection où l'on se sent appelé en qualité de religieux : si bien que cette perfection religieuse, qu'on sait être de

1. Rom. ch. IV.

la volonté de Dieu, soit la fin prochaine et immédiate de toutes nos attentions, de toutes nos affections, de toutes nos actions. Tel est l'esprit dont le religieux doit être animé. Telle est l'âme qui doit lui donner la vie, je dis cette vie spirituelle, cette vie divine et surnaturelle, sans quoi il ne peut plus être dans la maison de Dieu qu'un membre mort et inutile, soit pour la religion, soit pour lui-même. Il est donc d'une conséquence extrême d'entretenir, autant qu'il est possible, cet esprit dans une communauté religieuse et dans le cœur de chaque personne religieuse. Quels biens n'est-il pas capable de produire? Quels abus, au contraire, quels désordres s'introduisent dans les sociétés les plus régulières, dès qu'il commence à s'éteindre? Comment le perd-on? Comment peut-on le faire revivre et le ressusciter? Autant de points dignes des plus sérieuses réflexions, et dont il importe infiniment d'être instruit.

I. Et d'abord quels biens cet esprit religieux n'est il pas capable de produire? On peut lui appliquer ce que Salomon a dit de la sagesse : *Tous les biens me sont venus avec elle*[1]. En effet, qu'un religieux soit rempli de cet esprit,

1. Sap., ch. VII, v. 11.

de là lui vient le goût de son état, la fidélité à tous les devoirs de son état, l'exactitude aux moindres pratiques de son état, le prix devant Dieu et la sanctification des exercices de son état, enfin la paix et un parfait contentement de son état. Que d'avantages ! comprenons-les bien, et considérons-les chacun en particulier.

Le goût de son état, pourquoi? parce qu'alors le religieux estime son état. Or de l'estime suit naturellement le goût. Et c'est ainsi qu'on a vu, et que nous voyons encore de nos jours tant de personnes religieuses de l'un et de l'autre sexe s'affectionner à des états dont l'austérité révolte tous les sens et semble être au-dessus des forces humaines : tellement que la nature des choses paroît changer à leur égard, et que ce qui devroit, selon les sentimens ordinaires, leur inspirer de l'horreur et les rebuter, leur devient un attrait pour les engager et les attacher. La fidélité à tous les devoirs de son état, pourquoi? Parce qu'alors le religieux aspire à la perfection de son état, qu'il la désire véritablement et ardemment, qu'il la désire même uniquement. Or, n'ignorant pas d'ailleurs qu'elle est toute renfermée dans ses devoirs, il s'y porte avec un zèle infatigable et une ferveur que rien n'arrête. Toute son étude ce sont ses devoirs, toute son

occupation ce sont ses devoirs, toute sa vie ce sont ses devoirs. Il n'en omet pas un, et il n'y en a pas un où il n'apporte autant de vigilance, et autant de soin que si c'étoit le seul dont il fût chargé et dont il eût à répondre. L'exactitude aux moindres pratiques de son état, pourquoi? Parce qu'alors le religieux n'ayant rien plus à cœur que son avancement dans les voies de Dieu, et sachant combien y peuvent contribuer certaines pratiques, qui sans être proprement des devoirs, ni d'une obligation étroite, sont néanmoins des usages communs et des coutumes établies, il s'en fait à lui-même des règles, et comme des lois inviolables. Rien n'est petit pour lui dès que c'est un moyen de s'élever à Dieu et de faire quelques progrès dans l'humilité, dans la charité, dans l'obéissance, dans la mortification et la patience, dans toutes les vertus. Il embrasse tout, il se réduit à tout, il profite de tout. Le prix devant Dieu et la sanctification des exercices de son état, pourquoi? Parce qu'alors le religieux ayant toujours Dieu présent, et en conservant partout le souvenir, il ne se conduit que par des vues supérieures et toutes religieuses. Point d'autre principe qui le fasse agir, point d'autre motif que le bon plaisir de Dieu. Or ce qui donne à toutes nos œuvres un caractère de sainteté plus excellent, et ce qui en rehausse

particulièrement la valeur, c'est la sainteté même du principe d'où elles partent, et l'excellence du motif qui les accompagne.

Enfin la paix et un parfait contentement dans son état : dernier avantage, qui est la suite immanquable des autres. Car le religieux aimant son état, goûtant tous les devoirs de son état, s'affectionnant aux moindres pratiques de son état, envisageant Dieu dans tous les exercices de son état, et y trouvant un trésor de mérite qu'il amasse et qu'il grossit d'un jour à l'autre, doit par une conséquence infaillible se plaire dans son état, et y ressentir les plus solides consolations. C'est ce que mille exemples jusques à présent ont vérifié ; et comme le bras de Dieu n'est point raccourci, et que sa grâce, malgré l'iniquité du siècle, opère toujours avec la même onction, c'est encore maintenant ce que mille exemples vérifient. Ces consolations, au reste, cette onction que Dieu répand dans l'âme religieuse, n'ont rien de ces plaisirs grossiers, ni de ces vaines douceurs, où les mondains font consister leur prétendu bonheur. Ce sont des consolations toutes pures, toutes célestes, qui par l'alliance la plus merveilleuse s'accordent avec toutes les rigueurs de l'abnégation évangélique et toute la sévérité de la pénitence. Car voilà le miracle que nous ne pouvons assez admirer : dans une

vie où la nature est incessamment combattue, où chaque jour elle est domptée, mortifiée, crucifiée, on jouit d'un repos inaltérable, on ne cesse point de bénir son sort, et l'on s'y estime plus heureux qu'au milieu de toutes les pompes et de toutes les joies du monde.

Or encore une fois qui fait tout cela ? Je l'ai dit : l'esprit religieux. Esprit intérieur, qui du fond de l'âme où il réside se communique au dehors et se montre dans tout l'extérieur du religieux : dans ses discours, dans son air, dans sa marche, dans toutes ses manières. Les gens du monde s'en aperçoivent bien, et, de deux religieux, ils savent bien distinguer celui qui se comporte en religieux, et celui qui parle, qui converse, qui se conduit en séculier. D'où vient le respect qu'ils ont pour l'un, et le mépris qu'ils témoignent quelquefois pour l'autre. Voilà pourquoi dans ce premier noviciat, par où, selon l'ordre et la sage discipline de l'Église, il faut passer avant que de prendre avec la religion un engagement fixe et immuable, les maîtres à qui l'on confie le soin de former ces jeunes élèves, que Dieu retire du milieu de Babylone et qu'il rassemble auprès de lui, s'étudient pardessus tout à leur imprimer profondément cet esprit religieux, et ne leur recommandent rien avec plus d'instance que de le nourrir dans eux, de l'y fortifier, de l'y maintenir jusques à

la mort. Tant on est persuadé que c'est le premier fondement de l'édifice spirituel qu'ils ont à bâtir, et que de cette racine doivent procéder tous les fruits de justice que Dieu attend d'une vie régulière et conforme à la profession religieuse.

II. Mais parce que les contraires ne paroissent jamais mieux que lorsqu'on les oppose à leurs contraires, après avoir vu quels biens produit l'esprit religieux, voyons quels abus et quels désordres s'introduisent dans une communauté dès qu'il commence à s'éteindre. Il seroit à souhaiter qu'on en eût des preuves moins fréquentes et moins éclatantes; mais on est obligé de le reconnoître, quoique avec une extrême douleur : c'est par là que sont tombées des maisons entières, où la régularité, depuis leur établissement, s'étoit conservée dans toute sa vigueur, et qui longtemps avoient été l'édification de l'Église. Dieu y étoit servi fidèlement et saintement : la bonne odeur de leur piété se répandoit de jour en jour et se perpétuoit d'année en année. Tout le public en étoit instruit, et les regardoit comme des asiles de l'innocence chrétienne et de la pureté des mœurs la plus parfaite. On vantoit de tous côtés la tranquillité, l'union, la charité qui y régnoit, et qui d'un grand nombre de sujets ne

faisoit qu'un même cœur et une même âme. Mais quelle malheureuse révolution a troublé cette harmonie et renversé ce bel ordre? Comment est arrivé ce changement prodigieux et cette triste décadence qui a perdu des communautés où l'observance étoit si exacte et la règle si bien établie ? C'est qu'on y a laissé entrer l'esprit du monde, et que l'esprit du monde en a banni l'esprit religieux. Je veux dire qu'il en a banni l'esprit de retraite, l'esprit d'oraison, l'esprit de dévotion, l'esprit de pauvreté, de pénitence, de soumission, l'esprit de détachement, de renoncement à soi-même, et qu'il y a porté avec lui un esprit de dissipation, un esprit de licence et d'indépendance, un esprit de tiédeur et d'éloignement des choses de Dieu, un esprit de propriété, de commodité, de paresse; un esprit vain, hautain, jaloux des préférences et des distinctions, impatient, délicat, sensible, et la source enfin de mille divisions : car voilà quel est cet esprit du monde qui prend la place de l'esprit de religion.

Faut-il alors s'étonner que cette ivraie semée dans le champ du père de famille y étouffe tout le bon grain? Faut-il, dis-je, être surpris qu'une maison se dérange et qu'elle prenne une face toute nouvelle; que de maison de Dieu qu'elle étoit elle devienne une maison

de confusion, où les plus anciennes pratiques s'abolissent, où les plus saints règlemens sont négligés, où chacun vit selon son gré, et où les fautes demeurent impunies; où il n'y a plus ni subordination à l'égard des supérieurs, ni déférence à leurs avis et à leurs répréhensions, ni assiduité à la prière, ni zèle pour la fréquentation des sacremens, ni amour de la solitude, ni recueillement, ni pauvreté, ni austérité. S'il reste encore quelques âmes vraiment religieuses, de quel œil voient-elles une défection si générale et si déplorable, et de quelle amertume sont-elles remplies dans le cœur quand elles comparent l'état présent, où la communauté se trouve réduite, avec ce premier état, cet état florissant dont elles ont été témoins, et dont elles ne peuvent presque plus découvrir le moindre vestige? C'est le sujet de leurs gémissemens, d'autant plus douloureux, qu'elles se croient moins capables de remédier au mal qui les afflige. Car souvent elles sont même obligées de se taire là-dessus, et n'osent s'en expliquer ni déclarer leurs sentimens, parce qu'elles savent que tout ce qu'elles diroient seroit mal reçu, et ne serviroit qu'à irriter les esprits. Cependant le désordre, bien loin de se corriger, croît tous les jours. A mesure que l'esprit religieux s'en va, une certaine crainte de Dieu s'efface, une certaine

tendresse de conscience diminue; on s'enhardit, pour ainsi dire, à faire certains pas, à franchir certaines barrières; et en de telles conjonctures, à quoi n'est-on pas exposé, à quels égaremens, à quels scandales? Hélas! le souvenir du passé est sur cela une leçon bien terrible et bien touchante.

Il est vrai après tout que de pareilles chutes sont moins ordinaires, et moins à craindre pour toute une maison religieuse, que pour quelques particuliers qui s'oublient, et qui s'écartent de leur devoir. Car quoique le corps d'une communauté se soutienne, il peut y avoir des membres infirmes et mal affectés; c'est-à-dire qu'il peut y avoir de mauvais sujets, qui se relâchent et qui dégénèrent de la sainteté de leur vocation. Or n'y en eût-il qu'un seul, il est certain que la cause de son malheur est, ou de n'avoir jamais bien pris l'esprit religieux, ou de l'avoir perdu. Peut-être avec cet esprit avoit-il eu d'abord les plus heureux commencemens. Peut-être étoit-il entré dans la carrière avec une ardeur et une résolution dont il sembloit qu'on dût tout espérer pour l'avenir. Mais ces espérances peu à peu se sont évanouies. Au milieu de sa course il s'est arrêté, il s'est dérouté, il a quitté son chemin, et qui sait quand il le reprendra? Combien d'autres, après s'être égarés comme lui, n'en

sont plus revenus? *O aveugles et insensés*, dit saint Paul aux Galates, *vous êtes si dépourvus de raison, qu'ayant commencé par l'esprit, vous finissez maintenant par la chair. Vous marchiez bien : pourquoi n'avez-vous pas continué de même, et quel obstacle s'est opposé à votre persévérance*[1]? Cet obstacle à l'égard du religieux dont nous parlons, et à qui nous pouvons appliquer dans toute leur force les paroles de l'apôtre, c'est qu'il n'a plus le même esprit qui le dirigeoit et le gouvernoit. Trop de commerce et de distractions au dehors, trop de mouvemens même et d'agitations au dedans, omissions trop libres et trop fréquentes de l'observance régulière, négligences et tiédeurs dans ses exercices de piété, nouvelles idées, nouvelles inclinations, nouvelles prétentions : tout cela insensiblement a déraciné de son cœur les principes de religion où il avoit été élevé.

Or n'ayant plus le même esprit, il n'a plus les mêmes maximes : il ne pense plus comme il pensoit; il ne goûte plus ce qu'il goûtoit; il n'agit plus dans les mêmes vues qu'il agissoit. Son état qu'il aimoit, lui devient ennuyeux et insipide; ses devoirs, auxquels il étoit inviolablement attaché, lui paroissent incommodes et

1. Gal., ch. III.

gênans; mille petites pratiques qui ont passé en coutume, et qu'une sainte ferveur ajoute à la règle, ne sont plus dans son estime que des minuties et des dévotions de novice. Il se ménage, il s'épargne, et tâche de s'adoucir le joug en se déchargeant de tout ce qu'il peut. Ce qu'il observe même par une obligation dont il n'est pas en son pouvoir de se dispenser, il n'y satisfait qu'à demi, que de mauvaise grâce, qu'avec une espèce de regret, que par un respect humain, que par une crainte servile, et qu'autant qu'il est éclairé de l'œil des supérieurs. Ainsi dans une langueur mortelle il traîne une vie lâche, imparfaite et sans mérite. Que dis-je, une vie sans mérite ?

Plût au ciel qu'elle fût seulement inutile, et qu'elle ne fût pas aussi criminelle qu'elle l'est ! Car dans ce relâchement il n'est pas possible qu'on ne soit exposé à bien des péchés, beaucoup plus griefs qu'on ne les conçoit, et qui au jugement de Dieu seront pour la conscience de rudes charges. Puissions-nous y faire présentement toute l'attention nécessaire, et n'attendre pas à y chercher le remède lorsqu'il n'y en aura plus ! Il y en a encore, et quel est-il ? ce seroit un esprit plus religieux. S'il est mort en nous, travaillons à le ranimer : c'est l'entreprise la plus digne de nos soins.

III. En effet, l'esprit religieux ne se retire point si absolument d'une âme qu'on ne puisse le rappeler, et il ne s'amortit point de telle sorte qu'on ne puisse le réveiller et le ressusciter. Vérité dont il est important avant toutes choses de se bien convaincre, et confiance qu'on ne doit jamais perdre, à quelque degré d'attiédissement et d'imperfection qu'on en soit venu. Car le démon, ennemi du progrès spirituel et de la sanctification du religieux, comme il est l'ennemi du salut de tous les hommes, n'a point d'artifice plus dangereux ni plus puissant pour empêcher le retour d'une âme religieuse, et pour s'opposer à la grâce qui la sollicite intérieurement et qui l'attire, que de la décourager, de lui persuader qu'elle ne pourra rentrer dans ses premières voies, ou qu'en y rentrant elle ne pourra s'y maintenir. Elle se présente là-dessus à elle-même des difficultés qu'elle n'ose espérer de vaincre, elle se sent dans une aridité, une sécheresse, un dégoût et un abattement, où il lui semble qu'elle restera toujours, quelque bonne volonté qu'elle ait d'en sortir : mais c'est une illusion. Tout ne dépend que d'un seul point, qui est de faire revivre dans elle l'esprit religieux. Or pourquoi ne le pourroit-elle pas? Hé! les plus grands pécheurs du siècle peuvent bien avec l'assistance divine reprendre l'esprit du chris-

tianisme, pourquoi lui seroit-il plus difficile avec le même secours de reprendre l'esprit de sa vocation ? Il y a des moyens pour cela, et les plus efficaces se réduisent à trois, qui sont la réflexion, l'action, la prière.

Car si je veux me rétablir dans cet esprit de religion qui m'a fait renoncer au monde, et dont j'ai reçu les prémices en recevant l'habit religieux, ou si je veux le rétablir dans moi, le premier moyen que j'y dois employer, est la réflexion. C'est-à-dire que je dois attentivement considérer, et me remettre devant les yeux ces grands objets dont j'ai ressenti l'impression à certains temps de ma vie, et en certaines rencontres, surtout depuis que je me suis dévoué à Dieu dans sa sainte maison : que je dois me retracer vivement ces grandes vues que j'avois alors de l'importance de mon salut, du prix de mon âme, de la vanité du monde et de ses dangers, des avantages de la retraite et de la profession religieuse, des desseins de Dieu sur moi et de l'obligation d'y répondre, de mes devoirs envers lui, soit généraux comme chrétien, soit particuliers comme religieux ; des hommages qui lui sont dus, des grâces dont il m'a comblé, de la reconnoissance qu'il en attend, et qu'il a droit d'en attendre, des promesses que je lui ai faites, de la fidélité constante à quoi elles m'engagent.

Frappé de ces idées, je dois ensuite me tourner vers moi-même et contre moi-même. Je dois me dire : où en suis-je, et que fais-je dans mon état, dans cet état de sainteté et de perfection? Je l'ai choisi ; mais en le choisissant, que me suis-je proposé, et en m'y consacrant qu'ai-je prétendu? J'ai voulu mettre en sûreté le salut de mon âme ; et jusque dans l'asile où elle devroit être à couvert de tout péril, je la perds. J'ai voulu me garantir de la contagion du monde ; et ce monde que je fuyois, je le recherche, je me rapproche de lui à toute occasion, ou je tâche de le rapprocher de moi ; je ne me plais qu'avec lui, et tout sans lui m'est un désert et m'ennuie. J'ai voulu me sanctifier par une vie religieuse; mais de bonne foi qu'est-ce que ma vie? n'est-elle pas moins religieuse que séculière, et combien de personnes séculières vivent beaucoup plus régulièrement et plus religieusement que je ne vis? J'ai voulu me donner à Dieu, et m'y donner sans réserve ; j'ai voulu suivre sa voix qui m'appeloit, et remplir les desseins de sa providence; j'ai voulu l'honorer, le servir, m'unir à lui par les nœuds les plus étroits ; je lui en ai fait au pied de son autel une protestation solennelle : mais en vérité puis-je croire que je sois à lui comme je le dois ; que je marche dans ses voies, et que j'accomplisse ses desseins ; que je le serve sc-

lon qu'il le demande et qu'il le mérite ; que je m'acquitte à son égard de tout ce que je lui ai promis, et que je lui garde la fidélité que je lui ai jurée ? Hélas ! comment pourrois-je me le persuader, lorsque je tiens une conduite dont je ne puis ignorer le déréglement ? Voilà, dis-je, quels reproches je dois me faire, et voici ce qu'il y faut ajouter. Car cette conduite si peu religieuse, où doit-elle enfin aboutir ? Demeurera-t-elle toujours impunie ? Après que mes supérieurs auront eu peut-être assez de condescendance pour la tolérer, Dieu en usera-t-il de même, et quand je paroîtrai à son tribunal, aura-t-il la même indulgence ? Toutes ces pensées bien approfondies en de sérieuses méditations, sont capables de rallumer le feu dans une âme, et c'est le premier moyen d'y exciter par la réflexion et d'y renouveler l'esprit religieux.

Le second est l'action. Saint Augustin, au sujet de la foi, parlant à un homme qui dit, *si je comprenois, je croirois*, lui répond, *croyez et vous comprendrez*. On peut faire la même réponse à un religieux : si j'avois, dites-vous, l'esprit religieux, j'agirois ; mais pour l'avoir, agissez : c'est en agissant que vous le formerez dans vous, et que vous l'y ferez renaître. Vous l'avez perdu cet esprit religieux, en cessant de pratiquer les exercices de votre état ; et vous

le retrouverez en les reprenant. Mais puis-je agir sans cet esprit? Vous le pouvez aidé de la vertu céleste. Vous pouvez, dis-je, indépendamment du goût, du sentiment, et de la vivacité que donne cet esprit, vous rendre assidu à tout ce qui est de votre règle. Vous pouvez aux heures et aux temps prescrits vous recueillir devant Dieu et méditer, lire de bons livres et vous y appliquer, rentrer en vous-même et faire l'examen de votre conscience; approcher plus souvent du tribunal de la pénitence, de la sainte table, et y apporter plus de préparation; assister plus exactement aux divins offices, et les réciter avec plus de révérence et plus de modestie; vaquer à toutes vos fonctions, sans en rien omettre, ni en rien négliger. Il n'est pas besoin de descendre là-dessus dans un plus long détail. Vous savez assez qnelles sont les observances propres de votre institut; vous en voyez la pratique dans votre communauté: soumettez-vous à tout cela, et n'en passez pas un point, quelque léger qu'il soit. Vous y aurez de la peine, j'en conviens; vous n'agirez qu'avec répugnance: mais si vous vous armez d'une généreuse résolution, et que vous teniez ferme, marchant toujours du même pas, et suivant toujours la même route, malgré toutes les épines qui s'y rencontreront, j'ose vous assurer que ce ne sera pas en vain, et je puis

vous promettre que l'esprit religieux qui s'étoit éloigné, ou plutôt que vous aviez vous-même éloigné de vous, reviendra; qu'il ramènera avec lui l'esprit de Dieu, ou pour mieux dire, que l'esprit de Dieu le ramènera lui-même, et qu'il vous secondera. Vous serez surpris d'une si heureuse conversion; vous en bénirez mille fois le ciel, et vous vous écrierez comme le saint homme Job : *Ce que mon âme rejetoit avec horreur, est maintenant ma plus douce nourriture*[1]. Votre profession et tous ses engagemens, bien loin d'être encore pour vous un fardeau aussi pesant qu'ils l'étoient, ou qu'ils vous le sembloient, vous deviendront aisés, et vous porterez le joug du Seigneur avec une sainte allégresse.

Mais achevons et disons quelque chose du troisième moyen, qui est la prière. Il n'y a rien qu'elle ne puisse obtenir; et voilà ce que le sauveur des hommes nous a fait entendre dans son évangile par ces paroles si expresses, *demandez et vous recevrez*. Or si Dieu est toujours disposé à nous écouter, lors même qu'il n'est question que d'affaires humaines et d'intérêts temporels, que sera-ce quand nous voudrons attirer sur nous les dons de son esprit, et que dans ce dessein nous élèverons vers lui

1. Job, ch. VI, v. 7.

nos cœurs? Ainsi l'âme religieuse, concevant les dommages infinis que lui a causés la perte qu'elle a faite de l'esprit religieux, et touchée d'un vrai désir de les réparer, n'a point de ressource plus prompte ni plus solide que de recourir à Dieu. Qu'elle lui représente sa misère : Hélas ! Seigneur, elle est extrême, et vous en êtes témoin ; vous voyez la désolation de mon cœur et le triste abandonnement où il se trouve. Il est en votre présence, *comme une paille sans suc et toute desséchée*[1]. Ah ! mon Dieu, il n'y a plus rien en moi de religieux que le nom. Qu'elle se reconnoisse coupable, et qu'elle lui en témoigne humblement et affectueusement son repentir. Non, Seignenr, ce n'est point à vous que je puis imputer le désordre de mon état, mais à moi-même ; ce n'est point à vous que je puis m'en prendre, mais je n'en dois accuser que moi-même. Je m'en accuse à vos pieds, et je confesse devant vous que j'ai péché. Juste sujet de mes regrets et de mes gémissemens ! S'ils ne sont point encore aussi vifs que je le voudrois, du moins ils sont sincères, et vous le savez. Qu'elle implore avec confiance sa miséricorde, et qu'elle lui redemande cet esprit de grâce, qui peut seul la relever ou la mettre en disposition de se relever

1. Job, ch. XIII, v. 25.

elle-même. Jusqu'à quand? ô mon Dieu! jusqu'à quand? n'y a-t-il donc pas assez de temps que je languis dans le fond de mon indolence, et ne sortirai-je point de mon assoupissement? Daignez me renvoyer votre esprit, et l'esprit de la sainte religion où il vous a plu de m'appeler. Avec cet esprit religieux vous me rendrez la vie; mais sans cet esprit religieux je n'ai ni sentiment ni mouvement. Qu'elle le fasse souvenir de ses bontés passées, et des miracles que sa grâce a opérés en faveur de tant d'autres. Pourquoi, Seigneur, ne ferez-vous pas pour moi ce que vous avez fait pour eux? Ils s'étoient égarés comme moi, et peut-être plus que moi, mais au premier signe qu'ils ont donné d'un retour véritable, au premier désir qu'ils en ont marqué, vous leur avez tendu les bras, vous les avez recueillis dans votre sein, vous les avez embrasés d'un feu céleste, et revêtus d'une force divine. Leur changement a comblé de consolation toute une communauté, et après en avoir été le scandale ils en sont devenus l'exemple. Hé, mon Dieu, puissiez-vous répandre sur moi les mêmes bénédictions! J'en ai le même besoin, je les désire avec la même ardeur; il ne tient qu'à vous que je n'en ressente les mêmes effets. Enfin que l'âme religieuse insiste toujours, et qu'elle ne cesse point de prier, jusqu'à ce que Dieu se soit

laissé fléchir, et qu'il l'ait exaucée. Il n'éprouvera pas longtemps sa persévérance : car il n'est point de prière qu'il agrée davantage, parce qu'il n'en est point qui soit plus selon ses vues. Quoi qu'il en soit, on ne peut rechercher avec trop d'empressement, ni demander avec trop d'instance un aussi grand don que l'esprit religieux. C'est le trésor évangélique : trésor caché et tout intérieur, mais si nécessaire et si précieux qu'il faut tout vendre pour l'acheter. Heureux, quiconque le possède ; plus heureux, quiconque le conserve, l'entretient, le fait croître jusqu'à la mort.

HABIT RELIGIEUX : CE QU'IL SIGNIFIE, ET A QUOI IL ENGAGE.

Ce que l'apôtre saint Paul recommandoit aux premiers fidèles, il nous le recommande à tous, qui est *de nous revêtir de Notre-Seigneur Jésus-Christ*[1]. Or dans un sens spirituel se revêtir de Jésus-Christ, c'est se remplir l'esprit et le cœur des maximes de Jésus-Christ et de ses sentimens; c'est conformer sa vie à la vie de Jésus-Christ, et régler toute sa conduite sur ce divin modèle. Mais prenant les paroles du grand apôtre plus à la lettre, on peut bien les appliquer à l'habit religieux, et dire plus proprement d'une personne appelée à la religion, et admise à ce saint état, que dans la cérémonie de sa vêture, c'est de Jésus-Christ qu'elle se revêt. En effet, elle se revêt de la pauvreté de Jésus-Christ, puisque l'habit religieux est un habit modeste et humble; elle se revêt de la pénitence de Jésus-Christ, puisque l'habit religieux est un habit pénitent. Ainsi du reste.

Mais entrons en quelque détail, et voyons

1. Rom. ch. XIII, v. 14.

plus en particulier quel est le mystère du saint habit que nous portons en qualité de religieux. Voyons quels en sont les engagemens, quels en sont les avantages, comment il nous instruit de nos obligations, comment il condamne nos relâchemens, de quelle manière il nous honore, et de quelle manière nous l'honorons ou nous le déshonorons, selon l'esprit qui nous anime, et la bonne ou mauvaise édification que nous donnons au dehors. De tout ceci nous pourrons tirer des leçons très-salutaires et de puissans motifs pour allumer toute notre ferveur dans la pratique de nos devoirs.

Qu'est-ce que l'habit religieux? C'est, pour user de cette expression, une espèce de sacrement : je veux dire que c'est un signe visible des dispositions intérieures et des sentimens invisibles de l'âme religieuse. Le religieux touché de Dieu et sentant l'efficace de cette parole évangélique, *bienheureux les pauvres*, ne se contente pas d'une pauvreté en esprit, mais embrasse réellement la pauvreté de Jésus-Christ par un dépouillement absolu de toutes choses, et c'est pour en faire une profession ouverte qu'il se revêt d'un habit pauvre, afin de donner ainsi à entendre que toute la fortune du monde ne lui est rien, qu'il y a renoncé, et qu'il n'aspire qu'aux richesses immortelles qui lui sont réservées dans le ciel. Le religieux, disciple

d'un Dieu humilié et connoissant toute la vanité du faste et de l'orgueil humain, s'attache à l'humilité de Jésus-Christ, et c'est pour en faire une déclaration publique qu'il se revêt d'un habit modeste et humble, afin de témoigner par là combien il est ennemi de tout ce qui s'appelle pompes du siècle, combien il les méprise, et qu'au lieu de chercher à paroître et à se distinguer par un faux éclat, toute son ambition est de tendre sans cesse vers l'héritage éternel et d'y briller dans la splendeur des saints. Le religieux mort à lui-même, ou désirant d'y mourir, et sachant quelle est la corruption des sens et combien il importe de les tenir dans la sujétion, prend pour son partage la mortification de Jésus-Christ, et c'est pour notifier le choix qu'il fait qu'il se revêt d'un habit grossier et pénitent; comme s'il disoit: que les mondains, idolâtres de leur chair, la flattent et l'entretiennent dans une mollesse criminelle; pour moi je suivrai mon Sauveur crucifié, et chaque jour je me chargerai de sa croix et la porterai sur mon corps.

A cet habit religieux les personnes du sexe ajoutent le voile, ce sacré voile que Tertullien compare à un bouclier, qui sert de défense à l'âme contre tous les scandales où elle pourroit être exposée, et contre tous les assauts de la tentation qu'elle auroit à soutenir. Mais quoi

qu'il en soit de la pensée de ce père, ce qui est de certain, c'est qu'en se couvrant de ce voile, une vierge chrétienne fait une protestation authentique et solennelle de la résolution où elle est de fermer désormais les yeux à tous les objets terrestres et profanes; d'étouffer dans elle les deux désirs les plus pernicieux, et néanmoins les plus ordinaires, qui sont le désir de voir et le désir d'être vue; de s'ensevelir toute vivante et de se cacher dans l'obscurité de la retraite pour n'être plus du monde, et n'avoir plus de rapport avec le monde; de ne s'occuper que du soin de plaire à son divin Époux, et de le gagner; de se dévouer uniquement à Dieu et de n'avoir plus de conversation et de commerce qu'avec Dieu.

Voilà, dis-je, de quoi l'habit religieux est un témoignage sensible; voilà ce qu'il signifie et ce qu'il annonce. Et de là même ce respect qu'il inspire communément aux gens du monde, qui le regardent comme un habit d'honneur. Je dis comme un habit d'honneur: car s'il y a des habits pour le seul usage et la seule commodité, il y en a aussi pour marquer la distinction et la dignité. Ainsi voyons-nous les rois porter dans les grandes solennités le manteau royal, comme le symbole et le caractère de la majesté de leur personne. Ainsi voit-on les souverains pontifes vêtus de leur

habit de cérémonie, qui les fait reconnoître entre tous les prélats de l'Église. Ainsi les bienheureux même dans le ciel ont-ils, selon l'expression de l'Écriture, un *vêtement de gloire*, proportionné au degré de leur béatitude et de leur sainteté. Or tel est par comparaison l'habit religieux, et c'est ce qui en fait l'ornement et le prix. Car le prix et l'ornement d'un habit ne doit point précisément consister dans la matière qui le compose, mais dans le ministère auquel il est affecté, mais dans la condition, dans l'élévation, dans le rang et la prééminence qu'il représente. D'où vient donc que l'habit de la religion avec toute sa simplicité et toute sa pauvreté est cependant si respectable et si honorable? Ce ne peut être que parce qu'il représente des amis de Dieu, des hommes spécialement engagés et consacrés à Dieu, des serviteurs et des servantes de Dieu par état, des épouses de Jésus-Christ, des vierges de Jésus-Christ, des pauvres de Jésus-Christ, des fidèles imitateurs de Jésus-Christ, dont ils ont pris les livrées et à qui seul ils font gloire d'appartenir.

Ce sont là en effet les premières idées que le monde conçoit d'une personne religieuse, à en juger par son habit. Mais allons plus avant, et de tout cela que doit apprendre le religieux? Que doit-il conclure? Quel retour doit-il faire

sur lui-même? Qu'a-t-il à se reprocher et de quoi doit-il se confondre? C'étoit la pratique de saint Bernard; il se remettoit sans cesse devant les yeux les devoirs de sa profession et il se demandoit : *Où êtes-vous venu, et pourquoi y êtes-vous venu?* Solide réflexion et utile souvenir qui ne devroit jamais s'effacer de l'esprit d'un religieux.

Car c'est à peu près comme saint Bernard, et même avec plus de sujet que saint Bernard, qu'il doit s'interroger souvent lui-même et se demander : quel est l'habit que je porte, et qu'ai-je prétendu, ou qu'ai-je dû me proposer en le recevant? C'est un habit pauvre, par où je professe devant le monde la pauvreté de Jésus-Christ : hé ! qu'est-ce donc d'avoir sous cet habit pauvre des sentimens tout opposés à la pauvreté que j'ai choisie; de veiller avec tant de soin à ce que rien ne me manque; de trouver si étrange que quelque chose me soit refusée : de ne pouvoir me réduire au nécessaire, mais de rechercher avec un empressement extrême des superfluités qui m'accommodent; de n'avoir point de repos, qu'elles ne me soient accordées, et d'imaginer mille prétextes pour m'en justifier l'usage; d'affecter même quelquefois (pitoyable foiblesse dont les sociétés religieuses ne sont pas toujours exemptes), d'affecter pour ainsi dire, jusque dans le sac et

le cilice, un arrangement, un air de propreté, qui se ressent de l'esprit mondain dont mon cœur ne s'est encore jamais bien dégagé? C'est un habit modeste et humble, par où je professe l'humilité de Jésus-Christ : hé! qu'est-ce donc de conserver sous cet habit humble et modeste des sentimens tout contraires à l'humilité chrétienne : de savoir si peu m'abaisser, céder dans les rencontres, supporter un mépris, écouter un avertissement; de désirer avec tant d'ardeur certaines préférences, certaines places qui piquent mon orgueil, et de prendre tant de mesures pour les emporter; de nourrir au fond de mon cœur tant de jalousies secrètes contre ceux ou celles à qui l'on donne l'ascendant sur moi, et qui sont dans une certaine estime à laquelle je n'ai pu encore parvenir; de faire tant d'attention à tout ce qui est capable, ou de me causer le moindre désavantage, ou de me procurer le moindre éclat, parce que l'un blesse ma vanité et qu'elle se repaît de l'autre? C'est un habit grossier et pénitent par où je professe devant le monde la mortification de Jésus-Christ : hé! qu'est-ce donc dans cet habit pénitent et grossier, d'être d'une si grande délicatesse sur ce qui concerne ma personne, mes aises, mes commodités : ne voulant me gêner en rien; fuyant autant que je le puis la peine et le travail; usant de toutes les fausses

raisons que mon imagiuation me suggère, pour m'adoucir la rigueur de l'observance régulière et pour m'en décharger; me laissant abattre à la plus légère infirmité qui m'arrive, et m'en servant pour demander des dispenses et obtenir des soulagemens, dont je pourrois fort bien me passer; enfin, vivant au gré de mes sens, et ne leur faisant aucune violence?

Mais qu'est-ce encore sous un voile qui me consacre à la solitude et au silence d'une vie retirée, et qui me fait disparoître aux yeux du monde pour me séparer du monde; sous un voile qui marque le détachement, le recueillement, l'esprit intérieur si propre de ma vocation; qu'est-ce, dis-je, sous ce voile, d'aimer toutefois le monde, c'est-à-dire d'aimer les visites du monde, les conversations du monde, les liaisons avec le monde, d'y prendre un goût qui m'attache le cœur, qui me distrait et me dissipe, qui me détourne de mes exercices et me les rend ennuyeux; qui me refroidit dans l'oraison, dans la communion; qui peu à peu éteint dans moi toute la ferveur de la dévotion et tout le zèle de mon avancement et de ma perfection; qui peut-être à certaines heures me retrace assez vivement les pensées du monde pour me faire soupirer dans mes liens et regretter presque la liberté que j'ai sacrifiée?

Qu'est-ce en effet que tout cela? Quelle con-

trariété entre l'habit et les sentimens, et dans cette contrariété à qui peut-on mieux comparer le religieux qu'à ces faux prophètes qui, selon l'expression de l'Évangile, se montroient sous des vêtemens de brebis, mais qui dans le fond n'étoient rien moins que ce qu'ils paroissoient. L'habit religieux n'est donc alors qu'une hypocrisie, qui peut imposer aux hommes, mais qui ne peut tromper Dieu.

C'est bien pis quand le monde même vient à s'apercevoir d'une telle contradiction, et comment ne s'en apercevroit-il pas? Car outre qu'il est d'une critique et d'une pénétration extrême à l'égard des religieux, il faut convenir que comme il y a des séculiers, qui sous l'habit du monde font voir des sentimens tout religieux, il n'y a que trop de religieux, qui sous l'habit de religion font voir des sentimens tout séculiers. On les découvre à leurs manières libres, à leurs airs évaporés, à leurs paroles peu mesurées et peu discrètes, sans retenue et sans nulle considération. Le monde qui les voit et les entend en est surpris : et s'il ne leur témoigne pas la surprise où il est; si même devant eux il semble leur applaudir, il sait bien s'en expliquer dès qu'ils se sont retirés. Sont-ce là, dit-on, des religieux? Ils pensent comme nous, ils parlent comme nous, ils agissent comme nous : à l'habit

près, quelle différence y a-t-il entre eux et nous ?

Scandale qui retombe sur l'habit même et qui le déshonore : mais faisons-le cesser, ce scandale qui se répand si aisément et si vite. Il ne tient qu'à nous, et nous le pouvons par une conduite digne de notre profession. Ne soyons pas religieux seulement par l'habit; mais que notre habit et nos mœurs s'accordent parfaitement ensemble. Craignons que ce saint habit ne devienne un témoin irréprochable quand nous paroîtrons au jugement de Dieu. Soutenons-en la sainteté et honorons-le de telle sorte par une fidélité entière et une exacte régularité que ce soit pour nous une robe de noces, avec laquelle nous puissions être reçus au festin de l'Époux et avoir part au banquet céleste.

VŒUX DE RELIGION, OU SACRIFICE RELIGIEUX.

Ce qui fait essentiellement le religieux, ce sont les trois vœux de religion; et il faut bien que la profession de ces vœux soit quelque chose de grand et de relevé, puisque les Pères de l'Église en ont parlé avec tant d'éloges, et qu'ils lui attribuent des qualités si glorieuses et si avantageuses. Car les uns l'ont appelée un second baptême, qui efface les péchés, et qui ne fait pas seulement renaître l'âme chrétienne à la vie de la grâce, mais à une vie sainte et à un état de perfection. Les autres l'ont regardée comme un vrai martyre, non point de la foi, mais de la charité : martyre, dit saint Bernard, qui sans effusion de sang, et sans l'horreur apparente de toutes ces cruautés que les tyrans exerçoient contre les défenseurs du nom chrétien, n'est pas dans le fond, à raison de sa durée, moins rigoureux, et semble même plus difficile à soutenir. Voilà quels ont été les sentimens de ces saints docteurs. Pensées nobles et sublimes, mais auxquelles je ne crois pas néanmoins devoir ici m'attacher, parce qu'il me paroît que

le prophète royal, plus directement encore inspiré du ciel, nous donne de cette profession des vœux une idée plus naturelle et plus propre, lorsqu'il nous la représente comme un sacrifice : *Offrez au Seigneur votre Dieu*, ce sont ses paroles, *offrez-lui un sacrifice de louange et présentez vos vœux au Très-Haut*[1].

Sacrifice tout religieux, comment? en deux manières dont l'alliance est remarquable. En premier lieu, parce que dans ce sacrifice c'est le religieux qui lui-même et en personne fait la fonction de sacrificateur et de prêtre. Et en second lieu, parce que dans ce sacrifice c'est le religieux qui lui-même et en personne tient la place d'hostie et de victime. Le religieux, dans la profession de ses vœux, prêtre et victime tout ensemble. Prêtre qui offre, et qui par cette oblation et ce sacrifice s'engage à Dieu solennellement et authentiquement; victime qui est offerte, et qui en conséquence de cette oblation et de ce sacrifice, appartient désormais à Dieu spécialement et totalement. Deux rapports sous lesquels toute âme religieuse peut se considérer, deux vues qui lui doivent servir de règle dans la conduite de toute sa vie, et qui l'une et l'autre ont de quoi lui fournir sur son état et sur les devoirs de

1. Ps. XLIX.

son état, des réflexions très-édifiantes et de très-salutaires instructions.

I. C'est le religieux qui lui-même et en personne, dans la profession de ses vœux, fait la fonction de sacrificateur et de prêtre : pourquoi? parce que c'est lui-même qui s'oblige, lui-même qui se voue, lui-même qui se donne, lui-même en un mot qui s'immole et se sacrifie. Dieu est présent à ce sacrifice, pour l'agréer; le ministre député de l'Église y assiste, pour l'accepter; le peuple fidèle en est spectateur, pour en rendre témoignage et pour le vérifier : mais celui qui le fait, c'est le religieux même, et nul pour lui ne le peut faire. La preuve en est manifeste : car selon la maxime de la théologie, le vœu est un acte de la volonté, et d'une volonté libre; par conséquent d'une volonté qui agit elle-même, qui se détermine elle-même, qui, en vertu du pouvoir qu'elle a reçu de Dieu sur elle-même, dispose en effet d'elle-même et se lie elle-même. Il est vrai qu'elle est pour cela prévenue et soutenue de la grâce; il est vrai que la vocation divine la presse, la sollicite, l'attire: mais après tout, cette grâce, cet attrait, cette vocation d'en haut, ce n'est point ce qui forme l'engagement que le religieux contracte avec Dieu. Il faut que la volonté acquiesce, qu'elle consente, qu'elle se

livre, et que dans cet acquiescement de la volonté, que dans ce consentement, dans ce dévouement, il n'y ait ni violence, ni contrainte, ni nécessité, ni erreur, ni surprise, rien enfin qui puisse en aucune sorte préjudicier à la liberté de l'homme et à ses droits.

Droits tellement inviolables, et condition si absolument requise dans le religieux, que de là dépend la vérité de son sacrifice, le mérite et l'utilité de son sacrifice, la stabilité de son sacrifice et sa perpétuité. Tout ceci est important. 1° La vérité de son sacrifice : car comme il s'agit de la personne du religieux, si ce n'est pas lui qui de son gré et d'une volonté pure vient s'offrir et se consacrer, ce ne peut être un vrai sacrifice, puisque ce ne peut être un vrai engagement. En vain paroîtra-t-il au pied de l'autel; en vain, au milieu d'une compagnie attentive à l'écouter, prononcera-t-il d'une voix haute et distincte la formule prescrite et les paroles essentielles : si elles ne sont que dans la bouche et que ce ne soit point de l'intérieur qu'elles partent, tout cet appareil ne sera plus qu'une montre spécieuse et qu'une cérémonie sans effet. Ainsi le décident tous les maîtres de la morale; et c'est conformément à cette doctrine, qu'ils rejettent comme promesse vaine et de nulle valeur tout vœu qui n'auroit eu d'autre principe qu'un respect hu-

main, qu'une crainte servile, que de trompeuses espérances, que des menaces capables de troubler le religieux et de le forcer dans son choix. 2° La sainteté de son sacrifice : la raison est que ce qui sanctifie, c'est l'intention, c'est l'esprit. D'où il faut conclure que le sacrifice du religieux n'étant pas accompagné de cette intention ni animé de cet esprit, il ne devroit être censé au jugement de Dieu que pour une action indifférente et morte. Quel honneur en reviendroit à Dieu, qui ne se tient honoré que de la disposition de l'âme? Et qu'ai-je affaire, disoit-il aux Juifs, des fruits de la terre que vous apportez dans mon temple et du sang des animaux qui coule sur mes autels? Tout cela ne m'est rien, tandis que vos cœurs ne sont point à moi, et ne se portent point vers moi. 3° Le mérite et l'utilité de son sacrifice : Jésus-Christ a promis le centuple en ce monde et la vie éternelle dans l'autre, mais à qui? non pas à celui qu'on aura dépouillé de ses terres et de tous ses héritages, mais à celui qui lui-même et volontairement les aura quittés. Non pas à celui qu'on aura éloigné de son père, de sa mère, de ses frères, de ses sœurs, mais à celui qui lui-même et volontairement les aura quittés. Non pas à celui qu'on aura éloigné de son père, de sa mère, de ses frères, de ses sœurs, mais à celui qui lui-même et volontairement se

sera séparé d'eux. Non pas à celui qu'on aura entraîné après lui, mais à celui qui lui-même et volontairement se sera mis à sa suite. Et en effet, il n'y a rien de méritoire auprès de Dieu, que ce qui nous est volontaire; et Dieu ne mesure le prix de ce que nous faisons, que par l'affection avec laquelle nous le faisons. 4° La stabilité de son sacrifice et sa perpétuité : les vœux de religion sont irrévocables, et par là même ils sont perpétuels et en quelque manière éternels. Or ils ne le peuvent être, qu'autant que la volonté s'est engagée. Par conséquent, si ce n'étoit pas elle-même qui se fût engagée, et que l'engagement du religieux n'eût été qu'un engagement faux et apparent, il pourroit le désavouer, il pourroit le révoquer, il pourroit secouer un joug auquel il ne se seroit pas soumis, et où il ne se croiroit attaché par aucun lien. Il en faut donc revenir à ce point capital, que pour être véritablement, dignement, constamment à Dieu, c'est le religieux qui lui-même doit se présenter et se consacrer; et voilà le sens de ma proposition, quand je dis que dans son sacrifice il doit faire lui-même l'office de sacrificateur et de prêtre.

Grande vérité, qui fournit à l'âme religieuse bien des sujets et de consolation et d'instruction, soit dans le temps même où elle s'engage par la profession de ses vœux, soit dans toute

la suite et tout le cours de ses années. Et d'abord quel fonds de consolation, lorsqu'après les épreuves ordinaires, appelée devant le Seigneur, pour se déclarer à la face de l'Église et pour consommer son sacrifice par une promesse et une protestation publique, elle peut se dire en elle-même et le dire à Dieu, que ce qui la conduit, ce n'est point un esprit de servitude, qui est l'esprit des esclaves, mais un esprit d'amour, qui est l'esprit des enfans; que ce n'est point un esprit d'intérêt qui est l'esprit des mercenaires, mais un esprit de religion, qui est l'esprit des élus? Oui, Seigneur, me voici : je viens; mais vous me permettrez en même temps de me porter à moi-même le doux témoignage, que je viens parce que je le veux; que c'est mon cœur qui vous désire, mon cœur qui vous cherche, et que le don qu'il vous fait n'est point un bien qu'on lui arrache, mais un hommage qu'il vous rend. Bénie soit, mon Dieu, votre miséricorde, qui sait ainsi me mettre en état de goûter le plaisir le plus solide, quand je puis penser que je fais quelque chose pour vous, et que c'est moi qui le fais, sans y être autrement déterminé que par le mouvement de votre divin esprit et par ma fidélité à en suivre la sainte impression. Fidélité qui vous honore d'autant plus, et fidélité qui m'est d'autant plus salutaire et

plus méritoire, que c'est le fruit d'une volonté plus maîtresse d'elle-même et de ses résolutions.

Telle est, dis-je, et telle doit être la consolation de l'âme religieuse. Consolation durable qui, de ce premier moment où l'âme commence son sacrifice, s'étend jusqu'au dernier moment où elle sort de cette vie mortelle pour passer dans le sein de Dieu. Car il n'en est pas du sacrifice religieux comme des autres sacrifices, qui sur l'heure et dans un espace de temps très-court se consomment par l'entière consommation de la victime. Le religieux, tout immolé et tout sacrifié qu'il est, subsiste encore, et peut avoir une nombreuse suite de jours à remplir; mais avec cet avantage, que chaque jour il peut aussi renouveler le même sacrifice. Ce n'est pas un nouvel engagement qu'il contracte, mais c'est le même qu'il confirme. Il n'est plus désormais en son pouvoir de s'en dispenser; mais il est toujours vrai, et il lui suffit de savoir que c'est lui-même qui se l'est imposé : tellement que cet état, par une heureuse et sainte propagation, se perpétue de jour en jour, ou d'âge en âge, et se communique à toutes ses observances, à toutes ses fonctions, à tous ses emplois, jusqu'à ce qu'il plaise au ciel de finir sa course et de couronner ses mérites.

Ce n'est pas assez : mais de là même quelles instructions tire le religieux, quels motifs pour se soutenir dans la pratique de ses devoirs et pour se reprocher ses relâchemens et ses tiédeurs? Hé quoi, j'ai dit, j'ai promis, j'ai voulu! j'ai dit à Dieu : vous êtes mon Dieu, et je n'ai point d'autre maître à servir. Je lui ai promis une soumission et un attachement sans réserve. Comme je le promettois, je le voulois. Je voulois vivre selon ma règle : je voulois en accomplir toute l'obligation et en acquérir toute la perfection. Or ce que j'ai voulu si justement et d'une vue si délibérée, ai-je cessé de le vouloir; ou si je le veux encore, pourquoi ne le veux-je plus avec le même zèle et la même ardeur? Le poids de la régularité me devient rude et pénible, surtout à certains temps; une longue persévérance est sujette à bien des dégoûts et bien des ennuis : mais j'ai dû prévoir tout cela; que dis-je? je l'ai même en effet prévu; et en le prévoyant, je l'ai accepté. J'en ai donné généreusement et hautement ma parole. Étoit-ce pour la révoquer? étoit-ce pour me démentir? étoit-ce pour manquer de courage dans l'exécution? Malheur à moi, si je détruisois de la sorte et j'anéantissois la vertu d'un sacrifice, où moi-même et en personne j'ai fait la fonction de sacrificateur et de prêtre.

II. C'est le religieux qui lui-même et en personne, dans la profession des vœux, tient la place d'hostie et de victime. Car dans son sacrifice, ce qu'il offre, ce n'est rien autre chose que lui-même et que tout ce qui lui peut appartenir. Or en s'offrant lui-même, il fait à Dieu l'offrande la plus précieuse, la plus honorable, la plus universelle.

1. Offrande la plus précieuse : je dis la plus précieuse, non point absolument et en soi, mais par rapport à celui qui la fait. Expliquons-nous. A me considérer moi-même tel que je suis et dans le fond de mon être, je ne suis rien, je ne puis rien, je ne dois me compter pour rien : mais ce rien après tout, c'est ce que j'ai de plus cher, puisque c'est moi-même, et qu'à tout être rien après Dieu n'est plus cher que soi-même Quand donc je me donne moi-même, je fais de ma part le don le plus grand. Dieu dit à Abraham : *Prends Isaac; c'est ton fils unique et tu l'aimes : cependant je veux que tu le conduises sur la montagne, et que là tu me le sacrifies*[1] : car je te le demande. Le saint patriarche obéit; il mena son fils au lieu qui lui étoit marqué; il éleva lui-même le bûcher où il devoit l'immoler, se mit en état de le frapper selon l'ordre qu'il en avoit reçu; et

1. Gen., ch. XXII, v. 2.

si l'ange du Seigneur ne lui eût arrêté le bras, c'étoit fait d'Isaac, et bientôt le sang de ce fils bien-aimé alloit être répandu et sa vie terminée. Voilà ce que toute la postérité a comblé d'éloges et canonisé comme un des sacrifices les plus saints et les plus mémorables. Voilà ce qui plut singulièrement à Dieu, et ce qu'il regarda comme un des monumens les plus certains et les plus sensibles de la religion d'Abraham et de sa foi : *C'est maintenant que je connois combien tu me crains, puisque tu n'as pas même épargné ton fils unique*. Le Seigneur n'en demeure pas là ; mais sa libéralité le porte encore plus loin : *Parce que tu as fait cela, et que pour me témoigner ton amour, tu n'as point eu égard à ton propre fils, je te bénirai, je multiplierai ta race, je la rendrai aussi nombreuse que les étoiles du ciel.*

Or sans prétendre rabaisser en aucune manière un sacrifice dont l'Écriture a tant exalté le mérite, et que Dieu récompensa si abondamment et si magnifiquement, il est vrai du reste qu'Abraham, en sacrifiant Isaac, ne se sacrifioit pas lui-même. Il sacrifioit un fils. Dans ce fils, le seul appui de sa famille, et le seul par qui son nom dût se perpétuer, il sacrifioit toutes ses espérances pour l'avenir : mais encore une fois, ce fils, ce n'étoit pas lui-même ; et il en faut toujours revenir à la

maxime de l'Évangile, qu'il n'y a point de sacrifice pareil à celui de donner sa vie pour ses amis et de se donner soi-même. Avantage inestimable du religieux ; et c'est par là qu'il pratique à la lettre et dans toute la force de son sens cette grande leçon du Sauveur des hommes : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même*[1]. Prenez garde, remarque saint Grégoire pape : c'est beaucoup de renoncer à ce qu'on possède, mais ce n'est pas tout ; le point difficile et le souverain degré, c'est de renoncer à ce qu'on est et à sa personne.

2. Offrande la plus honorable : comment? par la raison même que c'est l'offrande la plus précieuse. Et en effet, le prix de la victime augmente le prix du sacrifice ; et le prix du sacrifice honore le maître à qui il est présenté. Dans l'ancienne loi on offroit à Dieu les fruits de la terre, on lui offroit le sang des boucs et des taureaux. Il ne rejetoit point ces victimes ; il vouloit bien les accepter : mais dans le fond étoit-ce des victimes dignes de ce souverain Être, et de quel œil voyoit-il ses autels ensanglantés de telles hosties? Il n'y a qu'à l'entendre s'en déclarer à son peuple par la bouche

1. Matth., ch. XVI, v. 24. *Minus est abnegare quod habet; valide autem multum est abnegare quod est. Greg. hom.* XXXII, *in Evang.*

du Roi-Prophète, et dans les termes les plus énergiques et les plus formels. *Écoute, Israël, et reçois ce témoignage de ma part. Je ne dédaigne point tes sacrifices; je veux même les avoir continuellement devant mes yeux, afin qu'ils me sollicitent sans cesse à te faire du bien. Mais sais-tu*, poursuit le Seigneur, *sais-tu ce que j'agréerois au delà de tout le reste et ce qui conviendroit mille fois plus à ma grandeur? ce ne sont point les prémices de tes campagnes ou de tes troupeaux. Et que m'importe tout cela? si j'ai faim, si je suis pressé de la soif, est-ce à toi que j'aurai recours, et tout l'univers n'est-il pas à moi*[1]? Mais par où donc, ô le Dieu de nos pères, reconnoîtrons-nous votre suprême puissance, et ce domaine absolu qui soumet à votre empire tous les êtres créés? Quel tribut exigez-vous pour cela de nous? point d'autre que vous-mêmes, répond le Dieu Tout-Puissant. De tout ce que vous pouvez m'offrir entre les êtres sensibles et dépourvus de raison, rien ne vous égale vous-mêmes, et rien ne doit plus servir à ma gloire. Car ma gloire, c'est que l'homme, que cet homme l'une des plus nobles créatures qui soient sorties de mon sein, que cet homme formé à la ressemblance et marqué du sceau

1. Ps. XLIX.

de son Créateur, que cet homme que *j'ai mis dans les mains de son conseil*[1], et à qui j'ai laissé la disposition de lui-même, n'en veuille point autrement disposer que pour moi et que pour se dévouer à moi. Voilà le sacrifice dont je suis jaloux. Or ce que Dieu dès les premiers temps disoit aux Israélites, c'est avec bien plus de sujet ce que dans la loi évangélique il dit à l'âme religieuse, et ce qu'elle fait en se sacrifiant, selon le langage de l'Apôtre, comme une *hostie vivante, sainte, agréable à Dieu, et lui rendant*[2] par ce sacrifice d'elle-même le *culte raisonnable* qu'elle lui doit, et qui lui est le plus glorieux.

3. Offrande la plus universelle : se donner soi-même, c'est tout donner. Il n'y a pour l'homme que trois sortes de biens naturels : biens de la fortune, biens du corps, biens de l'âme. Biens de la fortune, qui sont les richesses temporelles; biens du corps, qui sont les plaisirs des sens; biens de l'âme, qui sont l'entendement et la volonté. Or le religieux, en se donnant lui-même, donne et sacrifie tout cela. Biens de la fortune, c'est ce qu'il donne et ce qu'il sacrifie par le vœu de pauvreté. Biens du corps, c'est ce qu'il donne et ce qu'il sacrifie par le vœu de chasteté. Biens de l'âme.

1. Eccli., ch. xv, v. 14. — 2. Rom., ch. xii, v. 1.

c'est ce qu'il sacrifie par le vœu d'obéissance. Que lui reste-t-il donc? rien. Mais je me trompe, et s'il ne lui reste rien en effet, mille choses peuvent lui rester en espérance, en prétentions, en désirs. C'est la belle pensée de l'abbé Rupert, et la voici. Car quand je me trouverois par le malheur de ma naissance et de ma condition dans un dénûment entier, et que de tous les biens humains je n'en posséderois aucun, du moins pourrois-je en prétendre la possession par une infinité de droits légitimes que je serois capable d'acquérir; du moins pourrois-je en espérer la possession par mille voies justes et mille moyens qu'il me seroit permis de mettre en usage; du moins pourrois-je en désirer la possession, et sans bornes porter mes souhaits à tout ce que je verrois et à tout ce que j'imaginerois. Je le pourrois, dis-je, comme tout autre que moi le pourroit de même; pourquoi? parce que si l'être de l'homme est limité, sa convoitise ne l'est pas, et que son cœur, quelque étroite qu'en soit l'étendue, a néanmoins assez de capacité pour renfermer tout le monde.

On me dira que ces prétentions, ces espérances, ces désirs n'ont rien de réel; que ce sont de simples idées et communément de vaines chimères : je le veux; mais c'est justement en quoi je crois devoir admirer davantage l'ef-

ficace et la vertu du sacrifice religieux. Car c'est dans ce sacrifice où le religieux se donne lui-même, qu'il donne conséquemment et qu'il sacrifie toutes ces prétentions, toutes ces espérances, tous ces désirs; et c'est là même aussi que Dieu, dans l'acceptation qu'il fait de ce sacrifice, considère ces prétentions comme si c'étoient des titres solides, reçoit ces espérances comme si c'étoient des biens assurés et pesans, compte ces désirs comme si c'étoient des possessions actuelles et véritables. Et voilà comment les Pères entendent ces paroles de saint Pierre à Jésus-Christ : *Seigneur, nous avons tout quitté pour vous suivre*[1]. Quelle confiance, dit saint Jérôme : Qu'étoit-ce que Simon-Pierre ? un pauvre pêcheur. Qu'avoit-il quitté ? des filets, qui faisoient toute sa richesse, et qui lui servoient à gagner sa vie. Cependant il semble qu'il eût quitté l'état le plus opulent et le plus abondant : *Nous avons tout quitté*. Ah ! il est vrai, Pierre dans le fond et à proprement parler n'avoit rien quitté : mais selon l'esprit et dans la préparation de son cœur il avoit tout quitté, parce qu'il avoit quitté l'affection de tout avoir, ou, pour mieux dire, toute affection d'avoir. Il avoit quitté toute la terre, parce que s'il eût eu le domaine de toute

1. Matth., ch. XIX.

la terre, il y eût renoncé en vue de Dieu et en vue de Jésus-Christ son Sauveur et Fils de Dieu. Ainsi ce ne doit point être une proposition outrée, si j'avance, selon que je viens de l'expliquer, que le religieux, par l'offrande qu'il fait de soi-même à Dieu, lui offre dans soi-même et avec soi-même tout l'univers.

Sacrifice dont la gloire, quoique rapportée à Dieu seul, rejaillit néanmoins sur l'âme religieuse, puisque c'est en vertu de cette offrande que le religieux devient non-seulement devant Dieu, mais devant les hommes et dans l'estime des hommes, une personne sacrée. Sacrifice auquel sont attachées les plus grandes récompenses de Dieu, soit pour ce monde, soit pour l'autre. Et sacrifice aussi qui, depuis le jour de la profession des vœux jusqu'au dernier jour de la vie, engage indispensablement le religieux à se tenir dans un état perpétuel de victime. Or qu'est-ce que cet état ? il y en a peu qui le comprennent bien, et encore moins qui veuillent bien s'y réduire et en embrasser toute la perfection. Car être victime, j'entends victime de Dieu et l'être par état, c'est n'être plus à soi, ne plus disposer de soi, n'avoir plus aucun droit sur soi, et n'en plus prétendre; c'est être uniquement au pouvoir de Dieu, ne plus dépendre que de Dieu, ne plus agir que selon les ordres de Dieu, et ses adorables volontés,

par quelque organe et de quelque manière qu'il nous les fasse déclarer; c'est être dans un état de mort, et comme un mort se laisser conduire, gouverner, placer au gré de Dieu et des puissances supérieures à qui Dieu nous a soumis : de sorte que chaque jour nous puissions dire avec l'Apôtre, et dans le sentiment de l'Apôtre : *Seigneur, tous les jours nous sommes livrés à la mort pour l'amour de vous*, et à chaque moment *nous sommes regardés* et nous nous regardons *comme des victimes qu'on immole*[1]. Vue admirable pour l'âme religieuse : je suis une victime de mon Dieu. Vue capable de la soutenir dans toutes ses observances, quelque pénibles qu'elles soient, et quelques efforts qu'elles demandent. Dans cette considération à quoi n'est-elle pas préparée? s'il faut prier, veiller, travailler, s'humilier, se mortifier, aux dépens de son repos, aux dépens de sa santé, aux dépens de toutes ses inclinations et à quelque prix que ce puisse être, rien ne l'étonne quand elle pense que c'est en tout cela qu'elle est victime. Qualité qui la touche d'autant plus qu'elle voit tant de mondains se faire les victimes de leur ambition, les victimes de leurs intérêts, les victimes de leur plaisir et de leurs plus honteuses cupidités,

1. Rom., ch. VIII, v. 36.

les victimes du monde qui les tyrannise et qui les perd; au lieu qu'étant la victime de Dieu et d'un saint amour de Dieu, elle est la victime de son devoir, la victime de sa perfection, la victime de son salut, la victime de l'éternelle félicité qui lui est réservée et qu'elle s'efforce de mériter.

Voilà pourquoi elle s'estime heureuse, et par où elle l'est en effet. Voilà par où nous pouvons l'être dans la religion. Notre sacrifice n'est point un simple sacrifice; mais c'est un holocauste où toute la victime doit être consommée. Vouloir en retenir quelque chose ou le reprendre après l'avoir sacrifiée, ce seroit un larcin que Dieu, selon le terme de l'Écriture, auroit en horreur et qui nous exposeroit à ses plus rigoureux châtimens. Si là-dessus nous nous sentons coupables par quelque endroit, rougissons de notre infidélité, réparons-la, et par une protestation toute nouvelle, rendons à Dieu ce que nous lui avons enlevé. Point de réserve avec vous, Seigneur : car vous êtes un maître trop grand, pour vous contenter d'un partage indigne de vous. C'est même beaucoup que vous daigniez agréer le sacrifice que je vous ai fait, et que je vous fais encore. Hé! mon Dieu, ce que j'en voudrois retrancher, à qui le donnerois-je; et ce que j'en ai retranché jusqu'à présent, à qui l'ai-je donné?

Quoi que ce soit, il est toujours temps de le rapporter à votre autel, et vous êtes toujours prêt à le recevoir. Ne le rejetez pas, Seigneur; et si je l'ai profané, si je l'ai employé, contre vos ordres, à me relâcher de la rigueur de ma règle, ne le méprisez pas, puisque je ne veux plus désormais l'employer et tout ce que je suis, qu'à vous obéir et à vous plaire.

JUGEMENT DU RELIGIEUX, OU LE RELIGIEUX AU JUGEMENT DE DIEU.

C'EST une promesse bien consolante pour le religieux que celle de Jésus-Christ aux apôtres : *Je vous dis en vérité qu'au temps de la résurrection, lorsque le Fils de l'homme sera assis sur le siége de sa majesté, vous qui m'avez suivi, vous serez vous-mêmes assis sur douze siéges, et que vous jugerez les douze tribus d'Israël. Et quiconque aura quitté pour moi sa maison, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, tous ses héritages, recevra le centuple et la vie éternelle*[1]. Le religieux, comme les apôtres, a tout quitté. Il a même, dans un sens, beaucoup plus quitté que les apôtres, puisqu'ils ne quittèrent que leurs barques et leurs filets, n'étant que de pauvres pêcheurs. Enfin, c'est au nom de Jésus-Christ qu'il a renoncé au monde et à tous les biens du monde. Il a donc part à la promesse du Fils de Dieu ; et elle n'exprime rien de si grand qu'il ne puisse s'appliquer et où il n'ait droit de prétendre. Quelle espé-

1. Matth., ch. XIX, v. 28.

rance! quelle récompense! mais voici d'ailleurs une autre parole bien terrible, sortie de la bouche du même Sauveur, et qui fournit au religieux un fonds inépuisable de réflexions, et des réflexions les plus sérieuses : *On exigera beaucoup de celui à qui l'on a beaucoup donné; et plus on lui aura confié de talens, plus on lui en redemandera*[1]. C'est-à-dire, que nous serons jugés selon notre état, et selon les grâces attachées à notre état : de sorte que plus l'état aura été saint et capable de nous sanctifier, plus nous aurons de comptes à rendre et de châtimens à craindre. Car suivant ce qui est encore écrit dans l'Évangile : *Le serviteur qui a connu la volonté de son maître, et qui ayant eu plus de moyens pour l'accomplir, l'aura néanmoins negligée et n'aura mis ordre à rien, en sera plus criminel et plus rigoureusement puni*[2].

Voyons donc un religieux au jugement de Dieu, je dis un religieux tiède, lâche, imparfait, peu soigneux de ses devoirs, et peu zélé pour son avancement et pour sa perfection. Voyons-le à ce jugement redoutable où Dieu ne distinguera les conditions et les professions que pour en faire la matière et la règle de ses arrêts. C'est là que nous comparoîtrons

1. Luc, ch. XII, v. 48. — 2. *Ib.* v. 47.

tous, et que le religieux, comme le reste des hommes, viendra répondre de toute sa vie et recevoir sa sentence. Ne nous flattons pas que ce soit toujours une sentence favorable. Jusque dans le sacré collége des apôtres, il y a eu un apostat et un réprouvé : nous étonnerons-nous après cela que dans les plus saints ordres il se trouve des sujets indignes de l'habit qu'ils portent et réservés aux vengeances du Seigneur?

Quoi qu'il en soit, il sera jugé, ce religieux, quel qu'il puisse être; et comment Dieu y procédera-t-il? Quelle forme de jugement observera-t-il? Que lui remettra-t-il devant les yeux pour le convaincre? Quatre choses : le bienfait de sa vocation, les devoirs de sa vocation, les moyens qui lui auront été fournis pour remplir sa vocation, enfin l'abus criminel qu'il aura fait des grâces de sa vocation. Tout cela formera contre lui un témoignage qui l'accablera, et qui ne lui laissera nulle excuse pour se justifier.

I. Le bienfait de sa vocation. Dieu ne s'étoit pas contenté de l'appeler au christianisme, de l'agréger par le baptême au corps de son Église, de lui révéler les vérités de son Évangile, et de le faire instruire de ses mystères, de ses commandemens, des voies ordinaires du

salut. Grâces communes, qui doivent suffire à tout chrétien pour l'attacher inviolablement à Dieu. Mais à l'égard de cette âme religieuse, Dieu avoit eu des vues encore plus relevées et plus particulières. Il l'avoit regardée comme sa vigne choisie, selon la figure dont il se servoit lui-même en parlant de Jérusalem. Cette vigne qu'il vouloit faire profiter au centuple, et dont il prétendoit recueillir des fruits de sainteté les plus excellens, il l'avoit plantée dans une terre de bénédiction. Il se proposoit de la voir croître, monter, s'élever, et voilà pourquoi il l'avoit distinguée et spécialement élue. C'étoit de sa part une faveur, une élection toute gratuite; et c'est aussi ce qu'il représentera au religieux, c'est de quoi il lui retracera l'idée la plus vive et le souvenir le plus touchant.

Il lui développera les secrets de sa providence et toute sa conduite; comment il l'avoit prédestiné de toute éternité pour être associé à son peuple chéri et à ses plus fidèles amis; comment il l'avoit prévenu dès ses plus jeunes années, pour lui inspirer le dégoût du monde et pour l'en séparer; comment dans un âge foible il lui avoit donné assez de force et assez de courage pour rompre tous les liens de la chair et du sang, et pour vaincre tous les obstacles qui pouvoient le retenir; comment il l'avoit reçu dans sa maison, dans son sanctuaire,

pour n'y être occupé que des choses divines et pour ne vaquer qu'à de pieux exercices; comment il l'avoit appelé aux plus hauts degrés de la sainteté, et il lui en avoit ouvert les voies; comment il avoit eu en vue de lui faire mener sur la terre, autant qu'il étoit possible, la vie des anges dans le ciel, de le tenir toujours auprès de lui comme ces esprits bienheureux, et de l'admettre en quelque manière dans sa confidence et dans sa plus intime familiarité. Car telle est en effet l'excellence de la vocation religieuse; en voilà les prérogatives et les plus précieux avantages.

II. Les devoirs de sa vocation. Les grâces de Dieu, surtout certaines grâces, portent avec elles leurs obligations; et selon le prix et la mesure de ces grâces, les obligations croissent et s'étendent à des pratiques plus parfaites. De là vient que la sainteté d'un religieux doit autant surpasser la sainteté d'un homme du siècle, que la vocation de l'un est au-dessus de la vocation de l'autre : et c'est pour cela même aussi que l'état religieux consiste essentiellement dans ce sacrifice entier que nous faisons de nous-mêmes par les trois vœux de pauvreté, de chasteté, d'obéissance; de pauvreté en dévouant à Dieu tous nos biens, de chasteté en dévouant à Dieu tous nos sens, d'obéissance

en dévouant à Dieu tout notre cœur et toute notre volonté.

C'est encore pour cela que les saints instituteurs, éclairés et inspirés de Dieu, ont ajouté à ces trois engagemens, chacun une règle, où dans un cours d'observances ordonnées et solennellement approuvées, sont contenus et réduits en acte tous les conseils évangéliques, toutes les vertus, le plus pur amour de Dieu, la charité du prochain la plus désintéressée, une mortification continuelle, soit intérieure, soit extérieure, l'humilité, le mépris de la personne, la patience, la soumission, le recueillement, la retraite, le silence, la modestie, le jeûne, les abstinences; l'assiduité à l'oraison, à l'office divin, aux lectures de piété, aux examens de la conscience, à la confession, à la communion; au travail et aux fonctions de son emploi; en un mot, tout ce qui peut servir à perfectionner l'âme religieuse, et à la sanctifier. Devoirs que Dieu détaillera, pour ainsi dire, de point en point au religieux, sans en omettre un seul article. Voilà votre règle; reconnoissez-la. Voilà ce que vous deviez faire et ce que vous deviez être; vous l'aviez promis, et je l'avois exigé de vous. Et qu'y avoit-il en tout cela que de juste, que de convenable à votre profession ? Il falloit l'honorer comme elle vous honoroit. Il falloit en soutenir la sainteté.

La route vous étoit tracée : il y falloit marcher.

III. Les moyens qui lui auront été fournis pour remplir sa vocation. Non-seulement Dieu ne nous demande rien d'impossible; mais tout ce qu'il nous demande, quelque difficulté qui s'y rencontre, eu égard à notre foiblesse, il prend soin de nous le faciliter par sa grâce, et de nous le rendre praticable. C'est ce qui paroît dans l'état religieux. Si le religieux doit tendre à toute la perfection de l'Évangile, combien de moyens la religion lui met-elle en main pour y parvenir? Qu'épargne-t-elle pour l'instruire, pour l'éclairer, pour l'animer, pour le fortifier, pour le préserver des occasions, pour le relever de ses chutes, pour le régler par de bons modèles, pour allumer sans cesse dans son âme une sainte ferveur et pour l'avancer?

Temps d'épreuve, où tout récemment sorti du monde et novice dans les choses de Dieu, de sages maîtres n'ont d'autre occupation que de le dresser, de l'exercer, de lui former l'esprit et le cœur, de lui enseigner la science des saints et de lui apprendre à la pratiquer. Temps de retraite, où rentrant en lui-même et repassant par ordre les vérités les plus touchantes, il revient de ses dissipations, il se remet de ses langueurs, il pleure ses infidélités et ses négli-

gences, il reprend sa première ardeur et redouble le pas dans la carrière qui lui est marquée. Temps de renouvellement, où pour se lier plus étroitement à Dieu que jamais, et pour serrer les sacrés nœuds qui l'attachent, il ratifie toutes les promesses qu'il a faites; il se reproche les plus légères atteintes qu'il peut y avoir données; il s'engage par de nouvelles protestations, et se rétablit ainsi auprès du Seigneur dont il commençoit à s'éloigner. Exercices journaliers, la méditation, la prière, la visite des autels, l'assistance au chœur, les louanges divines, l'approche des sacremens, les fréquentes revues, les œuvres de pénitence, les entretiens spirituels, les conférences, les exhortations, l'usage des bons livres; vigilance des supérieurs, exemples des égaux, concours unanime des sujets dont une communauté est composée, qui vivent sous la même règle et qui par une édification mutuelle et une sainte émulation se soutiennent les uns les autres; ajoutez les grâces du ciel, grâces intérieures, grâces particulières, grâces plus abondantes dans les maisons religieuses que partout ailleurs, lumières, sentimens, inspirations.

Que faut-il de plus? et ce que Dieu disoit à Israël, n'aura-t-il pas droit de le dire à un religieux : *Qu'ai-je pu faire pour vous que je n'aie pas fait?* Je vous ai sauvé de l'Égypte, je

vous ai conduit dans une terre de bénédiction, je vous ai nourri de la manne céleste; ma miséricorde vous environnoit de toutes parts, et je vous ai recueilli sous mes ailes pour vous défendre de tous vos ennemis. Quelles barrières n'aviez-vous pas à leur opposer? De quelles armes n'étiez-vous pas muni pour les combattre? Que vous demandois-je au-dessus de vos forces; et pour vous seconder, quelle protection, quels soins, quels appuis vous ont été refusés? Vous ne vous plaindrez pas de moi et de ma providence; mais c'est à moi maintenant d'examiner quelles plaintes j'ai à former contre vous, et combien vous êtes redevable à ma justice.

IV. L'abus criminel qu'il aura fait des grâces de sa vocation. Voici le point capital et décisif; voici le terme fatal et le dénouement de cette dangereuse procédure. L'Évangile ne nous annonce rien sur cela que d'effrayant, que de sinistre. Le Fils de Dieu cherche du fruit dans un figuier, et n'y en trouvant point, il le maudit. Le cep de la vigne qui ne produit que des feuilles, est coupé, desséché, et mis au feu. Le serviteur qui ne rend que le talent qu'on lui a confié, et qui ne l'a pas fait valoir, est réprouvé du maître. Ainsi que sera-ce au moment de la mort, à ce moment où le religieux cité au tri-

bunal de Dieu paroîtra devant cette souveraine Majesté et aux pieds de ce Juge inexorable qui n'a acception de personne? Que sera-ce, dis-je, quand Dieu s'adressant à lui, il lui dira comme ce seigneur à son intendant : *Rendez-moi compte de votre recette*[1]. Car voilà ce que vous aviez reçu, et à quelles conditions vous l'aviez reçu. Tel étoit le bienfait de votre vocation; tels étoient les devoirs de votre vocation; tels ont été les moyens qu'on vous a fournis pour remplir votre vocation; à quoi tout cela s'est-il terminé, et de votre part quels en ont été les effets?

Que sera-ce quand Dieu reprenant le fil et toute la suite de sa vie pendant les trente, les quarante années, et peut-être davantage, il lui fera voir une vie passée dans l'oisiveté, dans la paresse, dans une tiédeur mortelle et habituelle; une vie dissipée, immortifiée, quelquefois plus sensuelle par proportion et plus mondaine que la vie même du monde; une vie sans attention sur soi-même, sans zèle de sa perfection, sans goût pour toutes les pratiques de piété et sans dévotion; des vœux très-imparfaitement gardés, et souvent tout à fait violés; des règles, ou méprisées et hautement transgressées, ou observées par nécessité, par

1. Luc, ch. XVI.

crainte, par bienséance, par respect humain ; des actions toutes naturelles, des intentions toutes serviles, des passions très-vives, des conversations très-libres, des paroles très-médisantes et très-malignes, des animosités nourries et invétérées dans le cœur, des impatiences au dehors et des saillies de colère qui n'ont que trop éclaté dans les rencontres, et que trop causé de trouble et de scandale.

Car nous parlons d'un religieux de ce caractère : c'est-à-dire (et faut-il, hélas ! que nous soyons contraints de faire un tel aveu), c'est-à-dire que nous parlons d'un grand nombre de religieux, sans y en comprendre d'autres, dont il seroit à souhaiter que les égaremens plus affreux encore et plus déplorables fussent ensevelis dans un éternel oubli. Or encore une fois que sera-ce quand ce religieux se trouvera chargé de répondre à Dieu d'une telle vie, et d'une conduite si peu religieuse ? Est-ce là ce que Dieu attendoit de lui, et ce qu'il devoit en attendre ? Est-ce là ce que lui-même il avoit eu d'abord en vue, lorsqu'il sortit de la maison paternelle, et qu'il se dégagea avec une détermination si ferme et si constante de tous les liens du monde, pour se consacrer uniquement au service de Dieu ? Étoit-ce là que devoit se réduire ce service de Dieu, et en cela qu'il devoit consister ? Hé ! s'il ne s'agissoit d'autre

chose, qu'étoit-il nécessaire de faire tant d'efforts, de rompre tant de nœuds, de s'enfermer dans le cloître, et de recevoir pendant une année de probation tant de leçons; de prendre des engagemens si saints, si étroits, si irrévocables? Pourquoi tout cet appareil? il n'y avoit qu'à rester dans le siècle, et qu'à y jouir de sa liberté.

Mais allons plus avant, et que sera-ce encore quand pour achever de confondre le religieux, et pour lui ôter toute excuse, Dieu formera contre lui un jugement de comparaison? Je veux dire, quand Dieu l'opposera lui-même à lui-même; quand Dieu le comparera avec tant de justes qui vivoient dans le monde, et qui s'y sont sanctifiés; quand Dieu fera même servir à sa condamnation les pécheurs du monde, et toute leur conduite selon le monde? Témoignages qu'il ne pourra récuser, et dont il sera accablé. Reprenons.

1. Comparaison de lui-même avec lui-même. Et en effet, il n'y a point ou presque point de si mauvais religieux, qui vivant au milieu de ses frères, et les voyant assidus à leurs observances, n'ait eu quelquefois certains sentimens et ne se soit trouvé en certaines dispositions où Dieu le touchoit, où il comprenoit le bonheur de son état, où il en considéroit la sainteté, où il s'affectionnoit à ses devoirs, où il étoit résolu

de s'y rendre plus fidèle, et où il les remplissoit véritablement. C'étoit pour les supérieurs une consolation, pour la communauté un sujet d'édification, et pour lui-même un repos de conscience, dont il goûtoit toute la douceur et toute l'onction. C'est donc là, c'est à ces heureux jours que Dieu, pour ainsi dire, le renverra. Que pensiez-vous alors? A quoi étiez-vous disposé? Que faisiez-vous? Qu'y avoit-il dans la règle que je vous avois imposée et que vous aviez embrassée, qui vous étonnât, qui vous rebutât, qui vous arrêtât? Vous couriez dans mes voies, et vous vouliez y persévérer et y mourir: pourquoi vous en êtes-vous retiré, et d'où est venu ce changement? Ce qui étoit un devoir pour vous, a-t-il cessé de l'être? Ne vous étiez-vous donné à moi que pour un temps, et n'étiez-vous pas toujours engagé par la même profession et les mêmes vœux? Ces grands motifs qui vous attachoient à vos obligations, ont-ils perdu toute leur force; et le joug que vous portiez si délibérément et avec tant de courage, est-il devenu plus pesant et moins soutenable? Soyez vous-même votre juge; car c'est à vous-même que j'en appelle. Ce que vous avez voulu en telle conjoncture et ce que vous avez pratiqué, vous avez toujours dû le pratiquer, et toujours dû le vouloir.

2. Comparaison avec les justes du siècle. Le monde est bien corrompu; mais c'est cela même qui relève la gloire et le mérite de tant de saintes âmes, qu'on voit dans le monde, tout corrompu qu'il est, et malgré tous ses dangers, s'adonner constamment à toutes les œuvres de la piété chrétienne, et vivre selon toute la perfection de l'Évangile. Quelle innocence, quelle pureté de mœurs! Quelle dévotion vive et ardente dans l'oraison, dans la communion, dans toutes les pratiques de religion! Quelle fidélité aux moindres exercices que leur a prescrits un ministre de Jésus-Christ, en qui elles ont mis leur confiance! Quelle docilité aux leçons de ce directeur, et quelle obéissance à ses ordres comme aux ordres de Dieu même! Quel esprit de pénitence, que d'austérités secrètes, que de rigueurs qu'on est plutôt obligé de modérer que d'exciter! Combien d'autres opérations qui ne paroissent point, parce que ce sont des âmes sans ostentation, et plus soigneuses de se cacher, que de se produire aux yeux du public. Il n'y a que les prêtres du Seigneur dans le sein desquels elles déposent leur conscience, qui soient bien instruits de ces mystères : et je ne dissimulerai point que moi-même j'en ai cent fois rougi devant Dieu, voyant dans le plus grand monde des saints et des saintes, et y découvrant d'é-

minentes vertus qui me reprochoient mes imperfections et mes foiblesses.

Mais ce reproche, combien sera-t-il encore plus pressant au jugement de Dieu, et quels prétextes le religieux pourra-t-il là-dessus alléguer pour sa défense? Le Fils de Dieu parlant des Juifs, disoit : *Les Ninivites s'élèveront au Jugement contre cette nation, et la condamneront. Car dès qu'ils entendirent la prédication de Jonas, ils firent pénitence; et voici plus que Jonas*[1]. Le même Sauveur ajoutoit : *Plusieurs viendront de l'Orient et de l'Occident, et auront place au festin avec Abraham, Isaac et Jacob dans le royaume des cieux; mais les enfans du royaume seront rejetés*[2]. Tristes figures dont le sens ne peut que trop s'appliquer à notre sujet, et qui n'en sont qu'une trop sensible démonstration. Car voilà ce qui doit s'accomplir à l'égard du religieux, et voilà comment Dieu, pour ainsi parler, lui confrontera des troupes de séculiers, dont la vie et les exemples seront sa honte et sa condamnation. Dans la terre des pécheurs ils se sont sanctifiés; et vous dans la terre des saints, quel degré de sainteté avez-vous acquis? Ils étoient au milieu des périls, et ils se sont sauvés; vous dans un lieu d'asile et gardé de toutes parts,

1. Matth., ch. XII, v. 41. — 2 *Ib.*, ch. VIII.

en combien de manières avez-vous exposé et hasardé votre salut? Tout conspiroit à les détacher de moi, et jamais ils ne se sont départis de ma loi, et de la perfection de ma loi; vous, tout vous portoit vers moi, et combien de fois m'avez-vous oublié, combien de temps? Cette perfection où ils sont parvenus n'étoit pour eux qu'un conseil, et ils n'en ont pas néanmoins négligé, ni volontairement omis un seul point : pour vous c'étoit un devoir indispensable, c'étoit un précepte de la désirer, de la rechercher, d'y tendre sans cesse, et de vous y avancer; mais quel effort avez-vous fait pour cela, mais y avez-vous pensé, mais vous en êtes-vous occupé, mais en mille rencontres, et sur mille sujets avez-vous même observé l'essentiel de l'Évangile, et satisfait au commandement?

3. Comparaison avec les pécheurs du siècle. Ce sont ces mondains qui, possédés du monde dont ils se sont rendus esclaves, donnent aux affaires du monde et à son service toute leur attention et tous leurs soins. Que ne font-ils point pour lui plaire, et que ne leur en coûte-t-il point pour acquérir ses biens, pour obtenir ses récompenses, pour parvenir à ses honneurs, pour s'insinuer dans sa faveur, et pour s'y maintenir? On peut dire qu'il y a peu d'ordres religieux, et qu'il n'y en a peut-être point,

quelque austères qu'ils soient, qui exigent autant de vigilance et de réflexions, autant de veilles et de fatigues, autant de sujétion et de dépendance, autant de sacrifices de ses aises, de son repos, de sa santé, de sa propre volonté, qu'il en faut dans la cour d'un prince, dans la profession des armes, dans un ministère, dans une charge, dans un négoce, partout où l'on cherche à établir sa fortune et à réussir. Or, toutes ces peines, tous ces mouvemens, tous ces assujettissemens, sont-ce des obstacles capables d'arrêter un mondain dans la poursuite de ses prétentions et de ses projets? Autre conviction contre le religieux, et autre sujet de confusion en la présence de Dieu. Hé quoi! lui dira Dieu, n'étois-je pas un maître assez grand, et le monde devoit-il être mieux servi que moi? Étoit-il plus puissant, plus riche que moi? Étoit-il plus libéral dans ses promesses, plus magnifique dans ses dons? Avoit-il sur tant de mondains qui l'adoroient ou qui l'idolâtroient, des droits plus sacrés, plus inviolables que je n'en avois sur vous? Lui appartenoient-ils autant que vous m'apparteniez; car vous étiez mon héritage, vous étiez de ma maison, de mon peuple particulier. Le joug qu'il leur imposoit, étoit-il moins pesant que le mien; et en le portant, ce joug du monde, n'avoient-ils nul chagrin,

nulle contradiction, nul ennui, nul dégoût à dévorer? Toutefois comment le portoient-ils? Ils servoient le monde comme leur divinité; m'avez-vous servi comme votre Dieu?

De là quelle décision, quel arrêt! C'est ce que toute personne religieuse doit mûrement considérer : car qui sait s'il est digne de haine ou d'amour? Mais du reste il est certain qu'il y en a dans chaque communauté à qui cette matière convient davantage, et que, par un aveuglement bien déplorable, peut-être même par une espèce d'endurcissement, ce sont justement ceux-là qui en paroissent moins touchés que les autres, et moins en peine. De quelque espérance qu'ils osent se flatter, parce qu'après tout on ne leur voit point faire de chutes grossières, et qu'ils suivent, disent-ils, le train ordinaire de la maison, nous lisons néanmoins dans l'Évangile une parabole qui les regarde, et qui devroit rabattre leur confiance. C'est celle des dix vierges. Il est constant que toutes étoient vierges, et il n'est point écrit que dans leur vie il y eût rien de scandaleux. Cependant de ces dix vierges, lorsqu'il fut question d'entrer dans la salle du festin, il y en eut cinq que l'Époux rejeta, et à qui il répondit : *je ne vous connois point*[1]. Affreuse ré-

1. Matth., ch. xxv, v. 12.

ponse pour une âme religieuse, que la mort aura conduite au tribunal de Dieu! Dans un désir ardent d'être admise à la béatitude céleste, elle s'écriera : *Seigneur, Seigneur, ouvrez-moi;* mais quel coup de tonnerre, quel anathème, si Dieu vient à lui dire, *je ne vous connois point!* Hé! Seigneur, je suis de ces vierges que vous avez appelées. Il est vrai : mais vous êtes de celles qui se sont endormies. Ce n'étoit d'abord qu'un léger assoupissement; mais bientôt vous êtes tombée dans un sommeil oisif et plein de paresse. *Bienheureux le serviteur que le maître en arrivant trouvera sur ses gardes et dans le devoir : il lui donnera l'administration de tous ses biens*[1]. Mais vous qui n'avez rien fait de ce que j'attendois de vous, que pouvez-vous attendre de moi? *Je ne vous connois point.*

Ce ne sont point là de vaines terreurs, et plaise au ciel qu'elles fassent sur nous une impression salutaire! Saint Paul craignoit d'être réprouvé; et ce que ce maître des Gentils, ce vaisseau d'élection craignoit pour lui-même, tout apôtre qu'il étoit, nous pouvons bien le craindre pour nous, tout religieux que nous sommes. D'avoir demeuré à Jérusalem et dans les saints lieux, écrivoit saint Jérôme, ce n'est

1. Matth., ch. XXIV, v. 64.

pas un mérite ni un sujet de louange; mais le mérite et ce qui est digne de louange, c'est d'avoir mené dans ces lieux saints une vie sainte. Disons-le même de la profession religieuse; et si nous voulons que le jugement de Dieu nous soit favorable, prévenons-le. Entrons nous-même en jugement avec nous-mêmes : mais entrons-y sérieusement, sans ménagement, sans retardement. Rappelons dans l'amertume de notre âme toutes nos années, supputons toutes nos pertes, tâchons de les réparer, rachetons le temps; et sans faire aucun fonds sur le passé, concluons comme David : *C'est maintenant, Seigneur, que je vais commencer*[1].

1. Psalm. LXXVI, v. 11.

SAINTES RÉSOLUTIONS D'UNE ÂME RELIGIEUSE QUI RECONNOÎT LA PERFECTION DE SON ÉTAT, ET SE CONFOND DE SES INFIDÉLITÉS.

Je vois, Seigneur, ce que je suis et ce que je devrois ne pas être, comme aussi je ne vois que trop ce que je devrois être et ce que je ne suis pas. Que d'infidélités dans tout le cours de ma vie, que de tiédeurs et de lâchetés! voilà, mon Dieu, ce que je ne devrois pas être, mais ce que je suis néanmoins et de quoi je me confonds à vos pieds. Au contraire, quelles vues de sanctification, quels desseins votre providence a-t-elle formés sur moi? A quelle perfection m'appelez-vous et qu'exige de moi l'état religieux, ce saint état, où votre grâce m'a conduit? Voilà ce que je devrois être, mais ce que je ne suis pas; et de ne l'être pas, c'est mon humiliation et ma condamnation. Car je ne puis me dissimuler à moi-même combien je me trouve encore loin du terme où vous vouliez m'élever, et combien peu j'ai avancé jusqu'à présent dans les voies que vous m'avez tracées. Il n'a tenu qu'à moi d'y marcher; et si je les avois constamment et fidèlement suivies, je serois un

saint : hélas ! mon Dieu, que suis-je qu'un prévaricateur et un pécheur ?

Je le reconnois : mais après tout, Seigneur, je puis par votre miséricorde, non à ma gloire, mais à la vôtre, me rendre à moi-même, en me reprochant mes foiblesses, ce témoignage bien consolant que toutes foiblesses qu'elles sont, ce ne sont point de ces désordres si ordinaires dans le monde, je dis dans le monde corrompu. Je vous sers très-imparfaitement, il est vrai ; mais enfin je n'ai point comme une multitude innombrable de mondains quitté votre service, je n'y ai point renoncé. Je crains de vous perdre en perdant votre amour, je redoute vos jugemens, j'ai horreur du vice, je tâche à me tenir exempt de certaines passions, et je ne m'y laisse point entraîner ; je ne donne point entrée dans mon cœur à des objets capables de l'attacher criminellement et de l'infecter d'une contagion mortelle ; je ne me livre point à ces injustices, à ces violences, à ces excès, où portent une convoitise infatigable, un intérêt sordide, une ambition désordonnée, une molle sensualité, un libertinage de mœurs et de croyance. Ah ! Seigneur, qu'éternellement vous soyez béni de tout cela, puisque tout cela vient de vous, et que ce sont les prérogatives inestimables de ma vocation à la vie religieuse. Sans cette prédilection que vous

avez eue pour moi, et ce choix que vous avez fait de moi, comment n'aurois-je point été emporté par le torrent du monde? Comment aurois-je échappé à l'incendie le plus général, et n'aurois-je point été malheureusement consumé par le feu avec des millions d'autres?

Car il faudroit, mon Dieu, que je fusse l'homme le plus présomptueux et le plus ingrat, si me connoissant tel que je me connois, j'osois m'attribuer à moi-même un avantage dont je ne suis redevable qu'à votre bonté infinie. Je n'ignore pas la conduite du monde et je suis assez instruit des iniquités qui s'y commettent. De quoi n'ai-je point entendu parler et de quoi n'ai-je pas souvent été témoin? Le crime y règne dans toutes les manières, et il y règne ouvertement. Non-seulement il ne cherche point à se cacher, mais il lève la tête, mais il se montre au grand jour, mais il devient un sujet de gloire et une espèce de triomphe. Tout mon zèle s'allume là-dessus, et sans être assez téméraire pour me comparer à votre prophète, je crois pouvoir dire que je me sens touché de la même douleur que lui, et pouvoir m'écrier comme lui : *Seigneur, j'ai vu les pécheurs de la terre*[1], je les ai vus transgresser hautement votre loi, la mépriser, la

1. Ps. CXIX.

profaner, et j'en ai été ému jusque dans le fond de l'âme; *j'en ai séché de regret et de tristesse*. Je le dis en effet, mais dans le plus vif sentiment de mon indignation, je fais un retour sur moi-même, je m'examine moi-même, je considère les dispositions de mon cœur, et de là j'apprends quelle doit être pour vous ma reconnoissance et à quoi elle m'engage. Car tout ce que j'aperçois dans ces mondains dont je déplore l'aveuglement et les prodigieux égaremens, c'est, mon Dieu, ce que je pouvois devenir, et selon les apparences ce que j'aurois été comme eux, si j'avois eu à vivre parmi eux et avec eux, c'est où la passion, où l'occasion, où la coutume, où l'exemple, où mille engagemens m'auroient précipité.

Quand donc, Seigneur, je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme le commun des hommes, ce n'est point par le même esprit que le Pharisien qui vous remercioit de n'être pas comme le reste des hommes, et qui par là prétendoit se mettre au-dessus de tous les hommes. Loin de moi cette confiance orgueilleuse qui se prévaudroit de vos dons, et qui par une présomption insoutenable et sans se contenter du fruit que j'en retire, vous en raviroit encore l'honneur. C'est dans une vue toute contraire, que je reconnois, et qu'à ma confusion je fais devant vous cet aveu, que si vous m'aviez con-

fondu avec le commun des hommes, et qu'il ne vous eût pas plu de me recueillir par une faveur singulière dans votre sainte maison, je me serois peut-être abandonné à de plus grands désordres, et rendu plus criminel qu'ils ne le sont; ou que s'il vous eût agréé de traiter comme moi le commun des hommes et de les rassembler auprès de vous, et dans votre sanctuaire, ils y auroient beaucoup mieux rempli que moi la place que j'occupe, et y auroient acquis bien d'autres mérites que moi.

Cependant, mon Dieu, en vous bénissant de tout le mal que je n'ai pas fait jusqu'à présent, et que je pouvois faire, quand pourrai-je également vous bénir du bien que je pratique? Je ne demande pas quand je pourrai vous bénir du bien que vous m'avez mis en état de pratiquer : dès maintenant, Seigneur, je vous en bénis, puisque j'ai pour cela les moyens les plus abondans et les plus puissans. Mais de pouvoir pratiquer le bien et de le pratiquer ce n'est pas une même chose, et l'un n'est pas une conséquence de l'autre. Je ne l'éprouve que trop et je n'ai que trop lieu de craindre le sort de ce serviteur inutile, qui fut rejeté et condamné, non point pour avoir perdu son talent, mais pour n'en avoir pas usé selon les intentions de son maître. Hé! mon Dieu, quand viendra ce temps que j'attends, auquel j'aspire

depuis de longues années, que j'ai cent fois désiré et qui par ma faute n'est point encore arrivé; quand, dis-je, viendra-t-il cet heureux temps, où je sortirai de mon assoupissement et de ma langueur, où je reprendrai un feu tout nouveau, où j'accomplirai fidèlement tous mes devoirs, où je suivrai de point en point toute ma règle, où je penserai, je parlerai, j'agirai, je vivrai en religieux ?

J'ai de bons momens, où je veux tout cela, où je me propose tout cela, où je forme sur tout cela des desseins : mais que le passage est difficile de la résolution à l'exécution, et qu'il est ordinaire d'y échoner ! Si je prends d'abord quelques mesures, si je fais quelques efforts, ce sont des efforts semblables à ceux de saint Augustin, lequel se comparoit à un homme endormi qui se réveille et qui voudroit se lever, mais que l'appesantissement où il est, replonge aussitôt dans son premier sommeil. C'est ainsi que le poids de ma fragilité me rentraîne, et malgré tous mes projets me fait retomber dans mes premiers relâchemens. Grand Dieu, créateur des âmes et sanctificateur, donnez à l'ouvrage que vous avez commencé dans moi, sa dernière perfection. D'être dans la terre des saints, selon l'expression d'un de vos prophètes, et de n'y point commettre l'iniquité, c'est un avantage des plus précieux;

mais ce ne sera, Seigneur, un avantage complet, que lorsque dans cette terre des saints je travaillerai efficacement moi-même à me sanctifier.

Je dis, mon Dieu, à me sanctifier selon toute la sainteté de mon état, car ce qui peut me suffire comme chrétien, seroit trop peu pour moi comme religieux. Au simple chrétien vous n'avez, ce semble, donné qu'un talent ou deux : mais c'est au religieux que vous en donnez jusqu'à cinq. Mieux il est partagé, plus il est obligé de rapporter, et si celui des serviteurs qui avoit reçu deux talens, dut les rendre et deux autres au delà, c'est avec la même proportion qu'en ayant reçu cinq, je dois les faire valoir et les consacrer à votre gloire et à mon avancement dans vos voies.

Quels progrès j'aurois faits, Seigneur, si j'avois ainsi employé toutes mes années depuis que vous m'avez appelé à votre service, et que je m'y suis engagé? Où en serois-je? où en sont tant d'autres, que je vois comblés de vertus et de grâces? Chaque jour ils croissent, ils montent, ils s'élèvent, tandis que je demeure en arrière et que chargé comme eux de votre joug, au lieu de le porter avec la même allégresse, je ne fais que le traîner. Étoit-ce donc là, mon Dieu, ce que vous vous proposiez, quand vous m'avez séparé du monde, et que par une dis-

tinction aussi glorieuse pour moi qu'elle m'est favorable et avantageuse, vous m'avez admis au nombre de tant d'âmes choisies? Est-ce là cette perfection propre de l'état religieux, et cette sainteté particulière qui le relève au-dessus de l'état séculier? Ne vous ai-je promis rien autre chose en me dévouant à vous? N'aspirois-je à rien autre chose dans ce temps d'épreuve par où j'ai passé et qui a précédé la profession de mes vœux? Sont-ce là les leçons qu'on me faisoit, et n'est-ce qu'à cela qu'on me formoit? Tout me condamne, Seigneur, tout rend témoignage contre moi, et je n'imagine point d'excuse, que mon cœur malgré moi ne démente.

Du reste ma vie s'en va, mes jours s'écoulent, et peut-être mon heure est-elle plus proche que je ne le pense. Quoi qu'il en soit, elle vient cette dernière heure; et que sera-ce, si je la laisse venir, et qu'elle arrive, sans que je l'aie prévenue, ni que j'aie presque rien fait de tout ce que je devois? Car à parler de bonne foi et pour le dire à ma confusion, le peu que je fais, n'est rien; ou si c'est quelque chose, ce n'est point à beaucoup près ce que demande ma vocation, ni ce que vous attendez de moi. Mais n'est-il pas temps enfin, Seigneur, de commencer? N'est-il pas temps d'être religieux en pratique et en effet, après ne l'avoir été depuis tant d'années que d'habit et que de nom?

C'est bien tard, que je prends une résolution si salutaire et si nécessaire. C'est bien tard que je commence, ou que je veux commencer; mais, Seigneur, entre les ouvriers du Père de famille, ceux qui ne vinrent travailler à sa vigne que vers la moitié du jour eurent la même récompense que les autres, parce qu'ils regagnèrent par l'activité de leur travail ce qu'ils avoient perdu par leur retardement et leur lenteur. Or voilà ce que j'ai à faire présentement, et de cette sorte mes pertes passées, au lieu de me décourager, m'exciteront, m'animeront, se tourneront à bien. Moins j'ai avancé, plus je redoublerai ma course. Moins j'ai été religieux, plus je m'efforcerai de le devenir. Car je le puis encore, et malheur à moi si je ne le voulois pas, si désormais je n'y donnois pas tous mes soins, si je ne suivois pas la sainte ardeur que votre grâce m'inspire, et que je sens se rallumer dans mon âme. Faites, mon Dieu, que ce ne soit point une ferveur passagère. Toute vive qu'elle est ou qu'elle paroît, je ne saurois me répondre de ma persévérance, qu'autant qu'il vous plaira de me seconder, et que je serai soutenu de votre secours tout-puissant.

GOUVERNEMENT RELIGIEUX, ET QUELLES VERTUS Y SONT PLUS NÉCESSAIRES.

UAND on traite de l'obéissance religieuse, on ne s'attache communément qu'à instruire ceux qui doivent obéir, et l'on ne parle presque jamais à ceux qui doivent commander. Cependant les supérieurs ne sont point impeccables, non plus que les inférieurs. Les fautes des uns ne sont pas moins importantes, et ne causent pas moins de dommage dans une communauté, que celles des autres; et l'on peut dire au sujet de l'obéissance, qu'il est aussi difficile, et même plus difficile de bien savoir la faire pratiquer, que de bien savoir la pratiquer.

L'autorité supérieure dans une maison religieuse est une prérogative, c'est une distinction: mais une distinction à titre onéreux, et une charge plus qu'un honneur. Les fondateurs inspirés de Dieu dans l'institution de leurs ordres y ont établi une forme de gouvernement, nécessaire pour lier ensemble le chef et les membres, et pour maintenir tout le corps dans un bon état en le maintenant dans la règle. Cette forme de gouvernement n'est pas

la même partout, et comme il y a une diversité de grâces et de voies par où la divine Providence conduit ses élus, il y a pareillement une diversité d'observances et d'instituts, qui fait un des plus beaux ornemens de l'Église. Mais tous, quelque différens qu'ils soient d'ailleurs, conviennent en ce point, qu'il y ait à la tête de chaque société régulière une puissance qui préside, qui ordonne, qui tienne la place de Dieu, de qui l'on reçoive l'impression, et qui dirige toutes les démarches et tous les mouvemens. Or que ce premier mobile vienne à manquer, qu'il se dérange, qu'il s'arrête (et afin de ne considérer la chose que par rapport à vous, qui m'engagez à vous écrire mes pensées, et à vous donner cette courte instruction touchant la place que vous occupez présentement), qu'une supérieure n'ait pas les talens requis pour gouverner, ou que les ayant, elle ne les mette pas en œuvre, on voit assez quels désordres il doit de là s'ensuivre. Car voilà comment des communautés entières sont tombées dans une triste décadence et dans un relâchement qui les a perdues.

Il est donc pour vous d'une conséquence infinie, qu'étant obligée de tenir les autres dans le devoir, vous fassiez vous-même une étude très-sérieuse de vos devoirs; que vous vous les imprimiez vivement, et dans l'esprit, et

dans le cœur : dans l'esprit, pour les connoître ; dans le cœur, pour vous y affectionner ; que vous en conférîez souvent avec Dieu, et qu'aussi souvent vous en conférîez avec vous-même, et vous en demandiez compte devant Dieu ; que vous appreniez ainsi à bien mesurer tous vos pas dans la route où vous commencez à marcher. Elle est périlleuse ; les écueils y sont communs, et des écueils qu'on ne peut éviter sans une grande attention. De toutes celles qui vous ont précédée, combien peut-être y ont échoué? Quoi qu'il en soit, si le pilote s'endort au milieu des rochers où il se trouve engagé, il est fort à craindre que par sa négligence le vaisseau ne périsse ; et si vous n'avez toujours les yeux ouverts pour prendre garde à vous et pour vous observer, non-seulement vous vous égarerez, mais au jugement de Dieu vous deviendrez responsable de vos égaremens.

Ce qui doit être d'abord le sujet de votre consolation et de votre confiance, c'est que vous ne vous êtes point ingérée dans le gouvernement ; que vous ne l'avez point recherché, et pour m'exprimer avec saint Paul, que *vous ne vous êtes point attribué l'honneur*[1] ; d'où vous avez droit de conclure, que vous y êtes appelée de Dieu ; et que Dieu étant fidèle à

1. Héb., ch. v, v. 5.

ceux qui suivent sa vocation, il ne vous abandonnera point, mais que sa grâce vous éclairera, qu'elle vous soutiendra, qu'elle consommera la bonne œuvre qu'il a commencée dans votre personne par le choix qu'il a fait de vous. Sans cette vocation d'en haut vous ne pourriez vous répondre si assurément de l'assistance du ciel; que dis-je? vous devriez vous attendre de la part du ciel à un funeste abandonnement. Car ce ne seroit plus Dieu alors qui vous auroit tracé le chemin où vous entrez, et il diroit de vous ce qu'il disoit des faux prophètes: *Je ne les envoyois point, ils couroient; voilà pourquoi ils seront rejetés et livrés à eux-mêmes* [1].

D'autres que vous l'ont éprouvé, ou s'exposent à l'éprouver. Et ne le savez-vous pas, ne le voyez-vous pas? L'envie de dominer, disons mieux et ne craignons point d'user du terme propre, une pitoyable ambition n'est pas tout à fait bannie des maisons religieuses; mais elle s'entretient et se nourrit jusque dans l'obscurité de la retraite, et comme dans le sein de l'humilité. On veut être quelque chose, quoiqu'en se séparant du monde on ait déclaré qu'on ne prétendoit plus rien. Ce divorce avec le monde a plus été de corps que d'esprit; et

1. Jér., ch. XXIII, v. 21.

parce que selon le sentiment naturel, qui est partout le même, on aime à se voir considéré, ménagé, craint, respecté, de là vient que sans résistance et sans combat on succombe à la tentation, et qu'on se laisse aisément surprendre au vain éclat de la supériorité. Mais le moyen d'y parvenir, et comment y procéder ? Il est rare qu'on s'y porte ouvertement, et qu'on témoigne sur cela son désir. Au contraire, on a bien soin de le cacher, et l'on affecte en toutes ses paroles et toutes ses manières de marquer là-dessus une indifférence parfaite, et même une espèce d'éloignement. Rien de plus modeste que les expressions dont on se sert en parlant de soi-même, et reconnoissant son peu de suffisance, et son indignité : mais ce sont des discours ; et avec ces beaux discours, le désir qu'on a dans le cœur, tout caché qu'il est, n'en est pas moins vif. On le dissimule ; mais il agit, et il fait agir. On prépare de loin les esprits, le parti se forme, l'un attire l'autre. Cependant une élection approche, et c'est alors qu'il faut redoubler ses attentions, et se montrer plus affable et plus officieuse que jamais envers tout le monde, surtout envers les amies. Enfin le jour arrive où la communauté s'assemble, et où il est question de décider. Les voix se recueillent, la pluralité l'emporte, la supérieure est élue,

bien contente de sa destinée, et peut-être encore voulant se persuader que c'est Dieu qui l'a choisie et qu'elle n'y a contribué en aucune sorte.

Tout ceci au reste ne doit point étonner depuis qu'on a vu les apôtres mêmes, élevés à l'école de Jésus-Christ, disputer entre eux de la préséance et ambitionner les premiers rangs de son prétendu royaume temporel. Mais de quoi l'on ne doit pas non plus être surpris, c'est que Dieu se retire et qu'il ne bénisse point un gouvernement qui n'est pas dans l'ordre de sa providence. C'est qu'il permette que cette supérieure s'égare, qu'elle s'aveugle en mille rencontres, et qu'elle fasse mille fautes qui détruisent toute l'estime qu'on en avoit conçue, et qui la décréditent dans une maison dont elle croyoit devoir être l'oracle et la directrice. C'est que dans une place où elle espéroit trouver de la douceur et de la satisfaction, il lui laisse sentir toute l'amertume et tout le déboire de mille événemens fâcheux, de mille contradictions, de mille inquiétudes dont elle est sans cesse agitée, troublée, désolée, et qui lui donnent bien lieu de regretter l'état de dépendance d'où elle a voulu sortir, et où elle vivoit mille fois plus tranquille et plus heureuse. C'est que pour la punir et pour punir le plus grand nombre de celles qui l'ont appuyée de leurs suffrages, plus par inclina-

tion que par raison, il prive la communauté d'une protection spéciale dont il la favorisoit, et que de cette sorte tout l'esprit de Dieu s'éteigne et toute la discipline religieuse se dérègle. Châtiment aussi juste qu'il est terrible, et que les suites en sont malheureuses.

Mais revenons, et puisque de bonne foi vous pensez n'avoir rien à vous reprocher sur cet article, ne nous y arrêtons pas davantage. Il s'agit maintenant de répondre à la vocation de Dieu, et d'en remplir tous les devoirs. Le premier pas est fait, et bien fait : je le veux, et je n'en puis douter, connoissant votre droiture et votre esprit religieux. Vous voilà dans la carrière; mais le point est de la fournir heureusement et dignement, soit pour la gloire de Dieu, soit pour le bien de votre maison, soit pour la sanctification de votre âme. Vous voulez donc savoir comment vous devez vous comporter dans une fonction d'autant plus critique pour vous qu'elle vous est toute nouvelle, et que vous n'en avez eu jusqu'à présent nul usage. Vous me demandez quelles sont les conditions les plus essentielles d'une bonne supérieure, et par où elle peut se mettre en état de réussir. Je comprends tout en cinq paroles, dont chacune mérite une réflexion particulière : exemple, vigilance, charité, fermeté, prudence. Avec cela j'ose vous annon-

cer un succès tel que vous le pouvez désirer : car à l'égard de la profession religieuse, c'est dans l'assemblage de ces qualités que consiste toute la science du gouvernement.

I. Exemple. Jésus-Christ lui-même a commencé par là : avant que d'enseigner, il a pratiqué. Vous êtes supérieure, il est vrai ; mais en devenant supérieure, vous n'avez pas cessé d'être religieuse : c'est-à-dire, que vous êtes toujours dans la même obligation de travailler à votre perfection particulière et à votre avancement spirituel, selon l'esprit de votre règle, et par les moyens qu'elle vous prescrit. Vous n'êtes donc pas plus exempte des observances ordinaires que le reste de la communauté. Vous pouvez vous en dispenser plus impunément ; mais vous ne le pouvez pas avec plus de droit ni plus légitimement. Vous le pouvez plus impunément, puisque dans la maison dont la conduite vous est confiée, il n'y a personne qui puisse vous demander compte de vos actions, ni entreprendre de vous corriger : mais vous ne le pouvez pas plus légitimement ni avec plus de droit, puisque vous êtes liée par les mêmes engagemens que les autres, et qu'en vous chargeant de la supériorité, on n'a pas prétendu vous décharger de la régularité. Vous avez des pouvoirs que n'ont pas

les autres; je le sais, et on ne vous les conteste point: mais comme vous ne devez user de ces pouvoirs en faveur des autres qu'avec poids et mesure, qu'avec raison et pour de justes sujets, vous n'en devez pas plus aisément ni plus librement user par rapport à vous-même.

Et ce seroit sans doute une chose assez étrange, qu'une supérieure, préposée pour maintenir la règle dans toute sa vigueur, fût la première à la transgresser. Est-ce là l'exemple qu'elle doit donner, et qu'on attend d'elle? Saint Paul disoit aux fidèles: *Soyez mes imitateurs, comme je le suis de Jésus-Christ*[1]; et c'est ainsi par proportion que la supérieure dans une communauté religieuse doit être en état de dire à toutes les personnes qui lui sont soumises: agissez comme vous me voyez agir. Car sans cet exemple, de quel poids seront toutes ses paroles et toutes ses exhortations? Osera-t-elle même parler? osera-t-elle exhorter à la pratique de la pauvreté, lorsqu'on verra qu'elle ne veut manquer de rien? osera-t-elle recommander la mortification des sens, lorsqu'on verra qu'elle s'accorde tous les soulagemens et se ménage toutes les douceurs qu'elle est en pouvoir de se procurer? osera-t-elle exiger l'exactitude, l'assiduité, la fidélité à

1. I Cor., ch. XI, v. 1.

tous les exercices, soit publics, soit intérieurs, lorsqu'on verra qu'elle abuse de son autorité pour vivre à sa mode et selon qu'il lui plaît, ayant toujours des prétextes et se prévalant de tout pour excuser sa dissipation et son dérangement perpétuel ? Pour peu qu'elle raisonne et qu'elle rentre en elle-même, ne sera-t-elle pas forcée de se taire ? ou si malgré tout cela elle venoit à s'expliquer et à se plaindre des relâchemens qu'elle aperçoit et des fautes qui se commettent, ne seroit-on pas tenté de lui alléguer ce proverbe cité par Jésus-Christ dans l'évangile de saint Luc : *Médecin, guérissez-vous vous-même*[1] ?

II. Vigilance. Tout supérieur est responsable de ceux que Dieu a mis sous son obéissance. Par conséquent il doit veiller sur eux : un père sur sa famille, un pasteur sur son troupeau, et vous sur votre maison. Devoir que vous ne pouvez négliger sans une offense très-griève : car c'est de là que dépend, ou le soutien, ou la ruine d'une communauté. Un tel intérêt n'est-il pas assez grand pour engager la conscience, et ne devez-vous pas trembler en y pensant ? Ce n'est pas mon dessein de vous troubler par de vaines frayeurs ; mais en vérité

1. Luc, ch. IV, v. 23.

bien des supérieures vivent là-dessus dans une sécurité pire que tous les scrupules et toutes les frayeurs que je vous donnerois. Elles sont dans leur place comme ces idoles que nous dépeint le prophète au psaume cent treizième. On leur présente de l'encens; mais du reste *elles ont des yeux et ne voient point, elles ont des oreilles et n'entendent point, elles ont des mains et n'agissent point, elles ont des pieds et ne marchent point*[1]. C'est-à-dire, qu'ennemies de tout soin et de toute peine, elles n'entrent presque en rien, elles ne s'informent de rien, elles ne prennent garde à rien. Leur unique vue est de couler en repos le temps de leur supériorité. Pourvu qu'on ne les importune point et qu'on les laisse en repos, elles sont contentes. Mais cependant tout le temporel d'une maison est mal administré et se dissipe; mais cependant mille usages s'introduisent, et chacune se donne des libertés qui passent en coutume et qui sont de véritables abus; mais cependant les anciens règlemens s'abolissent, la discipline domestique se renverse, le recueillement se perd, la ferveur se refroidit, plus de zèle pour le service de Dieu, plus de silence, plus de retenue, plus d'oraison; et plaise au Ciel que d'autres désordres ne succèdent pas à

1. Ps. CXIII, v. 5.

ceux-ci, et que l'abomination de désolation ne s'établisse pas dans le lieu saint!

Or rien de tout cela ne retombera-t-il sur la supérieure; et sera-t-elle dûment justifiée devant Dieu, quand elle dira: Seigneur, je n'en étois pas instruite? Non, elle ne l'étoit pas, mais parce qu'elle ne vouloit pas l'être, ou qu'elle ne le vouloit pas bien; mais parce qu'elle se soucioit peu de l'être; mais parce qu'elle ne prenoit pas les mesures raisonnables pour l'être. Quel poids aura-t-elle donc à porter, et n'est-il pas à craindre qu'elle n'en soit accablée? Gardez-vous au reste de donner dans une extrémité toute opposée, et apprenez à distinguer la vigilance qui est une vertu, et l'inquiétude, qui est une foiblesse. Rendez-vous attentive et vigilante; c'est ce que je vous demande: mais je n'entends point que vous soyez de ces supérieures timides et trop recherchantes, qui prennent ombrage de tout et que tout alarme. Esprits défians et soupçonneux. Leurs vivacités, leurs mouvemens, leurs agitations continuelles les fatiguent beaucoup, quoique assez inutilement; et par là même elles ne fatiguent pas moins une communauté, composée de très-bons sujets, qui n'ont pas besoin d'une inspection si scrupuleuse et si incommode. Il y a de la modération en toutes choses, et des bornes où il faut se contenir.

III. Charité. Que ne puis-je vous l'inspirer dans la perfection que vous devez l'avoir; ou puissiez-vous travailler solidement à l'acquérir, et la mettre partout en œuvre! Remarquez, s'il vous plaît, ce que je dis: dans toute la perfection que vous devez l'avoir. Et en effet, cette charité commune et fraternelle que nous nous devons les uns aux autres en qualité de chrétiens, ne suffit pas à une supérieure au regard de ses filles; mais puisque ce sont ses filles en Jésus-Christ, elle leur doit une charité de mère. Je veux dire qu'elle leur doit une charité tendre, pour compatir à leurs infirmités; une charité bienfaisante, pour leur faire tous les plaisirs et leur procurer tous les soulagemens conformes à leur état; une charité affable et prévenante, pour leur ouvrir le cœur et leur donner la confiance de lui exposer leurs sentimens; une charité douce et patiente, pour les écouter à toutes les heures et ne les rebuter jamais, malgré l'ennui que quelques-unes peuvent lui causer; une charité universelle, qui les embrasse toutes en Notre-Seigneur, sans distinction et sans prédilection. De cette sorte vous aurez dans votre gouvernement la plus solide et la plus sensible consolation que puisse désirer une supérieure, qui est de voir ses filles venir à elle avec confiance; lui obéir par amour, et non par crainte; chercher auprès

d'elle leur soutien dans toutes leurs peines, et leur conseil dans toutes leurs résolutions; lui faire part de leurs pensées les plus intimes et déposer leurs âmes dans ses mains.

Mais que seroit-ce si vous étiez de ces supérieures hautes et impérieuses, qui pensent bien plus à relever leur autorité qu'à l'adoucir et à la tempérer, de ces supérieures indifférentes, dures, sans pitié (car il y en a de ce caractère, et je ne crois pas m'exprimer trop fortement), de ces supérieures très-indulgentes pour elles-mêmes, très-peu touchées des besoins d'autrui et traitant volontiers d'imaginations tous les maux dont on se plaint; de ces supérieures brusques dans leurs manières, sèches dans leurs paroles, aigres dans leurs réprimandes, fâcheuses dans leurs humeurs, partiales dans leurs affections, accordant tout aux unes, et refusant tout aux autres. Pourriez-vous alors trouver mauvais que les cœurs vous fussent fermés, et que chaque particulière, après avoir essuyé vos rebuts et vos rigueurs extrêmes, se tînt à l'écart, et attendît une conduite plus charitable et plus engageante que la vôtre? Souvenez-vous que le joug de la religion est le joug de Jésus-Christ, et que Jésus-Christ nous assure dans les termes les plus formels que son joug est doux et son fardeau léger. Ne démentez pas cette parole de la vérité même, et

n'appesantissez pas, ne rendez pas insupportable un joug, qui selon la promesse de notre divin maître, doit être aisé à porter. Il ne faut pécher par aucun excès : mais il me semble après tout que dans une supérieure il seroit moins condamnable de pécher par un peu trop de bonté, que par trop de sévérité. Pensez que vos filles ne sont pas nées esclaves, qu'elles ne sont pas nées dans la dépendance, mais qu'elles s'y sont réduites volontairement et par choix; que ce sont les servantes de Dieu, qui est un Dieu de miséricorde; que c'est le plus cher troupeau du Fils de Dieu, qui en a fait ses épouses. Peut-être quelqu'une vous paroîtra-t-elle trop délicate, trop occupée de sa santé; mais à moins que vous n'en ayez une certitude bien fondée, penchez plutôt à la contenter, autant que cela se peut, qu'à lui retrancher ce qu'elle croit lui être nécessaire. Dans le danger d'être trompée, il vaut mieux que vous le soyez en faisant du bien, que de l'être en contristant une personne et la mortifiant.

IV. Fermeté. C'est le correctif d'une lâche et molle condescendance : car la charité ne doit point dégénérer dans une tolérance aveugle et pusillanime, ni affoiblir le gouvernement. Les puissances du siècle ont le glaive en main pour punir les coupables; et vous avez

en main l'autorité pour réprimer les esprits indociles, et pour les tenir dans le devoir. Quand donc l'occasion se présente, et qu'il y va de la gloire de Dieu et du bon ordre de votre communauté, c'est alors que vous devez vous armer d'une sainte assurance, que vous devez avertir, reprendre, user de tout votre pouvoir, et vous opposer comme un mur d'airain à tous les scandales et à toutes les nouveautés. Vous me direz qu'il faut à tout cela de l'assaisonnement et de l'onction : j'en conviens ; mais je vous dis aussi qu'il y faut de la force et de la résolution. Voyez quelle menace Dieu faisoit à son prophète : elle est terrible, et elle vous regarde : *Prophète, je vous ai établi sur la maison d'Israël, pour lui annoncer mes ordres et lui déclarer mes volontés. Si par une considération humaine et par une timidité indigne de votre ministère, vous demeurez dans le silence, si vous manquez de vous faire entendre à ce peuple et que quelqu'un s'égare et se perde, il périra dans son péché et par son péché : mais ce péché même vous sera imputé, vous y participerez, et le sang de ce pécheur frappé de mon indignation et de ma colère rejaillira sur vous pour votre ruine et votre condamnation*[1]. C'est ainsi que Dieu vous parle

1. Ezech., ch. III, v. 17.

à vous-même dans la situation présente où vous êtes, et il n'y a rien là que vous ne puissiez vous appliquer.

Si par une trop grande réserve, vous avez des ménagemens où vous n'en devez point avoir; si par votre extrême facilité, c'est la communauté qui vous gouverne, au lieu qu'on vous a constituée pour la gouverner, qu'arrivera-t-il de là? ce sera bientôt un renversement universel, parce qu'il n'y aura plus de frein qui arrête. Or, dans ce renversement que vous auriez pu et dû prévenir, jugez ce qu'il y auroit à craindre pour vous de la part de Dieu. Mais je voudrois ne faire de peine à personne : vous le voudriez, et moi je dis qu'il y a des personnes à qui on est obligé d'en faire. Mais je les choquerai, j'attirerai bien des murmures contre moi, et je prévois que cela fera du bruit : vous le prévoyez, et moi je vous réponds qu'il y a des conjonctures où le bruit est nécessaire; que les murmures retomberont sur celles qui s'y laisseront emporter; qu'ils passeront, et que vous aurez acquitté votre conscience. Mais il est fâcheux de s'exposer, en parlant, à des réponses désagréables et à de secrètes animosités dont il ne sera pas aisé dans la suite d'effacer l'impression. La chose est fâcheuse, je le sais; mais je vous demande : qui parlera donc si vous vous taisez; et comme

vous avez les avantages de la supériorité, n'est-il pas juste que vous en ayez les désagrémens? Enfin, vous souhaiteriez de gagner les cœurs et de vous affectionner la maison : votre intention est bonne, elle est louable; mais vous êtes dans l'erreur si vous comptez de vous faire aimer par une indulgence qui souffre tout et qui accorde tout. On vous méprisera; et celles mêmes qui vous témoigneront plus d'attachement, parce que vous ne les contredirez en rien, perdront pour vous toute estime dans le fond de l'âme. Car voilà comment nous sommes faits. En même temps que nous voulons, par le sentiment naturel, jouir de notre liberté et satisfaire nos désirs, si néanmoins un supérieur nous lâche trop la bride et nous abandonne à nous-mêmes, notre raison le condamne. Ayez pour toutes vos filles beaucoup d'honnêteté, beaucoup de douceur, je vous l'ai déjà dit : mais d'ailleurs faites-leur comprendre que vous savez vous faire craindre, respecter et obéir. Elles ne vous en aimeront pas moins, et elles vous en estimeront davantage.

V. Prudence. De toutes les vertus requises pour le gouvernement, voilà sans contredit la plus importante : voilà l'âme de tout gouvernement, soit séculier, soit religieux. Aussi dans

un supérieur la préfère-t-on à la sainteté même; et c'est une maxime générale, qu'il vaut mieux être gouverné par un homme sage quoique moins saint, que par un saint dépourvu d'une certaine sagesse. En effet, suivant la remarque de saint Augustin, un saint n'est saint que pour lui-même; mais un supérieur sage l'est pour le bien et l'utilité de sa maison. Avec cette prudence on est presque toujours assuré du succès; ou si le succès n'est pas tel qu'on pouvoit l'attendre, on est au moins toujours exempt de reproche, parce qu'on n'a point agi témérairement, et qu'on n'a rien entrepris mal à propos. Mais sans cette prudence, combien fait-on de fautes et combien en fait-on faire aux autres? Observez ces dernières paroles : combien de fautes fait-on faire aux autres? Souvent une fille, qui du reste étoit un très-bon sujet, ou avoit toutes les qualités pour l'être, s'oublie, s'échappe, se déroute, et se précipite dans un égarement, d'où peut-être elle ne reviendra jamais : pourquoi? c'est qu'elle a eu le malheur d'avoir affaire à une supérieure indifférente et inconsidérée, qui n'a pris nulle précaution à son égard; qui n'a fait nulle attention au caractère de son esprit, à son tempérament, à ses dispositions; qui n'a pas su se modérer, s'étudier, choisir le temps, les conjonctures favorables, prévoir les suites d'un

avertissement mal placé, et qui s'est livrée à un zèle trop impétueux pour la pousser et pour l'humilier.

C'est par cette raison qu'un très-saint religieux, assez connu de nos jours, et dont la mémoire est en vénération, prioit Dieu, dans la défiance qu'il avoit de lui-même, de ne point lui donner de supérieurs qui fussent pour lui des occasions de chute. Il est vrai que la prudence dont je vous parle, et dont vous concevez la nécessité, est un don de Dieu, qui départ ses grâces à qui il lui plaît, et comme il lui plaît : mais il n'est pas moins vrai qu'avec le secours d'en haut on peut s'y former, on peut l'acquérir. On l'acquiert par les réflexions, et par de fréquens retours sur soi-même. On l'acquiert par les épreuves passées, et par les exemples dont on a été témoin. On l'acquiert en prenant conseil, et ne déférant point trop à son propre sens; en consultant des personnes d'âge, d'expérience, de vertu, et qu'on sait être les plus capables de nous diriger. Mais surtout on l'obtient par la prière : car *si quelqu'un a besoin de sagesse*, dit saint Jacques, *qu'il en demande à Dieu* [1]. Que ce soit là votre grande ressource. Dans tous vos desseins, dans toutes vos vues, dans

1. Jac., ch. I.

toutes vos délibérations, implorez l'assistance de Dieu, et les lumières de son esprit. Tâchez d'abord à vous dégager de toute passion, de tout intérêt, de tout préjugé, qui pourroit vous séduire, et puis dites à Dieu comme Salomon : *Vous voyez, Seigneur, la droiture de mon âme. Je ne veux que ce que vous voulez; mais comment connoîtrai-je votre divine volonté, et comment l'accomplirai-je si vous ne m'éclairez et si vous ne m'aidez? Envoyez-moi donc votre sagesse, ô mon Dieu! Envoyez-la-moi du plus haut des cieux, afin qu'elle travaille avec moi, et que je travaille avec elle*[1]. Dieu vous écoutera, il vous conduira, il répandra sur vous ses bénédictions, et tout votre gouvernement tournera à sa gloire, à l'avantage de votre communauté et à votre sanctification.

1. Sap., ch. IX, v. 10.

PENSÉES DIVERSES SUR L'ÉTAT RELIGIEUX.

De tous les titres dont le docteur des nations, sans blesser en aucune sorte l'humilité chrétienne et apostolique, a cru pouvoir se glorifier selon Dieu et en Dieu, il ne paroît pas qu'il y en ait eu un qui lui fût plus cher que celui de *prisonnier pour Jésus-Christ*, de *prisonnier dans le Seigneur*, *et pour le Seigneur*[1]. Aussi est-ce la qualité la plus ordinaire qu'il prend en divers endroits de ses épîtres; tant il s'estimoit heureux dans ses fers, et tant il trouvoit de goût et d'onction à penser qu'il les portoit pour la cause et l'amour de son divin maître. C'est encore dans le même esprit qu'étant à Rome où il avoit été conduit par l'ordre de Festus, gouverneur de Judée, et ayant assemblé devant lui une troupe de Juifs, afin de leur rendre compte de son état, il leur montroit sa chaîne, et leur disoit : *Cette chaîne que vous voyez, mes frères, autour de moi, c'est pour l'espérance d'Israël que j'en suis chargé*[2]. Cette espérance d'Israël, cette vue des biens éternels qui lui étoient ré-

1. Éph., ch. III, v. 1, 14, *ad Philem*, v. 1 et 9.
2. Act., ch XXVIII, v. 20.

servés, voilà ce qui lui adoucissoit toutes les rigueurs de la captivité. Bien loin d'en gémir et de s'en plaindre, il en triomphoit de joie; il en étoit pénétré et rempli de consolation.

Or pourquoi, dans un sens moins littéral, ne pourrois-je pas appliquer ces mêmes sentimens à une âme religieuse, surtout à l'une de ces sages et saintes vierges qui, volontairement et d'elles-mêmes, si j'ose user de cette expression, se sont condamnées à une clôture perpétuelle? Ce seul terme de clôture marque déjà par soi-même quelque chose de triste et dont la nature ne doit pas s'accommoder; mais qu'est-ce quand à cette clôture la perpétuité se trouve jointe? Certainement une fille, quoique née libre, ainsi que l'étoit saint Paul, peut bien dire alors, comme ce grand apôtre, qu'elle est liée, qu'elle est enchaînée, qu'elle est captive. Mais aussi ne puis-je douter qu'elle ne soit également animée, consolée, et même attendrie lorsqu'elle vient à faire devant Dieu cette réflexion si touchante : qu'elle est captive *pour Jésus-Christ;* qu'elle est captive *dans le Seigneur, et pour le Seigneur;* qu'elle est captive et enchaînée *pour l'espérance d'Israël.* Espérance qu'elle conserve précieusement dans son sein, et qu'elle ne voudroit pas risquer pour tous les plaisirs du monde. Elle considère la clôture où sa profession la retient, comme

un rempart contre la licence des enfans du siècle; et plus elle conçoit le danger de cette licence mondaine, plus elle aime ses liens. Elle voudroit, s'il étoit possible, les serrer toujours davantage. Elle en rend sans cesse à Dieu de nouvelles actions de grâce, et mille fois elle se félicite elle-même d'avoir su perdre sa liberté, afin que sa liberté ne la perdît pas.

¶ Qu'est-ce que la volonté de l'homme, et qu'est-ce surtout que ce qu'on appelle propre volonté? cette volonté propre est une volonté particulière, qui se renferme toute entière dans elle-même, et ne suit en toutes choses que son gré et que ses affections. Rien n'est plus dangereux, et ne cause de plus grands maux dans une communauté religieuse. Car comme les affections sont aussi différentes que le sont les caractères, et que le gré de l'un est souvent tout opposé à celui de l'autre, on voit assez quelle confusion ce seroit et quelles divisions s'ensuivroient, si chacun dans toute sa conduite n'avoit point d'autre principe que d'agir selon qu'il lui plaît. Voilà pourquoi les Pères, et entre les autres saint Bernard, ont tant déclamé contre cette propre volonté, et l'ont regardée comme la ruine des sociétés les plus régulières. Mais voici l'avantage inestimable de l'obéissance religieuse : c'est que toutes ces volontés particulières, elle les réunit dans une même volonté, dans une

volonté universelle et commune, qui est la volonté de Dieu, et qui nous est déclarée dans nos règles et par la bouche de nos supérieurs. Ainsi malgré la diversité, et même la contrariété des esprits et des inclinations, elle conserve l'ordre, l'unanimité, la paix.

Pour mieux comprendre ce précieux avantage de l'obéissance, et pour mieux reconnoître la sagesse de Dieu dans l'institution des ordres religieux, il n'y a qu'à considérer les déréglemens de notre volonté et ses égaremens, lorsqu'elle est abandonnée à elle-même. C'est une volonté aveugle : elle réside dans le cœur, qui lui-même n'est que ténèbres et qu'obscurité. C'est une volonté inconstante et volage : aujourd'hui nous voulons, et demain nous ne voulons plus; maintenant un exercice est de notre goût, et bientôt ensuite il nous ennuie et nous rebute. C'est une volonté incertaine et irrésolue : en mille rencontres on ne sait à quoi s'en tenir, ni quel parti prendre. C'est une volonté capricieuse et bizarre : souvent on veut sans raison et même contre toute raison. C'est une volonté dure et opiniâtre : on a toutes les peines du monde à céder jusque dans les moindres sujets, et il suffit qu'on nous contredise pour nous obstiner davantage. C'est une volonté hautaine et impérieuse, jalouse de ses prétendus droits, et délicate sur tout ce

qui les blesse : si vous entreprenez de la gêner en quoi que ce soit, elle s'élève, et ne cherche qu'à secouer le joug. Que dirai-je de plus? C'est une volonté violente et précipitée dans ses désirs : s'ils ne sont promptement satisfaits, elle s'impatiente, elle murmure, elle éclate. C'est une volonté artificieuse et trompeuse : les prétextes ne lui manquent jamais pour séduire l'esprit et pour le prévenir en sa faveur. Mais par-dessus tout, c'est une volonté perverse et criminelle : tout ce qui lui est défendu, c'est là qu'elle se porte par un penchant de la nature corrompue et ennemie de la loi. Telles sont, dis-je, les malignes qualités de la volonté humaine; telles en sont les dispositions, et pour les connoître nous n'avons qu'à nous consulter nous-mêmes. Or à tout cela il faut un correctif, et ce correctif si nécessaire, c'est l'obéissance.

En effet, cette volonté aveugle, l'obéissance la dirige : cette volonté inconstante et volage, l'obéissance la fixe; cette volonté incertaine et irrésolue, l'obéissance la détermine; cette volonté capricieuse et bizarre, l'obéissance la redresse ; cette volonté dure et opiniâtre, l'obéissance la fléchit; cette volonté impérieuse et hautaine, l'obéissance la soumet; cette volonté violente et précipitée, l'obéissance la réprime; cette volonté artificieuse et trompeuse, l'obéissance la dévoile; enfin cette volonté

perverse et criminelle, l'obéissance la sanctifie. Que de merveilles, et de là que d'heureux fruits doivent naître ! Car toutes les volontés dirigées de la sorte et conduites par l'obéissance, fixées, déterminées, redressées, fléchies, soumises, réprimées, éclairées, sanctifiées, s'ajustent alors et s'accordent aisément entre elles. C'est une même main qui leur donne l'impression, un même moteur qui les remue, un même guide qui leur trace la voie, un même législateur qui les gouverne, et qui à la faveur de la lumière divine qu'il reçoit d'en haut, prend soin de les assortir tellement ensemble qu'elles ne heurtent point les unes contre les autres. De cette manière se vérifie ce qu'a prédit autrefois le prophète, savoir qu'on verroit le lion et l'agneau paître en repos dans les mêmes pâturages, et se ranger sous le même pasteur; c'est-à-dire, que sans égard à la différence des pays, des tempéramens, des humeurs, on verroit parmi les personnes religieuses, et sous le même chef, la concorde et l'uniformité la plus parfaite.

¶ Quel est l'état du monde où l'on soit exempt de toute dépendance, et où l'on fasse toutes ses volontés? Je dis plus, et je demande quel est l'état du monde où l'on ne soit pas continuellement obligé de rompre sa volonté, de renoncer à sa volonté, et dans les choses

souvent les plus rebutantes et les plus contraires à notre sens ?

Cet état de franchise dont je parle, cet état de pleine liberté, est-ce la cour? mais qui ne sait pas quelle est la vie de la cour; et y a-t-il esclave plus esclave que ce qui s'appelle gens de cour? Est-ce la profession des armes? mais toute la discipline militaire n'est-elle pas fondée sur l'obéissance, et sur l'obéissance la plus héroïque, jusqu'à braver les périls, jusqu'à répandre son sang, jusqu'à risquer sa vie et à la perdre? Sont-ce les dignités, les charges, les ministères publics? mais n'est-il pas évident que sous une spécieuse apparence, ce sont dans la pratique des assujettissemens perpétuels et très-réels, à moins qu'on ne veuille par un abus énorme en négliger toutes les fonctions et en abandonner tous les devoirs? Est-ce la conduite particulière de chaque maison, de chaque famille? Mais est-il une famille qui puisse bien se soutenir si la subordination y manque; et peut-on vivre sans trouble dans une maison, si l'on n'use incessamment de condescendance les uns envers les autres, aux dépens de ses propres inclinations? Est-ce le commerce ordinaire du monde? mais ce commerce du monde, tout aisé et tout agréable qu'il paroît, n'a-t-il pas ses lois, et des lois très-importunes et très-onéreuses? Quelles mesures et quels

égards n'exige-t-il pas? A combien de coutumes et de modes, de bienséances et de complaisances n'asservit-il pas? Il faut donc partout savoir prendre sur soi et se gêner, savoir obéir et plier. Il le faut, et voici où tout cela tend, voici le point où j'en veux venir. Car c'est une leçon sensible et palpable pour nous; je dis pour nous, soumis à la règle et à l'observance religieuse. Nous sommes dans un état de sujétion, nous portons le joug: mais c'est le joug du Seigneur; et pour nous l'adoucir, si quelquefois il nous semble pesant et incommode, tournons les yeux vers le monde. Voyons dans le monde comment des hommes dépendent d'autres hommes, comment des hommes obéissent à d'autres hommes; et quels sont enfin ces hommes de qui l'on dépend et à qui l'on obéit. De là bientôt nous apprendrons comment dans la maison de Dieu nous devons obéir à Dieu même.

¶ On hait le monde dans soi-même, mais on l'aime dans autrui. Parlons plus clairement. On renonce au monde, à tout rang, à toute distinction; et l'on se réduit, en se dévouant à Dieu, dans un état humble, obscur, dépendant. Voilà, ce semble, le monde détruit dans nous, le voilà comme anéanti. Mais cependant on sait qu'une famille où l'on a pris naissance et à qui l'on appartient par une étroite proxi-

mité, prospère dans le monde; on sait qu'elle parvient à des places honorables, et c'est à quoi l'on est extrêmement sensible, de quoi l'on s'applaudit intérieurement dans l'âme, sur quoi l'on fait au dehors éclater sa joie. Si c'étoit par une pure affection du sang et de la nature, ce sentiment seroit plus tolérable, quoiqu'il ne fût pas assez religieux. Mais il y a plus : car on est bien aise de savoir que des proches sont dans la splendeur parce qu'il en doit rejaillir sur nous quelque rayon, parce qu'on acquiert ainsi une nouvelle considération, parce que des égaux dans une communauté et même des supérieurs nous traiteront avec plus de ménagement et plus de circonspection. Secrète complaisance qu'on nourrit dans le fond du cœur, malgré les airs modestes dont on s'étudie à la couvrir. Or, est-ce là un détachement parfait; ou plutôt, n'est-ce pas une des plus subtiles illusions de l'amour-propre, qui veut sauver du débris tout ce qu'il peut, et d'une part se dédommager de ce qu'il a perdu de l'autre?

¶ Le monde nous quitte beaucoup plus vite que nous ne le quittons. A-t-il besoin de nous? Malgré notre éloignement, il sait bien nous retrouver : mais avons-nous besoin de lui? Il commence à nous méconnoître. Ainsi, du moment qu'une jeune personne a pris le saint voile et qu'elle s'est engagée au Seigneur, c'est

une illusion, si désormais elle se persuade qu'une famille et des proches s'intéressent fort à ce qui la regarde. Je conviens qu'il y a là-dessus des exceptions à faire; mais les exceptions ne servent qu'à confirmer la règle générale. Saint Bernard l'éprouvoit lui-même de son temps, et le témoignoit à une dame de piété en la remerciant de ses aumônes et de ses largesses. *Vous nous prévenez*, lui écrivoit-il, *vous nous comblez de vos grâces; et nous en sommes d'autant plus touchés qu'il n'y a entre vous et nous aucune autre alliance que celle de la charité. Car pour ce qui est de nos parens*, ajoutoit ce Père, *en est-il un seul qui ait soin de nous? En est-il un, je ne dirai pas, qui s'informe de nous, ni qui soit en peine de nous, mais même qui pense à nous? Nous sommes pour eux comme un vase cassé, qu'on jette et dont on ne fait nul usage*[1].

Ces expressions, quoique fortes, ne nous marquent rien dont une fréquente et longue expérience n'ait dû nous convaincre. Toutefois il est étonnant de voir avec quel empressement, quelle vivacité, quelle ardeur, des personnes religieuses entrent dans les intérêts de leurs familles, je dis dans les intérêts temporels. D'aimer ses parens, on le doit; pourvu que ce

1. *Propinquis nostris facti sumus tanquam vas perditum. Bernard. ep.* 118.

ne soit point un amour trop naturel, et qu'on se contente de les aimer en Dieu et selon Dieu. Aidons-les de nos prières, donnons-leur les conseils du salut, contribuons de tout notre pouvoir à la sanctification de leurs âmes : mais du reste qu'avons-nous affaire de leurs desseins, de leurs vues ambitieuses, de leur établissement, de leur fortune, de leurs prétentions, de leurs procès? Pourquoi nous ingérer en tout cela, et nous inquiéter de tout cela? Eh! du moins mourons au monde, comme le monde meurt à nous.

¶ Le Fils de Dieu disoit à ses apôtres : *Vous êtes dans le monde, mais vous n'êtes pas du monde* [1]. N'y a-t-il point des personnes religieuses au regard de qui l'on devroit renverser la proposition, et à qui dans un sens tout opposé l'on pourroit dire : *Vous n'êtes pas dans le monde, mais vous êtes du monde.*

¶ Il n'est point absolument contre l'état d'un religieux de voir le monde et de converser avec le monde; mais dans quelle vue doit-il y aller, et comment y doit-il paroître? comme l'ambassadeur d'un prince va dans un pays étranger. Cette comparaison est d'autant plus juste, qu'elle est fondée sur la parole même de saint Paul : *Nous faisons la fonction d'ambassa-*

1. Joan., ch. VII, v. 15, 19.

deurs au nom de Jésus-Christ et pour Jésus-Christ [1]. Or, le ministre d'un prince, pourquoi va-t-il dans une cour étrangère, et de quelle manière s'y comporte-t-il? Il y va, non point de son mouvement, ni par une inclination particulière, mais précisément parce qu'il y est envoyé. Il ne pense point à y ménager d'autres intérêts que les intérêts de son maître. S'il y fait des liaisons, des connoissances, ce n'est que par rapport à son maître et qu'autant qu'elles peuvent être utiles au service de son maître. C'est de concert avec son maître qu'il agit en tout; de son maître qu'il prend tous les ordres; à son maître qu'il rend compte de toutes ses démarches. Car il est l'homme du prince qui le députe, et pourvu que ce maître qu'il sert soit content de son ministère, il lui importe peu que ceux auprès de qui il l'exerce, l'approuvent ou ne l'approuvent pas : ce ne sont pour lui que des étrangers, et ce n'est point d'eux qu'il fait dépendre sa fortune, ni chez eux qu'il a dessein de s'établir.

Belle image d'un religieux qui par une vocation apostolique sort de sa retraite pour se communiquer au monde. Le monde lui est comme étranger, et néanmoins il y va; mais pourquoi et comment? Parce que Dieu l'y des-

1. II Cor., ch. v, v. 20.

tine, selon que Dieu l'y destine, dans le même esprit que Dieu l'y destine. Il est l'homme de Dieu, et par conséquent il ne s'emploie dans le monde qu'à ce qui regarde Dieu, et qu'à ce qui peut glorifier Dieu. Voilà le point où il dirige toutes ses réflexions, toutes ses intentions, tous ses soins : le reste, quoi que ce soit, ne l'affectionne et ne le touche en aucune sorte. Tellement que s'il cessoit de trouver cette gloire de Dieu et ce bon plaisir de Dieu dans le commerce qu'il a avec le monde, il renonceroit à toute habitude au dehors, et se tiendroit profondément enseveli dans l'obscurité d'une vie retirée et cachée. Disposition toute religieuse et toute sainte. Mais que seroit-ce, si prenant l'essor et s'émancipant volontiers d'une certaine observance régulière, il voyoit le monde par goût : si, dis-je, il voyoit le monde, parce que le monde lui plaît, parce que le silence et la solitude l'ennuient, parce que, ennemi d'un travail qui applique, il cherche d'oisives conversations qui l'amusent, s'il voyoit le monde pour se faire un nom, pour acquérir du crédit et de la réputation, pour s'insinuer auprès des grands et en être reçu avec distinction; s'il voyoit le monde pour avoir part à ses douceurs, pour en tirer des soulagemens et des secours, pour se rendre la vie plus agréable et plus commode? Chose bien

déplorable, quand le monde, par un usage trop fréquent, devient à un religieux comme une demeure propre, tandis que sa propre maison, par le dégoût qu'il en conçoit, n'est plus pour lui que comme un lieu de passage ou comme un exil.

¶ Que de scènes se passent dans le monde, surtout à certains temps, en certaines conjonctures! Guerres entre les États, batailles sanglantes, victoires et défaites, négociations, traités de paix, alliances, intrigues de cour, établissemens de fortune, décadences et révolutions : mille autres événemens dans la société humaine plus particuliers et moins éclatants; mais très-connus toutefois et très-remarquables : les uns qui s'avancent et les autres qui demeurent, les uns qui gagnent et les autres qui perdent, les uns qui se réjouissent et les autres qui gémissent; ceux-là qui brillent dans une haute réputation, et ceux-ci qui tombent dans le décri et la confusion : morts subites, coups imprévus, procès, dissensions : que dirai-je encore, ou que n'aurois-je pas à dire, si j'entreprenois d'en venir à un détail immense dans son étendue? Or, là-dessus quelle diversité de sentimens selon la diversité des intérêts! Que de discours et de raisonnemens! Que d'agitations et de mouvemens! On va, on vient, on délibère, on prend des mesures; tout est en

alarmes, tout est en feu dans une cour, dans un royaume, dans une province, dans un quartier.

Cependant une âme religieuse dans le fond de sa solitude, où elle se plaît et qu'elle aime, ignore tout cela, et par conséquent n'en ressent pas le moindre trouble : ou si peut-être, pour m'exprimer de la sorte, à travers les murs qui lui servent de rempart contre le monde, et où elle se tient close et à couvert, le bruit de tout cela pénètre enfin jusqu'à ses oreilles, son cœur n'en est pas plus ému, ni son repos plus altéré : pourquoi? parce qu'elle n'a personnellement aucune part à tout cela. Ce n'est pas néanmoins qu'elle soit absolument insensible à tout ce qui arrive parmi le monde. Elle s'y intéresse assez pour recommander à Dieu les affaires publiques; assez pour s'employer auprès de Dieu en faveur de ceux qu'elle sait être, ou dans l'égarement, ou dans la peine, et avoir plus besoin de l'assistance divine : mais du reste a-t-elle satisfait là-dessus à ce que la charité lui inspire, elle reprend tranquillement ses exercices ordinaires, et ne s'inquiète pas davantage; s'appliquant l'oracle du Fils de Dieu, et se disant à elle-même : *Laissez les morts ensevelir leurs morts* [1].

1. Matth., ch. VIII.

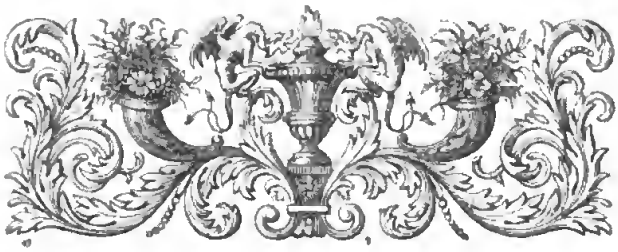
Il est donc vrai, et ce n'est point une contradiction de dire, que si dans nn sens nul n'est plus sujet ni plus dépendant que le religieux, nul aussi dans un autre sens, et un sens très-réel, n'est plus libre ni plus indépendant.

¶ La demeure, le vêtement, l'aliment, c'est à quoi saint Paul veut qu'un chrétien borne ses espérances en cette vie, et c'est aussi, à plus juste titre, où la pauvreté religieuse doit se renfermer. Mais en cela même il faut distinguer trois choses, le nécessaire, le commode, le superflu : le nécessaire que la raison demande; le commode, que la sensualité recherche; le superflu, dont l'orgueil se pare et qui entretient le faste. Or, quelle est la différence du mondain et du religieux? C'est que l'homme du monde, sans se resserrer précisément à ce qui suffit, et ne le comptant pour rien, prétend avoir toutes ses commodités, et aller jusqu'à l'abondance et à la superfluité; au lieu que le religieux, fidèle observateur de la pauvreté qu'il a vouée, s'en tient au pur nécessaire. D'où vient encore une autre différence très-essentielle. Car, comme le commode et le superflu n'ont point de bornes, et qu'au contraire le simple nécessaire par lui-même est limité, il arrive de là que les gens du monde ne goûtent jamais ce qu'ils ont, étant sans cesse agités de nouveaux désirs, et voulant toujours être plus

à leur aise et dans une plus grande abondance; tandis que le religieux qui a su se fixer, use tranquillement de ce que son état lui accorde. Il est content, parce qu'il ne souhaite rien davantage : et il ne souhaite rien davantage, parce qu'il est content. A force de vouloir être heureux, on cesse de l'être; et dès que l'on consent à l'être moins, surtout qu'on y consent par principe de religion, c'est alors qu'on l'est véritablement et solidement.

FIN DU TOME SECOND.

BIBLIOTECA NAZIONALE
Napoli
550135



TABLE

DU SECOND VOLUME.

Pages.

DE LA PRIÈRE.

Préceptes de la prière..... 1
Sécheresses et aridités dans la prière. Esprit de la prière... 9
Recours à la prière dans les afflictions de la vie..... 19
Prière mentale ou pratique de la méditation. Son importance à l'égard des gens du monde..... 28
Usage des oraisons jaculatoires, ou des fréquentes aspirations vers Dieu..... 39
ORAISON DOMINICALE. — Comment elle nous condamne de la manière que nous la récitons, et dans quel esprit nous la devons réciter..... 53
Pensées diverses sur la prière..... 88

DE L'HUMILITÉ ET DE L'ORGUEIL.

Parabole du pharisien et du publicain, ou caractère de l'orgueil et de l'humilité, et les effets de l'un et de l'autre..... 99
Caractère de l'orgueil et ses pernicieux effets dans le pharisien..... 105
Solide et véritable grandeur de l'humilité chrétienne..... 170
Illusion et danger d'une grande réputation..... 196
Pensées diverses sur l'humilité et l'orgueil..... 218

DE LA CHARITÉ CHRÉTIENNE ET DES AMITIÉS HUMAINES.

Caractère de la charité chrétienne..... 237
Deux sortes d'amitiés; les unes solides, ou prétendues solides, les autres sensibles et prétendues innocentes..... 261
Amitiés sensibles et prétendues innocentes..... 284
Pensées diverses sur la charité du prochain et les amitiés humaines..... 304

DE L'ÉGLISE ET DE LA SOUMISSION QUI LUI EST DUE.

Devoirs indispensables de chaque fidèle envers l'Église.... 313
Marque essentielle et condition nécessaire d'une vraie obéissance à l'Église..... 327
Actions de grâces d'une âme fidèle et inviolablement attachée à l'Église..... 337
Esprit de neutralité dans les contestations de l'Église..... 346
Pensées diverses sur l'Église et sur la soumission qui lui est due..... 361

DE L'ÉTAT RELIGIEUX.

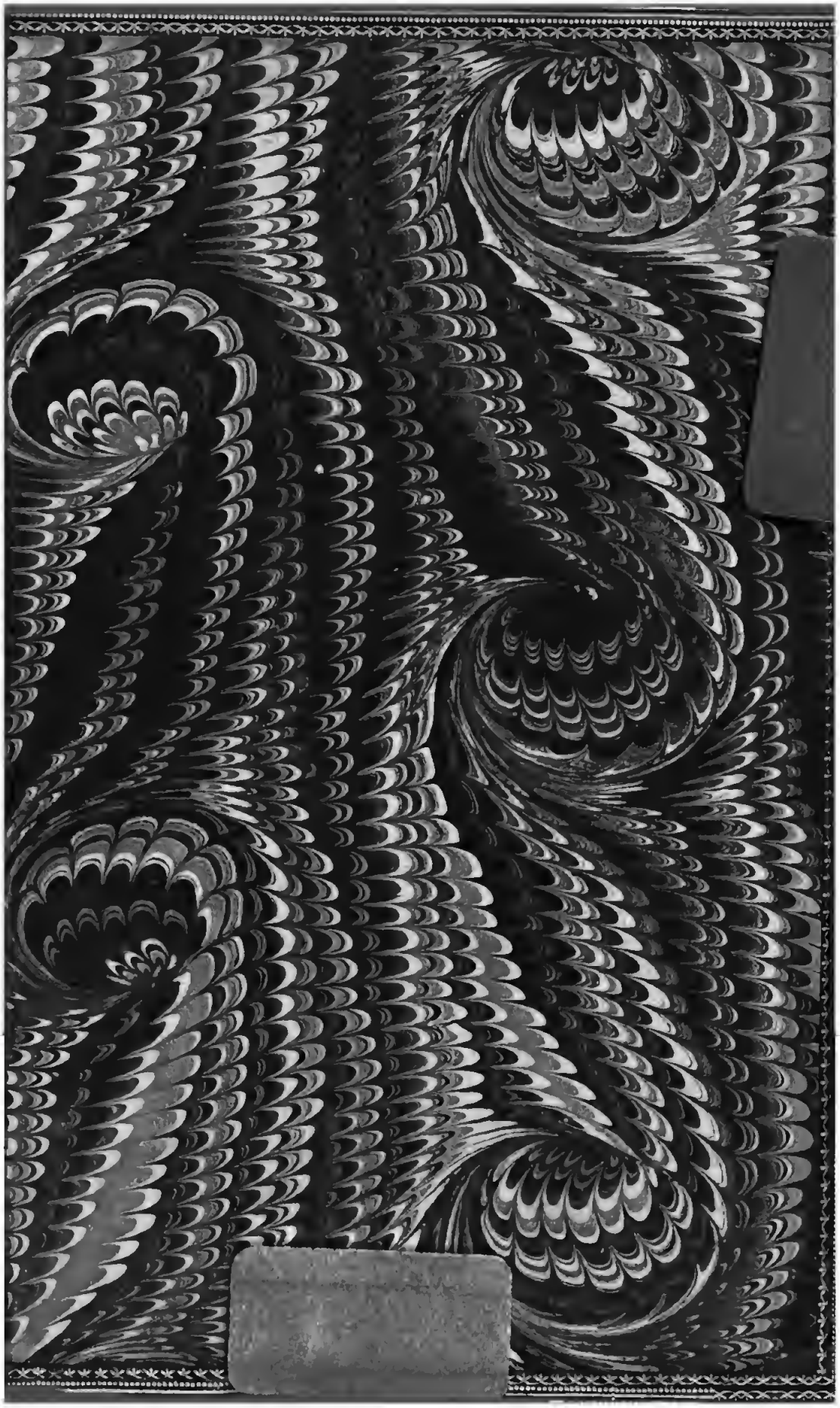
Véritable bonheur de l'état religieux..... 373
Vocation religieuse : combien il est important de s'y rendre fidèle et de la suivre..... 382
Esprit religieux : quels biens il produit, comment il s'éteint, et comment on peut le faire revivre..... 391
Habit religieux : ce qu'il signifie, et à quoi il engage..... 412
Vœux de religion, ou sacrifice religieux..... 422
Jugement du religieux, ou le religieux au jugement de Dieu..... 442
Saintes résolutions d'une âme religieuse qui reconnoît la perfection de son état, et se confond de ses infidélités... 462
Gouvernement religieux, et quelles vertus y sont plus nécessaires..... 471
Pensées diverses sur l'état religieux..... 492

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

Digitized by Google

8747. — IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris

BIBLIOTECA NAZIONALE
Fondo
Nelène Savoia Aosta
Napoli

Digitized by Google

Digitized by Google